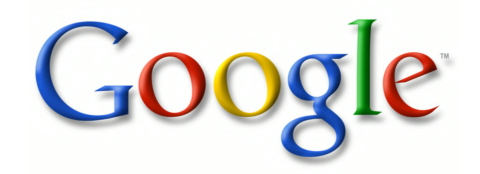
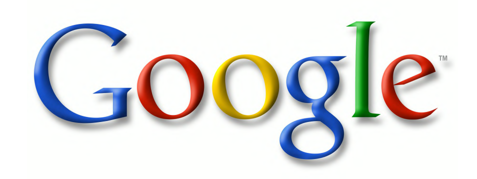
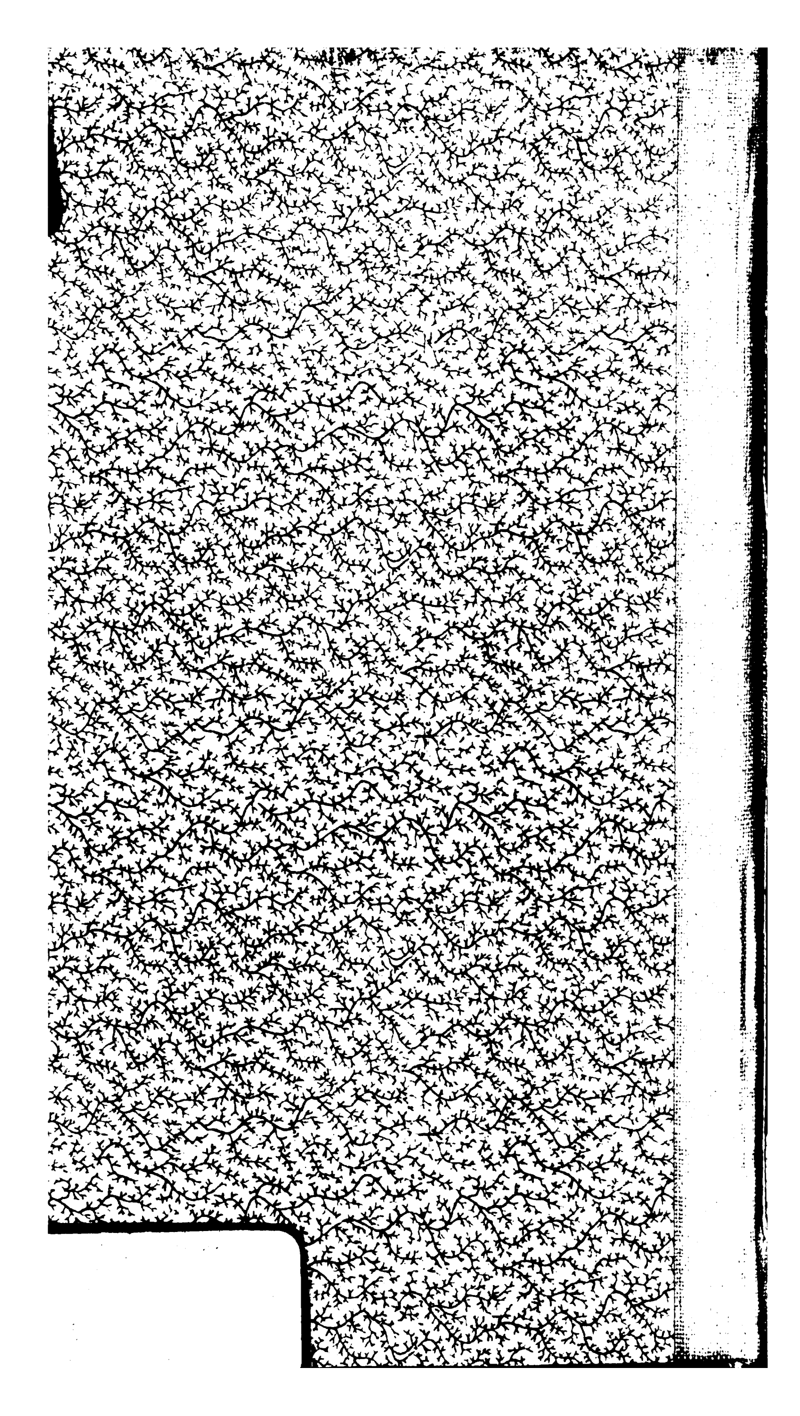
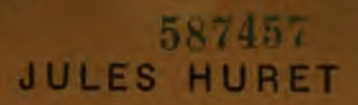








JULES HURET

EN ALLEMAGNE

DE HAMBOURG AUX MARCHES DE POLOGNE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1908

EN ALLEMAGNE

DE HAMBOURG
AUX MARCHES
DE POLOGNE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Enquête sur l'Évolution littéraire (Fasquelle). . . . 1 vol.

Enquête sur la Question sociale en Europe (Préfaces de M. Jean JAURÈS et de M. Paul DESCHANEL) Perrin). . . . . 1 vol.

Sarah Bernhardt (Préface de M. Edmond ROSTAND) (Juven). . . . . 1 vol.

Loges et Coulisses (Fasquelle). . . . . 1 vol.

Les Grèves (Préface de M. MILLERAND) (Fasquelle). 1 vol.

Tout yeux, tout oreilles (Préface de M. Octave MIRBEAU) (Fasquelle) . . . . 1 vol.

EN AMÉRIQUE : **De New-York à La Nouvelle-Orléans** (Fasquelle). . . . . 1 vol.

EN AMÉRIQUE : **De San Francisco au Canada** (Fasquelle). . . . . 1 vol.

EN ALLEMAGNE : **Rhin et Westphalie** (Fasquelle). . 1 vol.

EN PRÉPARATION :

EN ALLEMAGNE : **De Berlin à Strasbourg.**

---

8 — 7003. — Impr. MOTTEROZ et MARTINET, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

JULES HURET

EN ALLEMAGNE

DE HAMBOURG AUX MARCHES DE POLOGNE

KIEL — BRÊME — HAMBOURG
MŒURS ET HABITUDES
LE MECKLEMBOURG — DANTZIG
KŒNIGSBERG — LES KARTELS — LA PÉDAGOGIE
LA QUESTION POLONAISE
CHEZ LE PRINCE DE BÜLOW

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1908

Il a été tiré de cet ouvrage

10 *exemplaires numérotés sur papier du Japon.*

EN ALLEMAGNE

DE HAMBOURG
AUX MARCHES
DE POLOGNE[1]

KIEL

LA VILLE — L'HOTEL KRUPP

Aspect ingrat de l'entrée de la ville. — Les chantiers maritimes *Germania*. — Toujours Krupp. — Point de vue. — Une rade magnifique. — L'hôtel Krupp. — Le Yacht-Club Impérial. — L'appartement de l'Empereur. — Un Anglais germanophile. — Guillaume II se fait aimer des humbles. — Il aime le champagne *Heidsieck-Monopole*. — Anecdotes sur la sensibilité impériale.

Kiel donne, à première vue, l'impression d'une ville médiocre et sans originalité. Elle ne semble point avoir, comme tant de villes allemandes, ce souci de bonne tenue et de décence coquette qui séduit d'ordinaire l'étranger. A l'arrivée, point de grands hôtels, de places aux parterres fleuris ou d'avenues verdoyantes, mais, tout près de la gare, à

1. La plupart des chapitres de cet ouvrage ont paru dans le journal *Le Figaro*.

l'une des extrémités de la rade et faisant face à la mer, quatre halls colossaux, ouvrant sur l'eau, se dressent : ce sont les chantiers navals de la *Germania* appartenant à la Société Krupp. Un vacarme assourdissant de ferraille battue en arrive, des milliers de coups de marteau sur le fer résonnent sous les verrières qui multiplient leur tintamarre. Accueil souverainement désagréable. Et c'est Krupp, toujours Krupp ! Tout à l'heure, nous verrons sa statue et deux statues de Guillaume Ier et encore une statue de Bismarck. Et nous sommes dans le Holstein...

Au pied d'une colline qu'envahissent les quartiers modernes, la vieille ville a tassé ses rues étroites et boueuses, traversées de tramways, et qui descendent jusqu'à la rade. Là se concentre tout le commerce. La ville, en pleine prospérité, compte 170,000 habitants. Sur les quais du port, on démolit les vieilles maisons qui seront remplacées par des hôtels et des magasins modernes. C'est aussi dans cette partie de la ville que se trouve l'Université, incohérent amalgame de bâtiments de briques jaunes et rouges sans style, aussi sinistre d'aspect que le château du prince Henri, bâtisse grisâtre, mi-caserne, mi-prison, entourée d'arbres qui font de l'ombre jusqu'en haut des murs. En suivant des rues escarpées, on arrive aux nouveaux quartiers dont l'éclosion rapide date de l'ouverture du canal. Ils sont bien tristes, construits sans doute par des spéculateurs plus avides de profits que soucieux d'art, tristes comme les quartiers ouvriers de Lille ou de Roubaix avec leurs grandes maisons de rapport et leurs places dénudées qui semblent de vastes champs de manœuvre solitaires.

Du sommet de cette colline, la baie de Kiel s'étale

magnifique, ruisselante de lumière, parsemée de cuirassés qui, dans cette immensité, paraissent de minuscules bateaux. En face, de l'autre côté de la baie, sur une colline mamelonnée couverte de champs et de prairies, on voit, çà et là, de petites maisons blanches qu'abritent des bouquets d'arbres. A gauche, vers la haute mer, près de l'étroit goulet fermant la baie, un phare, des casernes et une statue en pied de Guillaume I[er] gardant l'entrée du canal. Au penchant de la colline sablonneuse d'où se découvre ce panorama, s'étend une forêt, et l'on se sent attiré vers ses épais taillis qui dévalent jusqu'aux eaux argentées. Tout disparaît alors, et la ville et la mer. L'on n'a plus devant soi que les fûts élancés des sapins et des hêtres et les sentiers couverts de fines aiguilles rouillées.

Et voici, à la lisière du bois, paisibles comme dans une campagne lointaine, des villas perdues au milieu de la verdure et de la floraison printanière des glycines mauves et des acacias d'or. La descente continue à travers des chemins tout neufs; de temps en temps, par les découpures des taillis, le miroitement des eaux apparaît; les villas se rapprochent, bientôt elles forment des rues; nous sommes dans le quartier élégant qu'habitent commerçants, industriels, officiers et hauts fonctionnaires. On me montre la villa d'un M. Dilisan, l'homme le plus riche de Kiel, le même qui fournit de charbon la flotte russe au cours de la dernière guerre et qui y gagna des millions. Tout près de l'eau, et séparé d'elle seulement par une digue-promenade, s'élève le « Seebaeanstalt », hôtel bâti aux frais de Krupp il y a quelques années, sur le désir de l'Empereur. A côté, le Yacht-Club.

***

L'empereur Guillaume dit un jour, il y a environ six ans, à son ami, M. Alfred Krupp :

— Quel dommage que dans une ville où il vient tant d'étrangers, qui est appelée à un si grand développement, il n'y ait pas un hôtel élégant et confortable !

— Sire, il y en aura un l'an prochain, dit Krupp.

Il tint parole. Et le voilà, cet hôtel, confortable, en effet — je l'ai visité, — mais d'un luxe sombre et glacial, comme toutes les créations de Krupp — son hôtel d'Essen a le même caractère obscur et triste. On ne peut pas dire que ce soit laid, ce modern style où se mêle le goût du gothique, des colonnes massives, du demi-jour, des lourds lustres de cuivre, des meubles en drap rouge sombre, bleu sombre, gris, avec le goût anglais pour le velours liberty, les lits de métal, les bois laqués, les faïences de couleur. Il a même parfois, dans son incohérence et sa liberté, des trouvailles charmantes : par exemple, ce salon de dames, en laqué blanc, égayé de tentures pâles et de fleurs, ou telle chambre éclatante de propreté, de cuivre poli, de carreaux de faïence, avec ses tapis clairs et ses murs ensoleillés, ou ces salles de bains à escaliers, leur robinetterie de nickel, leur carrelage de marbre, leurs murs de porcelaine.

Mais ceci est exceptionnel, et, d'ensemble, au lieu d'un logis attrayant, joli et gai comme nous l'aimerions, c'est un hôtel riche, mais plutôt sévère, silencieux, éteint, où l'on croit sentir planer l'âme

de la discipline, de l'obéissance et du respect, en somme, embêtant.

M. Krupp a dépensé 4 millions de marks, soit 5 millions de francs, pour la construction du Seebadeanstalt, et ses héritiers y perdent tous les ans, comme à l'hôtel d'Essen, une soixantaine de mille francs. Extérieurement, sa façade mélangée de bois, de briques et de pierres, et ses toits de bois pointus à la norvégienne, lui donnent l'aspect d'un très grand chalet. L'hôtel n'est séparé de la rade que par une route étroite de quelques mètres, devant laquelle des petits ports sont aménagés pour les yachts à voile.

A trente pas de l'hôtel une haute cheminée se dresse : celle de la station d'électricité qui sert à éclairer le Seebadeanstalt, le Yacht-Club, à faire manœuvrer les ascenseurs, à amener l'eau de mer dans l'établissement de bains chauds. Car, à côté des bains de mer pris dans la rade même, un merveilleux service de bains chauds est installé avec tout le confort et le luxe imaginables, comme on fait d'ailleurs partout en Allemagne pour les créations nouvelles. Au lieu de lésiner, de se contenter d'à peu près, de médiocrités, les Allemands appliquent du premier coup les derniers perfectionnements.

— M. Krupp n'a pas voulu des odeurs de cuisine à l'hôtel.

Le restaurant se sépare, en effet, de l'hôtel par un vaste jardin au milieu duquel s'élève un kiosque où des musiques de régiment jouent une partie du jour. Il s'étend le long d'une galerie parallèle à la mer et finit en une rotonde qui embrasse toute la rade et d'où le coup d'œil est très beau.

⁂

L'Empereur a décidé que Kiel aurait aussi son club marin. Fondé il y a un peu plus de onze ans, avec 12 membres, il en a aujourd'hui 2,500. Le prince Henri de Prusse, frère de l'Empereur et chef de la marine allemande, en est le président. Le Yacht-Club, bâti également par Krupp, tout près du restaurant et de l'hôtel, est le centre sportif de la « Kieler Woche », la semaine de Kiel. L'Empereur y va souvent dîner, il y a même son appartement.

C'est un petit bâtiment en briques rouges sans style, divisé en deux parties reliées par une rotonde à pans coupés. Quelques mètres de gravier où on a mis des pots d'oranger le séparent de la route que bornent une grille et de bas piliers de briques. A côté se dresse, orgueilleuse, la statue d'un Krupp bombé, pommadé et bonhomme; le bronze marque jusqu'aux plis verticaux du pantalon, où son pouce droit s'accroche, tandis que de la main droite il tient, en même temps que sa canne, son chapeau haut de forme... L'affreuse chose! Jamais ce cylindre ne m'est apparu aussi laid.

Dans l'antichambre du Club, des modèles de yachts fixés aux murs, des tableaux, des pavillons, des gravures.

L'intérieur du Club, d'une élégance de mess d'officiers allemands, se complique d'imitations de petit club anglais. Car, en Allemagne, les mœurs aristocratiques, comme les ameublements, sont copiées des Anglais. Pourtant la salle à manger est originale avec ses panneaux de bois travaillé et colorié à la façon du

Schleswig, ses belles portes sculptées de bateaux et d'objets de marine. Le fumoir, attenant à la salle à manger, tout garni de cuir foncé, avec son parquet entièrement recouvert de linoléum rouge granité et luisant, ses meubles d'acajou, est confortable et commode.

On me montre le prix Krupp de cette année pour les courses de yachts : un bloc de marbre vert brut surmonté de deux mouettes d'argent, les ailes étendues.

Au premier étage de la rotonde, où la vue s'étend jusqu'au goulet, une forte lorgnette marine, braquée sur l'horizon, permet de suivre les moindres allées et venues dans la rade.

Au rez-de-chaussée se trouve la grande salle des fêtes et des banquets, car un dîner de gala clôture généralement la semaine de Kiel. La salle de lecture est voisine. J'y remarque un portrait à l'huile de Krupp et un portrait de Bismarck gravé. Un étroit escalier, comme on en voit sur les navires, prend sur cette salle et monte à l'appartement impérial.

Pour flatter les goûts maritimes de l'Empereur, M. Krupp a voulu que son appartement fût une cabine de bateau — à moins que ce ne soit le Kaiser lui-même qui en ait dessiné le plan. Les solives mauves du plafond bas s'inclinent vers les murs; les bois des armoires sont verts et cirés, ornés de panneaux peints en rococo flamand; la commode, la table de toilette sont aussi décorées de peintures genre dix-huitième siècle, pierrots, arlequins, gui-[illegible]es et dames en vertugadin. Il faut bien dire que [illegible] peintures ne valent pas grand'chose. Sur les [illegible]rs, des cadres : la *Mort de Nelson*, entre deux

gravures de Lancret. Une table avec des journaux, un sofa recouvert d'étoffe verte, à terre un tapis rouge, un modèle d'ancienne frégate en bois, et, sur un guéridon, une statuette de Guillaume Ier en bronze.

Celui qui m'explique tout cela, le directeur de l'hôtel et des services connexes, M. Thomas Dennis, est un brave homme d'Anglais qui a conservé le pur accent britannique et qui déborde de pittoresque. Il a pour l'empereur Guillaume une dévotion exubérante.

— Mais, me dit-il, ça n'a pas toujours été comme ça... Quand je suis venu à Kiel, j'étais un peu « poisonné » contre l'Empereur, vous comprenez, comme Anglais? Eh bien, depuis que je le connais, je passerais dans le feu pour lui...

— Comment cela s'est-il fait?

— Oui, c'est ainsi. L'Empereur est si bon enfant, il cherche tant à faire plaisir à tout le monde, il serre si volontiers la main des maîtres d'hôtel et des soldats quand l'occasion se présente! Et il a un mot aimable pour chacun. Ainsi, quand on donne le grand dîner du Club, trois cent quarante-cinq couverts, pensez si j'ai du mal, car l'Empereur n'aime pas rester longtemps à table, et il veut que tout soit fini en trois quarts d'heure, maximum... alors, je suis comme ça... (Et il me montre ses deux mains qu'il fait trembler.) Il s'interrompt et dit :

— L'Empereur se met ici, juste en face de son buste en marbre et de celui de l'Impératrice.

Puis il continue :

— J'ai soixante-dix garçons et cinquante ordonnances de la flotte, avec trois sous-officiers pour

les vins, les cigares et le moka. Mais c'est égal, il ne faut pas perdre une demi-seconde. Aussi, dès que l'Empereur a fini de manger d'un plat, on retire les assiettes à tout le monde. Que voulez-vous?... il n'y a pas à dire, j'ai quarante-deux minutes... Alors, quand tout est terminé, l'Empereur, même s'il est avec le roi d'Angleterre, ou n'importe qui, me dit :

« — C'est très bien, Dennis, bien servi, bon et vite.

« Et je suis content, vous pensez.

« Il a tout visité, plusieurs fois, en compagnie d'Édouard VII, ou du prince de Battenberg, ou du prince Henri, qui descendent ici souvent. Il a dit devant eux :

« — Ici, je suis sûr que je mangerai proprement : c'est très bien tenu. »

En effet, c'est une justice à rendre à master Dennis, les métaux brillent, les faïences rayonnent, les boiseries luisent sous l'encaustique, on chercherait longtemps avant de trouver un grain de poussière sur les bois laqués. Le chef caviste est fier de l'éclat de son jeu de robinets et de tuyaux qui, grâce à une colonne d'air comprimé, font monter de la cave jusqu'au premier étage la bière mousseuse et les boissons fraîches. L'Empereur, se promenant un jour dans les caves, s'arrêta devant le magnifique assortiment des vins, et dit à master Dennis :

— Combien de sortes de champagne avez-vous ici, Dennis?

— Trente-sept, Majesté.

— Vous ne vendrez jamais tout cela à Kiel! Qu'est-ce que vous en ferez?

— J'espère que Votre Majesté viendra souvent et amènera ses grands cuirassiers de Berlin...

L'Empereur a ri.

— Est-ce qu'il aime le champagne, lui, master Dennis?

— Le Heidsieck-Monopole... Mais le champagne coûte cher, et pour donner l'exemple à ses officiers qui sans cela dépenseraient trop d'argent, il met à la mode le Burgeff, de Mayence. Ça ne marche pas, car son vrai goût c'est le Monopole; c'est le mien aussi, d'ailleurs, ajoute master Dennis en riant.

On pourrait causer pendant des heures avec master Dennis. Il est inépuisable. Il sort plus de vérité de la bouche des gens simples que de celle des courtisans. Celui-ci traduit bien le sentiment populaire :

— Quand, il y a deux ans, me dit-il encore, on retira le voile de la statue de M. Krupp, là dehors, l'Empereur baisa la main de Mme Krupp devant tout le monde.

Le brave maître d'hôtel ouvre des yeux pleins d'admiration et d'émotion en évoquant ce spectacle extraordinaire.

— Oui, ajoute-t-il, il a fait cela, à une dame *sans titre*, monsieur; jamais on n'avait vu une chose pareille.

« Et puis, continue M. Dennis, savez-vous ce qui s'est passé le jour de l'enterrement de M. Krupp, à Essen? »

Il m'explique, ce que je savais déjà, qu'on avait apporté le corps à la petite chaumière, berceau de la famille Krupp et qu'on a conservée comme une relique.



— Alors, continue M. Dennis, l'Empereur alla à la petite maison, se mit à genoux et pleura... Puis il suivit le cercueil jusqu'au cimetière, *à pied*... Oh! c'est un très bon homme, conclut-il avec force.

M. Krupp se montrait très fier de Seebadeanstalt, et quand il était là, il le visitait du haut en bas, sans négliger un seul coin. Il examinait tout, jusqu'aux W. C. Il ne regardait pas à la dépense, puisque, pour soixante-quinze chambres, on compte cent cinquante domestiques. L'Empereur savait cela, et un jour il dit à M. Dennis :

— Quel a été cette année votre minimum de recette par jour, Dennis?

— Soixante pfennigs, Majesté, pour un grog chaud servi un soir d'hiver à un passant.

— Vous avez de la chance d'avoir un maître comme M. Krupp, Dennis, lui dit l'Empereur; moi, je ne pourrais pas faire ce qu'il fait.

KIEL

(SUITE)

LA KIELER WOCHE — L'ESCADRE ALLEMANDE

L'amour du Kaïser pour les choses de la mer. — Kiel rivale de Cowes. — Arrivée de l'Empereur sur le *Leipzig*. — Silhouette. — Promenade à l'entrée du canal de Kiel. — Holtenau. — La dernière entrevue de Guillaume II et d'Édouard VII. — La brouille de l'oncle et du neveu, le soir même. — Marins allemands. — Un amiral japonais. — Réjouissances médiocres. — Imitation criante des Anglais. — Inélégance. — Conversation avec un officier de marine français et un attaché naval. — Situation actuelle de la marine de guerre allemande. — Progrès indiscutables. — Entraînement passionné des équipages. — Arsenaux magnifiques. — Chantiers de construction enviables. — Beaux cuirassés. — L'Allemagne nous rattrape à grands pas.

L'Empereur allemand a l'amour des choses de la mer. Quand il eut percé le canal Kaiser-Wilhelm, il rêva de faire de Kiel une rivale de Cowes. Mais son sang allemand donna à ces réunions sportives un caractère officiel de commande qui se sent un peu et qui n'est pas fait pour attirer les étrangers.

Je suis tombé ici en pleine semaine de Kiel — la

Kieler Woche, comme on appelle cette revue navale et ces courses de bateaux.

A quelles journées de Chantilly, du Grand Prix, d'Epsom ou de Cowes vais-je assister? Car, enfin, on ne court pas sur l'eau toute la journée. D'ici, de ce poste central du Seebadeanstalt, où, n'ayant pas trouvé de chambre, je viens prendre mes repas, je vais voir défiler les élégances des deux sexes, observer comment les Allemands s'amusent, se rencontrent, passent leur temps en vacances.

J'ai eu la chance d'arriver en même temps que l'Empereur. Il avait traversé le canal dans toute sa longueur, ainsi qu'il le fait toujours, et son train de laque jaune aux ornements bleus, avec les armes impériales aux portières, un peu forain, l'attendait à la gare de Kiel. Comme je débarquais, le 20 juin, à 3 heures et demie, on me dit que l'Empereur était annoncé. J'allai en hâte sur le quai qui se trouve voisin de la gare et montai à bord d'un vapeur qui justement partait à la rencontre du bateau impérial.

En ce moment, au milieu de la vaste rade, une des plus belles d'Europe, l'escadre allemande est mouillée. Il y a là trente-cinq cuirassés et croiseurs, avisos, etc., etc., peints d'un gris-fer un peu plus clair que les navires anglais; le haut des cheminées est entouré de bagues rouges, blanches ou noires. Un croiseur espagnol, l'*Estramadoure*, gris aussi, mais plus foncé, voisine avec les allemands. Plus près, le petit voilier de course de l'Empereur, *Météore*, qui doit concourir, comme chaque année; celui de l'Impératrice, et le provisoirement impérial *Hambourg*, grand yacht de plaisance à vapeur loué par la compagnie *Hamburg-Amerika* à Guillaume II pour sa

croisière annuelle dans le Nord (le *Hohenzollern* étant en réparation), qui a mouillé justement en face de l'hôtel Krupp. Du côté de la rade opposé à celui de la ville, il n'y a rien que des collines basses qui vont mourir à la mer et où s'égrènent quelques villas blanches.

Tout à coup, le canon retentit : les vingt et un coups réglementaires. L'Empereur vient d'entrer dans les lignes de l'escadre; mon bateau s'arrête et je vois passer Guillaume II. Il est seul sur la dunette du *Leipzig*, en casquette blanche, uniforme d'amiral aux aiguillettes d'or, exactement comme je l'avais vu à Hambourg. Impassible, il salue les équipages de sa main droite gantée de blanc, portée à la visière de sa casquette. En plein soleil, son teint paraît plus bruni encore.

Il passe, au milieu de la poudre de ses canons.

Mon bateau continue sa route. Voici l'hôtel Krupp, le restaurant de Bellevue, où des gens sont assis devant des musiques militaires. Plus loin, on nous montre la station d'essai des torpilleurs. Une charpente flottante surmontée d'un mât et exposée au milieu de la rade sert aux exercices de tir. Quelquefois les torpilles s'égarent dans cette partie du port et les pêcheurs les recherchent en draguant le fond avec leurs filets; ils touchent une prime de 1,000 francs par torpille qu'ils rapportent. On aperçoit aussi les casernes de Vick qui abritent 10,000 hommes. Puis on arrive à Holtenau, où commence le canal. Là se dressent la statue en pied du vieux Guillaume, que l'inscription appelle *Guillaume le Grand*, et un phare couvert de fleurs grimpantes. Plus loin encore, c'est la baie, et puis la mer.

Il y a deux ans, jour pour jour, Édouard VII vint par le canal de Kiel avec son yacht *Victoria and Albert* jusqu'à Holtenau. Le Kaiser partit de Kiel avec le *Hohenzollern* sous un orage épouvantable. Puis, un rayon de soleil perça les nuages et dissipa l'ouragan. Le Kaiser sauta joyeusement à bord du yacht de son oncle, et les deux souverains cordialement s'accolèrent. Deux Français, dont un éminent politicien de mes amis, avaient grimpé sur les glacis de Holtenau que voilà, assisté à cette scène vite déroulée dans le vent et la pluie d'abord, sous les rayons du soleil ensuite, et c'est l'un d'eux qui me l'a racontée. Le soir, il y eut un grand dîner à bord du *Hohenzollern*. Que s'y passa-t-il? Nul ne l'a su. Quel toast malencontreux, quel échange de vues opposées, quel conseil mal accepté?... L'histoire plus tard le dira. Toujours est-il que c'est de ce soir-là que date la brouille anglo-allemande. Car, le surlendemain, Édouard VII visitait *seul* Hambourg, qui se trouve à deux heures de Kiel, et quittait aussitôt l'Allemagne. L'année suivante Guillaume II fit son voyage à Tanger... Depuis, l'oncle et le neveu ne se revirent que pour la réconciliation de Friedrichshof, en août 1906.



On ne visite guère la ville. Le centre de la vie de Kiel pendant la durée du séjour de l'Empereur se trouve dans la longue et étroite voie qui conduit à l'hôtel Krupp et au Yacht-Club et qui s'appelle Wasser Allee et Düsternbrooker Weg. Le tramway électrique y passe, et c'est le long de ce chemin que

s'éparpillent le château, l'Université, l'Amirauté. Quelques Anglais s'y reconnaissent à la pipe courte de bois qu'ils fument dans la rue. Trois conducteurs des automobiles impériales inoccupés se baladent toute la journée, on les rencontre à chaque instant sur cette route; ils ont l'air fiers de leur livrée tabac d'Espagne ornée de tresses dorées et de leur casquette galonnée d'or. Les marins sont très propres; leur uniforme, autrement « cossu » que celui des nôtres, est mieux coupé, et leur va bien; les simples petits boutons de cuivre serrés sur la veste et les manches leur donnent un peu plus de brillant. On les coiffe de chapeaux de paille, comme les marins anglais l'été.

J'ai croisé un jour, sur la Wasser Allee, l'attaché naval japonais à Berlin, le commandant Hyashiro, coiffé d'un bicorne qui tenait sur sa tête par un caoutchouc. Il commandait un navire à Tsoushima et combattit sous Port-Arthur. Ses exploits sont connus, car les matelots qui le rencontrent le saluent avec un respect souriant. Je suivis des yeux ce petit homme brun qui marche à pas menus et pressés sur des talons hauts et en se tortillant des hanches.

Donc cette « semaine de Kiel », dont les journaux allemands parlent comme du plus grand événement sportif et mondain de leur pays, n'est pas grand'chose. A part les courses en mer, qui se ressemblent partout, on n'invente rien qui puisse lui donner un peu d'animation et d'éclat; ni fêtes, ni théâtres, ni réunions mondaines libres; les lieux mêmes ne sont pas disposés pour une semaine de plaisir. Tout se passe entre le Yacht-Club et l'hôtel Krupp, le Seebadeanstalt, dans un espace de deux cents mètres. Il y a bien, le dimanche, une fête nautique vénitienne; un soir, un

banquet de 350 couverts, présidé par l'Empereur, puis un bal à l'Amirauté, et c'est fini. Mais, je l'ai dit, tout cela est officiel et commandé, froid par conséquent. Les Allemands n'ont pas le sens du plaisir.

On assiste aux courses sur les bateaux des Compagnies ou sur les yachts privés ; puis on revient à l'hôtel. Qu'y faire? Les yeux et les lorgnettes se fixent sur le *Hambourg*, dont les trois cheminées jaunes dominent le reste des embarcations. Chacun sait que, le matin, l'Empereur reste en conférence avec les amiraux qu'il retient à déjeuner, puis qu'il fait des visites à ses navires de guerre ou aux visiteurs étrangers de marque — quand il s'en trouve. Mais, cette année, Anglais et Américains ont boudé... Donc, à part l'*Estramadoure*, et quelques yachts à voile de Bilbao, que le roi d'Espagne, désireux de voir se développer le sport nautique chez lui, a encouragés à venir, les Allemands se trouvent à peu près seuls.

Dans la journée, chaque fois que le Kaiser quitte son yacht, et qu'il monte sur un navire, on entend des coups de canon, distraction la plus importante. Les gens braquent leur lorgnette vers la petite vedette à pétrole où flotte le pavillon impérial qui porte une croix noire sur fond jaune et des aigles couronnées ; ils la suivent jusqu'à ce qu'elle accoste, et se répètent :

— Il va à bord du *Preussen*... non, du *Brunswick*.

Ce sont là toutes les occupations et toutes les joies de la semaine de Kiel, dont on parle en Allemagne comme d'un rendez-vous enviable, comme le fin du fin des réunions mondaines et de la mode... On est

au fond d'un fjord, où se trouve supprimée même la ressource d'une plage où se promener.

Heureusement qu'il y a, au milieu du gravier de la brasserie-jardin de l'hôtel, le kiosque à musique militaire dont les fanfares animent cette solitude; heureusement qu'on arrive aux heures des repas, où les yeux se dédommagent de leur inactivité. Le soir, pour mon plaisir, je regardais manger les hôtes du Seebadeanstalt, puis se lever de table les hommes rougeauds, déjà couperosés, cambrant leurs torses puissants, les mains dans les poches de leur smoking, riant et s'inclinant sans cesse dans la joie apoplectique de la digestion, et les dames parlant haut — chapeaux bleus, chapeaux jaunes, chapeaux rouges, — en toilettes que je n'ai pas le courage de décrire.

De ma table, j'observais aussi les garçons se mouvant avec lenteur et qui, de temps à autre, sirotaient les fonds de bouteilles en me tournant le dos.

Une famille française est mêlée à ce public inélégant, et tout de suite je la découvre, sans hésitation possible, par la tenue simple et discrète, les toilettes sobres mais distinguées.

Ce qui frappe le plus dans une agglomération comme celle-ci, ce qu'on sent, ce qui crève les yeux, c'est l'imitation britannique, mais une imitation incomplète, inadéquate. Des manières qui siéent au snobisme anglais raide, silencieux, distant, ne vont pas à l'Allemand pesant, placide, bonhomme, épanoui, et la copie devient caricature. Les gens du peuple anglais ont plus de distinction que la fleur d'élégance de Souabe, de Thuringe ou de Silésie. C'est par des qualités plus sérieuses que le goût de la toilette et du chic que les Allemands savent se faire valoir. Et

je sens bien qu'il serait injuste d'appuyer là-dessus.

Dans la soirée, l'hôtel et le Yacht-Club illuminent leurs façades et tous les hublots du *Hambourg* s'éclairent. Les gens de l'hôtel, assis sur la terrasse, ont les yeux dirigés de ce côté. Le long des trottoirs des quais étroits, le peuple se promène, ou s'assied sur les courtes jetées, prend l'air en silence — pas de cris, pas de chants; des marins serrent la taille de leur bonne amie, et chuchotent.



Je vis à Kiel un officier de la marine française, et un attaché naval étranger qui a souvent vu évoluer la flotte allemande. Et de ces deux opinions — la mienne n'aurait que faire ici, — voici ce que j'ai tiré :

— Non, les Allemands, au début de la formation de leur marine, n'étaient pas marins; les officiers affectaient des airs de loups de mer de carton qui faisaient rire. Leurs pieds s'embarrassaient dans les cordages comme s'ils n'avaient jamais quitté la caserne! Aujourd'hui cela a changé. A force d'application, de patience et de travail, les officiers sont devenus d'excellents marins. Sinon pour la grande navigation, du moins pour la guerre d'escadres, ils valent n'importe qui. Ils ont même sur les Français un avantage très grand : leurs officiers sont très jeunes. (En France, la limite d'âge est trop tardive. Il faudrait à la flotte française, comme à la flotte allemande, des capitaines de vaisseau de quarante-cinq ans et des amiraux de cinquante.) Ils travaillent énormément; pourtant leur

instruction générale paraît pauvre. Selon la méthode des spécialités si en faveur aujourd'hui, ils ne reçoivent que les notions strictement utiles à leur métier. Au point de vue professionnel, tenus sur le qui-vive par des manœuvres en mer continuelles, leur entraînement est arrivé à son maximum. Une guerre navale serait pour eux une récompense ardemment désirée. Ils savent bien leur flotte inférieure numériquement à la flotte anglaise, mais ils connaissent les côtés faibles de cet adversaire, et brûlent de se mesurer avec lui... Je crois cependant qu'ils font bien d'attendre.

« Pourtant, il y aurait des surprises... Rappelez-vous l'histoire si proche de la marine russe et de la marine japonaise. Le cas n'est pas pareil, certes... Quand même, personne n'eût supposé les Japonais, montés d'hier sur des bateaux de fer, capables d'une telle maîtrise.

« La situation des matelots allemands était semblable à celle de leurs officiers. Peu de marins, en somme, dans leur escadre. On envoyait là des paysans de tous pays. Ils sont peut-être un peu plus lents à se former que ceux qui naviguèrent depuis l'enfance. Mais la forte discipline les dresse au bout d'un temps relativement court. D'ailleurs, le métier de marin n'exige plus, comme autrefois, des qualités héréditaires. Il ne s'agit plus de manœuvres de voiles, de cordages, de connaissance du vent ni d'ardeur à l'abordage. Un bateau est une immense batterie flottante. Il y faut des officiers sachant manœuvrer, des mécaniciens instruits de leur métier et dociles, et de bons artilleurs habiles à pointer. Cela s'apprend comme tout s'apprend — avec de la discipline, du travail et beaucoup d'exercice.

« Là où les qualités des races côtières retrouveront des avantages réels, ce sera dans la guerre des torpilleurs et des sous-marins, qui demande de la hardiesse et l'humeur aventureuse.

« De sorte qu'il ne faut pas vous étonner de voir une allure si balourde aux matelots allemands : elle ne les empêche pas d'obéir aux ordres avec précision et rapidité. Je ne dirai pas qu'en ce moment, ces équipages valent les nôtres. Je ne le crois pas. Mais les officiers sont excellents. S'ils ont la décision lente — ce qui est un désavantage vis-à-vis du Français vif et de l'Anglais décidé, — il faut leur reconnaître la qualité de leur défaut : le sang-froid. Reste à savoir — quand on veut comparer la valeur vraie des peuples — si l'esprit de décision est plus utile ou non que l'esprit de réflexion. Cela doit dépendre de la valeur des hommes.

— Comment trouvez-vous la rade ?

— La rade est jolie, assurément. Mais il en est beaucoup qui la valent. Celle de Brest, par exemple, me paraît plus belle. Le fjord de Kiel s'avance à près de 16 kilomètres à l'intérieur. Sa profondeur varie entre 9 et 18 mètres. Des forts le défendent très bien et les collines qui le bordent l'abritent contre les vents.

— Et les arsenaux ?

— De premier ordre. Outre les établissements Krupp, supérieurement aménagés, puisqu'on peut y construire à la fois cinq cuirassés et quinze torpilleurs, il y a aussi des chantiers de l'État et d'autres chantiers privés, et l'activité y est très grande. Je voudrais voir en France une organisation aussi parfaite.

« Quant au canal, il va être rectifié. Depuis qu'on

l'a creusé, les dimensions des bateaux ont augmenté. Au lieu de navires de guerre de 13,000 tonnes au maximum, on en voit de 18,000 tonnes en France et en Angleterre, et bientôt les Allemands vont faire de même. Déjà la navigation y est difficile pour les navires un peu longs; car, par économie, le trajet en fut tracé un peu tortueux et le rayon des courbes trop petit. On refuse tous les jours le passage à des bateaux de commerce, et le yacht *Hambourg*, sur lequel l'Empereur fait cette année sa croisière, n'avait pu y passer. La largeur du canal va donc être doublée. Une commission de trente ingénieurs, dernièrement envoyée sur les lieux, a estimé à 200 millions de marks (250 millions de francs) le coût des travaux à faire : dédoublement des écluses à l'entrée et à la sortie et augmentation du rayon des courbes sur tous les points utiles pour assurer une navigation plus rapide.

« De même, les bassins des chantiers de construction vont être élargis pour pouvoir recevoir les nouveaux modèles de bateaux.

— Et que pensez-vous, demandai-je, de l'escadre que voici ?

— Je dis qu'elle est très belle et que cela donne beaucoup à réfléchir. Avez-vous vu le *Brunswick* et ses 13,200 tonnes ? Il en existe plusieurs pareils. Nous voyons en face de nous 17 cuirassés, 3 croiseurs cuirassés, des contre-torpilleurs et des torpilleurs de premier ordre, à effectifs complets, hiver comme été. Or, qu'avons-nous, en cas de conflit, comme escadre armée, à mettre en face de l'escadre allemande ?

« Dans la Méditerranée, 6 cuirassés et 3 croiseurs à effectifs complets, et 6 cuirassés à effectifs réduits. Dans le Nord, nous avons juste 6 cuirassés à effectifs

réduits... Et c'est tout. Au total, 21 unités de combat *dans les deux mers*, vis-à-vis des 20 unités allemandes exercées, entraînées par des temps de chien, prêtes à entrer demain en ligne.

« Mais, en revanche, dans nos ports des navires de réserve pourrissent. Quand on voudra s'en servir, vous verrez.

— Le remède à cela?

— Décidez vous-même : l'Angleterre a un budget de marine de 950 millions, le nôtre se monte à 320 millions. Celui des Allemands, qui n'ont qu'un bout de côte à défendre, s'élève à 250 millions. Ils annoncent qu'ils arriveront bientôt à 425 millions et que, *dans dix ans*, ils veulent posséder 38 cuirassés de premier rang, 20 croiseurs cuirassés et des éclaireurs d'escadre[1].

« Ce jour-là, si nous ne prenons pas des mesures, nous aurons une marine de quatrième ou de cinquième ordre. »

1. Le chiffre de nos équipages est de 50,000 hommes; celui des Anglais, de 150,000; celui des Allemands, qui augmente chaque année, de 35 à 40,000.

DES MANIÈRES ET DES HABITUDES

Oter son chapeau paraît être le geste principal de la politesse allemande. — Qu'est-ce que la vraie politesse? — Amabilité générale des Allemands. — Exceptions. — Les Français n'aiment pas beaucoup voir leurs compatriotes à l'étranger. — L'élégance d'un cousin de l'Empereur. — La liberté. — Formalités policières. — Les musées et les églises. — Heures de fermeture abusives. — Prix d'entrée exagérés. — L'anarchie dans les heures des repas. — Soyez Parisien! — Invitations économiques. — Les Allemands paraissent moins sensibles que nous devant la mort. — Les cimetières de Düsseldorf, de Gœttingue, de Hambourg, de Dantzig, de Berlin, de Hanovre. — Le repos dominical. — Hiérarchies sociales.

Manières.

Il n'est pas de pays au monde — la Russie exceptée — où l'on se découvre aussi facilement qu'en Allemagne. Est-ce là de vraie politesse? Faut-il féliciter les Allemands de tant de civilité, faut-il les imiter?

Les portemanteaux sont des objets bien plus occupés ici que chez nous. Il y en a partout. On retire son pardessus et son chapeau avant d'entrer ou en entrant dans un endroit clos; un Allemand ne fera jamais une visite son chapeau à la main: il le laissera dans l'anti-

chambre. Il ne prendra pas un verre de bière avec sa coiffure sur la tête.

Les Allemands s'étonnent de voir nos chapeaux si bien vissés sur nos crânes.

— On dirait que vous souffrez quand vous vous découvrez.

Je répondis à cela qu'il était bien plus difficile d'ôter son chapeau au moment opportun que d'aller tête nue dans la vie, que la politesse, chose purement conventionnelle, est essentiellement faite de nuances et de modes changeantes, que ce qui distingue un Parisien d'un Cosaque, c'est justement qu'il sait choisir entre ces usages et s'en servir avec tact et opportunité...

— D'ailleurs, fis-je, la politesse est née du besoin de mettre une distance entre les barbares et les civilisés, et le jour, hélas! encore lointain, où la terre sera peuplée d'une majorité d'êtres doux et justes, la plupart de ces formes extérieures apparaîtront puériles et surérogatoires : la bienveillance et la bonté régneront dans les âmes, au lieu de se manifester dans les gestes et les paroles...

Mais nous serons morts depuis quelques siècles...

D'une façon générale l'Allemand admet avec une parfaite bonhomie que le Français est plus poli que lui, qu'il sait les manières et les phrases de la civilité, que, de plus, la langue française se prête beaucoup mieux que les autres langues aux formules de la courtoisie, etc., etc. Cependant il nous reproche de parler haut dans les endroits publics et dans la rue, d'ôter difficilement notre chapeau (toujours!) en entrant au café, ou même de ne pas l'ôter du tout.

⁂

Deux hommes se rencontrent dans la rue : ils se saluent d'un grand coup de chapeau ; rien n'est plus naturel s'ils ont l'un pour l'autre une estime proportionnée à l'ouverture de l'angle que leur bras vient de dessiner. Mais, en Allemagne, tous les hommes s'estiment selon un angle de 90 degrés. Le petit coup de chapeau familier est inconnu entre amis, le bonjour amical de la main, le salut protecteur, le salut cordial, le salut pressé, le salut distrait, le salut dédaigneux sont ignorés : on ne peut voir qu'une seule et unique sorte de salut, le long, l'infini salut cérémonieux qui prend le chapeau sur le crâne et l'amène lentement jusque sur le tibia, le bras tendu, pendant que la tête, allégée de sa coiffure, s'incline, s'incline avec un sourire sur les lèvres ou un regard de haute déférence. Les garçons épiciers, les calicots, les étudiants, tous les gosses, depuis seize ans, qui se promènent à l'heure du persil sur le trottoir de la rue principale, se saluent entre eux comme des papes et des empereurs.

On s'habitue assez vite à cette politesse sans nuances et qu'on peut appeler exagérée, la politesse vraie consistant dans l'art de doser les égards et de nuancer les manières selon les milieux, les occasions et les gens.

Un spectacle plus comique encore, c'est celui d'une dizaine de personnes réunies dans un endroit public et qui se décident à se séparer : elles commencent par se saluer comme je viens de dire : on voit des chapeaux au bout des bras dessinant des

paraboles, une fois, deux fois, trois fois, chacun saluant chacun, se recoiffant, échangeant quelques nouvelles paroles, saluant de nouveau tout le monde, recommençant, s'inclinant, talons joints, bras écarté. On a envie de leur dire :

— Mais oui, mais oui, c'est entendu. Assez ! n'insistez pas.

Et si l'on se trouve un peu loin du groupe, qu'on n'entende pas les paroles prononcées, l'effet comique devient irrésistible.



Quand on parle de la politesse en Allemagne, il faut toujours sous-entendre qu'il ne s'agit pas des officiers. Les officiers allemands sont, en effet, des gens extrêmement polis, d'une courtoisie digne, non sans raideur, mais suffisamment souriante.

Il y a unanimité absolue, chez tous les Français qui se sont trouvés en rapport avec eux, pour affirmer cette vérité.

Quant au bourgeois allemand, il remplace, en général, les règles de notre politesse, qu'il ne connaît pas, par de la bonhomie et une certaine bienveillance.

En voyage, il est bien le voisin le plus commode, le plus obligeant qui soit. Il faut avoir voyagé en Angleterre — ou en compagnie d'Anglais — pour apprécier la complaisance des Allemands. Et toutes es ententes cordiales de la terre ne rendront pas Anglais moins encombrant ni moins grossièrement 'goïste qu'il n'est.

Mais il faut toujours faire une exception pour le

Prussien de l'Est, qui manque souvent de cette bonhomie accommodante et sociable.

Ainsi, des garçons de brasserie de Berlin, de Dantzig vous parlent exactement comme un sous-officier parle à des soldats. Il paraît, d'ailleurs, que beaucoup d'entre eux sont, en effet, d'anciens sous-officiers qui ont quitté l'armée trop tôt pour obtenir un emploi administratif. Les Allemands, habitués à ce ton impératif et bourru, le trouvent naturel, même chez ceux qui devraient le moins l'avoir.

C'est ce *ton* qui rend le Prussien si souvent antipathique : celui qui s'en sert et celui qui le supporte. Il est agressif et blessant. Un domestique français ne l'endurerait pas longtemps de son maître. Ici, le moindre employé de tramway en use vis-à-vis des voyageurs, et jamais je n'en ai vu rappelé à l'ordre.

— Je vous comprends, me dit un Prussien civilisé et qui a voyagé. Oui, notre ton est en effet peu agréable. Mais vous devez l'oublier, car il n'a pas d'importance. Le ton, c'est l'*apparence;* c'est l'habit mal coupé qui peut recouvrir un corps normal et bien fait. Nos sentiments n'ont aucun rapport avec le ton de sergent de ville qui vous choque. Chez nous, personne ne le remarque. Mettez un Marseillais à Paris, son accent déchire les oreilles. Sur la Canebière, il passe inaperçu. Allez-vous dire que le Marseillais est moins civilisé que le Parisien ?

« Donc, ne faites pas attention à notre ton, que je vous accorde rude si je le compare à celui du Parisien policé, et dites-vous que la simplicité des manières et la rudesse de l'accent ne sont pas des

obstacles à la bienveillance, à la douceur des mœurs et au progrès de l'esprit. »

⁂

L'Allemand aimable, d'une amabilité telle que nous la comprenons, se trouve, par endroits, mais il est rare. L'Allemand complaisant, empressé même à vous obliger, est plus commun. Cependant il faut le prendre tel qu'il est : sans formules et sans grimaces. C'est le contraire du caractère de nos compatriotes rencontrés à l'étranger : tout en verbe, tout en sourires, tout en promesses, et qui, cette politesse faite, cet hommage rendu à la race, « se défilent », comme on dit, par la tangente, avec une maëstria incomparable. J'ai constaté cela sous toutes les latitudes. Par politesse — moi aussi, — je concède qu'il y a des exceptions. Mais quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, si vous avez besoin d'une aide, c'est près de l'étranger que vous la trouverez. Lui se dérangera, perdra son temps pour vous, usera de ses relations, vous introduira dans sa famille, en un mot, vous donnera son maximum d'appui et de secours. Votre compatriote, s'il ne s'esquive pas tout à fait, fera pour vous le minimum — s'il y est obligé ! Je ne parle pas des officiels qui — à part une exception sur dix — vous considèrent comme le trouble-fête, l'intrus, la menace, l'adversaire.

Je saurais préciser ces indications générales.

A côté de ces Allemands obligeants, qui composent, il faut le dire, la moyenne de ceux qu'on rencontre, il s'en trouve encore beaucoup — en Prusse surtout — qui sont de purs ours, et qu'il faut souvent rappeler à l'ordre. Et j'ai observé qu'avec un peu

d'énergie on les ramène vite à une compréhension plus saine de la sociabilité.

J'eus cette occasion deux fois, devant deux gros bonnets de l'industrie — à vrai dire deux employés. Leur morgue et leur rudesse ne tiennent pas devant un ton vigoureux et qu'ils sentent résolu. Alors ils deviennent plats et presque serviles. J'ai vu la même expérience réussir devant des fonctionnaires bourrus.

Il y a là une indication précieuse pour comprendre la psychologie allemande et même certaines manifestations publiques de la politique de l'Allemagne.

C'est qu'en ce pays, seuls parlent haut les aristocrates et les militaires. Et chacun conserve l'habitude ancestrale de s'incliner devant ces deux catégories sociales. Celui qui ose parler haut n'étant ni militaire ni aristocrate, bénéficie du prestige et de l'autorité conquis sur la servilité du reste du peuple allemand par les castes puissantes.

Je sais bien qu'ailleurs et même chez nous, les instincts sont les mêmes, mais au moins en France les voyons-nous mitigés par l'esprit de fronde, corrigés par une Révolution et un siècle d'éducation quasi démocratique.

Ainsi, j'ai noté, dans de grandes villes comme Berlin, ce fait dont on ne trouverait, je pense, l'équivalent que dans nos bourgs provinciaux ou dans nos campagnes : une *femme du peuple* entre dans un magasin et fait sa commande. L'employé commence à la servir au moment où une *dame* arrive qui, sans attendre, donne ses ordres à l'employé. Aussitôt, celui-ci abandonne la première cliente et s'empresse autour de la seconde. Et tous trois ont l'air de trouver cela très naturel.

⁂

La réputation d'inélégance des Allemands n'est pas acceptée de tout le monde en Allemagne.

Il existe un membre de la famille impériale, le prince Frédéric-Léopold, cousin de l'Empereur, frère de la duchesse de Connaught, marié à une sœur de l'Impératrice, qui entend être l'homme le mieux habillé d'Europe. Ses uniformes ne font pas un pli, et ses vêtements civils sont toujours neufs : il bat le record même de l'Empereur qui, on le sait, exige la correction et la tenue. Pourtant, Guillaume II pense à autre chose. Le prince Frédéric-Léopold n'a absolument en tête que la coupe et le rembourrage de ses vêtements : *il faut qu'ils collent*, telle est son esthétique. C'est ainsi qu'il a des pantalons pour se tenir debout et des pantalons pour s'asseoir. Lorsqu'il va à une cérémonie où il est sûr de ne pas s'asseoir, il enfourche des pantalons tellement tendus sur les bottines qu'ils craqueraient s'il prenait une autre position que la verticale. Aussi, quand la princesse sa femme le voit partir, vêtu de ces pantalons-là, elle se dit :

— Je suis bien sûre qu'il ne se jettera aux genoux de personne !

⁂

Liberté.

Vous allez habiter une ville prussienne. Vous êtes obligé, en arrivant, d'aller prévenir la police et de lui envoyer, en triple exemplaire, une feuille que vous

remplissez des renseignements les plus détaillés sur votre personne, celle de votre femme, de vos enfants, de vos domestiques.

Vous quittez cette ville. La loi vous oblige à renouveler cette formalité avant de partir.

Vous prenez une domestique : vous êtes tenu d'en aviser la police et de lui fournir sur cette personne les mêmes renseignements que sur vous-même.

Un ami, un parent, vient passer une quinzaine de jours chez vous : mêmes formalités obligatoires à remplir vis-à-vis de la police.

Et chaque fois que vous changez de domestique — c'est souvent en ce pays, — vous ne devez pas manquer de remplir les trois feuilles sous peine de poursuites et d'amende. Si vous y manquez, votre concierge vous dénoncera, comme il convient dans le pays le plus policier du monde, à part la Russie et la Turquie.

Mais c'est ainsi que tous les habitants de Berlin, sans exception, sont connus à la police, et qu'une lettre finit toujours par leur arriver.



Des habitudes.

En voici une absurde et irritante : pourquoi les musées et les églises ne sont-ils ouverts que deux ou trois heures par jour? Que perdraient les musées à demeurer ouverts comme chez nous jusqu'à quatre heures, c'est-à-dire jusqu'à l'heure moyenne où le jour tombe, et pourquoi n'ouvriraient-ils pas un peu plus tôt, puisque, en somme, les musées sont desti-

nés à l'instruction du public ou à exciter le goût du beau, en un mot à des choses réputées utiles? Si, croyant, j'ai besoin de prier en dehors des deux ou trois heures prévues, je ne le puis; si, passant, je désire visiter la cathédrale, il faut que j'aille chercher le sacristain jusque chez lui, que je revienne à l'église, et que je me dépêche, car il attend que j'aie fini ma visite pour s'en retourner à ses affaires.

Les prix d'admission sont remarquables. J'approuve fort, en principe, cet impôt mis sur l'étranger, sa curiosité ou sa badauderie; mais, par endroits, il est un peu exagéré. Généralement le prix est de 1 fr. 25, souvent il s'élève à 1 fr. 85, soit 2 fr. 25 avec le pourboire. A Cologne, outre ce prix d'entrée à l'église, si on veut voir un crucifiement de Rubens, il faut payer en plus 2 fr. 25!



Quelle curieuse contradiction chez ce peuple ordonné, méthodique, discipliné, que cette anarchie dans les heures des repas! Impossible de faire une visite sans risquer d'arriver quand les gens sont à table. C'est qu'on dîne — littéralement — à toutes les heures de la journée, depuis midi jusqu'à sept heures du soir. Aussi dans les brasseries (les seuls vrais restaurants publics) trouve-t-on du monde *toute la journée*.

Chez nous, qu'on ait faim ou non, on se met à table à midi et à sept heures et demie ou huit heures le soir. Ici, la faim qu'on a, la profession qu'on exerce, ou même quelque hasard, décident de l'heure du repas.



Un conseil :

Si vous allez en Allemagne, que vous teniez à jouir d'un peu de considération parmi vos relations, et qu'on vous demande si vous êtes né à Paris, n'hésitez pas, au risque de mentir, à répondre oui.

Autrement vous devenez, aux yeux des Allemands, un bâtard amorphe, une espèce de vague assimilé, une sous-dilution de quelque chose d'imprécis, vous n'existez plus.



Vous êtes dans une réunion, un banquet ou quelque fête par invitations. Un monsieur s'approche de vous, joint les talons, incline le buste, raide, et vous dit :

— Mon nom est Müller.

Il y a dans cette coutume une bienveillance et un sens de la sociabilité charmants. Et elle nous ravirait sans doute si elle nous venait d'un peuple qui nous serait, par d'autres côtés, très sympathique. Mais la première fois qu'elle vous est révélée en Allemagne vous demeurez tout bête devant M. Müller, votre œil l'interroge, et vous attendez qu'il s'explique davantage. Il n'hésite pas et répète, souriant :

— Mon nom est Müller.

Alors une sorte d'instinct vous pousse à dire à votre tour :

— Et moi mon nom est Durand.

Et c'est ainsi que vous apprenez à vous tenir dans le monde. Car, en Allemagne, la plupart des présentations se font sans intermédiaire.



Deux Allemands se rencontrent un après-midi d'été ; ils ont soif. L'un propose à l'autre :

— Voulez-vous prendre un verre de bière ?

— Certainement !

Ils boivent — et payent chacun leurs 20 pfennigs.

Les Français, qu'un Allemand invite de cette façon à leur entrée dans le pays, demeurent abasourdis pendant quelques minutes et ils n'ont pas assez de mots méprisants pour qualifier cette liarderie.



J'ai déjà noté entre les Allemands et nous une différence de sensibilité devant la mort.

Leurs enterrements n'ont pas la gravité triste des nôtres. Devant le cercueil du mort, des conversations sans douleur se tiennent entre ses parents et ses amis.

Je questionnai des gens là-dessus, qui prétendirent que cette apparente insensibilité venait de leur croyance à une autre vie, et de la certitude de s'y retrouver un jour.

Je doute beaucoup de l'ardeur d'une foi pareille, suffisante pour consoler de la mort.

L'instinct est en général plus fort que les plus folles imaginations, et si l'on souffre beaucoup, il est impossible de paraître ne pas souffrir.

La question reste donc pour moi entière.

On se débarrasse très vite des cadavres. Au lieu de tenir à les conserver près de soi jusqu'à la fin, l'usage veut qu'on les transporte rapidement au cimetière

dans une sorte de hall où on les abandonne jusqu'au moment de l'enterrement.

Personne ne salue les morts rencontrés dans les rues. Comme je suivais l'habitude française de se découvrir devant les cercueils, on me regarda avec curiosité.

On enterre assez communément en musique : un orchestre, en tête du cortège, joue des airs plus ou moins mélancoliques (certains ne le sont pas du tout), comme on fait en France pour les très grands personnages seulement.

Une société se trouve réunie à table, au restaurant, à la brasserie, quelque temps après le décès d'un ancien membre de la compagnie. L'un de ceux qui sont là propose le *stilles Glas*, c'est-à-dire le verre à la mémoire du mort. Pas un mot n'est prononcé : chacun lève son verre en silence, gravement, et le vide.

Dans leurs cimetières aussi, ils ont bien l'air de fuir la tristesse. Comme les païens, les Hindous, les bouddhistes et tous les Orientaux, ils cherchent à faire oublier l'horreur de la mort — et ils y parviennent.

Ainsi, chez nous, sauf à la campagne, la plupart des cimetières sont des cités de pierre et de marbre, aux rues régulières bordées de chapelles, de colonnes brisées, de croix, de pyramides, de mausolées et de pierres tumulaires mêlés de quelques arbres.

En Allemagne, le cimetière est un lieu tranquille, verdoyant et presque souriant, qui mérite bien son nom : lieu de paix (*Friedhof*). Car rien n'est apaisant comme la vue de ces tertres gazonnés ou couverts de lierre qu'abritent des peupliers, des saules, le sombre feuillage des cyprès et des sycomores. Point de pierres,

sauf dans les grandes villes; là, on rencontre de place en place une chapelle, une croix ou un hémicycle de marbre. La coquetterie minutieuse que les Allemands mettent à parer leurs promenades et leurs jardins publics se retrouve ici. Les croix de fer qui portent les inscriptions disparaissent dans l'enlacement des clématites, des jasmins et des vignes vierges. Et dans cette sérénité que troublent seulement des frissons de feuilles et des chants d'oiseaux, on se prendrait à oublier l'horreur de la mort et des séparations éternelles si, çà et là, la vue des tombes fraîches encore, où des fleurs achèvent de se faner, ne réveillait brusquement en vous la pensée de l'irréparable et l'angoisse de demain. L'impression qui domine pourtant est bien faite de quiétude, de paix réconfortante, et de soumission passagère aux lois de la mort, celle que l'on ressent facilement en visitant nos rustiques cimetières de campagne. C'est qu'ici, à l'ombre des mêmes arbres, sous le même lierre, sans monument ostentatoire où se perpétue la vanité des hommes, la mort apparaît plus égalitaire.

La sensibilité allemande semble donc moins secouée que la nôtre par l'effroi de la mort. Elle l'accepte sans révolte douloureuse apparente, comme une chose normale à laquelle la raison doit se soumettre. Est-ce chez les très croyants — comme j'en doutais plus haut — l'espoir d'une vie future? Est-ce, chez les autres, une atonie générale de la sensibilité qui permet ce facile triomphe de la raison? Je ne sais. En tout cas, je n'ai jamais vu pleurer dans un cimetière allemand, et j'ai longuement observé ceux des principales villes aux jours où la foule les visite.

Par contre, dans certaines villes, à Dantzig, par

exemple, on y vient tenir compagnie aux morts et manger sur leur tombe du jambon et de la saucisse. Les cimetières des différentes paroisses qui s'alignent de chaque côté de la Grosse-Allee, longue de 2,400 mètres et que planta le général Rapp en 1808, alternent avec des « restaurations », un champ de football et une esplanade pour exposition agricole. Dans toutes les villes, les vieux cimetières situés autrefois hors des enceintes, aujourd'hui englobés par la ville moderne, sont le lieu de réunion des bonnes d'enfants et des bébés. A Gœttingen, dans un très vieux cimetière qui semble n'être qu'une nappe de lierre, des femmes viennent travailler et coudre, en devisant, à l'ombre des grands arbres, tout près de la maison du garde, rustique habitation qu'entoure un petit potager. A Berlin, au Sophien-Friedhöfe, des bancs permettent à la famille du mort de venir s'installer une partie de l'après-midi du dimanche. Il y a des femmes qui cousent; d'autres tricotent ou font la toilette des tombes. Même des gens se promènent et causent comme sur une promenade publique.

A Hanovre, les enfants jouent et crient autour des tombes, tandis que leurs mères et leurs bonnes, assises sur des bancs, devisent ou brodent.

A Ohlsdorf, cimetière de Hambourg, situé à quarante minutes de tramway de la ville, on se croirait dans un cimetière de l'Inde ou du Japon. A part les cascades, les cigognes, les bambous, les cerisiers fleuris et les daims en liberté, le décor est le même : c'est une forêt infinie et mystérieuse où l'on a placé des tombeaux, visibles seulement par la petite croix qui les surmonte, car les plantes grimpantes, le houx, les herbes et les fleurs les cachent souvent complète-

ment, tandis que les branches des saules, des peupliers, des acacias ou des chênes les couvrent de leur ombre.

Avec ses étangs couverts de cygnes, ses bosquets, ses charmilles, son abondance prodigieuse de fleurs, le cimetière d'Ohlsdorf est une des créations les plus charmantes des Hambourgeois. Dans ce langage fleuri qu'il affectionne et dont il a le secret, notre aimable et distingué consul général de Hambourg, M. Lefaivre, dit de ce Friedhof :

« Les ombres des Champs-Élysées n'ont pas de parterres plus riants que les jardins d'Ohlsdorf ! »

A Düsseldorf, au printemps, les tombes disparaissent sous des parterres de violettes, de crocus jaunes et mauves, de petites marguerites blanches, de narcisses. Peu de pierres; des tapis d'herbe, et des grimpées de clématites, de lierre et de géraniums; des arbres pleins d'oiseaux; aucun bruit même assourdi n'arrive de la ville. Le cimetière est enveloppé de silence, de fraîcheur et d'ombre.



Le repos dominical.

Les magasins sont fermés le dimanche, sauf de cinq heures à huit heures du matin et de midi à deux heures pour les commerces de l'alimentation. La consigne est impitoyable. Une pratique entre-t-elle chez un fournisseur à deux heures une minute, celui-ci est passible d'une amende. Tant pis pour la maîtresse de maison qui n'a pas fait ses provisions. Parfois, par un détour, une bonne peut obtenir quand même

d'être servie. Il faut pour cela qu'elle pénètre dans les appartements privés du boulanger ou du boucher qui va lui chercher au magasin ce dont elle a besoin. Mais elle se cache et le fournisseur aussi.

Le vendredi saint et le jour de Pâques les boutiques sont fermées obligatoirement toute la journée. Le lundi de Pâques également, sauf de onze heures à deux heures. Tout patron dont l'ouvrier a travaillé ce jour-là est passible d'une amende. Mais lui-même peut travailler, sans vendre toutefois. Les particuliers et les restaurants doivent faire la veille leurs provisions, et c'est pour cela qu'on mange du pain dur tous les lundis matin.



La hiérarchie.

Le respect de la hiérarchie passe de la caserne dans la vie sociale. Les femmes d'officiers reçues dans un salon de militaire ou de civil occupent des rangs variables suivant le grade de leur mari. La générale a la place d'honneur, puis la colonelle, la capitaine et ainsi de suite.

En visite, la femme d'un capitaine, respectable dame d'une cinquantaine d'années, cause avec la maîtresse de maison. Entre une jeune femme de vingt à vingt-cinq ans. C'est celle du vieux colonel du régiment. Échange de saluts et compliments. La respectable capitaine se lève de la place confortable qu'elle occupe sur le canapé, près de la maîtresse de maison, et avec un sourire aimable : « Madame la colonelle veut-elle prendre cette place ? » L'autre accepte tou-

jours, tandis que la capitaine, soucieuse des distances, s'assied un peu à l'écart, discrète.

A la campagne ou dans un restaurant en plein air, une société — officiers et leurs femmes — s'amuse. Arrive par hasard un ménage d'officier de grade supérieur. Les premières doivent se lever et, droites, attendre le bon vouloir de la nouvelle arrivée. Si elle s'assied, elles peuvent s'asseoir aussi, et reprendre leur repas interrompu. Sinon elles doivent attendre que la malice de leur supérieure soit suffisamment assouvie.

Une amie de Mme S..., de Cologne, lui conseillait ceci lorsqu'elle vint habiter la ville :

— Vous devriez faire chez vous comme dans certains salons distingués : exhausser un entre-deux de fenêtres, par exemple, par une petite estrade de vingt ou trente centimètres de haut. Vous y placeriez les « grosses nuques » (c'est ainsi qu'on appelle à Cologne les « légumes »). Vous auriez du succès pour vos débuts, et l'on dirait : *Cette femme a du tact.*

La susceptibilité des « grosses nuques » est maladive, et les maîtresses de maison qui les reçoivent ont un mal extrême à ne pas la froisser.

Cette même mesquinerie passe du monde militaire dans les milieux plus éclairés, — comme les milieux universitaires. Une femme de fonctionnaire supérieur peut, sans même risquer une algarade, manquer d'égards aux femmes des subordonnés de son mari et nuire à leur avancement. Dans l'armée, cette intervention est très fréquente. Un jeune officier des plus brillants, figurant au tableau d'avancement, voit sa carrière subitement arrêtée, simplement parce qu'il n'a pas plu à la colonelle ou à la générale.





A table, chez eux, au restaurant, les Allemands, sous l'auvent de leur main bombée, fourragent, piquent, forent, terrassent leurs gencives à coups de cure-dents.

Ils trouvent plus distingué de se servir de ces instruments en ayant l'air de s'en cacher sans se douter qu'ils appellent davantage l'attention sur un geste qui devrait, en somme, passer presque inaperçu.



Une habitude assez sale que les Allemands — des hommes de tous âges — conservent, c'est celle de se brosser les cheveux en public, au théâtre, au café, au restaurant, dans un salon d'hôtel. (Je ne sais s'ils vont jusqu'à le faire quand ils sont invités chez leurs amis.)

Ils sortent deux brosses d'un étui qu'ils portent toujours sur eux et lissent tranquillement leurs cheveux comme s'ils se trouvaient dans leur cabinet de toilette. Après quoi ils passent un peigne dans leur barbe et leur moustache, secouent les pellicules qui ont neigé sur le col et les revers de leur vêtement, et se rengorgent.

LE MECKLEMBOURG

SCHWÉRIN — ROSTOCK — LES PLAGES

Paysage mecklembourgeois. — Les chevaliers et leurs cartons à chapeaux. — Schwérin. — Ville silencieuse. — Canons français. — Visite du château. — Rostock. — La municipalité. — Le port. — Gœthe chante Blücher. — Dobéran, Wismar. — Les plages de Warnémünde et d'Heiligendamm. — Plages désertes, brasseries encombrées. — La mer interdite aux pauvres.

Les deux Mecklembourg sont un pays extraordinaire qui conserve les restes les plus curieux de la féodalité allemande et, on peut le dire, de toute l'Europe.

— Allez voir cela, m'avait-on conseillé. Pas de parlement élu, pas de suffrage (excepté, par endroits, le suffrage municipal). Quelques centaines de « chevaliers » et un grand-duc gouvernent 600,000 âmes et sont propriétaires de 13,000 kilomètres carrés de territoire... Allez voir cela, c'est le moyen âge.

Je me rendis donc à Schwérin, la capitale, puis à Rostock, la ville la plus importante du grand-duché.

De superbes champs de seigle, d'orge, d'avoine et

de colza, des forêts de sapins que l'on traverse pendant des kilomètres, une infinité de lacs sans autre beauté que leur surface tranquille, des marécages bordés de roseaux et de saules, mais surtout des plaines infinies de pommes de terre. Presque pas de pâturages. De temps en temps, un héron immobile au milieu d'un champ, des compagnies de corbeaux, une grande bâtisse au toit de tuiles, aux vieux murs : le château; très peu de gros villages, car les seigneurs logent et nourrissent eux-mêmes les travailleurs des champs : tel est le paysage qui se développe de la mer à l'extrémité du Mecklembourg.

A la sortie des villes, de petits champs séparés, de haricots, de pommes de terre, de fèves ou de pois, où s'érigent de frêles baraques en planches. Leur journée finie, on voit des facteurs et des employés de chemins de fer avec leurs uniformes et leurs casquettes à galons rouges piochant le petit morceau de terre qu'ils ont loué, ou l'arrosant avec lenteur en fumant leur pipe.

En approchant de Schwérin, à toutes les stations montaient des gens sans autre bagage qu'un carton à chapeau. Dans notre compartiment, un couple pénétra. Je compris bientôt que ce devait être un baron et une baronne de la contrée qui se rendaient à une cérémonie quelconque et que tous les porteurs de cartons à chapeaux se trouvaient dans ce cas. Ce couple avait un aspect moins vulgaire que celui des gens qu'on rencontre tous les jours. L'homme, vêtu d'une redingote et d'un pardessus noirs, la figure rouge, la moustache jaunâtre, l'air impérieux; la femme, habillée de noir, blonde, au teint clair, les

yeux très bleus, les cheveux coupés ramenés sur le front, à la « chien », et, dans les traits un peu épais, des traces de cette noblesse sans majesté, mais pleine de douceur, que l'on retrouve dans les physionomies des princesses danoises.

Avant d'entrer en gare, l'homme ouvrit son carton, y prit son chapeau de soie, le brossa, s'en coiffa et mit à la place son melon. Il retira aussi deux paires de gants, une couleur sang de bœuf et une noire, plus un foulard blanc, enfila les gants noirs, mit la paire rouge dans sa poche. Quand nous arrivâmes, le hall de la gare fut envahi par vingt ou trente bonshommes dont l'allure ressemblait à celle de mon compagnon de voyage. Chacun avait sa boîte à chapeau qu'il déposa à terre. Précipitamment, ils s'accroupirent, ouvrirent les cartons et firent là leur petit ménage, dans le brouhaha de l'arrivée. C'était comique. Ils laissèrent les boîtes à la consigne et s'enfournèrent par groupes dans des guimbardes retentissantes. Quelques autres, attendus par des amis, montèrent sur de vieux breaks peints en jaune, derrière lesquels se tenait un valet habillé d'une livrée de pacotille beaucoup trop large pour lui. Ce faux luxe accentuait encore la piteuse pauvreté de l'équipage. Pourquoi, si on est pauvre, s'affubler de laquais ridicules? Et, si on est riche, que n'en affiche-t-on d'éblouissants?

A l'hôtel où nous allâmes déjeuner, nous retrouvâmes le couple du wagon. La dame tira de son sac une cravate blanche que son mari se passa au cou, en se mirant dans une glace fêlée, puis ils partirent précipitamment.

Nous déjeunâmes dans le meilleur hôtel de la ville,

un de ces vieux hôtels comme on en voit encore tant dans la province française, peu confortables, où le luxe moderne n'a pas pénétré. Des portraits du vieux Guillaume et du grand-père du duc actuel décoraient les murs de la salle à manger. Dehors, de temps en temps, le bruit de ferraille d'une calèche troublait le silence de la rue déserte. Le domestique de l'hôtel parlait français, il avait servi à Lille. Il nous apprit qu'on enterrait aujourd'hui un haut fonctionnaire du gouvernement et que tous ces messieurs, junkers du voisinage, venaient assister à la cérémonie. Après un mauvais déjeuner, nous sortîmes.

Schwérin est extrêmement propre et nette, sans tramways, sans industries, sans pauvres, car, la ville ayant peu de ressources, les pauvres vont chercher ailleurs de l'ouvrage. Cité paisible où ne vivent qu'employés et fonctionnaires. S'il n'y a pas d'herbe dans les rues, c'est qu'on l'arrache. Les bonnes font leurs courses en chapeau à plumes et tablier blanc à bavette.

Au pied d'une colonne commémorative élevée aux soldats morts en 1870, je vois deux canons de bronze dont je m'approche. Sur l'affût noir de l'un d'eux est écrit en lettres blanches : « 18 octobre 1870 », et à côté : « fondu à Douai le 17 mars 1748 ».

Le centre de la vie à Schwérin, c'est le château et le lac. Pourtant, il n'y passe personne. Le château, de style Renaissance, est situé dans une petite île entourée de bassins où nagent des cygnes, reliée à la ville par un pont. Derrière, il a vue sur le lac. Il a fort grand air avec sa coupole surmontée d'une statue aux ailes éployées, ses tourelles et ses flèches qui l'allègent. Sous la voûte d'entrée, dominée par une statue équestre et grand-ducale qui caracole sous un bel

arc de pierre, un poste de soldats monte la garde. On traverse une vaste cour d'honneur circulaire qui, elle aussi, a du style, et on pénètre dans le château par un escalier de marbre, à très belle rampe dorée. Après une enfilade de salles d'ancêtres dont les murs sont couverts des portraits de la famille depuis le quinzième siècle, vient la salle des fêtes entièrement dorée : les ornements des murs, les colonnes, le bois des meubles sont dorés, orgie d'or neuf et clinquant qui fait mal aux yeux, mais que rachète un joli parquet marqueté avec goût; puis la salle du trône, très luxueuse également, avec deux fauteuils Louis XV armoriés et surmontés de couronnes ducales, placés sur une estrade à baldaquin ayant pour fond une tapisserie aux armes du grand-duc. Rien à noter dans les autres salons; c'est le mobilier banal de velours rouge ou de soie bleue; de-ci, de-là, un petit meuble dix-huitième siècle, un bonheur-du-jour, un bureau, un cabinet, tout le bric-à-brac déchu des châteaux allemands. J'ai remarqué d'intéressants portraits de Louis XV, Marie Leckzinska, Pierre le Grand, Charles XII, Louis XIV, du grand Condé, de Marie-Thérèse et plusieurs figures de la reine Louise.

On nous fait ensuite descendre dans la salle d'armes, de style gothique, remplie de centaines de têtes de sanglier, de loup, de cerf, d'élan, de trophées d'armes, cuirasses, hallebardes, épées, casques. Sur une table, une tête de bélier dont les cornes magnifiques s'enroulent en cinq ou six spirales; elle est creusée au sommet et remplie par une garniture de boîtes de vermeil qui servent de salière, de moutardier, etc. Tout ceci est très féodal.

De la façade de derrière, se découvre le triste lac de Schwérin, sans horizon, sans voiles, sans oiseaux, sans villas sur ses rives monotones et plates bordées de roseaux et d'aulnes. Au pied du château, des jardins en terrasse sans grande étendue, mais aux belles allées ombreuses plantées de buissons de roses et d'églantines que de vieilles femmes en chapeau de paille noire et en robe de bure ratissent. C'est là que jouent les petits-neveux du roi de Danemark quand ils sont à Schwérin. Mais il n'y a personne en ce moment au château. Le grand-duc est à Kissingen où il fait une cure. Marié depuis deux ou trois ans, il n'a pas encore d'enfants et en est bien fâché.

Toutes les deux heures, le lac solitaire est traversé par un petit bateau à vapeur qui conduit au Kanishwerder, îlot situé au milieu des roseaux. Ces bateaux sont chauffés au bois, ce qui met sur la fraîcheur du lac des odeurs de chaumière campagnarde.

Dans l'île, un restaurant où, pour quelques pfennigs, on mange des gâteaux avec de la bière ou du café. Les dames de la ville viennent là tricoter en prenant leur tasse de café au lait, des enfants s'amusent à faire nager leur chien; aucun bruit.

Depuis ce matin, j'étudie la constitution du Mecklembourg, je vois cette capitale tranquille où il n'y a pour ainsi dire pas de pauvres, ces gens paisibles et béats, j'admire l'ordre et la propreté des rues, et je me demande si le bonheur pour un peuple ne consiste pas à être gouverné par quelques centaines de « chevaliers » et par un grand-duc, à n'avoir droit ni à la propriété de la terre, ni au suffrage politique...



Rostock est un port de 60,000 habitants sur la Baltique, qui conserve de la Hanse à laquelle il appartenait des franchises auxquelles il n'a jamais été touché : une municipalité de 60 membres élus par trois catégories, 20 par les citoyens[1] qui possèdent plus de 5,000 francs de revenu, 20 par ceux qui ont de 1,600 à 5,000 francs, et 20 par ceux qui ont au-dessous de 1,600 francs; un Sénat composé de 9 sénateurs inamovibles, d'un bourgmestre et d'un syndic. Les sénateurs sont élus par la municipalité sur la proposition du Sénat lui-même.

Depuis des années, on trouve abusive et féodale cette magistrature inamovible, et la municipalité voudrait que les sénateurs fussent nommés pour six ou douze ans. Mais le Sénat refuse d'ouvrir des pourparlers à ce sujet. L'affaire est pendante devant le gouvernement de Mecklembourg qui a qualité pour en décider.

Le budget de Rostock est dressé par le Sénat qui le soumet à la municipalité. Une commission l'examine, fait son rapport, et si un conflit survient entre les deux assemblées, c'est le gouvernement qui le tranche. Mais le cas est très rare.

Le budget total de la ville de Rostock s'élève à près de 6 millions de francs. Il est beaucoup plus important que celui d'une ville équivalente française.

Les trois bourgmestres gagnent 11,000 francs et 9,000 francs, le syndic 11,000 francs. Les neuf sénateurs touchent de 5 à 10,000 francs chacun; les cinq

1. Pour devenir citoyen, il faut habiter la ville depuis cinq ans et payer un droit unique de 20 francs.

jurisconsultes sont un peu plus payés parce qu'il leur est interdit de s'occuper d'affaires.

Le commerce de Rostock consiste surtout dans l'exportation du blé et du sucre, dans l'importation des bois de Suède et de Finlande, des charbons anglais, et, par le canal de Kiel, des produits coloniaux de Hambourg. Le blé est porté aux ports de Brême et de Hambourg, le sucre va directement en Amérique et en Angleterre.

Rostock possède une université remontant au quinzième siècle et qui reçoit aujourd'hui 600 étudiants. Il n'y a pas grand'chose à voir dans la ville, mais elle est bien située, près de la mer, et, pour faire connaissance avec les plages baltiques, il n'est pas de meilleur endroit. Les gens y sont doux et froids. Il est curieux de remarquer que, dans toutes ces villes hanséatiques, dont la culture et la richesse sont plus anciennes, la bourgeoisie est plus distinguée, plus polie que dans les villes prussiennes de l'intérieur des terres, où la bureaucratie militaire et formaliste maintient ses mœurs brutales.

Quand on aura visité deux ou trois vieilles églises intéressantes et l'hôtel de ville, on aura tout vu. J'y ajoute le monument de Blücher qui se trouva à point dans la journée de Waterloo, pour avoir l'air de vaincre Napoléon, et pour qui Gœthe a écrit l'épitaphe suivante :

« In harren,
Und Krieg,
In sturz,
Und sieg,
Bewusst und gross,
So riss er uns
Von Feinden los ! »

Ce qui veut dire, en mauvaise traduction : « Dans l'attente et dans la guerre, dans la défaite et la victoire, conscient et grand, il nous délivre de l'ennemi. »

Oui, Gœthe écrivit, sans vergogne, ce plat panégyrique de cet homme tout à fait médiocre. Mais on le lui paya une assez grosse somme, ce qui fit dire à un membre du Conseil de la ville, quand vint le moment de voter le crédit :

— J'en aurais écrit autant pour bien meilleur marché.

Les quelques petites villes qui entourent Rostock sont aimables. Elles conservent des airs vieillots et proprets; les maisons ont peu d'étages, certaines même n'en ont pas. A Dobéran, bourg de 4,000 habitants, sur la route de la mer, j'ai remarqué la propreté extrême des rues, des boutiques. Aucun bout de papier qui traîne, aucune poussière aux étalages. A la gare, lorsqu'on songe aux ignominieuses gares françaises, on admire la propreté des lavabos, où, pour un sou, les portes s'ouvrent sur des toilettes aussi nettes que des cuisines flamandes.

Tout est pratique et bien ordonné dans ces petites villes. Dans les tramways de Rostock, pour économiser un employé, le public, en montant dans les véhicules, glisse ses deux sous par la fente d'un tronc de verre, le conducteur fait le total et encaisse. On ne pourrait donc pas savoir quelle est la personne qui n'aurait pas payé sa place. Mais il paraît que cela n'arrive jamais. De plus, chaque voyageur a derrière son dos un bouton électrique où il appuie pour faire arrêter le car[1].

1. A Lubeck on use d'un autre système : chaque voyageur prend lui-même son ticket dans un distributeur automatique placé à l'intérieur de la voiture, moyennant ses 10 pfennigs. De temps à autre, un contrôleur ambulant fait la vérification des tickets.

A Wismar, même impression. Des gens tranquilles fument leur pipe à la fenêtre, les bonnes vont chercher de l'eau dans des cruches à la fontaine. On voit des fleurs aux vitrines et entre les rideaux des maisons.

⁂

Deux plages se disputent les Mecklembourgeois, les Danois et les Prussiens, car la capitale n'est qu'à quatre heures d'ici et le Danemark à six heures.

Warnemünde est le port de Rostock, à l'embouchure de la Warnow. J'y fus un dimanche matin. A dix heures, il n'y avait personne sur la plage; j'allai me promener le long de la rivière, sur une avenue plantée d'arbres et bordée de petites maisons de bois, appartenant à des marins qui logent le baigneur pendant la saison. Un peu plus loin, attiré par les sons d'un orchestre, j'entrai dans un jardin où tous les touristes paraissaient s'être donné rendez-vous. Là, devant des tables, des hommes et des femmes habillés sans recherche, l'air placide et parfois solennel, buvaient de la bière et des limonades en écoutant la marche de *Tannhäuser*, les hommes fumant des pipes et surtout des cigares. Je le répète : il était environ dix heures du matin.

Je fis le tour de la petite ville. Tous les magasins étaient fermés, même les étalages de jouets de la plage. Un marchand qui fumait sur le seuil de sa boutique me vendit pourtant des cartes postales en manifestant une grande frayeur. Pendant que je faisais mon choix, il allait à la porte, y passait

timidement la tête, et revenait, impatient, vers moi. Il me mit presque dehors, dès que je l'eus payé.

A l'extrémité du port, j'assistai au départ du train express Berlin-Copenhague. Le train tout entier s'embarque sur le long bateau, qui le conduit avec ses voyageurs, en six heures, à Copenhague.

Puis je revins au jardin. Tout le monde était encore là. Mais à une heure tapant, la foule entière se leva comme un seul homme et se dirigea vivement vers les restaurants avec un visible mouvement de satisfaction.

A trois heures, je me promenais de nouveau sur la plage, elle était solitaire. La Baltique, immobile au loin, poussait ses petits flots verts sur le sable. Et je me demandai en vain pourquoi, depuis le matin de ce dimanche ensoleillé, les baigneurs fuyaient ainsi la mer. Pourquoi, au moins, le peuple n'était-il pas là à jouir de cette belle et douce journée, à profiter du dimanche pour se baigner?

On m'expliqua qu'il est interdit au peuple de se baigner sur n'importe quel point de la plage en se déshabillant au plein air de la grève, comme on fait chez nous. Il faut payer cinquante centimes et louer une cabine. Voilà une chose inconcevable. L'eau de la mer qui ne coûte rien, qui n'appartient à personne, dont l'usage ne prive personne, dont il est impossible d'abuser, l'eau de la mer est interdite aux pauvres gens de la côte. N'est-ce pas un abus révoltant?

— Comment osez-vous édicter des lois pareilles? dis-je à un législateur du Mecklembourg.

— C'est la même chose dans toute la Prusse, me répondit-il... Mais il faut dire qu'on accorde une

réduction de 50 pour 100 aux étudiants pour les bains.

— Les étudiants, fis-je, sont généralement des fils de la classe aisée qui pourraient se passer de cette faveur. Mais les pauvres gens que l'eau salée tente... pourquoi ne pas leur permettre, sur un point de cette plage immense, de se baigner à leur guise?

Le législateur n'ayant rien à répondre hocha la tête en souriant de mon indignation.

Heiligendamm est une autre plage des environs de Rostock, fréquentée par une clientèle plus aristocratique. Comme le grand-duc y a sa villa, elle est entourée naturellement de celles de tous ses courtisans, peu nombreux à la vérité. Elles ne sont guère jolies avec leurs tours crénelées, leurs murs massifs de châteaux forts. En face le grand hôtel du lieu s'élève un bloc de pierre colossal et informe où l'on voit écrit que c'est le grand-duc Frédéric-Franz qui créa en Allemagne la première ville d'eaux.

En ce moment, le grand-duc suivant à Kissingen la cure qui lui tient tant au cœur, la station demeure encore presque déserte. L'endroit est charmant. Une forêt magnifique de chênes et d'ormes s'étend jusqu'au bord de la mer, à quelques mètres au-dessus des flots; les racines des arbres pourraient être baignées par la vague les jours de colère. Mais la Baltique, comme la Méditerranée, ne bouge guère. Le long des routes qui mènent à la forêt, des rosiers, des églantiers; dans les champs environnants, des lièvres hardis gambadent en s'arrêtant quelquefois pour vous regarder de leurs grands yeux couards. Au milieu de la forêt se trouve un petit lac, si tranquille et si pur, qu'on l'appelle le lac du Miroir; on y arrive

par des sentiers invitants, d'aspects variés et qui arrêtent le regard; des bancs ménagés de place en place dans des demi-lunes ombragées accueillent les couples poétiques qui viennent écouter l'eau caresser les galets et voir passer au loin les navires revenant de Russie ou de Suède.

LE MECKLEMBOURG

(SUITE)

LA CONSTITUTION

Reste curieux de la **féodalité** du moyen âge. — Le souverain absolu et libéral veut donner une Constitution à son pays. — Les chevaliers tout-puissants et conservateurs la refusent. — Le Tiers-État attend. — Pas de budget. — Les revenus du grand-duc inconnus. — Mépris pour les socialistes. — Historique des mouvements d'opinion dans le Mecklembourg. — Ne nous frappons pas. — Peuple rêvé pour l'absolutisme.

On se figure généralement que, seule en Europe, la Russie est demeurée un pays de monarchie féodale : mais il y a encore le Mecklembourg.

Le paisible Mecklembourg! A part une dizaine de fabriques de sucre et les industries des ports, pas de centre ouvrier, un commerce de tout repos entre Rostock, la Scandinavie et la côte russe, pas d'agitation, pas de fièvre. La ville de Rostock a bien 1,600 ouvriers aux chantiers maritimes devenus socialistes, mais la politique est presque inconnue de la population agricole et protectionniste, et la propagande l'atteint difficilement. Aujourd'hui, il n'y a plus de serfs, transformés les uns en fermiers, les autres

en ouvriers agricoles. Mais aucun n'a de propriété. Vous chercheriez en vain dans tout le Mecklembourg une *propriété* paysanne dans le sens absolu qu'il a partout ailleurs. Toute la terre appartient à la Couronne, aux chevaliers et aux villes, c'est-à-dire que les fermiers à qui le grand-duc ou les propriétaires des biens de chevalerie donnent leurs terres à cultiver n'en jouissent que sous certaines conditions restrictives du droit de propriété. Ainsi ils ne peuvent prendre d'hypothèque sur ces terres, ou bien seulement pour 10 pour 100 de leur valeur, évaluée d'après le revenu du dix-huitième siècle. D'où il résulte une grande gêne, car il faut au paysan des engrais, des machines nouvelles, et, comme il ne peut emprunter sur la terre, il gémit, en vain d'ailleurs, comme on le verra plus loin. Ces terres doivent rester dans les familles auxquelles elles furent concédées ; si elles s'éteignent, les propriétés reviennent au seigneur, vrai propriétaire. Il existe 6,000 fermiers mecklembourgeois dépendant, dans ces conditions, de l'État et des « Rittergutbesitzer[1] ». Dans les occasions où ils osent parler, ils se plaignent de tout cela, et aussi des corvées gratuites imposées par la coutume, et du droit de pêche et de chasse exercé comme autrefois par les seigneurs.

Comment se fait-il qu'un tel état de choses puisse durer encore ? Cherchons-le.

Il faut d'abord savoir que le Mecklembourg se divise en deux parties : une grande, le Mecklembourg-Schwérin, une petite, le Mecklembourg-Strélitz[2].

1. Propriétaires de biens de chevalerie.

2. Il y eut même autrefois un troisième Mecklembourg, le Mecklembourg-Gustrow, branche éteinte.

Mais les deux duchés n'ont qu'une seule législation, la Diète ou Landtag leur est commune. D'après un accord qui remonte à 1701, modifié en 1755, le grand-duc de Mecklembourg-Schwérin a seul le droit de convoquer les États. Cependant les deux maisons régnantes peuvent leur soumettre des propositions. On voit déjà, par la date de cet accord, que les gens n'aiment pas beaucoup le changement en ce pays. En cas de complète extinction de la famille de Mecklembourg, les grands-duchés reviennent à la Couronne de Prusse, suivant un traité datant de 1442. Comment, par quelles merveilles de souplesse, des petits États comme celui-ci ont-ils réussi à subsister autonomes à côté de l'ogre sans scrupule, leur voisin?

⁂

Quel est donc le mécanisme constitutionnel du grand-duché?

Le Mecklembourg est un Etat soumis au régime féodal. Tous les droits dont disposent les villes et les chevaliers leur ont été concédés par leur souverain du temps de notre roi François Ier, en l'an 1523. Et depuis, rien n'a changé!

Le grand-duc possède les pouvoirs exécutif et législatif sur les terres faisant partie du domaine de la Couronne qui constituent les deux cinquièmes du territoire. C'est lui le maire, lui le Conseil municipal, lui tout. Au contraire, il ne peut légiférer sur les domaines des villes et des chevaliers qu'avec le consen-

tement des États[1]. De même, dans les campagnes possédées par les chevaliers, l'organisation communale n'existe pas. Les seigneurs propriétaires font la loi sur leur domaine propre, comme le grand-duc sur son territoire. Nous sommes donc devant une monarchie héréditaire et absolue limitée par son aristocratie et ses villes. En fait, le grand-duc ne peut rien contre les privilèges des chevaliers et des cités; à part cela, il gouverne comme il veut.

Il existe bien une Diète ou Landtag, mais elle est composée exclusivement : 1° des « chevaliers » propriétaires de biens territoriaux qui, depuis le seizième siècle, donnent à leurs possesseurs le droit de siéger et de voter l'impôt; 2° des bourgmestres de cinquante villes. Ces deux catégories ont chacune un droit égal malgré leur inégalité numérique, puisque les chevaliers sont sept cent cinquante et les bourgmestres cinquante seulement. Mais les chevaliers ne représentent qu'eux, et les villes représentent tout de même un intérêt plus général. En cas de désaccord entre les deux ordres ou États, ils ont le droit de demander le vote par État, et comme ils sont deux, l'un neutralisant l'autre, il en résulte... le *statu quo*. C'est ce *statu quo* qui dure depuis si longtemps et qui ne semble pas près de disparaître.

Donc, pas de parlement élu, une seule assemblée de privilégiés inamovibles !

J'avais voulu connaître les attributions du Landtag

1. On appelle « États » les deux ordres de la noblesse et de la bourgeoisie des villes. Ils ne représentent que la propriété foncière, non les habitants. Ils n'ont reçu de ceux-ci aucun mandat, et, par conséquent, n'ont aucun devoir envers eux.

et j'avais couru dans quelques bureaux officiels de Schwérin et de Rostock, pour obtenir en même temps des éclaircissements détaillés sur le régime du Mecklembourg. J'y avais rencontré la plus grande complaisance de la part des gens à qui je m'adressais. Il s'en trouvait même qui eussent particulièrement tenu à me renseigner, mais tout le monde ignorait les choses que je voulais savoir. C'est comme si j'avais demandé, dans une école primaire, des révélations intimes sur l'histoire des Étrusques.

— Quelles sont, au juste, les attributions du Landtag ?

Le haut fonctionnaire me regardait avec des yeux vides, hochait la tête, cherchait un instant, et me répondait :

— Je ne sais pas... Au fond, il n'a aucun pouvoir, je crois.

Finalement, de bric et de broc, en m'aidant d'une brochure parue autrefois à Leipzig, je finis par me rendre compte qu'en effet le Landtag n'était là que pour affirmer l'existence et le pouvoir des « chevaliers » et pour empêcher de grever trop lourdement les terres seigneuriales.

Ce Landtag est convoqué quatre semaines à l'avance. Le souverain s'y fait représenter par des commissaires qui, généralement, ne collaborent pas aux délibérations. Les rapports entre le souverain et le Landtag n'ont lieu que par écritures. Les propositions du souverain sont soumises manuscrites au Landtag et les avis de celui-ci transmis de même au souverain. La présidence et la direction des débats sont confiées à un directoire où figurent trois maréchaux, huit préfets et un député de la ville de Rostock. Ce directoire,

composé de membres de la noblesse (sauf le député de Rostock), peut élaguer comme « anticonstitutionnelles » les propositions qui lui déplaisent. En fait, il use de ce droit. Le vote a lieu par tête, à moins qu'un des États ne s'y oppose. Dans les affaires qui n'intéressent qu'un des États, les autres n'ont pas droit de vote.

En cas de conflit avec la Couronne, celle-ci peut provoquer un nouvel examen par les États de l'objet en question. Comme le souverain n'a pas le droit de dissoudre le Landtag, il ne lui reste plus, si celui-ci persiste dans sa volonté, qu'à rechercher un arrangement à l'amiable. Il s'arme généralement de patience. Un jour, où n'assistent à la séance que quelques membres amis, il plaît au gouvernement de soumettre un projet de loi à la Diète, il est voté d'emblée, ou du moins l'avis favorable est enlevé. C'est fini. Mais un autre jour une loi n'a pas l'agrément de la Diète, le gouvernement la représente le lendemain, le surlendemain et les jours suivants, jusqu'au jour attendu où l'assemblée ne se compose que de quelques amis dévoués.

Il n'existe aucun règlement intérieur pour le Landtag.

Là, pas de bureau, pas d'ordre du jour, pas de *quorum*, pas d'inscription d'orateur, pas même de sièges pour s'asseoir, les délibérations se font en se promenant, chacun parle quand il veut, tous parlent ensemble si cela leur plaît, et le vote a lieu au hasard des rencontres.

Au cours de ses séances, il ne s'occupe que des questions d'impôts et de finances. J'ai eu sous les yeux le résumé de ses travaux pendant une session.

Et les débats les plus intéressants équivalent à ceux d'un conseil d'arrondissement d'un petit département des Alpes.

Une fois un membre se plaint qu'à l'automne le nombre des wagons qui servent au trafic commercial est trop restreint, et l'assemblée prie « humblement » le commissaire des chemins de fer d'examiner s'il n'y aurait pas lieu de..., etc.

Un autre jour, la Diète répartit les fonds *votés il y a dix ans* pour les routes et les chemins de fer. Car c'est ainsi. Le grand-duc n'entend pas que chaque année les chiffres du budget soient remis en question. Il fait voter les dépenses pour cinq, dix ans, à sa convenance.

Ou bien la Diète propose que le reliquat de l'intérêt de la part du Mecklembourg dans l'indemnité de 5 milliards payée en 1870 par la France soit affecté au service des routes.

Mais, de quoi qu'il s'occupe, — et on voit que ce n'est pas de grand'chose, — le Landtag ne peut rien *décider*. Seules les ordonnances grand-ducales ont force de loi.

⁂

Le domaine du souverain comprend les deux cinquièmes de tout le pays. Le revenu entre tout entier dans les caisses ducales, à charge pour le grand-duc de couvrir les frais du gouvernement et de la maison princière. Les domaines de la Couronne sont inaliénables. Ils sont loués à ferme aux paysans qui ne peuvent céder leurs fermages qu'avec l'agrément du souverain. Celui-ci a le droit de préemption.

Que fait le grand-duc de ces revenus? En pratique,

il les emploie, dit-on, à l'administration du Mecklembourg. Mais quelle preuve, quelle garantie en ont ses sujets? Aucun budget ni compte administratif n'est jamais publié, car rien ne l'oblige à justifier de l'emploi des impôts votés. J'ai cherché par exemple, pendant mon séjour à Schwérin et à Rostock, à savoir à combien se monte ce que, dans les pays monarchiques ordinaires, on appelle la liste civile des souverains. J'ai interrogé un député; j'ai interrogé le receveur général du grand-duché; j'ai interrogé, par l'intermédiaire de son cousin, un conseiller des finances de Schwérin... et je n'ai rien pu apprendre touchant ce point élémentaire des finances de l'État. A la fin, cette course aux renseignements devenait comique. Je m'y acharnais.

« Il n'est pas possible, me disais-je, que personne, dans le pays, ne puisse m'évaluer le revenu du grand-duché. » Je fus même aux Archives.

— Seriez-vous assez aimable de me dire, fis-je à l'archiviste, à combien se monte la part que le grand-duc conserve pour ses besoins particuliers sur le total des revenus de l'État?

L'aimable homme me regarda, étonné, hocha la tête d'un air innocent et dit :

— Je ne le sais pas.

Comme je m'étonnais de cette ignorance, il réfléchit un instant, puis ajouta :

— Mais cela n'intéresse personne! D'ailleurs, les recettes du budget elles-mêmes ne sont pas connues. Au Landtag on en a quelque vague notion, mais rien n'est imprimé et rien n'est publié. Et puis, il y a dans le Mecklembourg trois sortes de caisses où les contribuables payent leurs impôts et les fermiers leurs

fermages. C'est une chose très compliquée, qu'un Allemand qui a vécu dix ans ici aurait peine à comprendre, et je n'essayerai même pas de vous l'expliquer, car je m'y perdrais.

J'insistai tellement que l'archiviste finit par aller chercher dans une « capsule », comme il disait, les lois organiques du pays. Après bien des recherches, il finit par trouver que le grand-duc touchait les revenus de soixante-dix grandes terres, celles qu'on appelle les « Haushaltsgütter ».

— Vous devez savoir ce que rapporte chacune de ces grandes terres ?

— Pourquoi ? C'est sans intérêt, fit-il. Quand une terre doit être louée, l'avis en est publié dans les gazettes ; il faudrait donc lire les gazettes chaque fois qu'une terre est mise en location et faire les additions : c'est un mal que personne ne se donne.

Et il se mit à rire :

— Mais vous, en quoi cela vous intéresse-t-il ?

— Pure curiosité ! fis-je. La question pour moi est de savoir combien un monarque absolu coûte à ses sujets au vingtième siècle.

Finalement, en continuant à feuilleter les lois organiques, il m'apprit que, en 1866, le revenu d'une « grande terre » était estimé à 283,425 thalers, c'est-à-dire, le thaler valant 3 marks, à 850,275 marks, soit 1,062,000 francs environ. Le revenu total du souverain s'élevait donc en 1866 à plus de 72 millions. Aujourd'hui que le prix des terres a augmenté, on n'exagère pas en l'estimant à 100 millions.

Or, le budget du Mecklembourg est évalué par l'*Almanach de Gotha* approximativement à 30 millions de francs. Il faudrait donc supposer que le

grand-duc conserve pour lui 70 millions... Pourtant, il passe pour n'être pas très riche. Il y a donc là une contradiction et une impossibilité.

Je fis part de ces calculs et de ces réflexions à l'archiviste, qui hocha la tête en signe de profonde ignorance. Je les communiquai à un député de la ville, qui m'avoua n'y rien comprendre. Et si je les reproduis aujourd'hui, c'est surtout pour vous fixer sur l'état d'insouciance profonde des Allemands vis-à-vis des choses de la politique. Quant à des renseignements précis sur les revenus du grand-duc, c'est à lui qu'il faudrait les demander.



— On me dit que le grand-duc est beaucoup moins conservateur que les « chevaliers » et qu'il souhaite une revision de la Constitution?

Cette question s'adressait à un fonctionnaire considérable de la ville.

— C'est parfaitement vrai, me répondit-il. Le grand-duc est plus démocrate que bien des socialistes! Il voudrait répartir plus équitablement les impôts et supprimer les privilèges hors d'âge. Son rêve serait de constituer un tiers état pour contrebalancer l'influence despotique des « chevaliers », dont il est le prisonnier depuis l'an 1523.

— Mais, fis-je, que signifie que trois socialistes purent se faire élire à la municipalité de Rostock et qu'un socialiste représente le Mecklembourg au Reichstag?

— ...Les ouvriers des chantiers maritimes, fit

avec une moue de dédain le haut fonctionnaire. Cela n'a aucune importance...

Je demande :

— Comment s'appelle ce député ?

Mon interlocuteur a l'air de chercher dans sa mémoire...

— Je ne me souviens pas, fait-il...

Et il ajoute :

— C'est un monsieur de si peu de valeur...

J'insiste exprès :

— N'avez-vous pas un annuaire où l'on puisse trouver son nom ?

Alors, se décidant, il dit :

— Je crois que c'est Herzfeld qu'il se nomme.

Je l'écris sur mon carnet, ce que voyant le fonctionnaire, il proteste avec un peu d'humeur :

— Pourquoi voulez-vous glorifier ce nom ? Ces sortes de gens n'ont aucune notoriété, aucune influence, ce sont les ennemis de tout ordre et même de toute société[1].

— Est-il vrai que les enfants du peuple payent encore un droit de scolarité ?

— Oui : 4 marks (5 francs) par an pour les plus petites classes et 8 marks pour la première et la deuxième.

— Comment expliquez-vous cela ?

— Il faut que, si peu que ce soit, les pauvres s'aident eux-mêmes. A prendre l'habitude de la gratuité pour tout, ils finissent par trop compter sur les pouvoirs publics et perdent toute initiative. D'ailleurs,

1. Les autres députés du Mecklembourg sont deux nationaux libéraux et quatre conservateurs.

on apprécie mieux ce qui vous coûte quelque chose.

— Et pour le culte, comment êtes-vous organisés?

— Les villes payent un salaire fixe [1] aux pasteurs, qui ont, en plus, les revenus ordinaires de l'église.

— Et quel est votre mode d'impôt?

— L'impôt sur le revenu comme dans tous les pays d'Allemagne [2].

⁂

Je demandai à un homme qu'il ne faut même pas nommer, par crainte de le compromettre :

— Il n'y a donc jamais eu de révolution dans ce pays?

Il m'expliqua qu'en 1718 le grand-duc Charles-Léopold fut chassé par son peuple parce que, trouvant la Constitution encore trop démocratique, il voulait supprimer les privilèges des villes. L'Empereur allemand intervint, le duc de Brunswick et l'Électeur de Hanovre furent chargés d'arranger les affaires, et ce furent eux qui désignèrent le frère du grand-duc expulsé pour régner à sa place. Au commencement du dix-neuvième siècle, le peuple de Rostock fit une démonstration — et, je crois, aussi les grandes villes du Mecklembourg — contre le prix exagéré du beurre et du blé. Mais elle s'adressait surtout au Sénat. On l'appela la « Révolution du beurre ». En 1848, des troubles éclatèrent un peu partout en Allemagne,

1. En Prusse, au contraire, un impôt obligatoire frappe les particuliers : l'impôt du culte, à quelque religion qu'ils appartiennent.

2. Détail curieux : les impôts du gouvernement doivent être payés à la Caisse publique en deux fois; ceux de la ville sont encaissés à domicile quatre fois par an.

échos de la Révolution française. Le grand-duc de Mecklembourg-Schwérin, devant une émeute menaçante, consentit à donner une Constitution à son pays et, en effet, une nouvelle loi organique fut publiée le 10 octobre 1849 par le Mecklembourg-Schwérin; mais le grand-duc de Mecklembourg-Strélitz refusa d'entrer dans cette voie qu'il considérait comme révolutionnaire. De leur côté, les chevaliers du Mecklembourg-Schwérin protestèrent contre le libéralisme du souverain. Ils estimaient que le peuple, ne possédant rien en propre, n'avait pas voix au chapitre. Ils étaient logiques. Et, comme les deux grands-duchés ont, je l'ai dit, la même législation, le refus du grand-duc de Strélitz créait un conflit qui fut soumis à un congrès arbitral composé des rois de Prusse, de Hanovre, etc., qui, le 12 septembre 1850, — le vent révolutionnaire ayant passé, — donnèrent raison au plus réactionnaire des deux en décidant le maintien de l'ancienne Constitution remontant à 1755.

En 1872 et en 1874, les souverains, d'accord cette fois, essayèrent de nouveau de reviser la Constitution. Leur tentative fut repoussée par les États. En même temps le Reichstag avait adopté, sur la proposition des députés mêmes du Mecklembourg, une modification constitutionnelle. Mais le Bundesrath la repoussa pour des raisons de compétence, chaque royaume, duché ou principauté étant absolument libre chez lui. Il exprimait simplement l'espoir que le gouvernement du grand-duché arriverait, d'accord avec le Landtag de Mecklembourg, à la revision souhaitée.

— Et combien de temps cela durera-t-il encore, à votre idée ? interrogeai-je.

— Oh ! fit-il avec un mouvement peureux, nous n'en sommes pas là ! Dernièrement, il y eut une interpellation au Reichstag par le député Busing, qui demandait s'il n'était pas temps enfin de faire sortir le Mecklembourg de l'état de barbarie politique où il vivait. Nous y apprîmes que, déjà en 1873, le fondé de pouvoir du Mecklembourg, père du chancelier de Bülow, déclarait qu'il était urgent de mettre de l'ordre dans les finances de l'État. M. de Posadowski, comme son prédécesseur, en 1874, répondit à l'interpellateur qu'étant donnée la Constitution de l'Empire, ni le Reichstag, ni le Bundesrath (le petit Parlement d'Empire composé des représentants directs des princes et souverains confédérés de l'Allemagne) n'ont le droit de s'immiscer dans les affaires intérieures du grand-duché, à moins de conflit constitutionnel. Or, ce n'était pas le cas. Quant à l'envoyé du Mecklembourg, il fut moins poli : il protesta brutalement contre l'immixtion du Reichstag dans les affaires du grand-duché, et dit tout net aux représentants du peuple allemand : « Cela ne vous regarde pas ! Occupez-vous de vos affaires ! » Un député du centre s'indigna contre le langage du Junker et déclara qu'il était inconvenant de parler ainsi au Reichstag. Un député socialiste affirma que seul le parti social-démocrate pourrait donner une Constitution au Mecklembourg. Et ce fut tout.

— Et il n'y eut pas de sanction ? demandai-je.

— Non. Il ne pouvait pas y en avoir. D'ailleurs, depuis la constitution de l'Empire et la création du Reichstag, les Landtags n'ont plus beaucoup d'importance : le Reichstag, en effet, décide des questions de douane, des traités de commerce, de l'ar-

mée, de la colonisation, des assurances ouvrières, des postes et télégraphes, de la législation en matière civile, criminelle et commerciale, de la presse, etc., etc.

Je répliquai :

— Mais le vote des impôts, leur répartition, le régime des écoles, les relations avec les Eglises, le mode de votation, ici public et là secret, chez vous l'absence de suffrage, l'omnipotence des « chevaliers » et du souverain, les droits des communes et par conséquent des habitants, c'est-à-dire, en somme, toute la vie intime d'un pays, ce qui décide de son progrès ou de son retard, tout cela est de la compétence des Landtags : or, le vôtre est aujourd'hui ce qu'il fut en 1523...

— Oui, fit mon interlocuteur. Et il est vrai aussi qu'il y a soixante ans à peine les Mecklembourgeois n'étaient pas forcés de se marier à la mairie, la cérémonie religieuse suffisait.

J'ai cherché en vain, je dois le dire, chez les quelques bourgeois rencontrés à Schwérin et à Rostock, une trace d'esprit républicain. Je n'en ai pas trouvé l'ombre. Ceux qui ont de pareilles idées — s'il y en a — ont bien garde de les montrer.

L'un d'eux s'est enhardi jusqu'à me dire :

— Il faut avouer que, pour gouverner un peuple de 600,000 âmes, vingt ans, c'est un peu jeune...

(Le grand-duc régnant, aujourd'hui âgé de vingt-cinq ans, gouverne seul depuis cinq ans.)

Telle est la réflexion la plus révolutionnaire que j'aie enregistrée.

Le grand-duc Frédéric-Franz IV peut dormir tranquille pendant quelque temps encore...

BRÊME

Une devise aventureuse. — Les vrais Saxons, et les autres. — Les descendants de Harold et de Tosti. — Psychologie. — Brême. — La ville. — Les Brêmois ne vont pas au théâtre. — 312 sociétés pour 200,000 habitants. — L'Empereur au *Ratskeller*. — Un tonneau historique. — 30,000 bouteilles bues par les Français. — Goût des Brêmois pour les fleurs et les promenades publiques. — Grosses fortunes. — Impôts. — La fierté brêmoise. — Un beau Claude Monet. — Lutte séculaire contre la nature. — La Weser. — Mouvement des affaires. — Bremerhafen. — Le *Lloyd*. — Visite à l'économat. — Trousseaux imposants. — Les provisions d'un transatlantique. — Émigration. — L'École des marins. — Le *Kaiser Wilhelm II*.

« Il est nécessaire de naviguer, non de vivre » (*Navigare necesse est, vivere non est necesse*) : telle est la devise d'une des plus vaillantes cités de l'Allemagne du Nord, la plus vaillante peut-être. Cette devise est bien celle qui devait plaire aux descendants de ces Saxons hardis qui remontaient la Seine dans leurs bateaux de cuir à deux voiles et allaient inquiéter Charlemagne jusque sous les fenêtres de son palais ; et ce devait être surtout le *motto* idéal de ceux qui conquirent les côtes neustriennes et envahirent l'île de Bretagne.

Car c'est d'ici, de ces rives frisonnes aussi bien que des baies du Jutland et des fjords de Scandinavie, que s'élancèrent les Angles, les Jutes et les Frisons affamés et féroces, aux premiers siècles de notre histoire européenne.

— Nous sommes les vrais Saxons, nous autres, disent fièrement les Brêmois; nos frères sont les Anglais. Quant à ces bâtards de la Saxe d'aujourd'hui, aucune parenté ne les unit à nous. Ils sont hypocrites et menteurs, sourient toujours pour mieux tromper, et leur politesse n'est que de la platitude. C'est une race basse et détestable, mélangée de Slaves. Grâce à eux l'Allemand a l'air de mériter cette réputation de fausseté et d'obséquiosité que l'on nous fait. D'ailleurs, la race est vilaine, petite de taille, à la tête étroite, au teint terreux, tout à fait antipathique.

Les gens de Brême n'ont aucun de ces signes de caractère. La franchise de leur orgueil ne les rend-elle pas un peu injustes envers les gens de Dresde et de Leipzig? Nous le rechercherons plus tard. Toujours est-il que beaucoup de ceux qu'on rencontre, par leurs traits énergiques et anguleux, leur poil blond ou roux, leurs dents de carnassiers, leurs longs pieds, leur pas allongé et élastique — très différent de celui de l'Allemand, — sont bien des Anglais. Je revois le chef de gare de Sagehorn, près de Brême, qui, avec sa moustache en queue de sapajou et sa barbiche couleur de flamme, pourrait bien descendre directement de Harold ou de Tosti, son frère féroce.

Froids et distants comme des Anglais avec ceux qu'ils ne connaissent pas, très retirés dans leurs

familles, on dirait une colonie d'aristocrates orgueilleux mais demeurés actifs, oubliés là par leurs ancêtres et qui, au milieu de cousins plus grossiers, se sont attachés à conserver dans leur intégralité les signes de la race.

Ayant toujours été libres dans les siècles passés, ces Frisons ont l'âme républicaine. Leur devise était : « Mort plutôt qu'esclave ! » Isolés comme des insulaires au milieu de leurs tourbières mouvantes, constamment en lutte contre la mer envahissante, le climat rude et humide, ils ont confiance en eux-mêmes, mais ne s'occupent que d'eux.

Les signes héréditaires, particulièrement l'énergie âpre et la ténacité, sont, en effet, demeurés extrêmement vivaces sur cette frontière frisonne. Mais la fureur combative, la férocité sanguinaire et presque cannibalesque se sont transformées en une passion commerciale qui va jusqu'au génie.



Brême n'est pas une ville extrêmement animée. Son activité ressemble à celle d'une ménagère silencieuse et bourrue, chaussée de chaussons de feutre, qu'on n'entend pas et qu'on voit à peine. C'est peut-être que le port principal se trouve à Bremerhafen. Mais là non plus, l'animation n'est pas du tout proportionnée à l'importance du trafic. La disposition des voies ferrées, des entrepôts, l'outillage du port libre et des quais, sont si parfaits, si adéquats à leur fonction qu'on est arrivé à simplifier jusqu'au minimum la main-d'œuvre et l'effort humain. Quant aux arma-

teurs et aux grands commerçants, on ne les voit guère : les cotonniers téléphonent de leur lit à Liverpool ; s'ils sortent, c'est en équipage élégant, voitures à deux chevaux, de grand style. Ils ne s'occupent exclusivement que de leurs affaires, ne vont jamais au théâtre, où sur cent spectateurs on compte quatre-vingt-dix-huit femmes.

Le peuple, lui, se distrait dans les sociétés de toutes sortes. Dans cette ville de 215,000 habitants, il y a 312 sociétés !... dont 15 de sténographie, 51 de chant, 8 de musique instrumentale, 20 de gymnastique et 20 sociétés militaires.

Le centre de la ville est la place du Rathaus qui, plusieurs fois par semaine, se transforme en marché. Autour de cet étroit espace qu'obstruent les tramways et les voitures, s'entassent l'une contre l'autre : la Chambre de commerce, la Bourse, de style ogival, et la Bourse du coton, la Cathédrale romane au portail écrasé, comme aplati, et la Maison de Ville avec ses onze arcades, son balcon ajouré et ses pignons à redans, devant laquelle se dresse une statue de Roland, défenseur des libertés municipales. Tout près, la Poste, quelques banques somptueuses, une statue équestre de Guillaume Ier, une autre de Gustave-Adolphe ; un peu plus loin, le clocher de Saint-Ansgar incline vers la terre sa flèche vert-de-grisée.

La *Ratskeller* (cave de l'Hôtel de Ville) de Brême est célèbre dans toute l'Allemagne, par son ancienneté sans doute, car elle date du quinzième siècle, et aussi par la qualité de ses vins qui, comme dans les ports de la Hanse, sont remarquables. Mais il est difficile de s'expliquer le goût des Allemands pour ces trous sombres et enfumés, qu'il faut éclairer

artificiellement toute la journée, l'été comme l'hiver. Toujours bâties dans le style des cloîtres, piliers épais et bas, succession d'arceaux généralement peints formant voûte, meublées de chêne noir et ciré, telles se présentent invariablement les *Ratskeller*. Celle-ci a de particulier ses immenses tonneaux de chêne sculptés de griffons, de têtes de lion, de petits singes, de fleurs et de Bacchus.

Quand chaque année l'Empereur revient de Wilhelmshafen où il est allé faire prêter serment aux cadets de la marine, il s'arrête quelques heures à Brême, descend dans cette cave en compagnie du Sénat, vide un verre de vin du Rhin, mange quelques huîtres, et s'en va content.

C'est ici que les commerçants et les armateurs concluent leurs affaires. Le garçon qui nous sert me désigne les clients attablés sur le coup de midi devant les longs flacons de vin du Rhin et de Moselle :

Celui-ci vend du tabac en gros[1] ; cet autre est un cotonnier ; voici un puissant armateur, un importateur de grains.

La salle est bientôt remplie de figures sérieuses, presque graves, qui peu à peu s'animent en buvant. Tous sans exception fument des cigares. Des étrangers, Anglais et Américains, viennent visiter la cave. Bien reconnaissables à leur tournure à défaut de leur accent, ils ont pourtant l'air d'être chez eux. Une fa-

1. L'État français achète chaque année un million de tabacs de Havane, à Brême et à Hambourg. Pourquoi payer une commission, qui doit être considérable, aux intermédiaires brêmois ? Ne serait-il pas possible d'acheter ce million de tabac aux producteurs de la Havane, directement par nos agents ?

mille d'Américains est justement assise en face de moi. Ils parlent allemand; impossible de s'y tromper : avec leurs grosses têtes à lunettes, leurs barbes touffues, l'air éteint des femmes, c'est une caravane d'émigrés qui viennent se retremper dans leur patrie.

Je me mêle au groupe qu'un cornac entraîne derrière ses explications. Il montre, à l'extrémité de la salle, un Bacchus entouré de satyres, trônant au-dessus d'un tonneau datant de 1624 et qui contient 40,000 bouteilles de vin du Rhin; d'autres tonneaux voisins sont d'une capacité de 20,000, 30,000 bouteilles. L'un d'eux reste vide depuis que les Français, au commencement du dix-neuvième siècle, l'ont bu jusqu'à la dernière goutte. Une autre salle, ornée de peintures murales, renferme un singulier groupe en bronze : *Les Musiciens de la ville de Brême*, d'après le petit conte bien connu de Grimm : un âne, un chien, un chat et un coq montés les uns sur les autres et chantant à tue-tête.

A deux heures tapant, tout ce monde se lève, et bientôt la cave est entièrement vide : c'est l'heure du repas.



Les Brêmois aiment les fleurs. Déjà, aux petites gares avoisinant la ville, j'avais remarqué les buissons de roses qui grimpaient gaiement aux becs de gaz. Sur le Ring, les maisons blanches à un ou deux étages précédées de vérandas un peu surélevées, auxquelles on accède par un petit perron, sont abritées de vignes vierges et de glycines en fleurs. Les cor-

beilles de géraniums, d'anthémis, de fuchsias, qui ornent, comme dans la plupart des villes, fenêtres et balcons, font dans les rues des perspectives de jardins suspendus où se marient harmonieusement la verdure et les fleurs.

De jolies promenades remplacent les anciennes fortifications, des cygnes se promènent sur l'eau paisible des lacs qui baignent les monticules verdoyants où se dressent quelques moulins à vent. Mais la promenade favorite des Brêmois, celle pour laquelle les citoyens riches prodiguèrent les dons, est le Burger Park, situé à quelque distance de la ville. Planté de toutes pièces dans les prairies marécageuses où paissaient autrefois de grands troupeaux, c'est aujourd'hui une forêt magnifique aux essences les plus variées. De belles routes, habilement tracées, permettent de se promener pendant des heures à l'ombre des sapins, des cyprès, des bouleaux, des chênes et des épicéas. De temps en temps, apparaît une pelouse immense, à l'herbe haute, la savane! On traverse un pont rustique et l'on se trouve devant une vaste pièce d'eau bordée de buissons de rhododendrons, d'azalées mauves ou jaunes; un toit de tuiles rouges perce au milieu de la verdure : c'est une maisonnette où les femmes se donnent rendez-vous pour prendre le café au lait de l'après-midi, non loin d'un grand restaurant de style moscovite où les bourgeois de la ville offrent de nombreuses fêtes.

Il y a seulement trente ans, on venait patiner ici l'hiver et les paysans extrayaient la tourbe des marécages. Une généreuse émulation entraîna les Brêmois. un offrit 500,000 francs pour tracer des routes et itant pour planter des arbres, un autre construi-

sit à ses frais des ponts, d'autres bâtirent les immeubles publics dont j'ai parlé...

On cite à Brême des gens très riches, des fortunes de 30 à 60 millions inconnues, du moins les plus grandes, à Hambourg. Je note des noms : M. Woetjen, exportateur et importateur, propriétaire du yacht qui battit celui de l'Empereur ; M. Schütte, roi du pétrole ; la famille des Melchers, exportateurs, dont la maison est fière de ses cent ans d'existence, qui fait tout son commerce sur ses propres bateaux. Les agents d'émigration édifient des fortunes scandaleuses ; on m'en cite un qui, à mal soigner les malheureux émigrants qu'il va chercher jusqu'aux Karpathes, s'est fait une fortune de 10 millions.

— Les impôts à Brême arrivent à 11 pour 100 du revenu, me dit un Brêmois. Et nous en sommes beaucoup plus fiers que mécontents... La fierté brêmoise est connue et nous coûte quelquefois un peu cher... Quand il s'agit de décider la rectification du cours de la Weser, nous avions naturellement demandé à la Prusse une participation importante. Mais le gouvernement se faisait tirer l'oreille, retardait, temporisait sans fin. Si bien qu'un jour notre Chambre de commerce se fâcha et dit : « Eh bien ! nous payerons nous-mêmes la totalité des frais ! » On fit ainsi. Et la Prusse gagna, sur notre impatience et notre orgueil, une vingtaine de millions.

On voit à Brême de beaux restes d'architecture privée, notamment l'Alterbremerhaus qui, avec sa façade sculptée, témoigne d'une belle floraison artistique.

Le musée, encore jeune, promet de devenir très intéressant. Dirigé par un homme d'un goût parfait, M. Pauli, il renferme déjà de beaux morceaux, entre

autres une admirable collection de dessins de Dürer, quelques primitifs, et le portrait de la première femme de Claude Monet, daté de 1866, qui est un pur chef-d'œuvre. Je revois sa large robe verte à raies noires, le corsage bordé de fourrure fauve, une toute petite capote coiffant le profil élégant et gracieux.

⁂

Mal servis par la nature, les Brêmois n'ont pour tout avantage que le voisinage de la mer du Nord et un maigre fleuve ensablé, la Weser, qui ne mène nulle part et qui n'est navigable qu'aux navires de petit tonnage. Malgré cette infériorité, Brême lutte avec une ardeur magnifique et souvent heureuse contre son puissant voisin et concurrent redoutable, Hambourg.

Cette lutte, belle à observer, est une leçon vivante et féconde pour toutes les villes commerciales du monde. Nous la raconterons plus loin.

On le sait, Brême forme, comme Hambourg, un État séparé, une république. Avec ses 250,000 habitants, elle demeure le plus petit État de l'Allemagne, puisque sa superficie n'est que de 256 kilomètres carrés[1]. A la ville de Brême appartiennent le petit port de Vegesack, situé à 17 kilomètres au nord de Brême, sur la Weser, et l'avant-port de Bremerhafen, à 66 kilomètres au nord, qui est comme le vrai port de Brême. Car devant Brême, la Weser n'a que 5 mètres de profondeur, de sorte que les grands transatlantiques sont forcés de s'arrêter à Bremerhafen.

Le port franc de Brême renferme le plus vaste

1. Hambourg a 415 kilomètres carrés; la Prusse, 398,600.

bassin d'Europe : 2,300 mètres de longueur en ligne droite. De chaque côté, le long des quais, des entrepôts s'étendent, longés de voies de chemins de fer avec des grues électriques tous les 30 ou 40 mètres.

L'entrée générale des marchandises s'élevait, pour 1905, à 1 milliard 342 millions de marks, augmentant sur 1904 de 46 millions de marks[1]. L'exportation atteignait 1 milliard 273 millions de marks, augmentant de 27 millions de marks sur 1904.

Il y a vingt ans, le fleuve avait 2 mètres d'eau. On disait : « Brême est perdu... » En vingt ans Brême a dépensé 200 millions pour draguer la Weser et construire des bassins. Et la prospérité augmente chaque année, lentement. Ce n'est pas tout. L'État de Brême vient d'acheter 517 hectares de terrains à l'Oldenbourg, pour y creuser six bassins et bâtir des quais. De plus, les dragages vont continuer et la profondeur de la Weser entre Brême et la mer sera portée de 5 à 7 mètres.

Le tonnage de Brême, port de rivière, ne l'oublions pas, s'élève à 6 millions de tonnes. Or, en 1870, ce tonnage ne dépassait pas 1 million 300,000 tonnes, c'est-à-dire qu'il a presque quintuplé.

Il est difficile de comparer ces statistiques avec celles de nos ports français, qui comptent dans le

1. Voici quelques-uns des principaux chiffres d'importation de Brême :

	1904		1905
	—		—
Coton	577	millions de marks.	526 millions.
Laine	91	— —	114 —
Grains	58	— —	81 —
Tabac	52	— —	49 —
Riz	27	— —	27 —
Houille	16	— —	17 —

total de leurs entrées et de leurs sorties le tonnage de tous les bateaux étrangers *qui y font une simple escale*, ce qui ne se produit pas dans les statistiques allemandes, où seuls les navires chargeant et déchargeant leurs marchandises entrent en ligne de compte dans le calcul du mouvement des ports.

Pourtant, voici quelques chiffres qui serviront de point de comparaison approximatif. Marseille, notre plus grand port français, accuse un mouvement d'entrées et de sorties de 13 millions de tonnes, Le Havre 7 millions, Bordeaux 4 millions, Dunkerque 3 millions 1/2, Rouen 1 million 200,000 tonnes, Nantes 1 million 350,000 tonnes, etc., etc.



Brême, c'est, au fond, le Lloyd. Il faut donc s'arrêter au *Lloyd*, énorme et puissante machine qui est un des principaux agents de la prospérité de l'Allemagne et de son rayonnement aux quatre coins du monde.

La Compagnie du Lloyd[1] dessert 34 lignes de navigation : 7 vers l'Amérique du Nord, 4 vers l'Amérique du Sud, 1 vers l'Asie, 1 vers l'Australie, 5 lignes secondaires donnant correspondance à celles de l'Extrême-Orient, 10 lignes desservant les côtes de l'Asie et les îles de l'Océanie, 1 dans la Méditerranée et 5 lignes européennes.

Les bateaux de la Compagnie transportent annuellement une moyenne de 400,000 à 465,000 passagers.

[1]. A part la Compagnie du *Norddeutscher Lloyd* qui fait 65 p. 100 d [...]rafic général du port, Brême possède encore trois Compagnies : [...] *[...]lansa*, avec 44 vapeurs jaugeant 189,226 tonnes; *Neptun*, 60 vap[eu]rs, 39,917 tonnes, et *Argo*, 29 vapeurs, 39,890 tonnes.

Voyez avec quelle effrayante rapidité cette Compagnie s'est développée :

En 1882, la flotte du Lloyd comprenait 29 transatlantiques, jaugeant au total 118,000 tonnes; aujourd'hui, son tonnage s'élève à près de 700,000 tonnes, avec 325 bâtiments de mer, parmi lesquels 104 paquebots et nombre de bâtiments fluviaux. Son capital-actions est de 100 millions de marks. Avec la Compagnie Hamburg-Amerika, le *Norddeutscher Lloyd* arrive donc en tête des Compagnies de navigation du monde entier[1].

1. Pour en comprendre l'importance, quelques chiffres comparatifs sont nécessaires. Voici le tonnage, le nombre des vapeurs et le capital-actions des plus importantes Compagnies de navigation européennes en 1904 :

Hamburg-Amerika, 128 vapeurs, 606,000 tonnes, 100 millions capital-actions. (Je répète qu'il s'agit ici de 1904.)

Londres, Peninsular and Oriental C°, 54 vapeurs, 326,000 tonnes, 23 millions capital-actions.

Londres, British India Steam Navigation C°, 122 vapeurs, 422,000 tonnes, 14 millions capital.

Londres, Union Castle Mail Steam Ship, 45 vapeurs, 297,702 tonnes, 29 millions capital-actions.

Londres, Frédéric Leyland, 37 vapeurs, 210,000 tonnes, 25 millions capital-actions.

Liverpool, Compagnie Cunard, 20 vapeurs, 149,240 tonnes, 32 millions capital-actions.

Liverpool, Pacific Steam Navigation C°, 36 vapeurs, 148,000 tonnes, 30 millions capital-actions.

Paris, Compagnie transatlantique, 230,000 tonnes, y compris les navires en construction.

Paris, Messageries maritimes, 58 vapeurs, 243,000 tonnes, 24 millions capital-actions.

Paris, Chargeurs réunis, 38 vapeurs, 150,000 tonnes, 10 millions capital-actions.

Paris, Transports maritimes, 23 vapeurs, 68,000 tonnes, 7 millions capital-actions.

Ces chiffres ont un peu changé depuis 1904. Le *Lloyd* lui-même accuse 678,557 tonnes enregistrées en 1906.

En 1892 — il y a seize ans, — le Lloyd ne possédait que des bateaux à hélice simple; aujourd'hui, il en compte 75 à double hélice. Il dépasse toutes les autres compagnies du monde par le nombre de ses bateaux à double hélice, même la Hamburg-Amerika Linie, qui n'en possède que 25.

Un autre chiffre non moins important et non moins significatif de l'activité de cette Compagnie : jusqu'en 1892, 74 pour 100 — les trois quarts — des vaisseaux du Lloyd étaient commandés aux Anglais et un quart à des chantiers allemands. Depuis 1892 la proportion est complètement renversée : les trois quarts des bâtiments lancés sont allemands, le reste vient des Anglais.

Le nouvel hôtel du Lloyd dresse, au centre de la ville, une importante et massive construction de pierre bleuâtre, qui s'augmente, d'année en année, des petites maisons avoisinantes. Il occupera bientôt, comme les immeubles des Compagnies américaines, tout un bloc. Je l'ai visité du haut en bas, j'ai parcouru les bureaux d'acajou, au sol de marbre, et les dépendances, les offices, les magasins de provisions, les caves, la blanchisserie, etc., etc.

En passant près d'un grand hall empli jusqu'au plafond de piles, de montagnes de linge, on me dit :

— Voilà tout le linge de cabine rapporté de sa traversée de New-York par le *Kaiser Wilhelm :* 8,000 serviettes, 2,400 draps, 1,200 serviettes de bain, sans compter le service de cuisine. Cent douze femmes sont toute la semaine occupées au blanchissage mécanique[1].

1. Elles travaillent dix heures par jour et gagnent 2 m. 25 (2 fr. 80) ; celles qui réparent le linge gagnent 1 m. 60 (2 francs).

Un peu plus loin on prépare le « trousseau » que va emporter un bateau partant pour l'Australie. Dans des vitrines qui s'étendent sur de longs espaces, les piles s'élèvent : on se croirait dans un grand magasin de blanc. On l'enferme dans d'immenses paniers d'osier ferré pesant 250 kilos. Et ce sont des femmes qui les remuent et les portent à l'ascenseur. Je m'étonne qu'un pareil labeur soit confié à des femmes.

— Elles ont l'habitude, me répond mon guide.

Le plus amusant, c'est la visite aux magasins de provisions.

Des centaines, des milliers de jambons habillés de blanc, des colonnes d'énormes boîtes de beurre, des citrons, des saucissons, des fromages, des pots de marmelade, tout cela par quantités énormes. Pour un simple voyage à New-York, le bateau emporte 60,000 marks de vin, sur lesquels on en boit à peu près pour 20,000 à 25,000 marks. Dix-sept cavistes[1] sont chargés du soin de la cave, embouteillage, mélange, capsulage, lavage, etc.

Un peu plus loin, on brûle le café dans d'immenses cylindres qui ont une roue de 1 m. 50 de diamètre. On en brûle 3,000 livres par jour. Il y a le café de la 1re classe des passagers, celui de la 2e et de la 3e classe. Je croque des grains de chaque qualité et je fais bien la différence, du moins, je me le figure.

On trouve vraiment de tout dans ces galeries et dans ces hangars où s'approvisionnent les paquebots : jusqu'à des balais, des porcelaines, des casseroles, des sparteries, des pelles, des rôtissoires,

1. Ils gagnent 4 marks par jour (5 francs).

des pavillons pour signaux, des torchons pour la transpiration des mécaniciens, des seaux, toute la *Ménagère*, un gros morceau du *Louvre* et du *Bon Marché*.

12,000 hommes sont employés sur les navires du Lloyd[1], et il faut les nourrir toute l'année. Et si l'on compte que, en moyenne, le Lloyd transporte, bon an mal an, de 400,000 à 500,000 passagers sur ses 34 lignes de navigation, on ne s'étonnera pas du chiffre des approvisionnements annuels.

Les voici :

Viande (non compris la volaille), 4 millions 750,000 kilos, ce qui, avec une consommation moyenne de 75 kilos par tête et par année, suffirait aux besoins d'une ville de 63,000 habitants pour une année entière ;

(Cette consommation nécessite 14,000 bœufs, 15,000 porcs, 8,000 veaux, 17,000 moutons, troupeau pour la nourriture duquel est nécessaire une superficie de 17,300 hectares des meilleures prairies normandes.)

572,000 pièces de volaille domestique ;

54,000 pièces de gibier ;

Les œufs se chiffrent par 6 millions,

Les pommes de terre, par près de 8 millions de kilos,

Le beurre, par 1 million de livres,

Le lait, par 1 million 244,000 litres,

Le pain, par 4 millions 100,000 kilos,

1. Outre ses gens d'équipage, le Lloyd dispose dans ses bureaux et ateliers d'un personnel de 2,000 commis, employés, ingénieurs, mécaniciens, sans compter 6,000 ouvriers des ports. Cela donne, avec les équipages, un total de 20,000 salariés — une ville !

La boisson, par 269,000 bouteilles de vin qui se divisent ainsi :

Champagne	47,000
Vin rouge	90,000
Vin du Rhin et de la Moselle	132,000

Puis les liqueurs, la bière, etc., en bouteilles :

Cognac	16,950
Vins du Midi	24,000
Liqueurs	63,000
Bière	1,705,000
Eau minérale	528,150

La consommation du café s'élève à 454,300 livres, celle du thé à 35,000 livres, celle du chocolat et du cacao à 20,000 livres.

On fume par an, sur les paquebots du Lloyd : 1 million 268,250 cigares.

Et on consomme 11,000 tonnes de glace.

Les chaudières des bateaux brûlent annuellement 1,450,000 tonnes de charbon représentant 23 millions de marks, soit près de 29 millions de francs.

J'insiste sur ces chiffres pour essayer de donner une idée de ce qu'est une Compagnie de cette importance. On entend parler chaque jour de compagnies de bateaux, de concurrence entre les navires français, anglais, allemands, américains, d'efforts vers le mieux, et on manque totalement des notions premières, qui pourraient aider à se figurer ce que de telles entreprises mettent en mouvement de richesses et de produits.

Ainsi, chaque année, le Lloyd doit acheter :

1,216,381 serviettes et essuie-mains,
248,509 draps,
197,805 taies d'oreillers,
50,000 couvertures,
58,000 nappes,
172,815 serviettes de table,
104,000 torchons à épousseter.



Au point de vue des passagers, Brême bat depuis quelques années le record du nombre. Hambourg a essayé de lutter et lutte encore désespérément. 50 p. 100 de toute l'émigration européenne passe par Brême, 30 p. 100 par Hambourg[1]. Le reste par l'Angleterre. Le Lloyd a créé partout des Sociétés de colonisation dirigées par des agents qu'il stimule et qui se multiplient pour attirer à Brême le flot énorme des émigrants qui flue de l'est de l'Europe, surtout, à l'heure actuelle, des provinces slaves d'Autriche-Hongrie[2]. On les remarque, dans les rues voisines de la gare, ces malheureux qui vont porter au nouveau monde leur travail et leurs espoirs. Les grands hôtels sont proches des auberges d'émigrants. De sorte que l'on peut voir souvent, presque côte à côte, une jeune

1. En 1890, 48,000 émigrants partaient de Brême sur les paquebots du Lloyd. En 1904, ce chiffre se montait à 134,000 dont 14,000 Allemands. En 1905, il atteignait 187,000 dont 14,800 Allemands.

2. L'an dernier, l'émigration de Croatie et de la Hongrie du Nord a doublé, passant de 15,000 à 30,000. La Galicie montant de 16,000 à 40,000! (Il ne s'agit ici que des chiffres du Lloyd.)

Américaine, élégante et désinvolte, la longue voilette brune claquant au vent derrière le chapeau à plumes hardies, fille de l'expatrié d'hier parti sans doute de ce refuge voisin, et l'émigrant d'aujourd'hui, timide et misérable, traînant ses bottes sales sur le pavé boueux, et sa femme aux tristes yeux de vierge orientale, la tête couverte d'un mouchoir de couleur, la robe courte à lourds plis serrés, et ses enfants à l'air résigné...

Aujourd'hui, tous s'en vont, la ville se vide de leurs processions mélancoliques devant les magasins des grandes rues. Mais, le lendemain, d'autres caravanes arrivent, toutes pareilles, et c'est ainsi toute l'année.



Brême est la vraie patrie des marins allemands. Le Lloyd a deux bateaux-écoles destinés à dresser et entraîner ses officiers, ses sous-officiers et ses matelots. Pour tout le reste de l'Allemagne, il n'existe qu'un seul autre bateau-école, auquel le Lloyd est également intéressé. C'est que, pour aller vite, il faut de bons capitaines. Et les Brêmois sont convaincus que leurs officiers n'ont pas de rivaux. Hambourg a l'air de le croire aussi, puisque, quand on arme un nouveau navire, c'est à Brême qu'on vient chercher les équipages. Ils poussent même un peu loin leur exclusivisme. Ne m'a-t-on pas raconté que les capitaines de Hambourg n'ont pas les qualités nécessaires pour les très grandes vitesses!

— Ainsi, voyez ce qui arriva au commandant du *Deutschland* (appartenant à la Compagnie Hamburg-Amerika) à son premier voyage de vitesse. Il avait perdu son gouvernail en route, et il s'était telle-

ment surmené qu'il eut juste le temps d'écrire son procès-verbal et... de mourir. Un capitaine du Lloyd, qui avait perdu aussi son gouvernail, dressa comme l'autre son procès-verbal en arrivant à Gênes, mais offrit ensuite un copieux dîner à ses amis, et il ne mourut pas.

Les derniers paquebots du Lloyd coûtent entre 16 et 17 millions. Beaucoup de gens croient que la Compagnie construit ces bateaux dans un but de réclame et que c'est un sacrifice nécessaire pour lutter contre les concurrents. Mais pas du tout. Un bateau est une bonne affaire. Chaque voyage lui rapporte une très forte recette. Certaines cabines se louent 4,000 marks (5,000 francs), et il y a même sur les nouveaux paquebots ce qu'on appelle sans raison, mais avec un admirable sens du snobisme yankee : la cabine impériale (*Kaiserzimmer*), qui vaut 10,000 francs! Et celle-ci est toujours retenue télégraphiquement, un an d'avance, par un de ces Américains si démocrates qu'ils ne pourraient faire la traversée ailleurs que dans une cabine d'Empereur.

J'ai voulu voir ces cabines pendant que je me trouvais à Bremerhafen. Ce sont de vrais appartements de quatre pièces : salon, salle à manger, chambre à coucher, cabinet de toilette, joliment décorés, de styles variés, Louis XVI, Empire, suivis d'une salle de bain de la dernière élégance.

On m'a montré aussi, sur le *Kaiser Wilhelm II*, les derniers perfectionnements apportés au service du bateau. On arrive vraiment sous ce rapport à des choses admirables. Le capitaine, de la dunette, peut fermer automatiquement et instantanément tous les compartiments étanches du bateau. Autrefois, le

son des cloches des bateaux-phares servant de signaux, la nuit ou en cas de brouillard, ne s'entendait pas au loin. A présent, on installe, de chaque côté du navire, des microphones qui enregistrent parfaitement ces sons de cloche et préviennent, par conséquent, à plusieurs kilomètres, le bâtiment en marche. Sur le pont également, le commandant peut, à chaque instant, vérifier le nombre des révolutions de la machine, transmis électriquement sur un tableau qu'il a sous les yeux.

Il y a vingt-sept horloges électriques à bord. Pour la commodité des voyageurs et la régularité du service, ces vingt-sept horloges sont mises à l'heure toutes à la fois, d'un seul coup, du pont même.

On fit fonctionner devant moi le service d'incendie. Le signal fut donné par le capitaine; moins d'une minute et demie après, tous les hommes de garde, chargés chacun d'une fonction spéciale en cas d'alerte, étaient à leur poste, et la pompe à incendie manœuvrait automatiquement.

Le capitaine me dit que les ingénieurs de notre Compagnie Transatlantique sont venus visiter le *Kaiser Wilhelm II* avant la construction de la *Provence* et que tous ces perfectionnements avaient dû être apportés au dernier paquebot français lancé.

BRÊME

(SUITE)

CONVERSATION AVEC LE PRÉSIDENT DU « NORDDEUTSCHER LLOYD » — LE RIZ

M. Melchior de Vogüé, bon reporter. — Le président du *Lloyd* reprend à son compte une théorie marxiste. — Raisons de la crise maritime française exposée par un Allemand compétent. — Primes mortelles. — Promenades fructueuses sur les océans. — Un navire n'est pas fait pour porter des marchandises. — Critique des ports français. — Jalousie des ports. — Impuissance du Parlement. — Le canal du Rhin à l'Elbe. — Le commerce du riz. — Les moulins brêmois. — M. Rickmer. — Le plus grand cinq-mâts du monde. — Une vraie fille saxonne.

J'ai eu l'avantage de pouvoir m'entretenir avec le président de la célèbre Compagnie du Norddeutscher Lloyd, M. Platé. Dans une belle étude sur Brême et les ports de la Hanse qu'il publiait il y a un an, M. Melchior de Vogüé nous a fait connaître M. Platé ır une interview que, bon reporter, il avait prise ı président du Lloyd.

Écoutez d'abord parler sur l'avenir du capital ce

richissime capitaliste qui est à la tête d'une des plus grosses affaires du monde.

« L'opposition qu'on établit entre le capital et le travail, avait dit M. Platé à l'éminent académicien, est un non-sens. Elle a existé; elle ne sera bientôt plus qu'un souvenir historique. On raisonne comme s'il s'agissait de deux quantités différentes et égales; en réalité, il n'y en a qu'une qui compte, le travail. Le capital ne sera désormais quelque chose que dans la mesure où il saura se faire l'un des outils du travail; il ne vaudra ni plus ni moins que les autres outils indispensables à ce travail. Voyez la baisse constante du taux de l'intérêt; un jour viendra vraisemblablement où il tombera à rien, ou presque rien. Entre des mains oisives et malhabiles, le capital ne comptera plus par lui-même, en tant que force indépendante : nos fils n'y verront qu'un des éléments nécessaires à l'organisation du travail. »

Telle est la thèse économique du tout-puissant financier, qui est en même temps le fondateur et l'âme de cette admirable Bourse des cotons de Brême en train de devenir l'arbitre du coton en Europe [1].

1. Voici la marche suivie par l'importation des cotons à Brême depuis 1871, comparée avec celle du Havre qui est le grand port français des cotons :

1871.....	Brême.	316,000 balles.	Le Havre.	480,000 balles.
1875.....	—	206,000 —	—	677,000 —

En quatre ans, Le Havre avait augmenté son importation de 197,000 balles, et Brême avait baissé de près de 100,000 balles.

En 1897, l'importation à Brême s'élevait à 1 million 400,000, et en 1905 à près de 2 millions de balles. Le Havre est resté, en 1905, à 800,000 balles.

Quant à Liverpool, son importation en 1905 se monte à 3,500,000 balles. Brême progresse donc à grands pas, et Liverpool est menacé.

Qu'on soit ou non de son avis, qu'on l'approuve ou le discute, il y a intérêt à écouter parler un homme dont l'activité est mêlée à de telles entreprises.

Je dis à M. Platé :

— Vous qui assistez et participez à la prospérité extraordinaire des ports allemands, comment expliquez-vous notre arrêt et vos progrès?

— C'est bien simple, monsieur, me répondit-il assez brutalement. Votre système de primes à la marine, c'est la mort. Vous donnez de l'argent pour ne rien faire : on ne fait rien!

« Mais, ajouta-t-il, le résultat le plus cocasse de ce système, c'est que l'argent que vous distribuez ainsi a profité jusqu'à présent à des Allemands et à des Anglais... »

M. Platé riait de cette chose, en effet comique.

— Je ne devrais pas dire cela, ajouta-t-il, puisque ce sont mes compatriotes qui bénéficient de vos erreurs... Mais puisque vous me demandez mon avis, je vous le donne en toute honnêteté.

— Est-ce possible? fis-je, incrédule. Et de quelle façon cette anomalie incroyable peut-elle se produire?

— Le fait est très connu en Allemagne, me répondit-il. Quand la loi sur les primes fut votée en France, vos armateurs la laissèrent dormir. Ils n'en profitèrent pas. Il eût fallu construire et construire encore des bateaux, et ils n'en construisaient pas. Voyant cela, des groupes étrangers fondèrent en France des Sociétés de bateaux avec des capitaux allemands et anglais — puisque les capitaux français continuaient à se refuser, — et je vous assure qu'on en construisit, des bateaux! Alors commença l'exploi-

tation des kilomètres... Vous savez, n'est-ce pas, que l'État français payait une somme importante pour chaque kilomètre parcouru sur mer, même par un bateau vide... On fit donc des tours du monde bien rémunérateurs, aux frais de la princesse française, — n'est-ce pas ainsi que vous dites en France? Et c'est de cette façon qu'Anglais et Allemands s'enrichirent sans mal et sans douleur. Un armateur me disait qu'en huit ans, en promenant ainsi son bateau vide, il avait regagné le prix de sa construction. On m'a cité le cas d'un magnifique quatre-mâts français refusant à Hambourg un chargement pour Calcutta, préférant s'en aller vide en Australie et ne pas perdre son temps en route. Il y gagnait davantage.

— Mais, pardon, fis-je, la loi française vient d'être changée. Il faut désormais naviguer avec des marchandises...

— Non, rien n'est changé, répondit le président du Lloyd, ou du moins c'est à peu près la même chose. Il faut un tiers ou un quart de fret pour profiter de la prime... Le mal est le même... Il y a quatre ans, les Américains parlèrent d'instituer aussi des primes pour contre-balancer l'effet des primes françaises. Les Allemands, de leur côté, dirent : « Nous aussi alors! » Mais à la Hamburg-Amerika et au Lloyd, nous avons déclaré que nous ne voulions pas de primes... Et vous pensez qu'avec notre tonnage et nos parcours nous aurions pu nous enrichir... C'eût été la mort de notre initiative et de notre activité, et le commencement de la déchéance de la marine commerciale allemande. Nous nous sommes constitués et avons grandi sans l'État. Nous pouvons et devons vivre sans lui... D'ailleurs, votre exemple nous

suffit... Les flottes qui se sont formées pour l'exploitation des primes appartiennent à des Sociétés allemandes et anglaises; quant à votre trafic, il n'a pas augmenté — puisque ce sont des bateaux vides qu'on faisait promener sur toutes les mers du globe. Encaisser des primes, ce n'est pas difficile. Il est bien plus malaisé de trouver du fret! Cela demande des initiatives, du travail, des recherches, des sacrifices, l'intelligence des affaires... Tout le problème est là — pas ailleurs. Le reste n'est qu'artifice...

— Mais ne recevez-vous pas vous-même des subventions de l'Etat?

— Nous ne recevons aucune subvention de l'Etat, excepté pour un service commandé et rendu. L'Etat nous demande de créer une ligne d'un endroit à un autre pour améliorer les services de transport, nous l'établissons, et si nous perdons à cette création, l'Etat nous indemnise. Ou bien nous sommes chargés de la malle d'Extrême-Orient et des lignes du Sud-Américain; on nous impose une vitesse, des départs et des arrivées à date fixe : ce sont des servitudes coûteuses qui méritent un dédommagement. Rien de plus juste[1]. Mais ces subventions n'ont absolument aucun rapport avec les primes dites « d'encouragement » et qui sont des primes de mort.

— Vous connaissez nos ports français?

— Pas tous, quelques-uns seulement... Et, pour tout vous dire, il n'y a rien à voir... Vous permettez que je vous parle ainsi, puisque c'est mon opinion vraie que vous demandez? Non, il n'y a rien à apprendre

1. C'est le Reichstag qui vote une subvention de 5 millions 1/2 de marks (6,875,000 francs) pour la malle d'Extrême-Orient.

pour nous dans les ports français. Votre malheur est d'avoir trop de petits ports. Autrefois c'était nécessaire pour les voiliers, qui réclamaient beaucoup d'abris rapprochés, et aussi pour les marchandises importées en Europe au temps où les chemins de fer n'existaient pas. Les mers n'étaient pas sûres. Il fallait le pavillon de France ou d'Angleterre pour sauvegarder la marchandise. L'Europe entière demeurait tributaire de ces deux pays, tous vos ports se trouvaient donc utiles. Aujourd'hui la situation a changé. Les grands bateaux remplacent les petits et chaque pays a une marine.

« Si la France savait se contenter de cinq ou six grands ports, par exemple : Dunkerque, Le Havre, Cherbourg, Bordeaux, Marseille, et peut-être Cette, admirablement situés comme ils le sont, ce serait suffisant, car il ne faut pas disséminer ses forces et son argent; vous pourriez exécuter alors les travaux nécessaires pour mettre vos ports à la hauteur des grands ports modernes. Tandis qu'à présent vous ne faites rien. La jalousie des petits contre les grands empêche tout effort important vers un point qui aurait l'air d'être favorisé. De sorte que, pour ne pas mécontenter les petits et les moyens, vous demeurez dans l'inaction... Pendant ce temps, les autres pays marchent, et c'est ainsi que la France se voit chaque jour distancée...

« L'immobilité, reprit M. Platé, est le grand mal des pays anciens. On se contente de ce qui fut, on ferme les yeux sur ce qui pousse, on discute, on dénigre au lieu d'agir. Il faut, au contraire, changer, perfectionner sans cesse. Le changement est la loi de la vie. Quand nous décidâmes la création de nos

derniers bassins, les plans arrêtés les prévoyaient de 160 mètres de large. Puis, après une réflexion de quelques mois, nous crûmes devoir les porter à 180 mètres. Enfin, comme de jour en jour les navires augmentent leurs dimensions, nous résolûmes de les pousser jusqu'à 220 mètres ! Au Havre, vous ne pouvez pas recevoir de plus grands bateaux que ceux d'aujourd'hui : vous n'avez pas de place ! Vous arrêtez donc, en toute connaissance de cause, le progrès de votre trafic, vous vous condamnez à renvoyer à l'étranger les navires au-dessus d'une certaine dimension... Concluez vous-même. »

Ce n'est pas à moi de conclure. Mais j'espère que ces paroles frapperont l'oreille française. On n'a pas tous les jours l'occasion d'écouter des voisins et des émules aussi qualifiés que celui-là quand il parle sur la crise de nos affaires. En tout cas, un tel homme est bon à connaître. Il est utile qu'on sache en France, ce qu'est, ce dont est capable le président de la Compagnie du Norddeutscher Lloyd, en concurrence avec toutes nos lignes de navigation sur tous les points du globe. Or je me suis laissé dire que M. Platé avait le projet d'introduire plusieurs membres allemands dans la Compagnie du canal de Suez et de faire de la Société internationale des wagons-lits une Société allemande dont le siège ne serait plus à Paris. Avis aux intéressés.

Je lui demande, pour finir :

— Et que faudrait-il à Brême pour prospérer davantage ?

— Le canal du Rhin à l'Elbe transformerait l'économie de la région et même de l'Empire. Ce canal est voté jusqu'à Hanovre. Brême a offert 43 millions de

marks pour aider à l'achever. On nous le doit bien. Brême reçoit plus de 1 milliard de marchandises par mer, l'Allemagne entière en reçoit 6 milliards 864 millions par an : c'est donc pour un septième que Brême figure dans ce total.

— Mais pourquoi ne construit-on pas ce canal, puisque l'Empereur, dit-on, en est partisan?

— On va le construire. Il est voté ; dans huit ans il sera achevé, et on verra alors ce que Brême est capable de faire. Hambourg a mené une vive opposition, il a peur de voir Brême mordre sur l'Elbe... »

Ainsi parla M. Platé.



C'est à Brême que se trouve un des plus grands moulins à riz d'Europe : le *Rickmers Mühlen*. Je l'ai visité, à l'extrémité de la ville.

Cette entreprise colossale est bien faite pour donner à réfléchir aux Français. Il ne s'agit pas ici d'un produit allemand ou pour l'exploitation duquel l'Allemagne soit mieux placée que nous, tout au contraire. Il s'agit d'une céréale que tout le monde peut aller chercher là où elle se trouve, particulièrement en Indo-Chine et au Siam, c'est-à-dire chez nous. Or on m'assure — je souhaite qu'on m'ait trompé — qu'il n'y a rien en France de comparable, comme importance, à cette minoterie brêmoise, qui n'est même pas la plus grande d'Allemagne.

Il passe annuellement dans le *Rickmers Mühlen* 1 million 1/2 de sacs de riz de 100 kilos[1], qu'on

1. Le sac de riz vaut de 8 à 15 marks, suivant la qualité.

écrase pour les réduire soit en semoule, soit en farine. Ils arrivent par bateaux de 8,000 tonnes, ayant chacun un chargement de 80,000 sacs. Les moulins emploient 5,000 ouvriers à Brême, et 1,000 porteurs sont toute l'année occupés au chargement et au déchargement dans le port de Bremerhafen[1].

Vingt-trois moulins puissants fonctionnent jour et nuit toute l'année. L'outillage est remarquable. Automatiquement les grains se divisent, sur des vans gradués, gigantesques, en petits et en gros; la poussière est entraînée dans un puissant courant d'air, et après le premier écrasement, les enveloppes des graines sont également aspirées d'un côté et conservées pour être vendues comme engrais à bestiaux, tandis que la graine elle-même tombe d'un autre côté.

Je suis les différentes opérations de triage, d'écrasement, de séparation du son, d'épuration progressive du riz, de pesage et d'ensachage. J'apprends à distinguer les différentes qualités, compare les grains de formes différentes et aussi de blancheurs graduées, car il en est de petits, de presque ronds, de crayeux (ceux qui, malgré l'apparence, donnent le moins de farine). Le riz de Calcutta est une ellipse allongée. Le meilleur et le plus cher, celui de Java, des Carolines et de Burma (Indes anglaises), a le grain le plus gros, presque translucide.

La minoterie occupe l'emplacement d'un grand village rempli par une centaine de bâtiments groupés et séparés par rues. Une immense construction, qui

1. Les porteurs les plus forts gagnent jusqu'à 6 marks; les autres, une moyenne de 4 marks (5 francs). La journée est de douze heures, moins deux heures pour les repas.

a l'air d'un palais de la Renaissance allemande, est un magasin qui contient à lui seul 200,000 sacs de riz.

M. Rickmer, le propriétaire de cette maison colossale, a soixante-dix ans, mais il travaille encore comme un jeune homme. En ce moment, il est en route pour le Siam où il a créé, à Bangkok, une minoterie considérable qui fournit annuellement à peu près 1 million de sacs de riz destinés à la Chine et à l'Amérique du Sud.

M. Rickmer possède à lui seul toute une flotte de vapeurs qui apportent et ramènent le riz : 26 bateaux jaugeant 70,000 tonnes, plus un cinq-mâts[1], le plus grand du monde, qui fait le voyage de New-York à Brême en 22 jours. Il jauge 8,000 tonnes et mesure 122 mètres de long sur 16 de large. C'est le deuxième cinq-mâts qu'il a construit. L'autre, parti pour Saïgon, a disparu sans qu'on entendît plus jamais parler de lui. Cela n'empêche pas le septuagénaire de faire chaque année son voyage d'Extrême-Orient sur son cinq-mâts et même d'emmener avec lui sa jeune fille. Cette Saxonne, qui manie les cordages comme un gabier et qui a conduit de nombreux bateaux, osa mieux. Elle voulut faire sur le cinq-mâts la première traversée de New-York et gouverner elle-même pendant plusieurs heures l'énorme voilier marchant à 15 nœuds trois quarts à l'heure. Les journaux américains lui firent un triomphe à son arrivée !

1. Le *Rickmer* peut faire 18 nœuds à l'heure. Il est superbement aménagé, contient un salon et des salles de bain pour les officiers et l'équipage, etc.

HAMBOURG

LA VILLE

Les landes de Lünebourg. — La cour plénière des sangliers. — Aspect des rues de Hambourg. — Variété pittoresque. — L'Alster. — Aspect des gens. — Élégance. — Vie confortable. — Le Ratskeller. — D'où sort ce bordeaux? — Le *Faerhaus*. — Soirées sur l'eau. — Les *Fleth*. — Les environs. — Le restaurant Jacob. — Les Hambourgeois n'aiment pas Berlin, mais adorent Paris, le champagne Heidsieck-Monopole, les toilettes de Paquin et les meubles de Kriéger!

Entre Brême et Hambourg, ce sont de plates étendues marécageuses où paissent des chevaux et des vaches blanches et noires, plaines alternées de bois de sapins et de landes fleuries de bruyères. Quelques moulins aux ailes immobiles rappellent la Hollande proche. Par ce dimanche de Pentecôte, des gens travaillent leurs petits bouts de terre particuliers où un drapeau est planté. Aux stations, se montrent des figures pauvres et sans gaieté. On se demande de quoi peuvent vivre ces populations isolées dans ces rres misérables, ces landes démesurées de Lüneurg, qui remplissent la plus grande partie du novre. Sur la rive droite de l'Elbe, au contraire,

c'est le Schleswig, riche contrée, terre fertile des Rittergüter. Par ici, des marécages, des forêts pullulantes de gibier sauvage. Notre consul général à Hambourg, qui connaît tout de l'Allemagne, a parcouru cette région et il en parle avec stupéfaction :

« Un jour, dit-il, au coucher du soleil, j'ai vu, à un carrefour de cette forêt mérovingienne, un peu plus loin que Lünebourg, une troupe d'au moins trois cents sangliers qui paraissaient tenir une cour plénière. Et je ne parle pas des cerfs, des daims, des chevreuils qui foisonnent. L'Empereur y va chasser et, quand il vient à Hambourg, il aime à traverser en automobile ce reste superbe des vieilles forêts germaniques. »

Hambourg est, je crois, la plus jolie ville d'Allemagne, celle aussi qui a le moins de caractère allemand et qui, par différents côtés, ressemble le plus à une ville cosmopolite.

Ce qui plaît à Hambourg, c'est la variété d'aspect des quartiers. Selon votre fantaisie ou votre humeur, vous pouvez vous imaginer être tantôt dans les ruelles populeuses de Londres, à Lucerne, au bord du lac, sur les quais de Liverpool, devant les canaux d'une cité flamande ou dans une ville de la moderne Allemagne, toute de neuf bâtie. Si vous aimez la campagne, Hambourg vous réserve, en pleine ville, Grosse Fontenay, juste en face de la demeure de M. Lefaivre, notre consul général, des champs d'avoine et des potagers verdoyants; elle a, pour l'amateur, l'un des plus beaux jardins zoologiques d'Europe, et, pour ses pauvres, de vastes esplanades gazonnées où s'ébattent ses filles et ses garçons. Elle trouve le temps aussi de songer à ses morts, et respectant les très lointains

aïeux qui dorment dans les vieux cimetières du centre de la ville, elle conduit les morts d'hier au delà des faubourgs, dans un parc immense, à l'ombre apaisante des grands arbres.

J'aime Hambourg pour cette diversité.

Venant de Brême, vous arrivez par la gare centrale. Aux alentours, de hautes maisons de briques rouges, noircies par la fumée que crachent les steamers du port. Ce sont des bureaux et des magasins, des comptoirs et des maisons d'exportation. Vous pouvez vous croire à Londres, en pleine Cité, dans le remue-ménage des affaires et l'odeur de la houille, et vous débouchez tout à coup au bord d'un lac riant : l'Alster. Des bateaux-mouches filent sur l'eau, des barques, de légers voiliers et des cygnes les accompagnent. Au delà du Lombardsbrücke qui le divise en deux parties, l'Alster est bordé de belles villas et de restaurants dont les jardins lui font des rives verdoyantes.

Les quais de l'Alster, le Jungfernstieg surtout, sont, en dehors du port, le centre de l'animation. Là se trouvent l'Alster-Pavillon, café-restaurant bâti sur pilotis, qui ne désemplit pas, le Hamburgerhof, l'hôtel superbe des Vierjareszeiten, et, sur l'autre rive, le bâtiment de la Compagnie Hamburg-Amerika, qui porte, sculptée sur son fronton, cette ambitieuse devise : « Mon champ est le monde ». Une foule élégante se promène sur les trois quais ensoleillés, bien différente de celle des Pays Rhénans, de la Westphalie ou de la Prusse. Le mouvement de cette foule bien vêtue, les yeux hardis et gais des femmes, leur démarche plus fringante, une atmosphère générale plus vivace, due sans doute

à la présence d'une grande quantité d'étrangers, font donc de Hambourg un peu autre chose qu'une ville allemande, un centre économique d'aspect allègre et prospère qui n'a pas d'équivalent dans l'Empire.

Les hommes sont habillés avec une correction londonienne. Plus élancées, plus souples que les Allemandes de pure race, les femmes ont des recherches de goût qui se révèlent par la coupe des vêtements, le choix des étoffes, l'harmonie des couleurs. Leur élégance est plus réelle et plus répandue que dans n'importe quelle ville d'Allemagne, y compris Berlin. Ah! que l'on me fait rire en prétendant que la sérieuse Allemande n'est pas aussi folle de toilette que la frivole Française! Allez voir les femmes de Hambourg! Ici, presque plus de tailles courtes et épaisses, de reformkleider caricaturales, mais des silhouettes gracieuses que fait valoir le tailleur à l'anglaise. Pourtant le climat de Hambourg ne favorise pas les élégantes. Le mois de juin a de brusques retours de froid, un vent terrible et des averses pénétrantes. L'été a de chaudes journées. Les toilettes blanches des femmes et des enfants jettent alors une note riante parmi cette foule active; et, le soir, dans les jardins qui bordent l'Alster, leurs taches claires se mêlent agréablement à l'éclat des fleurs et à l'étincellement des lumières électriques.

⁂

On est riche ici, et l'on sait vivre. Les très grosses fortunes sont plus rares qu'à Brême. Cinq ou six seulement dépassent vingt millions. On cite les noms des Hambourgeois dont la fortune va de vingt à trente

millions : en tête, l'armateur Siemers, qui fit la sienne dans le salpêtre et le pétrole, MM. Munchmeyer (exportation, banque), Berenberg-Gossler (banque), Riedmann, agent du *Standard Oil* à Hambourg, Vorwerk (banque et salpêtre), Warburg (banque). Mais les fortunes de quelques millions sont extrêmement nombreuses et l'on ne compte pas celles d'un million. L'aisance ainsi distribuée se révèle par l'abondance et le luxe des magasins qui bordent les quais : joailleries, grandes maisons de nouveautés dont la plupart des modèles viennent de Paris, boutiques de comestibles aux étalages appétissants, restaurants toujours pleins, hôtels somptueux.

Les jours de fête, les restaurants sont tellement bondés qu'on y fait queue, et j'ai cherché, le soir de la Pentecôte, à dîner hors de mon hôtel pendant près d'une heure. Enfin, je fis le siège d'une immense table au Ratskeller, et sitôt qu'un vide se produisit je plantai mon drapeau à côté d'une famille d'une dizaine de personnes qui buvaient du champagne. Ce Ratskeller est un joli restaurant fréquenté par les bourgeois, très moderne, où on donne 2,000 ou 3,000 repas dans les journées de fête. Le vin qu'on y boit peut être bon si l'on y met le prix. Mais au-dessous de six ou sept francs, le bordeaux n'est pas buvable; il vous emporte la bouche. Où l'a-t-on poivré ainsi? A Bordeaux? ou dans le port franc? Avec quelle mixture italienne, espagnole ou portugaise?

Des centaines de dîneurs, la serviette au cou, étalaient sous les lustres flamboyants leurs faces réjouies par le vin.

C'était d'une gaieté flamande. Les femmes elles-

mêmes — ce qui est si laid — avaient la face empourprée, et s'essuyaient le front et les joues en sueur du coin de leurs serviettes. Une odeur de cuisine emplissait l'air, poisson, viande, vin et tabac mélangés. J'étais content d'assister à cette lippée saxonne. J'observais mes voisins qui buvaient du champagne. D'abord, le mari versa avec économie. Puis, s'excitant sans doute lui-même, il fut moins avare, et, pendant une heure, les bouteilles se vidèrent. Une jeune fille de quatorze ou quinze ans, blonde, sage et réservée, refusa d'abord de boire, puis finit par consentir. A présent, sa timidité, toujours visible, s'égayait de petits rires solitaires aux plaisanteries des parleurs excités, et, sans rien dire, elle souriait vaguement à quelque chose de confus et de doux.

⁂

Les soirs d'été, toute la foule se porte vers les restaurants du bord de l'eau. Au Faerhaus, le plus en vogue, un millier de personnes, groupées par petites tables sur une terrasse, viennent quotidiennement écouter la musique militaire, manger des brödchen et boire de la bière. D'autres, plus huppées, soupent sur les balcons fleuris qui dominent la terrasse et le lac. Les jours de courses, impossible d'y trouver une place, et même les jours ordinaires il faut attendre longtemps une table.

Le public y est un peu mêlé. On voit là, par hasard, il faut le dire, ce qu'on ne verrait pas à Paris dans un milieu équivalent : de lourdes bourgeoises rougeaudes, engoncées dans leurs robes trotteuses trop

étroites et trop courtes, les mains chargées de toutes leurs bagues, les poignets de tous leurs bracelets, la poitrine de tous leurs pendentifs, chaînes, breloques, broches, épingles d'or.

Un soir, on m'y montra un tout jeune homme qui entrait à la suite de dames en lisant des dépêches; au son de l'orchestre militaire, il traversait les rangées de tables bruyantes, heurtant les garçons affolés : ce jeune homme qui déchiffrait jusqu'au sein des fêtes des télégrammes de l'Amérique du Sud — je le sus ensuite — était le plus riche importateur de nitrates de Hambourg.

L'endroit est charmant. Les propriétaires des villas sur l'Alster ont leur canot à rames ou à voile, les autres, des canots de louage, et aux soirs chauds, au lieu de se promener en voiture, ils viennent là, devant le restaurant illuminé et retentissant de musiques, se saluer, échanger des plaisanteries ou des nouvelles. Les minuscules voiliers manœuvrent à miracle au milieu de ces ruelles étroites formées par les centaines de canots. Avec leurs voiles blanches et leur coque élégante, ce sont vraiment des oiseaux apprivoisés qui jouent et se reposent dans l'eau miroitante.

Ce rendez-vous est aimable et gracieux comme un jardin. Les toilettes claires des femmes, les fleurs des chapeaux et des corsages créent cette illusion. J'aimerais mieux pour mon goût circuler sur le milieu du lac, mais il faut bien se voir... et se montrer. Le chic dans les embarcations consiste à se mettre deux à la barre de façon à faire lever la proue le plus haut possible hors de l'eau et, par conséquent, à enfoncer la poupe jusqu'au bordage. Par une belle soirée, sous

le scintillement des étoiles, toutes ces lumières auxquelles se joignent celles des bateaux-mouches, et les perspectives illuminées des quais vous font songer à quelque fête vénitienne. Au loin, à demi noyées dans les brumes, les lumières diffuses de l'Alster-Pavillon et du Jungfernstieg, et, dominant la masse des maisons, la haute silhouette de Nikolaï, Katharinenkirche, Petrikirche, la flèche du Rathaus.

De l'autre côté, des vapeurs mauves et or enveloppent les tourelles féodales, les pignons gothiques des villas, et les grands arbres qui les entourent prennent de fantastiques allures. On dirait d'antiques castels au milieu d'une forêt.

⁂

Si l'on quitte l'Alster pour les rues avoisinant le port, quel contraste! Perpendiculairement aux quais couverts d'entrepôts gigantesques, de grues, d'élévateurs, de voies ferrées, de wagons, etc., des ruelles étroites alternent avec des canaux à l'eau noire et boueuse. C'est le quartier des « fleth ». De vieilles maisons à pignons et à petites fenêtres s'ouvrant à l'extérieur les bordent, entrepôts, magasins, maisons d'habitation de briques et de bois, noires et d'aspect vieillot malgré leurs cinq ou sept étages en saillie. De petits chalands circulent sur l'eau sale, des barques sont amarrées, çà et là, des passerelles de bois relient les maisons.

Bien loin de ces vestiges du passé qui rappellent la grande époque des républiques hanséatiques, il faut voir les quartiers neufs édifiés pour la vie luxueuse

des parvenus d'hier. Une ville entière s'est élevée, aux rues larges et tranquilles, plantées de grands arbres, aux maisons couvertes de fleurs, de plantes grimpantes et entourées de jolis jardins.

Plus loin encore, sur les bords de l'Elbe, dominant l'embouchure du fleuve, se dressent de superbes maisons de campagne qui sont autant de palais aux styles variés, entourés de vastes jardins et de parcs, résidences d'été des riches Hambourgeois. Là, ils aiment à recevoir, fiers de leur luxe neuf, de leur domesticité nombreuse, de leurs équipages. Ils y reviennent chaque soir, dans la bonne saison, après les journées laborieuses passées dans les bureaux d'affaires, à la Bourse et au port. Rien de plus apaisant au sortir de cette fournaise que la vue admirable dont ils jouissent de leurs terrasses. En face, séparée de leur colline par l'immense embouchure de l'Elbe, une côte basse et sablonneuse où s'élèvent, parmi les lagunes, de petites maisons de pêcheurs; à l'horizon, la mer, d'où arrivent sans cesse de grands steamers et des voiliers; devant eux, la verdure du haut ravin feuillu où s'étagent leurs demeures, et surtout de splendides couchers de soleil.

Il y a un monde entre le calme, la paix fraîche de ce paysage et l'agitation du port où ces riches armateurs, ces passionnés marchands de riz et de coton passent une grande partie de leur vie.

A quelque distance de là, à Nienstedten, se trouve le fameux restaurant Jacob, qui se dresse sur une terrasse ombreuse, au-dessus des collines qui bordent l'Elbe. A cet endroit, le fleuve coule largement, sans entrave. En face, l'horizon est borné par une ligne de verdure légère, un moulin repose ses

ailes sur la douceur du ciel d'été. En dînant, on voit se coucher le soleil au loin, pendant que, troublant la moire fastueuse de l'eau bleue, violette, rouge et dorée, les lourds navires à vapeur et les sveltes voiliers glissent lentement vers l'estuaire. D'autres font leur entrée. Les dîneurs, avec leurs lorgnettes, s'amusent à lire les noms des bateaux.

***

Les Hambourgeois se piquent avec assez de raison que leur ville a plus que Berlin les allures d'une capitale. Ce qu'on peut dire au moins, c'est que Hambourg est plus gai, que la vie y est plus large, plus abondante, que les plaisirs y sont plus nombreux.

— Aux courses, à Berlin, me dit un sportsman, on boit de notre médiocre champagne allemand; ici, du vrai champagne de France et du meilleur! Du Heidsieck-Monopole! Le premier club de polo fut fondé à Hambourg, et c'est nous qui sommes allés installer ensuite celui de Berlin. Et puis regardez autour de vous; nos femmes s'habillent chez votre Paquin, et nos meubles de luxe viennent de chez votre Kriéger!

HAMBOURG

(SUITE)

L'ADMINISTRATION DE LA VILLE

Constitution de la République. — Le Rathaus. — Sa Magnificence le Président. — Conversation sur l'Elbe, sur l'art et sur le goût impérial en peinture. — L'hygiène. — Le service d'eau. — Brûlage des ordures.

On sait que Hambourg, qui fait partie depuis 1871 de la Confédération de l'Empire, est entrée en 1888 dans le Zollverein, c'est-à-dire dans l'Union douanière allemande, sauf un étroit espace de quelques centaines d'hectares réservé au port franc. Hambourg, comme Brême et Lubeck, est donc une république enclavée dans l'Empire, avec un Sénat et une « Bourgeoisie ». Le président de la République (en réalité le premier bourgmestre, nommé pour un an) est une des cinquante-huit voix du Bundesrath ou Conseil fédéral de l'Empire. Et il prend sa fonction au sérieux. On raconte même qu'un jour, dans un toast, le docteur Lehmann, alors bourgmestre, voulant boire à la santé de Guillaume II, l'appela : « Mon noble allié ! »

Mein hohebundesgenosse! Ce qui, paraît-il, amusa beaucoup l'Empereur allemand. Et quand le successeur du docteur Lehmann alla à Berlin, l'Empereur, le quittant, lui dit en riant : « N'oubliez pas de faire mes compliments à mon noble allié ! »

Cet orgueil convaincu, les Hambourgeois le manifestent de multiples façons. L'une des plus significatives est l'interdiction aux Sénateurs d'accepter quelque décoration que ce soit, fût-ce de l'Empereur lui-même. S'ils manquent à cette règle, ils sont considérés *ipso facto* comme démissionnaires. L'un d'eux, actuellement président, le docteur Burchard, qui reçoit l'Empereur chez lui, est forcé de se contenter du buste en marbre du souverain qui, pourtant, eût voulu, depuis longtemps, le décorer d'un de ses aigles.

Le pouvoir législatif est représenté par les deux Chambres : *Bourgeoisie* et *Sénat;* l'exécutif par le Sénat seulement.

La *Bourgeoisie* se compose de 160 membres dont la moitié (80) sont élus pour six ans, avec renouvellement par moitié tous les trois ans, par tous les citoyens de Hambourg.

Pour être « citoyen » de Hambourg, il faut avoir vingt-cinq ans au moins, payer l'impôt depuis cinq ans sur 1,200 marks de revenu, ou 2,500 marks depuis trois ans, et prêter le serment civique[1]. 40 autres membres sont nommés par les propriétaires fonciers; enfin les 40 derniers, nommés par des bourgeois, sont ou furent juges, fonctionnaires

1. Sont exclus du vote ceux qui n'ont pu acquitter leurs contributions, ceux que l'Assistance publique secourt, les gens en tutelle ou en faillite, les infirmes, etc.

administratifs ou membres des Chambres de commerce.

Constitution peu démocratique, comme on voit.

Le *Sénat*, ou pouvoir exécutif, se compose seulement de 18 membres, parmi lesquels il faut que 9 aient étudié le droit ou les finances et que 7 appartiennent au commerce. Deux sont choisis librement. Nommés à vie, ils ne peuvent décliner le mandat qui leur est confié sous peine de déchéance de tous leurs droits civiques et de toutes leurs fonctions publiques.

Ces 18 sénateurs, élus par l'autre corps constitué, la Bourgeoisie, ne peuvent remplir aucune autre fonction publique. Et même, contrairement aux mœurs politiques américaines encore en pleine barbarie à cet égard, les sénateurs ne peuvent devenir ou demeurer ni présidents, ni administrateurs d'affaires financières, commerciales ou industrielles, sans un vote du Sénat qui les y autorise.

Le premier et le deuxième bourgmestre sont obligatoirement sénateurs; leurs collègues les choisissent au scrutin secret pour deux ans, et ils doivent présider la République pendant un an chacun. Mais ils ne peuvent être que des gens de loi. Les Hambourgeois pensent qu'un négociant ne serait pas assez maître de sa langue...

Les sénateurs sont payés, la Bourgeoisie non.

Les comptes administratifs sont présentés chaque année à la Bourgeoisie par le Sénat.

En somme, Hambourg est dirigé par 160 bourgeois et 18 rois inamovibles. Ces derniers représentent la plus haute autorité et le vrai pouvoir de cette oligarchie.

— C'est sans doute peu démocratique, mais plus

sûr ainsi, me disait un Hambourgeois. Le pouvoir ne doit pas être trop éparpillé, et il faut qu'il soit permanent. Hambourg tel qu'il apparaît aujourd'hui est, on peut le dire, l'œuvre du Sénat. Le port, les quais, les promenades, l'hygiène, ils ont pensé à tout...

Ces dix-huit potentats bourgeois font, en définitive, tout, décident de tout, des lois, dont l'initiative leur appartient comme à la Bourgeoisie, des nominations, des travaux de la ville et du port. Les Bourgeois vérifient, en fin d'année, les comptes et ne peuvent rien faire sans le Sénat. Hambourg a un bureau des Affaires étrangères où, par parenthèse, les fonctionnaires sont des gens charmants, empressés, serviables au possible, et grâce à qui j'ai pu voir la ville dans tous ses détails. Un plénipotentiaire de la République de Hambourg est en résidence à Berlin, et la Prusse y a un ministre dont le poste passe pour très envié, car, lorsqu'il le quitte, on lui donne généralement une grande ambassade. Actuellement, le titulaire en est M. le baron de Heyking, ex-ministre à Pékin, où il se lia avec M. Pichon, notre ministre des Affaires étrangères. Parfait diplomate, aimable, courtois, souriant, dont la femme, une des plus intelligentes et des plus séduisantes Allemandes que j'aie rencontrées, excelle à faire valoir son pays.

Les deux assemblées siègent au Rathaus.

Au milieu de la place, et faisant face au monument municipal, s'élève une statue équestre de Guillaume Ier posée sur un bloc de granit rouge, orné de bas-reliefs.

Reconstruit il y a une dizaine d'années à la suite d'un incendie, le Rathaus est aujourd'hui un bel édifice de pierre dans le style de la Renaissance alle-

mande, peuplé de statues, surmonté d'une tour de 112 mètres, harmonieux dans sa lourdeur.

A l'intérieur, le marbre abonde avec un faste bien orgueilleux. On sent que ces libres bourgeois ostentatoires n'ont rien voulu se refuser, qu'ils affichèrent délibérément leur richesse, avec l'arrière-pensée d'étonner les pauvres empereurs et les rois loqueteux de la Confédération. Et, de fait, sauf omission, je ne vois rien, à part le Reichstag — et encore! — qui se puisse comparer en Allemagne à ce monument emphatique du Commerce enrichi.

Dans le grand hall du rez-de-chaussée servant de vestibule d'entrée, se voit au-dessus d'une porte une horloge bizarre : statue de la Mort, lugubrement drapée, qui frappe les heures avec un marteau de cuivre, et un enfant souriant qui frappe les quarts d'heure. On est un peu étonné de trouver ce spectacle macabre en cet endroit. Mais qu'importe, s'il vous force à réfléchir, ne fût-ce qu'un instant?

Un somptueux escalier de marbre recouvert d'un tapis rouge, à la rampe de marbre noir, aux épais balustres de cuivre, conduit à la salle de la Bourgeoisie. De l'autre côté, l'escalier de marbre des Sénateurs est blanc et or.

On traverse la salle des séances de la Bourgeoisie, tout en chêne, avec ses 160 fauteuils de cuir, puis une longue galerie aux superbes portes massives en marqueterie de cuivre, d'argent, d'ivoire, d'ébène, de nacre et d'écaille, qui donnent accès dans la salle im-'riale dont les murs sont tapissés de cuir repoussé; ı plafond à caissons dorés tombent d'énormes stres de bronze. Des peintures représentent Venise, msterdam, Athènes et Rome. On vous fait admirer

d'énormes colonnes d'onyx du Maroc (?). Du moins l'huissier le prétend. Une autre admirable porte de cuivre conduit dans une enfilade de salles où se succèdent, sur les murs, le cuir, le marbre, l'acajou, le velours de Gênes. Quelquefois de très mauvais tableaux gâtent la beauté de l'architecture et du mobilier. Le guide pourtant vous les explique, vous cite les noms des peintres avec la déférence qu'il aurait pour Albert Dürer ou Raphaël, et les gens les écoutent d'un air d'indifférence respectueuse. Ils s'arrêtent de même en passant devant un vase de Sèvres offert à Hambourg par un président de la République française, des lustres de cuivre jaune et rouge d'un joli dessin. La salle du Sénat, toute petite puisqu'il n'y a que 18 sénateurs, est tendue de cuir. Les deux bourgmestres se placent sur des fauteuils surmontés d'une sorte de baldaquin de chêne sculpté.

La visite finit par la grande salle des Fêtes qui mesure 41 mètres de long sur 18 mètres de large et 15 mètres de haut, aux murs de marbre jaune veiné de blanc. Sous un dais de chêne, deux fauteuils de gala sont destinés aux deux bourgmestres. Trois grands lustres de cristaux taillés éclairent la salle. La porte centrale est de marbre. Quatre statues de bronze supportent le fronton, aidées de quatre colonnes de marbre noir.

Des ascenseurs conduisent aux bureaux situés aux étages supérieurs.

Au milieu d'une cour, à l'intérieur, une jolie fontaine de bronze.



J'ai eu l'honneur de causer avec le président actuel du Sénat et de la République, le docteur Burchard, l'allié de Guillaume II. Il habite, près de l'Alster, Klopstockstrasse, rue déserte, une maison éblouissante de blancheur. On m'avait prévenu :

— Le protocole exige que vous l'appeliez : « Votre Magnificence ». C'est le titre chinois des premiers bourgmestres de Hambourg.

Je suis donc entré, introduit par un valet en grande tenue, dans un salon orné de vieux portraits d'ancêtres. Et je compris qu'en effet ces bourgeois libres cultivaient le même orgueil que le plus fier aristocrate à regarder ces gens à perruques, à ruches et à jabots qui furent leurs pères.

Une fois déjà j'avais rencontré le docteur Burchard dans la rue, en landau découvert, habillé d'un costume de velours noir, le cou entouré d'une fraise, dans le genre des personnages hollandais du seizième siècle. Et je me demandais si je n'allais pas me trouver devant un tableau de Rembrandt.

Mais non. Chez lui, le docteur Burchard est habillé comme vous et moi. C'est un homme de haute taille, qui ressemble un peu, avec sa grosse moustache tombante, à M. Picard, le directeur de nos Expositions universelles. Il est froid, d'une distinction simple, très maître de ses paroles.

Nous parlons du Canada, du consul général de France, M. Lefaivre, qu'il paraît estimer extrêmement,

de M. Millerand, qu'il rencontra à Hambourg, chez ce dernier.

Je voulus le questionner sur le fameux canal du Rhin à l'Elbe, que Brême poursuit avec acharnement.

Sa Magnificence m'explique que, par son histoire comme par sa position géographique, l'Elbe doit rester un fleuve hambourgeois.

— La navigabilité de l'Elbe est le fait de Hambourg et devrait, en toute justice, rester son apanage. En 1189, Frédéric Barberousse donna à Hambourg le droit de navigabilité; en 1394, la République le reconquit sur les seigneurs voisins. L'éclairage du fleuve, ses approfondissements successifs furent à notre charge... Vous voyez que notre histoire est très vieille, et nos droits anciens...

— Mais ne dépend-il pas du gouvernement de l'Empire de relier l'Elbe au Rhin? Et alors le port de Hambourg n'aura-t-il rien à craindre de la concurrence si vivace de Brême?

— C'est le Landtag prussien qui doit décider de la création de ce canal, et ce n'est pas encore fait...

— Les Brêmois m'ont dit pourtant qu'il était voté?

— Oui, jusqu'à Hanovre, mais de Hanovre à l'Elbe, il y a encore du chemin à faire...

— On raconte aussi que l'Empereur est très partisan de ce canal?

— C'est vrai, l'Empereur le désire beaucoup... Mais il doit coûter extrêmement cher, l'utilité n'en est pas absolument démontrée, il serait impraticable pendant plusieurs mois d'hiver, etc., etc.

Je vois que Sa Magnificence ne tient pas à s'avancer

davantage sur ce terrain brûlant. Les Hambourgeois ne veulent pas du canal, l'Empereur et Brême le veulent, le docteur Burchard est un jurisconsulte et un diplomate — et bientôt nous parlons peinture.

Le docteur Burchard s'exprime fort bien en français, sans accent, mais préfère s'exprimer couramment en langue anglaise, qui lui est plus familière, et pour les choses nuancées qu'il veut dire, c'est l'allemand qu'il emploie.

Il me confie son goût pour la peinture ancienne et sa répugnance pour la peinture moderne.

— Comme l'Empereur, alors? fis-je. Et pourquoi cette répugnance?

— C'est difficile à dire, m'expliqua Sa Magnificence. Sa Majesté trouve avec raison que les modernes ne dessinent pas, que leurs couleurs sont plaquées brutalement et sans art. Ces peintres voient d'un autre œil que ceux d'autrefois. Allez regarder les portraits de Petersen, bourgmestre célèbre de Hambourg, exécutés par trois peintres différents, Slevogt, Trubner, Liebermann. L'un vivait avant l'école réaliste, le deuxième date de l'école de Manet, le troisième, de nos jours. Il est saisissant de voir les différences. L'ancien me plaît infiniment, c'est de la vraie peinture, à la fois dessinée et peinte; quand le second parut, il y a vingt ans, on hurla; puis, le peintre retoucha un peu et, aujourd'hui, il passe encore... quoique... enfin! Quant au dernier venu, c'est inexplicable, il vous frappe à grands coups de poing dans l'estomac et, au lieu de vous attirer, vous fait reculer; cela se comprend. Il y eut pourtant des paysagistes hambourgeois d'un talent charmant dans la première moitié du dix-neuvième siècle, et qui firent de petites choses déli-

cieuses. D'où vient donc la rage des peintres d'aujourd'hui?

Je risquai ma théorie de l'éducation et de l'habitude :

— Je crois, fis-je, qu'on peut très bien expliquer l'aversion de l'Empereur et la vôtre. Jusqu'à vingt ans, on ne vous a montré probablement que de la peinture ancienne au bitume et très finie. Votre œil a pris l'habitude de ne considérer la peinture qu'avec ces qualités — ou ces défauts. Vous l'avez connue et aimée ainsi. Et le jour où on vous a présenté une peinture plus aérée et plus claire, votre goût, c'est-à-dire votre conception habituelle des tableaux, s'est révolté. Vous avez cru qu'il fallait choisir entre l'ancienne et la nouvelle et vous n'avez pas hésité. La preuve, c'est que, aujourd'hui, on vous obligerait à vous décider entre la manière de Manet et la dernière école, vous choisiriez l'école de Manet. Pourquoi? Parce que, tout de même, voilà vingt ou trente ans que vous y êtes habitué. Vous le disiez vous-même tout à l'heure : « le deuxième... passe encore... » Et les tableaux de 1830 que vous admirez aujourd'hui comme de bonnes peintures, n'oubliez pas qu'ils ont été conspués pendant de longues années après leur apparition par des gens qui n'avaient pas plus mauvais goût que d'autres, mais qui, comme l'Empereur sans doute, et comme vous-même, Magnificence, étaient des gens d'habitude...

Sa Magnificence hocha la tête d'un air de doute, et me répondit :

— Allez les voir, allez les voir... C'est inexplicable.

Puis il me parla de l'Empereur :

— Vous devriez le voir, me dit-il. Il est si intelli-

gent! C'est un homme vraiment remarquable, qui séduirait les Français s'ils le connaissaient.

Et, naturellement, la conversation tomba sur l'incident du Maroc :

— Y a-t-il eu réellement un grand changement dans l'état d'esprit des Français vis-à-vis de l'Allemagne à la suite de l'incident de Tanger? me demanda-t-il.

— Oui, répondis-je. Toute la France a cru que l'Allemagne voulait la guerre. Pendant un an, l'opinion se débattit dans cette crainte et cette incertitude : « Y aurait-il la guerre? » Puis elle se reprit. Et, finalement, si la paix ne s'était pas faite, l'opinion devenait favorable à la guerre, on le sentait. Cette crise a passé. Mais il faudra quelque temps pour que le calme revienne.

— Vous devez comprendre, pourtant, me dit le docteur Burchard, que l'Allemagne ne pouvait se laisser considérer plus longtemps par la France, ou du moins par un ministre français, comme une quantité négligeable. *Il était impossible de l'admettre.*

N'oublions pas que le président du Sénat de Hambourg, comme membre du Conseil fédéral, eût été appelé à donner son avis en cas de guerre.



Les élections allemandes étant toutes proches, je pensai que, dans notre pays de suffrage universel, il serait intéressant de savoir sous quel régime votent les citoyens d'une république comme celle

de Hambourg. Je m'en suis fait expliquer le mécanisme assez compliqué.

On sait que pour être citoyen de Hambourg, — c'est-à-dire pour prendre part aux élections de la *Burgerschaft* (quelque chose qui serait à la fois la Chambre des députés et le Conseil municipal de Hambourg) — il faut avoir payé pendant cinq ans l'impôt sur un revenu d'au moins 1,200 marks, soit 1,500 francs. Il y a quelques années, en plus de cette obligation, le citoyen était tenu de payer une prime de 37 fr. 50, une fois versée, pour être inscrit sur les listes électorales.

Beaucoup d'ouvriers reculaient devant cette dépense.

A la suite d'un fort mouvement démocratique, le gouvernement consentit à supprimer, en 1896, cette prime de 30 marks. La suppression votée, ce furent 40,000 électeurs de plus pour la ville de Hambourg. Jusqu'alors la majorité des ouvriers, devant l'impossibilité où ils se trouvaient d'agir, ne s'étaient naturellement pas occupés de politique locale. Mais ils s'étaient organisés et, en 1901, après une fausse tactique du parti bourgeois, ils avaient eu leur première victoire : un député socialiste élu à la Burgerschaft. En 1904, sur 24,000 votants, les socialistes avaient pour eux 40 p. 100 des suffrages exprimés et envoyèrent 13 députés à l'hôtel de ville. Quand le parti conservateur vit arriver ces 13 membres ouvriers, au succès desquels il ne croyait pas, il décida de changer la Constitution.

J'ai déjà dit que, sur les 160 membres de la « Bourgeoisie », 40 étaient nommés par les propriétaires fonciers (qui constituent une classe), 40 par les

notables (constituant une autre classe), et les 80 autres par tous les bourgeois, encore divisés en deux catégories : ceux qui possèdent un revenu de 1,500 francs à 3,250 francs, et ceux d'un revenu au-dessus de 3,250 francs... Les notables, par exemple, sont inscrits dans les trois classes et disposent par conséquent de 3 voix.

En revanche, on comptait relativement peu d'ouvriers pouvant voter. Aussi, beaucoup déclaraient un revenu supérieur à leur salaire véritable... De là des enquêtes près des patrons, des procès même engagés par le fisc contre les fausses déclarations... Singulière lutte, où les pauvres voulaient se faire plus riches qu'ils n'étaient et réclamaient le droit de payer des contributions!

— Vous n'avez pas ce revenu ! disait le fisc.

— Si! protestait l'autre. Outre mon salaire régulier, je travaille ici, là, et autre part.

Et souvent, le fisc était battu.

On cherchait donc le moyen de modifier la Constitution.

Mais la Constitution, pour se laisser modifier, exige que les trois quarts des voix de la Bourgeoisie, c'est-à-dire 120 voix, demandent ce changement. Or, il suffisait que les socialistes conquissent 40 voix et un complice dans le parti libéral pour empêcher la revision de la Constitution. Il fallait donc agir vite, pendant que les socialistes n'avaient encore que 13 représentants. Et une loi fut présentée et votée décidant que la classe des contribuables dont le revenu était inférieur à 3,250 francs, c'est-à-dire, en somme, tous ou presque tous les ouvriers, ne pourrait nommer que 24 députés au

maximum. Les autres en nommeraient le double, soit 48.

Une agitation se produisit dans la ville le jour du vote, des pétitions furent envoyées au Sénat et à la Burgerschaft, des manifestations parcoururent les rues de la ville, des troubles eurent lieu pour protester contre ce coup d'État antidémocratique, des magasins furent pillés par la basse populace du port, on tua un gardien de la paix et un ouvrier, à quelques pas de la fontaine où Charlemagne érige sa majesté. Il y eut des procès : les socialistes tinrent à prouver que les désordres n'avaient pas été provoqués par eux et que les accusés n'appartenaient à aucune organisation régulière du parti.

— N'importe, disais-je aux chefs du parti socialiste de Hambourg, vous êtes vaincus pour toujours, la Constitution vous ferme à jamais le chemin du pouvoir.

— C'est vrai, me répondirent-ils, nous sommes vaincus, nous nous inclinons devant la loi nouvelle, puisque nous n'avons aucun moyen de résister[1]. Mais nous espérons que les Bourgeois, entraînés par la force des idées, deviendront d'eux-mêmes plus libéraux et nous donneront des droits égaux aux autres citoyens de Hambourg.

A cela les Bourgeois répondent que les socialistes,

1. Pour les élections au Reichstag, le suffrage est le même dans toute l'Allemagne, c'est-à-dire franchement universel et secret. Seuls, les gens secourus par l'Assistance publique ne votent à aucun degré.

Hambourg a trois députés socialistes au Reichstag : Bebel, chef du parti, Dietz et Metzger. Aux dernières élections, sur 193,000 votants, les trois socialistes eurent 100,000 voix. Les autres partis ne réunirent que 61,000 voix, et il y eut 32,000 abstentions.

étant les ennemis du commerce et de l'industrie, ou du moins s'opposant aux mesures propres à les développer, et n'ayant, d'ailleurs, rien à défendre, se désintéressent de la prospérité de la ville et de l'État, et qu'il appartient à ceux qui possèdent d'administrer. Conception rétrograde, que même les pires conservateurs de chez nous trouveraient exagérée...



Hambourg est une ville admirablement administrée. On se rappelle qu'il y a une quinzaine d'années, le choléra y éclata. On fit des efforts surhumains pour l'arrêter, et on y parvint. L'eau de l'Elbe, puisée à même le fleuve, fut reconnue coupable du mal. Depuis, des millions furent dépensés pour sauvegarder l'hygiène de la République. Je suis allé voir les travaux faits pour améliorer le service d'eau.

L'eau est prise à présent à 8 kilomètres en aval de Hambourg, dans d'énormes tuyaux, à un endroit où l'Elbe débite 3,000 mètres cubes à la seconde, et amenée dans des bassins immenses pour être de là dirigée sur des filtres, puis, ainsi épurée, distribuée en ville.

On a donc creusé quatre bassins d'une capacité totale de 320,000 mètres cubes. Construits en pente très douce, ils se commandent les uns les autres. De sorte que l'eau, déposant ses impuretés, se clarifie de plus en plus en passant de l'un à l'autre, et qu'arrivée au quatrième, elle est déjà de l'eau bien claire. De ces bassins, l'eau est canalisée vers vingt-deux immenses filtres occupant 170,000 mètres carrés de surface, situés à 3 kilomètres de là. Ces filtres sont composés d'un lit de 1 mètre de sable

et de 60 centimètres de cailloux. L'eau s'y écoule de 1 mètre par vingt-quatre heures. Ils sont en communication avec un siphon de fonte qui amène l'eau dans deux réservoirs d'une capacité totale de 18,000 mètres cubes[1].

Au printemps, les filtres sont nettoyés toutes les semaines; il s'y trouve alors une couche de boue de 2 millimètres et le sable est un peu jauni sur une épaisseur de 12 millimètres. On le remplace de temps en temps. L'été, les filtres restent plus longtemps propres. C'est qu'au printemps, l'eau qui vient des montagnes et la neige qui a fondu, apportent à l'Elbe une plus grande quantité de détritus.

Nous sommes allés aux filtres avec un système de locomotion dont je ne m'étais pas encore servi : c'est un wagonnet découvert, très bas, posé sur deux rails, garni de deux bancs, et dont le moteur est une grande voile grise accrochée à un mât. Le capitaine de ce wagon à voile monte à l'arrière, tend le cordage selon la direction du vent qui souffle, la toile se gonfle et voilà le véhicule en route à une vitesse accélérée. Pour s'arrêter, il n'y a qu'à lâcher le fil, et la voile se replie. En quelques minutes, nous avions fait les 3 kilomètres qui nous séparaient des filtres.

En outre de cette installation, la ville de Hambourg a fait creuser cinq puits artésiens de 250 *mètres de*

1. Pour la distribution de l'eau aux habitants (130,000 mètres cubes par jour, 140,000 en été), la ville de Hambourg dispose de huit machines de 350 chevaux et de pompes d'une capacité de 1,300 mètres cubes à l'heure. Les trois chaudières à récupérateur ont 70 mètres carrés de surface de chauffe; elles dépensent 20,000 kilos de charbon par jour, soit par cheval et par heure 0 kil. 67 de charbon gras coûtant 14 marks la tonne (17 fr. 50). Le maigre vaut 19 fr. 50.

profondeur, qui, à raison de 10,000 mètres cubes chacun, fournissent 50,000 mètres cubes par jour.

On creuse encore de nouveaux puits de 50 à 250 mètres de profondeur, avec des tuyaux de 30 et de 20 centimètres de section.

Le très courtois ingénieur des eaux, M. Rudolf Schrœder, qui prend la peine de m'expliquer tout le service, espère l'année prochaine pouvoir servir ainsi en ville 100,000 mètres cubes d'eau tirée des puits artésiens, c'est-à-dire les deux tiers de la consommation totale des habitants.

Ainsi donc, à brève échéance, Hambourg ne sera plus tributaire de l'Elbe pour son alimentation. Et en attendant, l'eau du fleuve, filtrée comme j'ai dit, est aussi pure que possible. En effet, le Bureau d'hygiène autorise la fourniture de toute eau qui n'aurait pas plus de 100,000 bactéries par litre, et celle qui sort des filtres en accuse 20,000 seulement à l'analyse[1].

1. Ce n'est pas seulement à Hambourg que ce système de filtre est employé, mais à Magdebourg, à Brême, à Worms. Et je sais que, dans une quantité de villes situées sur le bord de la Seine, les municipalités font servir au peuple de l'eau de la Seine nauséabonde !...

J'ai vu cela de près à Sotteville-les-Rouen, ville ouvrière de près de 20,000 habitants. L'eau qu'on donne à boire à la population est prise à même la Seine, sans passer par aucune espèce de filtre. Or, ces municipalités n'ont pas d'excuse, puisque j'apprends qu'un système pratique d'épuration, celui des filtres Puech, fonctionne à Suresnes et donne des résultats surprenants, supérieurs même au système allemand. Ce sont des filtres dégrossisseurs qui débarrassent l'eau de 80 à 90 p. 100 de bactéries et de matières en suspension. La ville de Londres les a fait installer sur la Tamise. Des délégués de la municipalité de Magdebourg et de Breslau sont venus récemment en étudier le fonctionnement. Les officiels des communes riveraines de la Seine feraient bien d'en faire autant.

⁂

Un autre service d'hygiène de la ville de Hambourg a attiré ma curiosité. C'est cèlui du brûlage des immondices.

On a calculé que chaque habitant de Hambourg produisait en moyenne un demi-kilogramme de détritus par jour, soit, pour 800,000 habitants, 400,000 kilos. L'hiver, c'est un peu plus.

Où mettre tout cela? Il n'y a guère de place. Alors on le brûle.

De grandes voitures de fer apportent chaque jour dans un faubourg de la ville, à Hammerbrock, les ordures à brûler. Des grues électriques saisissent les caisses des tombereaux qui se détachent facilement des essieux, et les renversent au-dessus des rangées de fours très puissants, dont la combustion est activée par des courants d'air, et où tout brûle. Des hommes poussent les immondices pêle-mêle vers l'orifice des trente-six fours. En une heure et demie, la charge d'un four est consumée.

Le résidu de cette opération est une sorte de mâchefer composite où il y a du verre, du charbon, des végétaux, de la chaux, que sais-je encore? On pile ces scories à la presse hydraulique, et on en fait des briques comprimées qui, mélangées à un peu de ciment, forment un béton extrêmement solide, mais un peu plus cher que les briques ordinaires.

Les ouvriers employés à cette dure besogne (ils

vivent tout le jour dans les immondices et la fumée) gagnent 5 fr. 15 par jour pour huit heures de travail.

L'administration leur fournit des bains, des douches, et leurs vêtements, dont ils doivent changer en entrant, sont désinfectés chaque semaine.

HAMBOURG

(SUITE)

LE PORT

Visite du port. — Les ducs d'Albe. — Les quais. — Les docks. — Le monde entier envoie ici ses produits. — Tonnage colossal. — Quelques chiffres. — 200 navires par jour entrent ou sortent. — Comparaisons frappantes. — Les diverses compagnies de navigation. — Qu'est-ce que le port franc?

Le port de Hambourg, c'est en réalité une vingtaine de vastes bassins creusés sur les deux rives de l'Elbe, large à cet endroit de 500 et 600 mètres et profonde de 8 mètres. La disposition de ces bassins vus d'un point élevé ou étudiés sur un plan, rappelle assez celle des grains d'un épi de chaque côté de leur tige. Les grands bateaux y peuvent entrer à toute heure. Seuls les nouveaux transatlantiques sont forcés de s'arrêter à Cuxhafen, à 110 kilomètres au nord. Cet éloignement fait que, de tout temps, Hambourg a eu à lutter contre l'ensablement. 160 millions furent dépensés jusqu'à ce jour pour l'endiguement, la recti-

fication du cours du fleuve, pour couper les promontoires gênants et supprimer les sinuosités inutiles.

Je veux visiter le port en détail. Je le parcours plusieurs fois en long et en large, pour vous le bien décrire. Mais comment peindre cette immensité si remuante et si complexe? Pour se figurer le port de Hambourg, il faut peupler par l'imagination les ports que l'on connaît d'une énorme quantité de cheminées, de mâts, placés sur deux, quelquefois sur trois rangs, les multiplier par vingt bassins de 1 kilomètre, même de 2 kilomètres de long, larges de 150 à 250 mètres, fermés par des quais couverts de magasins, d'entrepôts, de grues tournantes et de wagons traînés par des locomotives, voir sortir constamment de ces bassins des navires, des chalands, des allèges, des remorqueurs, des chaloupes à vapeur, entendre les hurlements désespérés des sirènes.

De place en place, le long du fleuve, dans les bassins, plongent dans l'eau des sortes de faisceaux de piliers en bois, énormes, quelquefois reliés par des ceintures de fer. On appelle cela des « ducs d'Albe ». Les navires qui ne veulent pas accoster au quai, par raison d'économie, ou qui n'y trouvent pas de place, jettent l'ancre le long de ces piliers de bois, s'y attachent et se déchargent dans des allèges ou petits chalands plats qui viennent le long de leurs flancs recueillir leur cargaison. Cette disposition, que permet la largeur du fleuve et des bassins, multiplie considérablement le nombre des navires en travail simultané.

Voilà tout ce qui vous frappe, de matériel, dans ce port colossal.

Ce sont les chiffres qui précisent ensuite l'effet

d'énormité ressenti devant le spectacle : une superficie de 1,500 hectares, dont 1,027 réservés au port franc ; six cents grues électriques et à vapeur d'une force de 1,000 à 150,000 kilos (cette dernière est la plus forte du monde); quatre-vingts hangars de 120 à 450 mètres de long sur 20 à 60 mètres de large; trente usines installées à l'intérieur du port même, fabriques de machines, fabriques d'alcool, de margarine, de produits chimiques, magasins de graines, d'huiles, de biscuits, moulins à riz, etc., etc.; quinze chantiers de constructions navales, etc., etc.

Si l'on s'informe près des marins des avantages de ce port sans rival, ils vous répondent :

— On a pensé à tout. Pas d'écluses. Tous les bassins sont ouverts. L'ordre merveilleux qui règne partout, les facilités qu'ont les bateaux de se placer, l'admirable distribution des bassins, le nombre des magasins et des entrepôts, l'organisation du service des déchargements, grues, lignes de chemins de fer de chaque côté des entrepôts devant les navires. Au lieu d'attendre comme à Buenos-Aires un mois et demi pour décharger, on ne perd pas une heure.

Le tableau du port sous le soleil est à la fois joli et grandiose ; le soleil frappe les coques blanches ou noires et les cheminées rouges à travers les nuages de fumée qui dessinent dans l'air un fond de bataille à cette flotte pacifique au repos. Les grues innombrables des quais plongent dans les cales et virent sans arrêt. Tous les 10 mètres, on en voit une qui meut son grand bras souple au-dessus de l'eau avec des caisses, des arbres entiers, des lingots de cuivre, des sacs.

Des navires entrent, d'autres sortent, aux cris des

sirènes. Aucun encombrement ; l'ordre, tellement il est parfait, a quelque chose de théâtral.

Nous passons devant des ateliers de construction de bateaux, les énormes carènes rouges se dressent au-dessus de l'eau, parmi les échafaudages de bois. A côté, des steamers sont en réparation sur les docks flottants. Voici le port au pétrole, où il est interdit de circuler; des portes à coulisses le ferment pour empêcher qu'en cas d'accident, le pétrole enflammé, se répandant dans les autres bassins, n'incendie le port tout entier. Je descends de la chaloupe qui me conduit, et je me promène le long de ces quais infinis où sont accostés des bateaux qui ont rapporté sur leurs flancs les mousses et les coquilles de toutes les mers du globe. A entendre ces noms de pays lointains, la nostalgie du voyage vous prend. En voici qui arrivent de l'Afrique orientale, du Maroc, du Cameroun, des Échelles du Levant, des Indes, de Chine, d'Australie; le bassin des voiliers est rempli de bateaux retour du Chili, presque tous chargés de salpêtre; voici les quais de l'Inde, des États-Unis, de l'Asie, de l'Amérique du Sud. Lentement, méthodiquement, les navires se déchargent et se rechargent : blés russes et roumains; bois de Suède; liège, fruits, vins de Portugal; cotons, tabacs, graisses, viandes, machines des États-Unis; des cafés, du tabac, du bois de cèdre du Mexique; des bois, des riz de l'Inde; des cafés, du tabac et des peaux de la Colombie, du Venezuela, de l'Équateur, du Brésil; du blé, du maïs, des peaux, des graines de lin de La Plata; des Indes anglaises, il vient du coton, du riz, du jute, du caoutchouc, du thé, de la cannelle, et toutes sortes d'épices; du Sud-Afrique, de la laine, des noix, de l'huile; de Chine, du Japon, de Corée,

des plumes, du coton, des pailles, de la soie, des fourrures, des aromates, de l'étain; du Siam, du riz; d'Australie, des laines, du cuivre, des pelleteries, etc.

⁂

Le mouvement total du port de Hambourg, entrées et sorties, s'élève à 24 millions de tonnes! Les Hambourgeois m'assurent qu'ils vont atteindre et aussitôt dépasser le port de Londres. Hambourg sera devenu alors le premier port d'Europe. Et c'était il y a exactement cinquante ans que le premier bateau à vapeur de la Compagnie Hamburg-Amerika faisait son entrée à l'embouchure de l'Elbe (avril 1856), et ce fut le 2 juin de la même année que ce navire, la *Borussia*, effectua son premier voyage à New-York : on fêtait l'inauguration de la première ligne régulière de navigation à vapeur de Hambourg. Depuis lors, la *Hamburg-Amerika* a marché! Elle est devenue la plus puissante des Compagnies de navigation du monde entier, laissant loin derrière elle, comme je l'ai montré, les plus anciennes et les plus riches compagnies anglaises. Seul, le *Lloyd* de Brême arrive à la suivre de près, et à la battre quelquefois.

Les journaux de Hambourg ont célébré ce jubilé. A cette occasion, ils étaient pleins de chiffres curieux cueillis dans les vieilles statistiques, et je me suis permis de m'y documenter. Le lecteur y prendra conscience du plus formidable essor commercial qu'il soit possible d'observer dans l'histoire du dernier siècle.

A la fin de l'année 1856, la flotte maritime de Hambourg se composait de 468 navires, la plupart à

voiles, jaugeant 130,000 tonnes. Le plus grand, cette *Borussia* dont nous venons de parler, jaugeait 2,000 tonnes, et l'on s'extasiait sur la hardiesse du constructeur. A côté de lui, 16 autres vapeurs, formant un total de 6,000 tonnes, complétaient la flotte à vapeur de la Compagnie *Hamburg-Amerika*.

Aujourd'hui, la flotte maritime de Hambourg possède 1,087 navires jaugeant 1 million 362,000 tonnes, y compris 650 vapeurs d'une capacité de 1 million 089,000 tonnes. En cinquante ans, le tonnage a donc décuplé en fait.

Le mouvement du port, naturellement, s'est augmenté dans les mêmes proportions.

Il se montait, en 1856, à 10,576 navires de mer entrés et sortis, et jaugeant 1 million 750,000 tonnes. En 1905, le mouvement s'élevait à 30,278 navires de mer, sans compter les chalands, avec 20 millions 800,000 tonnes, c'est-à-dire une augmentation de douze fois. L'importation a passé de 1 million de tonnes à 12 millions.

La valeur et la quantité des différents articles d'importation et d'exportation de 1856 sont curieuses à comparer aussi avec les quantités et les valeurs d'aujourd'hui.

En 1856, la valeur des céréales importées par Hambourg s'élevait à 4 millions 625,000 francs; en 1905, à 322 millions 250,000 francs.

La laine importée en 1856, 9 millions 750,000 fr.; en 1905, 224 millions 500,000 francs.

Le café, en 1856, 31 millions de francs; en 1905, 208 millions de francs.

Le coton, en 1856, 29 millions de francs; en 1905, 138 millions 500,000 francs.

La différence dans l'exportation est peut-être encore plus saisissante.

Il y a longtemps que l'Allemagne n'exporte plus de blé.

En 1856, l'Allemagne exportait par Hambourg pour 250,000 francs de machines et parties de machines; aujourd'hui, pour 106 millions 125,000 francs; — en 1856, 3 millions 375,600 francs de sucre raffiné; en 1905, 281 millions.

La bonneterie, dont le chiffre n'est pas même indiqué aux articles d'exportation de 1856, figure pour 60 millions en 1905.

Pour comprendre l'énormité de ces chiffres, il faut les comparer à ceux de quelques-uns de nos ports. Marseille, par exemple, d'après la statistique officielle de 1905, a eu un mouvement de marchandises de 5 millions de tonnes au commerce général, pour une valeur de 2 milliards 265 millions de francs. Le Havre, un mouvement de 2 millions et demi de tonnes pour 2 milliards 143 millions de francs. Dunkerque, qui est en très grande progression depuis quelques années, 2 millions et demi de tonnes pour 870 millions de francs. Bordeaux, 2 millions 300,000 tonnes pour 700 millions, etc., etc.

Au total, ces quatre grands ports ont un commerce général de 12 millions 300,000 tonnes pour une valeur de 6 milliards de francs.

Hambourg est arrivé en 1905, comme je l'ai dit plus haut, au chiffre de 21 millions de tonnes pour 11 milliards de francs.

Je ne parle pas des importations par l'Elbe et par la voie de terre. Cela nous mènerait trop loin.



Se représente-t-on ce que doit être la vie d'un tel organe? 74,000 vapeurs, voiliers ou chalands de l'Elbe sont entrés et sortis pendant un an, ce qui fait une moyenne de 200 bateaux par jour!

Un autre chiffre peut servir aussi de point de comparaison. C'est le total du tonnage des navires chargés entrés et sortis des ports océaniques et méditerranéens, qui s'élève :

	Tonneaux.
Pour les ports océaniques	31 millions.
Pour les ports méditerranéens..............	20 —
Soit au total pour tous les ports français......	51 millions.

Enfin, veut-on savoir le tonnage des bateaux français entrés à Hambourg pendant une année?

73 vapeurs de la ligne Worms de Bordeaux, représentant 63,445 tonnes, 12 autres vapeurs, d'un tonnage de 25,000 tonnes, plus 12 voiliers (22,000 tonnes), venus de Dunkerque (Compagnie Bordes), de Nantes, de Dieppe et de Bordeaux.

En revanche, le total du tonnage des navires en provenance directe de Hambourg dans les ports français s'élève à 909,000 tonnes; de Brême, entre 300,000 et 400,000 tonnes, soit plus de 10 fois plus.

J'ai dit plus haut que la prospérité colossale de Hambourg ne lui vient pas seulement de la mer, et par conséquent du trafic avec l'étranger.

Une grosse partie de son mouvement lui est fournie par ces milliers de chalands (43,000 en 1905!) qui descendent l'Elbe, chargés jusqu'au bord des sucres,

des produits chimiques, des bières, des peaux, des papiers, des machines, des produits textiles de la Silésie et de la Saxe[1]. Et ce ne sont pas des chalands pour rire. Beaucoup mesurent jusqu'à 100 mètres de long et jaugent 500, 800 et même 1,000 tonnes, c'est-à-dire le poids de deux longs trains de marchandises de 40 wagons chacun !

On peut donc dire que c'est le développement colossal des transports par voie fluviale qui a décuplé, en si peu d'années, la fortune de Hambourg.

⁂

Quels sont les membres de ce puissant organisme? Les Compagnies de navigation, les armateurs, les commissionnaires en marchandises.

Je ne m'occuperai dans ce chapitre que des premiers.

Il y a trente-cinq ans, il n'existait à Hambourg qu'une seule Compagnie de navigation et c'était la *Hamburg-Amerika*. Aujourd'hui, quarante Compagnies ou maisons d'armement la concurrencent.

On sait déjà que le tonnage des navires de la Hamburg-Amerika se monte à 800,000 tonnes avec 128 bateaux d'un âge moyen de six ans. La Compagnie du Sud-Amérique a 37 vapeurs de six ans, d'un tonnage de 180,000 tonnes; la *Kosmos*, qui dessert la côte du Chili, les ports de Californie, a 27 vapeurs d'un tonnage de 120,000 tonnes. La *Deutsche Australische*, qui a une ligne de Hambourg au Cap et va en

1. Le tonnage de la navigation fluviale, en 1905, s'est élevé à 7 millions 740,560 tonnes d'entrée et à 7 millions 608,030 tonnes de sortie.

Australie et à Java, a 80 vapeurs de cinq ans et 125,000 tonnes; l'Union de l'armement des bateaux à vapeur (*Dampfschiff Rhederei Union*) a 19 vapeurs d'un tonnage de 54,000 tonnes; l'*Ost-Afrika* a 20 vapeurs d'un tonnage de 69,000 tonnes, elle dessert les ports français de l'Afrique de l'Est. La *Deutsche Levante Linie* a 35 navires de 82,000 tonnes de tonnage, elle touche les ports de la Méditerranée et de la mer Noire, Malte, Alexandrie, Smyrne, Constantinople. La Société Sloman a 38 navires et dessert l'Espagne, l'Italie, l'Afrique du Nord; la Compagnie Wœrmann fait mensuellement le service de l'Afrique occidentale et joint à son entreprise d'armement d'importantes factoreries sur la côte africaine.

J'arrête là ma nomenclature. Trente autres compagnies ou maisons d'armement complètent l'équipe imposante de la marine marchande hambourgeoise. Se figure-t-on ces centaines de navires de 4,000 à 5,000 tonnes se promenant toute l'année de Hambourg aux quatre coins de la terre, chargés de marchandises allemandes ou rapportant en Allemagne les matières premières de l'industrie européenne? et ces compagnies s'ingéniant à emplir leurs bateaux jusqu'au pont, étudiant la géographie économique du monde, combinant des trafics, recherchant les besoins des régions, comparant les tarifs de transport avec les cours des marchandises, envoyant des émissaires, créant des lignes concurrentes, s'entendant finalement entre elles pour ne pas se ruiner, pour se soutenir au contraire, se concertant pour combattre dans une lutte pacifique contre la puissante marine anglaise et contre la nôtre?... Ils trouvent dans leur pays, pourtant pauvre encore à côté de la France, les mil-

lions et les centaines de millions nécessaires à l'établissement de ces lignes. La Hamburg-Amerika, comme le Lloyd de Brême, a un capital actions de 135 millions de francs, et 40 millions d'obligations à 4 et 4 1/2, et sert un dividende de 9 p. 100.

Les autres, pour être moins importantes, sont bâties sur des capitaux encore considérables.

La Compagnie Sud-Américaine a un capital de 20 millions et sert un dividende de 8 p. 100; la Kosmos, 14 millions actions, dividende de 10 p. 100; la Compagnie australienne, 15 millions, 7 p. 100; l'Ost-Africa, 12,500,000 francs actions, 6 millions obligations; la Compagnie allemande du Levant, 7 millions 1/2 actions et 4 millions obligations, etc., etc.

Hambourg n'a donc plus besoin des marines étrangères. Et l'Angleterre elle-même, qui opprima si longtemps toutes les marines du globe, est battue depuis dix ans, à Hambourg, par la flotte locale.

Mais les Hambourgeois ne bornent pas leur ambition à recevoir et à renvoyer des marchandises. Ils comprirent un jour qu'au lieu d'apporter ces charbons d'Angleterre et ces minerais de Suède et d'Espagne à l'intérieur des terres allemandes pour faire du coke ou fabriquer du fer, de l'acier, et finalement des machines, au lieu de laisser passer tous ces grains, tous ces riz, tous ces cotons et ces jutes, toutes ces huiles, toutes ces gommes, ils pourraient en arrêter une partie au passage et fabriquer eux-mêmes des machines, des alcools, de la farine, des tissus, des savons, du caoutchouc, et qu'ils le pourraient d'autant plus facilement que le prix de revient de leurs industries serait diminué du prix de transport des matières premières débarquées ainsi à pied d'œuvre et du prix de

retour des produits fabriqués ! C'est ce qui fait que, en trente ans, douze ou quinze cents fabriques se sont créées dans l'étroit territoire de cette petite République de 450 kilomètres carrés. Et nous ne sommes qu'au début de ce mouvement industriel. On verra d'ici quelques années les industries du fer, par exemple, se multiplier autour des ports. Les usines bien aménagées, les bateaux disposés de façon à se vider automatiquement comme en Amérique, quelle économie de transport et de transbordement du charbon et du minerai ! A Stettin on a compris aussi ces avantages et une grande usine vient de se fonder que le Stahlverband essaya de tuer, sans y réussir.



Qu'est-ce que le port franc de Hambourg ? Je voudrais, dans ce chapitre, le dire en quelques mots. C'est un espace d'un millier d'hectares pris sur un quartier qui renfermait 30,000 habitants, où l'on a construit plusieurs bassins, 30 kilomètres de quais et de nombreux entrepôts qui coûtèrent 170 millions, où les bateaux abordent et d'où ils peuvent partir à toute heure du jour ou de la nuit, sans contrôle de la douane, sans entrave d'aucune sorte. Cet espace, entouré de menaçantes grilles de fer du côté de la terre et de barrières flottantes du côté du fleuve, est surveillé par la douane avec une vigilance militaire : pas autre chose, en somme, qu'une enclave fictive de terre étrangère sur la terre allemande.

Grâce à elle, les commerçants de Hambourg ont la facilité de se livrer à toutes les opérations possibles du commerce sur des marchandises venues du bout de

l'univers, sans payer de droits d'entrée. Ils peuvent les vendre, les faire expertiser, les mélanger, les trier, les diviser, les travailler, les transformer, les réexpédier par mer vers d'autres cieux, sans être gênés par le fisc. Ce n'est que le jour où ces marchandises entreront sur le territoire allemand, qu'elles acquitteront les taxes. Car la douane ne pénètre dans cette zone sacrée qu'à la prière des exportateurs et pour des opérations déterminées.

Faut-il établir des ports francs en France ? Ne le faut-il pas ? Des commissions parlementaires ont étudié cette question. Des délégations officielles sont venues de France ici pour mieux se rendre compte du fonctionnement de l'institution. Et les compétences n'ont pu encore se mettre d'accord. Il apparaît cependant que les avantages d'un port franc sont nombreux pour la navigation étrangère aussi bien que pour la marine locale. Certainement le port franc seul ne suffit pas à décupler en vingt ans le commerce de Hambourg. Mais il fut d'un secours puissant à cette prospérité miraculeuse. Le nombre des voyages de la flotte de commerce hambourgeoise — comme celle de tout port franc — est double de ceux des ports ordinaires où les formalités douanières absorbent presque autant d'heures que le déchargement des navires. Sans compter, comme je le disais plus haut, les commodités inappréciables de manutention des produits offertes aux importateurs comme aux exportateurs.

Pourquoi ne reprenons-nous pas pour notre compte ce système qui réussit si bien à l'Allemagne ?

HAMBOURG

(SUITE)

LA COMPAGNIE HAMBURG-AMERIKA

Histoire édifiante de cette Compagnie. — Augmentation de la flotte. — Augmentation des lignes de trafic. — Progression du tonnage des navires, progression de la vitesse. — Le confort. — M. Ballin « ami de l'Empereur ».

De même que j'ai cru précieuses à enregistrer les vues de M. Platé, président du *Norddeutscher Lloyd* sur notre marine et nos ports, j'ai pensé que la brève histoire de la *Hamburg-Amerika Linie* pourrait être, pour mes lecteurs, féconde en réflexions utiles.

Il n'y a pas de doute que, si c'était ici la place d'étudier l'histoire de nos Compagnies françaises de navigation, nous n'y trouvions aussi matière à de grands étonnements et à de rudes leçons. Mais les expériences des étrangers et des concurrents, surtout de cette taille, sont aussi avantageuses à connaître, et peut-être d'un enseignement plus efficace et plus saisissant. En tout cas, de tels exemples d'initiative prudente, de hardiesse progressive et d'activité sont révélateurs

des qualités d'une race, et à ce titre seul mériteraient de trouver une place dans une chrestomathie des peuples modernes.

C'est le mouvement d'émigration conduisant les Européens vers les terres nouvelles de l'Amérique du Nord qui engageait le 27 mai 1847 quarante braves marchands hambourgeois à fonder une société de navigation — qu'ils appelèrent d'abord la *Packetfahrt* — dans le but d'établir des communications régulières entre Hambourg et New-York, au moyen d'un service de voiliers. Depuis dix ans, Brême conduisait déjà de l'autre côté de l'Océan 14,000 émigrants par an; Hambourg, qui n'avait pas encore deviné l'incommensurable avenir de l'Amérique du Nord, s'occupait seulement des Antilles et des pays du Sud-Américain. De leur côté, les Anglais avaient fondé depuis 1840 des Compagnies de navigation à vapeur. Mais les Allemands prudents, se méfiant encore, s'attardaient à la routine du voilier. Cette prudence, qui apparaît à l'origine de la Hamburg-Amerika, on la retrouve dans toute son histoire. Les Allemands ne sont pas des pionniers. Ce sont des imitateurs; ils n'inventent pas, ils suivent, mais en même temps ils perfectionnent. Il faut dire aussi qu'au moment dont nous parlons, ils n'étaient pas bien riches encore, et le vent ne coûtait pas si cher que le charbon. Quoi qu'il en soit, le capital réuni entre les quarante commerçants de Hambourg ne dépassa pas 580,000 francs. On le divisa en 62 actions de 9,354 francs l'une, et trois voiliers de 700 tonnes furent commandés à raison de 65,000 francs chacun. Ce tonnage paraissait énorme aux contemporains. Sur un tel monstre il y avait place pour 200 émigrants et 20 passagers de cabine. La traversée durait

alors 42 jours à l'aller et 30 au retour. Avec l'escale à New-York il fallait compter trois mois par voyage.

Aujourd'hui, les voiliers ont cinq mâts et jaugent couramment 5,000 tonnes. Celui de Brême dont j'ai déjà parlé, le *Rickmers*, jauge même 8,000 tonnes. En 1848, quand fut lancé le troisième voilier commandé, il chavira, les constructeurs n'ayant pas l'habitude de construire des navires de ce tonnage. Lorsque le *Deutschland* prit la mer, en octobre 1848, il restait dans les caisses de la Hamburg-Amerika une somme de 37,500 francs.

Tous les produits partis d'Europe pour les États-Unis s'écoulaient là-bas comme du bon pain. Le commerce des bateaux et l'émigration progressaient si bien qu'en 1849 on construisit deux nouveaux voiliers.

En 1853, la flotte se montait à 6 voiliers de 600 à 700 tonnes. Ils faisaient chacun trois voyages par an. Leur jaugeage total s'élevait à 3,600 tonnes. Aujourd'hui, un seul des grands steamers, *Kaiserin Auguste-Victoria*, de 25,000 tonnes, peut charger en un seul voyage les marchandises que la flottille de 1853 eût mis deux années à transporter; et, comme le steamer peut faire vingt traversées par an, il eût fallu quarante ans à toute la flotte de 1853 pour remplir le service annuel d'un vapeur d'aujourd'hui.

En 1855, les armateurs de Hambourg qui dirigeaient les destins de la Packetfahrt commandèrent à l'Angleterre 2 bateaux à vapeur à hélice de 2,000 tonnes, de 300 chevaux-vapeur, devant filer 12 nœuds, pour le prix de 1,500,000 marks. Et en 1856, le premier vapeur, la *Borussia*, fit son entrée dans l'Elbe. Il avait fallu quinze ans aux Allemands

pour se décider à suivre l'exemple de l'Angleterre.

Le capital s'éleva à 3,750,000 francs.

Où trouver des mécaniciens pour ces bateaux d'un nouveau genre? Il n'était pas décent de les prendre à un pays étranger. On en forma. Les capitaines furent envoyés à bord de navires anglais pour s'exercer à la manœuvre, et le service mensuel avec New-York commença. Le voyage durait 13 jours et 1 heure à l'aller, 12 jours et 6 heures au retour.

En 1865, la flottille à vapeur se compose de 8 steamers et de 2 voiliers qui font le service de quinzaine entre Hambourg et New-York.

En 1867 est créée la ligne de La Havane et de La Nouvelle-Orléans.

En 1868, le dernier voilier de la Compagnie est abandonné.

En 1871, création d'une nouvelle ligne aux Antilles, à Haïti et à Mexico.

De 1871 à 1879, 5 millions furent sacrifiés à la ligne des Antilles. Mais, lents à se décider, les Allemands sont très têtus devant l'obstacle. On ne servit pas de dividendes, mais la ligne concurrente fut tuée.

Une nouvelle transformation du modèle des bateaux s'imposait. Il s'agissait, vers 1880, d'augmenter à nouveau les dimensions des steamers pour faire à la fois le service des voyageurs et le trafic des marchandises. De nouveau l'Angleterre avait pris les devants. Mais les Hambourgeois hésitaient.

Le mouvement d'émigration augmentant encore d'intensité, il fallut bientôt porter à deux fois par semaine le service entre New-York et Hambourg.

Les quais d'accostage à Hoboken, près de New-

York, jusqu'alors partagés avec le *Lloyd*, devenaient trop petits. La Packetfahrt fit construire pour 3 millions de quais, de docks et de bureaux.

Une concurrence, la ligne Carr, gênait la Compagnie hambourgeoise. Elle l'acheta en 1888 et le capital social fut porté à 37,500,000 francs en vue d'acquérir deux nouveaux grands paquebots à marche rapide. C'est alors qu'entre en scène l'un des anciens directeurs de cette Compagnie Carr, qui va présider à l'épanouissement sans égal de l'entreprise, M. Ballin, qu'on appelle « l'ami de l'Empereur ».

Jusqu'à présent la Packetfahrt, tout en prospérant, eut la vie assez dure. Elle dut se créer et s'élever seule, lutter même contre des concurrentes de sa propre ville, entamer son capital, s'exposer à la faillite, car ce grand-papa gâteau l'État n'était pas à son berceau et ne s'occupait pas d'elle.

L'année qui suivit l'entrée de M. Ballin, 2 bateaux de 7,500 tonneaux à double hélice furent commandés, l'un aux chantiers anglais, l'autre aux chantiers allemands. Les Anglais avaient fait les épreuves, l'Allemagne suivait.

Mais vous allez pouvoir suivre une partie des efforts de la Compagnie. D'année en année elle s'ingénie à combiner les résultats acquis pour en produire de nouveaux, elle cherche, elle crée.

En 1889, c'est la création de la ligne de Hambourg à Philadelphie qui coïncide avec la mise en route des nouveaux bateaux rapides de 13,000 chevaux qui vont filer 19 nœuds.

En 1891, pour utiliser les gros bateaux qui n'avaient pas assez de passagers l'hiver, on inaugure des croisières en Orient, en Italie, en Égypte, et plus tard,

l'été, en Norwège et au Spitzberg. Le succès de ces croisières fut colossal.

En 1892, la Compagnie absorbe la Hansa Linie et ses 9 steamers. Désormais des services réguliers entre Hambourg, Montréal, Boston et La Nouvelle-Orléans sont assurés.

A partir de 1895, l'essor de la Compagnie paraît n'avoir plus d'entraves, et le capital s'élève chaque année pour passer de 37,500,000 à 100 millions de francs en 1900.

1896. — Ligne de Gênes à La Plata.

1898. — Concurrence au Lloyd par la création de lignes d'Extrême-Orient. La Packetfahrt demande au gouvernement le partage du service postal, jusque-là assuré par le Lloyd seul.

1900. — Création d'une ligne vers le Brésil septentrional.

— Absorption de la Compagnie Freitas qui desservait l'Amérique du Sud.

— Lancement du grand yacht *Prinzessin Victoria Luise*, qui va faire des croisières de plaisance aux Antilles, etc.

— Lancement du *Deutschland* de 16,500 tonnes, de 37,800 chevaux, monstre comme l'architecture navale n'en avait pas encore produit, d'une vitesse de plus de 23 nœuds 1/2, possédant des cabines pour 700 passagers.

1901. — La Compagnie se sent attirée vers le Pacifique, exploité jusqu'alors par la Kosmos dans laquelle elle s'assure un intérêt et une part du contrôle, pour le service du Chili, du Pérou, de l'Équateur et de la côte occidentale du Pacifique.

En même temps, elle achète la Compagnie an-

glaise l'Atlas tout entière, avec son matériel qui desservait (de New-York) la Colombie et les Antilles. Elle crée, en plus, une ligne de New-York à la Jamaïque; la même année, elle installe un service définitif en Chine, acquiert la ligne postale de Shanghaï à Tsien-Sin, à Kiaoutcheou, Tchéfou.

1902. — Création de la ligne Hongkong-Shanghaï-Nagasaki-Chemulpo-Port-Arthur, et retour à Canton.

L'Angleterre, déjà touchée dans son monopole de l'Amérique du Nord, de l'Amérique du Sud et des Antilles, se voit menacée dans ses fiefs chinois et s'inquiète. Le Lloyd et la Packetfahrt, qui est devenue la « Compagnie Hamburg-Amerika », s'entendent pour mieux lutter contre leur commune rivale.

Création d'un service de plaisance de Gênes à Nice avec escale à tous les ports de la Riviera. (Que faisions-nous pendant ce temps?) Création d'un service de remorqueurs rapides entre Hambourg et les ports de la Westphalie et de la Province rhénane.

Entre temps, la Hamburg-Amerika, suivie bientôt par le Norddeutscher Lloyd, avait établi des escales au Havre, puis Le Havre devenant trop petit, à Cherbourg, puis à Boulogne pour ses bateaux d'émigrants.

A cette époque, sa flotte de haute mer se monte à 631,000 tonnes, plus 31,000 tonnes de chalands, d'allèges et de remorqueurs.

En 1903, un accord eut lieu entre la Hamburg-Amerika et le Norddeutscher Lloyd. Les deux Compagnies résolurent d'éviter toutes compétitions inutiles. La Hamburg-Amerika abandonna sa part dans la

subvention gouvernementale pour le service postal de l'Asie orientale dont le Norddeutscher Lloyd seul bénéficia, mais elle continua naturellement le service de ses cargo-boats vers les côtes d'Indo-Chine, de Chine et du Japon. Elle créait même une ligne nouvelle de Hambourg à Hongkong-Port-Arthur-Chemulpo-Dalny-Vladivostock.

Une ligne de passagers de Hambourg à Mexico, une autre pour le transport des minerais de fer de Suède vers les ports rhénans étaient inaugurées la même année.

En 1905, le 11 octobre, eut lieu le lancement de l'*Amerika*, navire de 22,500 tonnes, c'est-à-dire 6,000 tonnes de plus que le *Deutschland* lancé en 1900. Les Anglais projetant de dépasser ce tonnage, au printemps de 1906 parut le *Kaiserin Auguste-Victoria* de 25,000 tonneaux qui est le chef-d'œuvre de la flotte hambourgeoise.

En 1907, la Compagnie Wœrmann et la Hamburg-Amerika associent dix de leurs lignes pour l'Afrique Occidentale et l'Afrique du Sud.

A l'heure actuelle, la Hamburg-Amerika est donc à la tête d'un service qui comprend 59 lignes de navigation. La petite Packetfahrt de 1847 est devenue la plus importante Compagnie du monde entier. Peu à peu, elle a absorbé toutes les entreprises rivales qui gênaient son action. Si le Lloyd n'existait pas, on pourrait dire qu'elle serait la maîtresse absolue de la marine marchande allemande. A l'heure qu'il est, à part l'Australie, soit par ses moyens propres, soit par son action dans d'autres Compagnies hambourgeoises, elle porte son trafic jusqu'aux confins du monde.

Sa flotte comprend 168 paquebots à vapeur d'un tonnage enregistré de *908,679 tonnes*, plus 215 bâtiments de rivière, remorqueurs, allèges, et d'un tonnage de 47,063 tonnes, ce qui fait un total de *955,742 tonnes*.

Pour se rendre compte de la signification de ces chiffres, il suffit d'examiner ce passage d'un rapport annuel de la Hamburg-Amerika datant de 1903, alors que le tonnage était de 727,948 tonnes :

« L'importance de notre flotte apparaît lorsqu'on la compare, non à celle des compagnies étrangères, mais à la flotte des pays entiers. Le tonnage des steamers de commerce de plus de 2,000 tonnes que possède la

France s'élève à............	860,775	tonnes.
Italie.....................	528,247	—
Espagne....................	461,495	—
Autriche-Hongrie...........	459,602	—
Russie.....................	260,044	—
Japon......................	364,626	—
Danemark...................	187,635	—
Norvège....................	292,397	—
Suède......................	101,299	—

La vitesse a ainsi progressé entre Hambourg et New-York :

1847 :	navires à voiles,	aller.......	42 jours.	
—	—	— retour.....	30 jours.	
1858 :	navires à vapeur,	aller......	13 jours	10 h.
—	—	— retour.....	12 jours	6 h.
1867	—	—	9 jours	8 h.
1891	—	—	6 jours 1/2.	
1900	—	—	5 j. 7 h. 38 m.	

Les dimensions des navires ont suivi une progression plus saisissante encore.

Les premiers navires à vapeur de Hambourg (ceux-ci construits par les Anglais) avaient :

Années.	Tonnes.	Force en chevaux.
1856	2,026	575
1867	3,037	1,300
1874	3,500	3,000
1882	3,960	4,250
1889	7,500	12,300
1890	8,400	16,500
1900[1]	16,501	37,800
1905[2]	22,500	15,500
1906[3]	25,000	17,500

On voit par ces chiffres qu'à partir de 1905, la Hamburg-Amerika diminue la force de ses machines et par conséquent la vitesse de ses bateaux. C'est qu'elle avait vu la vitesse moyenne de son navire-champion, le *Deutschland*, dépassée par le Norddeutscher Lloyd[4]. La Compagnie calcula mieux le prix de

1. Le *Deutschland*.
2. L'*Amerika*.
3. *Kaiserin Auguste-Victoria*. 214 mètres de long ! Ce paquebot ne file que 18 nœuds. Mais il a cinq étages de ponts, des ascenseurs, un palmarium, un gymnase, des chambres de jeux pour enfants. Les cabines très vastes dispensent de superposer les lits. Il y a un restaurant Ritz à bord ! On a calculé que pour transporter par terre les 25,000 tonnes du *Kaiserin Auguste-Victoria*, il faudrait 62 trains de 40 wagons chacun.
4. Ces vitesses sont dépassées à présent par les deux nouveaux bateaux anglais la *Mauritania* et la *Lusitania* qui font le voyage de New-York en 4 jours et 21 heures au lieu de 5 jours 1/2 et 6 jours qu'il faut jusqu'aujourd'hui aux bateaux français et allemands, soit 25 nœuds et demi.

son charbon, et, s'il est vrai qu'un steamer brûle 50 tonnes de charbon par jour pour faire 13 nœuds, et 350 tonnes (soit 7 fois plus) pour arriver à 19 nœuds, elle a eu bien raison de vendre à la Russie, aussitôt qu'elle l'a pu, ses plus ruineux *Dampfschiff*.

Les Hambourgeois prétendent qu'avec leurs nouveaux bateaux plus lents, dont les machines sont moins encombrantes, ils peuvent donner aux voyageurs plus de confort, plus de place à la cargaison, économiser du charbon, diminuer l'usure des chaudières et la fatigue du navire, et supprimer la trépidation.

Et pourtant, on n'est pas arrivé au terme de ces énormités qui logent 3,400 passagers et 600 officiers, matelots et mécaniciens, soit 4,000 hommes! Les derniers bateaux construits en Angleterre, pour le compte de la Cunard Line, dont j'ai donné la vitesse à la page précédente, ont de 32 à 33,000 tonnes!



J'ai dit que l'entrée, en 1886, de M. Ballin coïncida pour la Compagnie de Hambourg avec son plus grand développement. Faut-il lui en faire tout l'honneur? On le discute. Sa prospérité avait suivi depuis sa fondation une progression constante; elle était arrivée en 1886 à une heure capitale de son existence, l'émigration par Hambourg en Amérique battait son plein. De 2,400 émigrants en 1837 elle avait passé à 7,430 en 1850, à 16,000 en 1860, à 32,000 en 1870, à 69,000 en 1880, à 89,000 en 1888. Il fallait des bateaux pour tant d'espoirs qui voulaient

s'expatrier! En même temps, l'industrie prospère en Allemagne, elle fait des pas de géant aux Etats-Unis, la population augmente. Un grand mouvement d'échanges se fait entre l'ancien et le nouveau monde, entre l'Europe et l'Extrême-Orient. L'essor est prêt, il faut le diriger et en profiter. C'est M. Ballin qui, avec ses qualités remarquables, la hardiesse de ses conceptions, la promptitude de ses résolutions, sa faculté de travail et sa confiance en soi, bénéficiera légitimement de la situation.

Qu'est-ce donc que ce M. Ballin, « l'ami de l'Empereur »? D'où sort-il? Israélite de naissance, son père était agent d'émigration. Entré dans la Compagnie Carr comme employé, il se rendit bientôt indispensable. Quand cette dernière fut absorbée par la Hamburg-Amerika, celle-ci absorba aussi M. Ballin qui devint directeur de son service d'émigration. Peu après il réussit à se faire nommer directeur général. Depuis, M. Ballin se débarrassa de tous ceux qui le gênaient, et fit, en moins de vingt ans, de la Hamburg-Amerika, ce qu'elle est aujourd'hui.

Je ne peux repasser en revue sa carrière féconde. Je citerai pourtant son dernier coup qui est un des meilleurs. La Compagnie avait trois « boulets » dont elle voulait à tout prix se débarrasser; ils mangeaient trop de charbon et étaient déjà vieux. Tout le monde se demandait : « Qu'est-ce que Ballin pourra bien en faire? » Mais la Russie cherchait une flotte pour la conduire à Tsou-Shima : M. Ballin lui vendit ses trois « carcans » coûteux, en se disant : « Pour ce que les Japonais en feront... » Et en cette année 1904, la Hamburg-Amerika eut 34 millions de bénéfices. Il paraît que Guillaume II, qui n'est pourtant

pas méchant et aime bien son cousin de Russie, rit beaucoup de l'histoire.

Comment arriva-t-il à la faveur impériale, cette faveur si convoitée en Allemagne? Jusqu'en 1895, il n'avait jamais approché l'Empereur. A cette époque s'annonçait l'ouverture du canal de Kiel, des obstacles surgissaient, les courtisans se taisaient, ne savaient que conseiller... C'est alors que quelqu'un glissa à l'oreille de Guillaume II qu'il existait à Hambourg un homme ayant le don d'organisation, dont la tête fourmillait d'idées. Il l'appela, se félicita de ses avis, et c'est lui qui présida, dans l'ombre, aux fêtes de l'inauguration. Depuis ce temps cette faveur a sans cesse augmenté. Il est reçu dans l'intimité du souverain, jusqu'à des rendez-vous de chasse. L'an dernier même, quand l'Empereur vint à Hambourg, il alla prendre le thé chez M. Ballin, ce qu'il n'avait jamais fait ni chez le bourgmestre, ni chez personne à Hambourg. Le téléphone marche entre Potsdam ou Berlin et Hambourg. M. Ballin soumet à l'Empereur, dont c'est la marotte, des plans de bateaux qu'il corrige. C'est un bon courtisan.

Pourtant, il a le sens de sa dignité et un courage estimable : israélite il était, juif il est resté. Et dans ce pays où les israélites ne sont même pas admis au grade d'officier et sont exclus des hautes fonctions de l'Etat, c'est quelque chose pour lui d'être demeuré soi-même. On dit que l'Empereur lui offrit, il y a cinq ou six ans, le ministère des Travaux publics de Prusse — mais ce n'est qu'un bruit qui n'a pu être confirmé. Ce qui est plus sûr, c'est que Guillaume II a voulu l'anoblir, et qu'il a répondu, avec des formes polies : « Sire, je m'en fiche... » On lui prête même

un mot qui serait hors de pair s'il l'avait prononcé. Il aurait dit à l'Empereur, qui lui proposait le ministère à condition qu'il se fît baptiser : « Sire, je suis juif par conviction. »

Des gens qui le connaissent bien, et depuis longtemps, et dont je tiens la plupart de ces renseignements, nient le propos et m'assurent que ce que M. Ballin est par conviction, c'est, avant tout, directeur de la Hamburg-Amerika Linie. Croyons-les...

HAMBOURG

(SUITE)

LES ÉMIGRANTS

Le village fermé. — Mesures d'hygiène. — Types d'émigrants. — Le réfectoire. — Les dortoirs. — Les boutiques. — La salle de bal. — Organisation sanitaire. — Les églises des différents cultes. — La triste histoire du jeune juif russe.

Là-bas, tout au bout de Hambourg, à Veddel, allons voir les émigrants qui partent pour l'Amérique du Nord. Ce sont eux qu'on trouve à l'origine de la fortune de la Compagnie Hamburg-Amerika, ce sont ces pauvres diables qui, de leurs deniers multipliés, ont permis aux bourgeois orgueilleux de la Hanse de construire cette flotte sans égale qui fait aujourd'hui l'admiration du monde.

Allons donc les voir.

Tout cet ensemble de bâtiments neufs en briques rouges, sans étage, a l'air d'un village propret, élevé d'hier, avec des places et des rues plantées de jeunes arbres. Autour d'un parterre de fleurs, sont rassemblés l'hôtel, les églises, les bureaux; quelques jeunes marronniers montrent leurs feuilles.

Dehors, sous une galerie voisine du réfectoire, en face de l'église et du temple, des femmes et des jeunes filles déjeunent de saucissons, de harengs saurs et de poissons fumés qu'elles ont achetés à une cantine proche. Il y en a de jolies, au teint mat, aux cheveux noirs ondulés et partagés en bandeaux sur le front, vêtues de cretonne à fleurs, de jupes éclatantes, le cou orné de colliers de fausses turquoises et de corail. Elles ont l'insouciance et la gaieté de la jeunesse et rient à notre passage, elles vont vers l'Amérique avec l'espoir et les illusions de leurs dix-huit ans. D'autres, plus graves, sont occupées autour de jeunes enfants de trois et quatre ans, enveloppés dans de grands châles écossais à franges. Pour coiffure, elles portent un mouchoir noué sous le menton, la pointe flottant dans le dos, et pour vêtement des jupes et des caracos de drap gris.

Des groupes se promènent dans les allées semées de gravier. Certains vont pieds nus : des Croates; d'autres sont chaussés de bottes à plis : Slovaques, Hongrois; tous paraissent dans la force de l'âge. On n'en voit guère de plus de cinquante ans. Des enfants, coiffés de la haute casquette des moujiks, prennent là-dessous de petits airs sérieux et réfléchis. Des fillettes sont habillées comme de vieilles femmes avec leurs jupes d'indienne traînant jusqu'aux talons. Des femmes d'une autre condition, en grand deuil, mère et fille, se tiennent un peu à l'écart, avec toute la tristesse du monde dans leurs yeux noirs. Quelques hommes vêtus de lévites, bottés, la tête coiffée d'une toque, entrent dans la petite chapelle très simple qui sert au culte catholique. Je les suis. Des bancs sont disposés de chaque côté d'une étroite

allée. Près d'une statue de la Vierge enluminée d'or, un Slovaque est agenouillé, sa tête aux cheveux fauves mal peignés s'incline pour une prière fervente, les mains jointes tiennent un chapelet. Sa prière terminée, il frappe le sol de son front, puis baise la terre et se relève.

Nous voici maintenant dans le vaste réfectoire. Assis et serrés les uns contre les autres sur des bancs, devant de longues tables de bois, quelques centaines d'émigrants mangent avec grand appétit dans de profondes écuelles de fer émaillé une épaisse soupe de pommes de terre où baigne un morceau de viande. Des petits enfants assis sur les genoux de leurs mères partagent leurs portions. Un homme dont la grande barbe tombe sur sa poitrine, un veuf sans doute, donne à manger aussi à son enfant de trois ans qui rit. Le père, grave et solennel comme un condamné, verse avec précaution dans la bouche du petit une cuillerée sur deux de sa soupe, et lui casse des morceaux de pain.

A l'extrémité du réfectoire une petite estrade s'élève : c'est celle des musiciens pour le bal qui a lieu les jours de départ des bateaux. On veut faire oublier aux malheureux l'horreur de tant de misère et les distraire de la solennité impressionnante de leur départ vers l'inconnu, et la Compagnie allemande a trouvé ces moyens, les concerts, l'église, le bal. Mais je crois que pour beaucoup d'entre eux ces attentions sont inutiles : la résignation, la passivité animales de ces paysans Courlandais, de ces Slaves, de ces Juifs abrutis par la misère, leur ôtent jusqu'à l'imagination de la détresse qui peut-être les attend là-bas.

Le spectacle des émigrants privilégiés est moins attristant. Leurs vêtements, plus modernes et plus

confortables, laissent deviner une petite aisance. Leurs chambres, toutes blanches, aux lits de fer laqués, sont simples mais d'une parfaite propreté; les douches et salles de bains, fort bien installées. Des femmes de chambre, au béguin et au tablier de toile blanche, vêtues un peu comme des infirmières, font le service. Un restaurant, qui ressemble à un buffet de gare, remplace le réfectoire des pauvres, et la nourriture y est moins élémentaire.



Mon guide m'explique l'histoire et l'organisation de ce sanatorium.

L'État de Hambourg a dès longtemps édicté des règlements très sérieux pour le transport des émigrants, l'organisation et l'équipement des bateaux, l'inspection des passagers et la responsabilité du capitaine vis-à-vis d'eux pendant la traversée. La sollicitude à l'égard de ces malheureux s'étend jusqu'au contrôle à exercer sur eux avant leur embarquement. Il ne faut pas que, malades, ils communiquent leur mal aux autres, ou que, arrivés à New-York, ils soient rejetés par le service médical et retombent à la charge de la Compagnie, qui leur doit, dans ce cas, le rapatriement gratuit.

Je passe par-dessus les formalités premières imposées à la frontière allemande : obligation de produire leur billet de bateau, leur billet de chemin de fer jusqu'au port d'embarquement, la possession de 400 marks — pour éviter l'inutile voyage jusqu'aux États-Unis où ils ne seraient pas admis sans cette somme minimum.

Les hôtelleries où séjournaient autrefois les émigrants avant leur embarquement et les émigrants eux-mêmes se trouvaient placés sous le contrôle du médecin, les chambres à coucher et dortoirs devaient avoir le maximum d'air, la séparation des sexes être rigoureusement observée, les femmes voyageant seules avaient leur abri particulier, le prix pour le logis était réglementairement fixé d'après une affiche clouée dans toutes les chambres.

Malgré ces précautions et ces visites, des maladies contagieuses furent à plusieurs reprises apportées, de Russie surtout, par les émigrants.

Le nombre des émigrants augmentant toujours — il s'éleva à 144,382 en 1891, — le gouvernement de Hambourg reconnut qu'il devenait impossible de les loger dans les auberges de la ville, où ils échappaient à la surveillance sanitaire.

La Compagnie Hamburg-Amerika construisit donc dans ce faubourg de Veddel, sous le contrôle de l'État et de médecins, un ensemble de quinze corps de bâtiments pourvus de tout le confort nécessaire et des installations hygiéniques les plus perfectionnées. Aujourd'hui, les émigrants arrivant à Hambourg ne sont pas forcés de traverser la ville, on les conduit directement de la station du chemin de fer à ce sanatorium.

Ils sont séparés en deux catégories : l'une comprenant les gens un peu aisés, qui vivent dans une sorte d'hôtel pourvu de chambres séparées, quelques jours avant le départ du bateau; l'autre, composée des simples émigrants soumis au règlement ordinaire.

Les bâtiments sont divisés en deux parties :

La partie A, qui reçoit les arrivants jusqu'à ce qu'ils aient passé l'examen médical;

La partie B, occupée par les habitations, dortoirs, réfectoires, bains, salles de désinfection pour ceux reconnus sains.

Les arrivants donnent leur nom, disent ce qu'ils veulent, où ils vont. S'il est trop tard pour remplir les formalités d'admission, ils couchent dans cette partie A. Mais ils ne sortent pas. Au matin, tous ceux arrivés la veille ou la nuit prennent un bain, une douche, et leurs vêtements et bagages sont désinfectés pendant la durée du bain. On pend leurs pauvres hardes à l'intérieur d'un vaste autoclave où se fait la désinfection. Leurs malles, valises, caisses, boîtes, tout ce qui servait à porter le maigre mobilier, est également soumis à la chimie sanitaire. Quelquefois, leur bain pris, les séchoirs n'ont pas encore rendu les guenilles. Alors, enveloppés dans des couvertures que la Compagnie leur prête, les pauvres gens attendent.

Pendant le bain, a lieu une visite médicale complète.

Ceux reconnus sains sont conduits à la partie B.

Les douteux ou les familles dont un seul membre est douteux vont en observation au lazaret. On dirige les malades vers un hôpital de la ville.

Il faut admirer la propreté et l'organisation de tous ces services répartis dans des pavillons indépendants. Tous les locaux sont chauffés à la vapeur et éclairés à l'électricité. Les dortoirs, faits pour vingt personnes chacun et dont les dimensions furent calculées à raison de 13 mètres cubes d'air par individu, sont pourvus de ventilateurs, de lavabos.

Il y a deux réfectoires séparés pour les juifs et les chrétiens. On prépare les mets des juifs d'après les rites de leur religion. A la cantine voisine chacun peut acheter ce qu'il désire.

Dans un pavillon de musique se donne un concert tous les jours.

Deux églises — une catholique, l'autre protestante — et une synagogue sont à la disposition des émigrants.

Tous ces soins, toutes ces précautions donnent littéralement à ces centaines d'hommes, de femmes et d'enfants l'aspect d'un troupeau que l'on surveille et que l'on soigne. Ils ne s'en doutent pas dans la pseudoliberté qui leur est laissée quand ils ont subi tous ces examens, tous ces contacts, répondu à tous ces questionnaires, offert toutes ces garanties. On les parque là dedans comme des bêtes dangereuses. Le médecin doit les visiter quotidiennement. Ils portent une carte d'identité et de contrôle qui peut leur être réclamée à tout instant et que l'on poinçonne chaque jour après chaque formalité. Et cette carte, tant les prescriptions sont nombreuses et précises, a bientôt l'air d'une dentelle.

Aucun d'eux ne peut sortir de cet enclos sans permission.

Comment oublier l'expression de ces milliers de regards quand ils ont rencontré le vôtre!

Il faut voir ces pauvres gens devant les étalages d'un magasin de provisions où l'on vend les malheureuses camelotes de l'émigration : pipes, morceaux de savon, jupes, corsages de calicot, chapeaux de feutre, valises de carton recouvertes de toile, à 2 ou 3 francs, chapeaux de femmes destinés à remplacer les mouchoirs de couleur pour celles qui ne veulent pas arriver là-bas dans les costumes de la Bohême, de la Pologne ou de la Galicie. Un jeune paysan slave marchande un accordéon, des femmes retournent

vingt fois dans leurs doigts hésitants de beaux peignes d'un mark, des ceintures, des jouets que les enfants, sans dire un mot, ne quittent pas de leurs yeux remplis de prières.

J'assiste à une scène poignante.

Un pauvre gosse de treize ou quatorze ans pleure en s'adressant à tous ceux qu'il rencontre. Je m'informe de son cas. Notre guide s'arrête et l'interroge. Voyant que quelqu'un s'intéresse à lui, ses larmes redoublent. Mais il parle. C'est un jeune israélite russe. Il est ici seul, le médecin vient de lui refuser le départ pour une maladie d'yeux. En effet, ses paupières rouges pleurent aussi autre chose que des larmes.

— Il faut retourner dans votre pays, lui dit l'agent.

— Où voulez-vous que j'aille? explique-t-il, dans un allemand très correct et sur un ton plaintif à fendre l'âme. On vient de tuer mon père et ma mère là-bas. La fabrique qui nous appartenait a été brûlée; la justice et les soldats ont pris le peu d'argent qu'on a trouvé. A présent, il ne me reste plus rien... rien... Je suis venu jusqu'ici à pied, en mendiant un peu de pain, la nuit je couchais dans les fossés des routes, et voilà pourquoi mes yeux sont malades.

— Vous ne saviez donc pas qu'il fallait de l'argent pour la traversée?

— Non. Je croyais que c'était l'agent qui payait le voyage et qu'on le remboursait quand on avait travaillé. J'aurais travaillé.

Il haussait les épaules d'un air désolé, sa voix était triste et mouillée de sanglots. Tout ce qu'il disait d'un ton si doux et si résigné était si raisonnable et si touchant que mon cœur se serrait affreusement

comme pour me punir de mon égoïsme. Honteux de moi-même, je lui donnai quelque argent qu'il reçut en se précipitant sur ma main pour la baiser comme font les Russes en remerciant. Mais je la retirai à temps, et je ne voulus pas en voir davantage.

HAMBOURG

(SUITE)

L'EMPEREUR AUX COURSES

L'Empereur n'aime pas beaucoup les courses de chevaux. — Il préfère les courses à la voile. — Le pesage. — Élégances. — Courses d'officiers. — L'Empereur regarde. — Puis il s'en va. — On se précipite au buffet.

J'ai vu l'Empereur à Hambourg, le jour des courses. C'est la troisième fois qu'on l'y voit. La première fois, l'Impératrice l'accompagnait; la deuxième, comme celle-ci, il était seul. On dit que l'Impératrice n'aime pas venir à Hambourg.

D'un autre côté, l'Empereur n'est pas très amateur de courses. A Berlin, il n'y va jamais, et les Hambourgeois triomphent des Berlinois.

L'éloignement du souverain pour les courses vient, m'assure-t-on, de ce qu'il ne considère pas ce sport comme très utile. A son idée, dans la course, la collaboration de l'homme compte pour peu de chose, car si un mauvais jockey peut empêcher un bon cheval d'arriver, un bon jockey, si bon qu'il

soit, ne peut donner des jambes à un mauvais cheval; tandis que sur l'eau, au contraire, un marin, montant un bateau de deuxième ordre, pourra, s'il est très habile et connaît les lois du vent et de l'équilibre, battre un mauvais marin sur le plus fin voilier. La part des moyens humains et de l'intelligence est infiniment plus grande ici que là.

Pourtant l'Empereur a fondé un prix d'objets d'art pour les steeple-chases courus par les officiers, et il l'a appelé du nom de sa femme, le prix AUGUSTA VICTORIA.

Guillaume II arriva à deux heures et demie en automobile. Il descendit au milieu de la pelouse, face à la tribune où il devait prendre place. On ne manifeste pas beaucoup en Allemagne sur son passage. Je l'avais déjà remarqué. On salue, on se découvre, on agite des mouchoirs, mais on hurle peu, en somme.

Quand il apparut sur le seuil de la loge tapissée de velours rouge, toute l'assistance des tribunes se leva, hommes et femmes, et les hommes ôtèrent leurs chapeaux. Il était en tenue d'amiral, aiguillettes d'or sur l'uniforme bleu foncé, casquette plate sans presque d'ornements. Il mit sa main gantée de blanc à la casquette en s'inclinant un peu d'un mouvement raide, puis s'approcha du bord de la loge d'où affreusement pendaient des tapis et où montaient quelques acclamations. Il salua la foule, comme il venait de saluer les tribunes, mais en restant quelques secondes courbé, dans la pose du salut. L'orchestre militaire joua l'hymne national (le même que celui des Anglais), puis un aide de camp vint dire aux tribunes : « Sa Majesté vous prie de vous asseoir. »

Derrière lui, se trouvaient le premier bourgmestre, Sa Magnificence le docteur Burchard, M. Podbielski, son ministre de l'Agriculture (depuis démissionnaire), gros bonhomme épais, rougeaud et remuant, habillé en général de hussards, bonnet de fourrure, uniforme bleu couvert de brandebourgs, bottes, sabre, etc.; cet appareil guerrier recouvrant ce fonctionnaire agrarien paraissait un peu caricatural. On eut beau me dire que c'était un ancien général, il me parut légèrement ridicule. Quelques sénateurs en chapeau de soie, deux ou trois généraux encore et M. Ballin, directeur de la Hamburg-Amerika, complétaient le cortège impérial.

Cependant, l'Empereur, constamment debout, causait avec le docteur Burchard. Les autres se tenaient respectueusement derrière. Quand vint la course du steeple, l'Empereur lorgna avec plus d'attention. C'est que des officiers couraient. Dès qu'elle fut terminée, les deux gagnants, deux lieutenants, lui furent amenés et présentés par le ministre de l'Agriculture. L'Empereur leur dit quelques mots en leur remettant les objets d'art du prix Augusta Victoria, parmi lesquels j'ai distingué une corne à boire. Et, comme s'il était extrêmement pressé, il partit aussitôt dans son automobile; quelques hourras s'élevèrent sur son passage. Sa visite avait duré à peine une heure en tout.

Aussitôt l'Empereur éloigné, la foule du pesage se précipite, comme à un signal, vers les buffets. On a assez l'impression de ce que doit être le pillage d'un magasin de victuailles un jour de famine. Hommes et femmes couraient à l'assaut des tables, y posaient en hâte leur canne ou leur ombrelle, penchaient les chaises.

On but du champagne et du « schaumwein », mixture sucrée et gazeuse, qu'on ose appeler « champagne allemand » et qui n'a aucun rapport avec le vrai. On mangea aussi, d'un appétit tranquille et long à satisfaire. Parmi les toilettes des femmes, j'en remarque de très élégantes, et, dans certains groupes, on pourrait se croire à Longchamp ou à Chantilly. Ces toilettes, on m'en fait la confidence, viennent de Paris.

Je m'informe en plusieurs milieux de l'effet produit par l'Empereur. Des dames ne le trouvent pas « nôble », comme elles disent. Je fais effort pour saisir le sens que leur esprit attache à ce mot. Et je devine que par « nôble », elles entendent majestueux, grave, solennel. Tel est l'idéal allemand. Or, Guillaume II, malgré sa moustache menaçante, l'air sévère qu'il prend en public, ne réussit pas à être imposant. A le voir, il me fait l'effet sympathique d'un lieutenant bon enfant et correct. J'imagine qu'à l'entendre parler dans le palais de Potsdam ou de Berlin, cette impression doit changer. Toujours est-il qu'à Hambourg, il n'a pas de succès près des femmes qui lui préfèrent son père et son grand-père, plus « nôbles ».

HAMBOURG

(SUITE)

LA RIVALITÉ DE BRÊME ET DE HAMBOURG

Combat de preux. — Brême bat Hambourg sur la vitesse. — Hambourg bat Brême sur le tonnage. — Brême a le record des voyageurs, du riz, du coton, du tabac. — Hambourg a le monopole du pétrole et beaucoup d'autres. — Les formes différentes que prend une telle concurrence. — Énumération instructive des griefs réciproques. — Intervention de l'Empereur. — Le futur canal de l'Elbe au Rhin. — Se fera-t-il ?

Le spectacle de la concurrence entre Brême et Hambourg est un spectacle épique. Et il devient bien plus passionnant encore quand on songe que cette lutte est séculaire. En ce moment la qualité des combattants y ajoute énormément ; à Hambourg, M. Ballin, israélite, favori de l'Empereur, dont l'arrivée à la tête de la *Hamburg-Amerika* coïncida avec une prospérité inconnue jusqu'alors ; de l'autre côté, M. Platé, le président du *Lloyd*, très écouté aussi de Guillaume II, puis M. Wiegand, l'habile directeur général de la même Compagnie.

Je dis à un vieux Brêmois :

— On m'assure qu'il n'y a plus lutte entre Hambourg et Brême... Est-ce vrai?

Il se met à rire :

— C'est la mode, en effet, à présent, de dire qu'il n'y a pas d'antagonisme entre Brême et Hambourg... Cela vient d'un besoin enfantin de faire de la paix pour rire.

Et il m'explique qu'au contraire c'est une lutte de géants. Deux colonies saxonnes se sont rencontrées sur cette côte, également hardies et braves, l'une royalement dotée par la nature qui lui donne l'incommensurable richesse de l'Elbe, l'autre, au contraire, mal servie par la mer marâtre qui ensable la Weser. Et malgré tout, Brême lutte, et Brême bat Hambourg partout où cela est possible, c'est-à-dire dans le domaine où l'activité et l'intelligence seules peuvent suffire.

— Naturellement, le tonnage de Hambourg est plus important, puisque les produits de toute l'Allemagne lui arrivent par l'Elbe pour l'exportation, et que les produits du monde entier lui viennent de la mer pour être distribués en Allemagne par la même voie. Mais en ce qui concerne les passagers, le tabac, le coton, Brême dépasse Hambourg — et de beaucoup.

« Par la vitesse de ses paquebots, Brême a battu Hambourg, en juin 1904, avec le record du *Kaiser Wilhelm II* qui couvrit la distance de Brême à New-York en 5 jours 11 heures et 58 minutes, et qui fit 564 milles en 23 heures 10 minutes. Depuis lors, la Compagnie *Hamburg-Amerika* fait la dégoûtée : la vitesse après tout n'est pas le but poursuivi, dit-elle; mais le confort. Une trop grande vitesse fait

trépider les navires, etc., etc. Ils sont trop verts!

« En attendant, le *Lloyd* a la vitesse et le confort »

Brême est jalouse de Hambourg et méprise « ces parvenus ». Elle se considère, et elle a raison, comme plus polie, plus noble, plus « chic ». Elle a conservé davantage les traditions de la Hanse; Hambourg, plus cosmopolite, plus mêlée d'israélites, possède un plus grand nombre de gens d'affaires de qualité. A Brême, il y a peu de « têtes ». Le jour où le *Lloyd* tombera, le port tombera aussi. Aussi la *Hamburg-Amerika* veut-elle tuer le *Lloyd*. La lutte se circonscrit en somme entre Ballin et Wiegand.

Hambourg, suivant son plan, a aidé Emden à se développer. Emden, situé à l'embouchure de l'Ems, sur la frontière hollandaise, et qui n'était rien il y a quelques années, est maintenant en train de devenir un port de premier ordre où les bateaux hambourgeois font escale et desservent l'hinterland qui demeurait jusqu'à présent l'apanage exclusif de Brême. Désormais, grâce aux communications directes qu'on établit vers Cologne, Francfort et le Sud, le port d'Emden, aidé de la Compagnie *Hamburg-Amerika*, va étendre son rayon d'action dans le domaine de Brême, l'Oldenbourg, le Hanovre, la Westphalie, la Hesse, etc.

En attendant, Hambourg a accaparé le pétrole; le sucre, le café n'existent pour ainsi dire plus pour Brême, qui lutte encore pour le tabac; pourtant, si le trafic de la nicotine ne diminue pas à Brême, il augmente à Hambourg. Le coton est resté à Brême, le riz également.

Je crois que Brême s'est taillé un habit trop grand pour son corps; elle a atteint son point mort et ne

peut progresser. Les Compagnies de navigation ont fait des progrès énormes, il est vrai, mais le commerce n'a pas prospéré dans la même proportion. Les progrès n'étant pas naturels, doivent s'arrêter. Les affaires s'y transmettent du père au fils; mais il ne se crée plus de maisons nouvelles. On déserte, on émigre à Hambourg.

Et enfin, les Hambourgeois reprochent aux Brêmois d'être trop prudents pour leurs capitaux.



Ce n'est donc pas une dispute en l'air, une concurrence passagère, des froissements occasionnels réparables qui séparent les deux cités. C'est un antagonisme réel qui se révèle par des crises brusques, parfois très aiguës, auxquelles, de plus en plus, il devient difficile de donner des solutions rapides et satisfaisantes; le fossé se creuse et, du jour où une volonté impériale, à laquelle on ne saurait rien refuser des deux côtés, aura disparu, on peut compter sur la guerre des tarifs.

On lit au fronton de la *Hamburg-America Linie* la fière devise : « Mein Feld ist die Welt » (Le Monde est mon champ). C'est un blason féodal et rien n'est plus parvenu, plus bourgeois que l'administration qui s'anoblit ainsi. Le *Norddeutscher Lloyd* représente la noblesse maritime allemande, la *Hamburg-America Linie* un groupe de financiers, de trusteurs. Et Hambourg même a bien les deux courants : ceux qui rêvent de grouper sous un même titre toutes les entreprises maritimes, de les fonctionnariser, et ceux qui, pensant qu'il est dangereux de mettre tous les

œufs dans un même panier, préfèrent respecter dans toutes leurs manifestations l'indépendance et l'esprit d'initiative de chacun. Pour beaucoup, Ballin est le Monstre à l'égal de Bismarck.

La plus grave des querelles date de deux ans; on en profita pour mettre à nu toutes ses blessures, pour étaler tous ses griefs :

Hambourg avait sa ligne régulière, la *Kosmos*, desservant le Chili, le Pérou, toute la côte orientale du Pacifique jusqu'à San Francisco. La *Kosmos* s'était rendue insupportable à tout le monde par la brutalité de ses chefs. Et c'est si vrai que des Hambourgeois même (les maisons Fölsch et Weber pour les nommer) font partie de la *Roland* de Brême. Brême voulut avoir également sa ligne sur le Chili et le Pérou, et créa la *Roland;* mais comme l'aliment de la place était insuffisant, Brême résolut d'escaler à Hambourg et aussi à Anvers que dessert également la *Kosmos* de Hambourg. Ce fut alors un beau bruit. On apprit en effet que, si la *Roland Linie* de Brême avait à sa tête l'important armateur H. C. Horn, de Schleswig, dans son conseil d'administration se trouvaient des membres du *Norddeutscher Lloyd.* Une polémique des plus violentes s'engagea par journaux entre les deux villes; un « unparteiischer Hamburger », qui cachait mal un Brêmois, ou peut-être un indépendant, ouvrit le feu dans un journal du pays.

D'autre part, la *Hamburg-America*, ayant des intérêts dans la *Kosmos*, voulut se défendre et syndiqua toutes les compagnies de Hambourg. La lutte commença, terrible... Les maisons de commerce elles-mêmes se mirent de la partie. Ce syndicat avait ramassé 16 millions pour la lutte. On envoyait au Chili

des *Tramp Dampfer*, c'est-à-dire de vieux bateaux sacrifiés, où le fret était donné pour rien ou presque rien. Tout à coup elle s'arrêta : l'Empereur était intervenu, les deux adversaires, comme Olivier et Roland, avaient compris une fois de plus l'inutilité de se combattre. Et ils s'arrangèrent pour espacer leurs voyages sur cette ligne, les organiser successifs au lieu de les faire simultanés et concurrents. Hambourg avait consenti à laisser vivre la *Roland* qui continue à escaler à Hambourg et à Anvers. Brême avait donc eu satisfaction.

Au cours des pourparlers, l'Empereur fut amené à dire aux Hambourgeois un mot sévère — et juste :

— L'Elbe, sachez-le, messieurs, n'est pas un fleuve hambourgeois, mais un fleuve allemand, et la mer est à tout le monde.

Je fis cette remarque :

— On dit pourtant que l'Empereur a une faiblesse pour M. Ballin, qu'il ne fait rien sans le consulter...

— C'est exagéré... M. Platé est aussi souvent appelé en consultation par l'Empereur que M. Ballin.



Brême reproche encore à Hambourg, ou plutôt, le *Norddeutscher Lloyd* à la *Hamburg-Amerika Linie*, de s'être ingérée dans les affaires de La Plata. Une concurrence à mort était engagée entre la *Hamburg Südamerikanische D. S.* et C. de Freitas et Cie sur la ligne du Brésil; Freitas succomba, et, pour mettre fin à la lutte, la *Hamburg-Amerika Linie* acheta sa flotte, continua les services de concert avec la *Hamburg*

Südamerikanische D. S. et s'immisça dans les autres services de la Compagnie, notamment celui de La Plata. Le *Norddeutscher Lloyd*, qui était déjà dans la place, se plaignit de cette concurrence, à quoi la *H.-A. L.* répondit qu'elle avait mis fin à une lutte fâcheuse entre deux armements dont le *N. L.* avait aussi à souffrir, puisqu'il a également une ligne sur le Brésil.

La *H.-A. L.*, qui entretient depuis longtemps un service sur Cuba, se plaint que le *N. L.* ait également établi une ligne dans cette direction sans la consulter et lui ait ainsi soufflé le fruit de longues années d'efforts.

Brême se plaint que Hambourg ait fait tous les efforts possibles et imaginables pour lui enlever son marché de coton, et Hambourg demeure muet à ce sujet.

Hambourg a le premier organisé les voyages de plaisir, les croisières de luxe. Dès que Brême vit les heureux résultats de cette initiative, elle voulut aussitôt prendre sa part dans cette exploitation fructueuse; ce n'est que par des compensations de toute nature et le paiement d'une somme annuelle assez élevée que Hambourg put avoir le champ libre. Et cependant, malgré la promesse formelle de cesser toute concurrence, la Cie Brêmoise désigne des vapeurs réguliers comme bateaux de luxe et d'excursions.

La *H.-A. L.* a découvert la première l'importance de Cherbourg sur la route de New-York et y a escalé. Aussitôt le *N. L.* de mettre ce port dans son itinéraire. De même Plymouth.

Les relations avec Philadelphie furent inaugurées par la *H.-A. L.* Le *N. L.* se mit aussitôt sur les rangs.

Enfin la *H.-A. L.* établit de concert avec le « Carl

Stangen Bureau » une agence de voyages. Aussitôt le *N. L.* s'entendit avec des Anglais, Cook and Son, pour fonder une « Welt-Reise-bureau Union » malgré son engagement de se désintéresser des voyages de plaisir.

Un autre coup de Brême : des armateurs brêmois installent des comptoirs à Hambourg qui drainent le fret. Au moyen de chalands, ces marchandises sont conduites à Brême où les grands bateaux les chargent pour l'Amérique, l'Australie, le Brésil, l'Argentine, la Chine, les Indes, Cuba !

Hambourg riposte :

— N'avons-nous pas un port assez grand? Et des quais suffisants ? Nous ne voulons pas vous voir chez nous.

— C'est de bonne guerre, répond Brême. Nous sommes des commerçants et des marins et nous prenons notre fret où nous pouvons.

D'autres conflits analogues se passèrent pour le Levant. Brême dressa devant la *Levante Linie* une Compagnie brêmoise, l'*Atlas*. Les deux finirent par se mettre d'accord — sur notre dos, — et c'est maintenant Marseille qui pâtit.

Nous voici donc exactement renseigné. M. Ballin cherche maintenant l'appui de Brême et de quelques indépendants de Hambourg. Pour lutter contre la *Wœrmann Linie* de Hambourg, desservant la côte d'Afrique et disposant pour ainsi dire d'un monopole, on a créé ces derniers temps la *Bremer-Hamburger-Westafrika Linie* et l'on va escaler à Brême dont on espère un bon concours[1].

1. Entre temps une autre solution est intervenue : La *H.-A. L.* a trouvé plus simple de s'associer avec la maison Wœrmann pour l'Ouest Africain.

— Dans tout cela quel est l'intérêt de l'Allemagne ? qu'en pense Guillaume II ?

— Je crois que tout le monde est d'accord — Hambourg excepté — qu'il ne faut pas laisser tuer le plus petit. Hambourg deviendrait trop puissante. La concurrence est bonne, il faut qu'elle dure.

— Et le canal du Rhin à l'Elbe ? Ne serait-il pas un mauvais coup pour Hambourg ?

— Oui. Je pense que Brême saurait en tirer parti.

— Ce canal est-il réalisable ?

— Très réalisable. Nous objectons bien qu'il sera gelé pendant les mois d'hiver, mais pas plus que nos canaux, et même que l'Elbe où, les années de grand froid, nous devons promener des brise-glaces. Nous prétendons aussi qu'il coûtera cher — mais Brême s'offre à aider l'État de sa poche large ouverte. Voici un de nos gros arguments : si l'on veut favoriser le trafic du Rhin à l'Elbe, il serait plus simple de diminuer les prix de transport par chemins de fer sur les lignes qui vont du Rhin à l'Elbe. Car les villes qui se trouveront dans le rayon du canal sans être exactement sur ses bords, quel bénéfice en tireront-elles ? La marchandise aura été portée jusque-là, déchargée dans les bateaux, transportée à une autre partie du canal, puis transbordée de nouveau sur la ligne du chemin de fer ! Toute cette main-d'œuvre sera ruineuse. Et le commerce ne saurait profiter d'une telle combinaison... D'ailleurs, il n'est pas voté, ce canal...

— Si, jusqu'à Hanovre.

— Mais il n'est pas fini... Et je m'en rapporte à Ballin...

Une phrase caractéristique trouvée dans un journal hambourgeois :

« Si les Hambourgeois se donnaient la peine que se donnent les Brêmois pour l'extension de leurs affaires, il y a longtemps que Brême aurait disparu ».

On ne peut rien dire de plus flatteur aux riverains de la Weser.

HAMBOURG

(SUITE)

SAN PAULI — UNE MAISON DE CORRECTION

Le faubourg hambourgeois, vu le soir. — Promiscuité des honnêtes matrones et des filles. — Décence. — Promenade en tous endroits. — Les chevaux allemands boivent aussi de la bière. — Prosit! — Bals, cafés-concerts, sous-sols, bars. — O nuit d'amour! — Revenus honnêtes d'un métier douteux. — Une maison de correction grande ouverte. — Régime des enfants. — Fils de princes et fils de prolétaires. — Régénération par l'agriculture et les métiers manuels. — Comment les pasteurs comprennent l'éducation de leurs propres enfants.

Qu'est-ce donc que ce San Pauli tout « brûlant de vices et de lumières »? ce faubourg de Hambourg où s'enivrent, m'avait-on dit, les dix mille matelots du port colossal? Un boulevard et des rues adjacentes, grouillants, en effet, de tavernes et de bars, une sorte de boulevard de Clichy beaucoup plus large, plus éclairé, plus traversé de tramways électriques, mais moins crapuleux et sentant moins le couteau. Au lieu de l'*Enfer*, du *Ciel* et autres boîtes

semblables, des brasseries avec des chœurs de Tyroliens et de Tyroliennes ou des orchestres de faux tziganes; mais ce sont les mêmes filles aux mêmes terrasses encombrées, avec cette différence que, mêlées aux prostituées, on voit de respectables bourgeoises en cheveux blancs, égarées là, et ne se rendant pas compte de la qualité de leur voisinage. J'ai souvent observé ailleurs cette promiscuité qui s'explique par la naïveté et l'innocence des femmes allemandes à cet égard, par la bonne attitude des filles qui, au lieu de faire étalage de leur profession, la cachent du mieux qu'elles peuvent. Elles affectent, quand elles se trouvent mêlées à des bourgeoises, une réserve, une raideur qui n'ont plus rien de commun avec le naturel et le laisser-aller de l'Allemande. Elles se font même remarquer par leur excès de tenue qui devient alors leur enseigne!

Je suis entré dans un café dont les lumières flamboyaient, brasserie populaire, remplie d'ouvriers, de commis, de matelots, qui n'avait pas du tout cet air canaille et débraillé dont on se sent choqué à Grenelle ou à Montmartre dans un établissement du même ordre. Du monde, mais aucune animation. Gens tranquilles, la plupart blonds, habillés simplement, avec propreté, coiffés du feutre mou ou du feutre dur, et qui, les jambes croisées devant leurs tables, une main dans la poche, ressemblaient à des paysans endimanchés; leurs yeux calmes ne quittaient pas l'estrade où quelques misérables Hongroises, en robes de calicot rouge à fleurs, bordées d'une large et grossière ganse dorée qui se croisait sur la poitrine, chantaient et dansaient au son d'un petit orchestre tzigane.

J'ai pénétré aussi dans un « hippodrome », c'est-à-dire dans une cave où l'on avait aménagé une petite piste de terre battue autour de laquelle des buveurs de bière, les coudes sur des nappes bleues et sales, regardaient quelques chevaux étiques errant dans ce cirque minuscule. Huit bêtes sellées attendaient les clients qui, ce soir, boudaient. Un orgue mécanique jouait sans cesse. Ces maigres animaux n'ayant rien à faire tournaient librement et « demandaient » à boire en tendant leurs bouches dont les grandes mâchoires se séparaient comme pour rire. Des rigolos y versaient la bière des bocks; cette boisson semblait plaire beaucoup aux bêtes, car qui n'aime pas la bière en Allemagne? Comme les mendiants aux terrasses des cafés, quand ils avaient obtenu ce qu'ils voulaient à une table, les chevaux passaient à une autre. Les rigolos en disant : « Prosit »[1] recommençaient la même plaisanterie. Ces chevaux, dont la tête grave et le mutisme évoquaient l'idée d'animaux nobles, dans ce sous-sol mal éclairé, avalant coup sur coup des boissons fermentées, faisaient l'effet attristant, grâce à la familiarité dégradante de farceurs, d'êtres dégénérés, vicieux et ridicules, échoués là.

Encore un bal d'employés et de petites couturières : tout y est correct et froid, comme dans un bal de cour. Les jeunes gens et les jeunes filles — cela crève les yeux — viennent ici pour faire du sport. Quelqu'un qui entrerait avec l'idée de s'amuser et de rire y serait fort mal vu et, je pense, vite reconduit

1. A votre santé.

à la porte. Ces adolescents folâtres ont tous de dix-huit à vingt et un ans.

Un peu plus loin, au fond d'un sous-sol, un café où l'on fait de la musique, peuplé de gens placides, une main à la poche, fumant tous des cigares enfoncés dans des fume-cigares de carton. Sur une estrade basse, se tiennent quatre femmes éthérées, habillées de mousseline blanche, leurs pâles chevelures mêlées de fleurs blanches et de glycines. Deux d'entre elles, accompagnées au piano, chantent des romances à deux voix d'une sentimentalité mourante. Les deux autres mangent des kakaouetts. Le public absorbe cette musique avec une tranquille piété. Quelques pauvres filles mêlées aux matelots fument des cigarettes. Un moment, comme le refrain sentimental est entraînant, hommes et femmes se risquent à le murmurer en chœur avec la chanteuse. Puis un orgue mécanique se met en mouvement. Ensuite un violoncelle, un violon et le piano jouent un morceau de musique grave que le public suit avec la même attention religieuse... Et il est une heure du matin — et nous sommes en compagnie de matelots et de filles, au fond d'un sous-sol de San Pauli.

Dans un de ces cafés-concerts, appelés ici « Variétés » :

Une douzaine de femmes presque nues sont exposées sur une estrade, de grosses, de maigres, d'épanouies, d'ennuyées, de sinistres. On se croirait dans un gros café-concert de la province française. J'y arrive en même temps qu'une vingtaine d'étrangers, débris d'un congrès de commerçants berlinois à la recherche d'endroits fermant le plus tard possible.

Ils portent tous un parapluie à la main, malgré le temps superbe, et s'installent tranquillement, sans éclat, sans bruit, sans même qu'on les remarque. Le Berlinois passe pourtant pour bruyant et frondeur, comme le Parisien. Et je compare la différence de tenue entre une troupe analogue d'excursionnistes de Paris débarquant un soir dans un café-concert de province — ou inversement une bande de Lillois ou de Marseillais arrivant à Paris, en bombe...



Il y a ici des bars comme je n'en ai vu nulle part. Ce sont de très longs comptoirs d'acajou de dix ou quinze mètres de long, luisants de cristaux et d'argenterie, reflétés par une glace appuyée au mur. Derrière ces comptoirs, au lieu du « waiter » ordinaire, se dressent, fraîches et provocantes, une quinzaine de jeunes femmes en corsages de broderies et de dentelles éclatants de blancheur. Vous vous asseyez sur de hauts escabeaux, et leur faites votre commande, qu'elles transmettent à un garçon en veste blanche. Mais c'est celle que votre regard a distinguée, devant qui vous vous êtes assis, qui vous servira. Au bout de quelques instants il n'est pas possible que vous ne lui offriez le verre de champagne qu'elle vous « suggère ».

Leur rôle est, naturellement, de faire consommer le plus possible, et elles s'en tirent à merveille. Très jolies, je l'ai dit, jeunes, un air convenable et quelquefois candide, pas du tout « Folies-Bergère », elles exigent qu'on les traite respectueusement. Les Alle-

mands n'ont pas besoin de cette exigence. Cependant vous pouvez offrir avec désinvolture à ces femmes du monde susceptibles une bouteille de champagne en cabinet particulier — il en est au premier étage, — si c'est après deux heures du matin. D'ici là, il faut boire ou laisser la place libre. Ces femmes suaves parlent toutes les langues : il en est de Russes, d'Anglaises, d'Espagnoles, d'Italiennes et de Françaises, mais la majorité est Allemande; dans la salle, qui s'étend devant le bar, fulgure la lumière de lampes à arc et de mille ampoules électriques, multipliées par d'innombrables glaces. D'un orchestre de femmes hongroises habillées de blanc sort un bruit d'enfer, des nègres servent. C'est criard, hurleur même, mais excitant et joli.

Il fait doux, le ciel est pur, il faut tout voir, et nous allons dans les rues éloignées fréquentées aussi par les matelots. J'ai oublié les noms de ces rues, composées d'une série de petites maisons basses sur le seuil desquelles des femmes en tenue négligée sont assises. Ces agapètes, à qui les règlements interdisent de vivre à plus de deux ensemble, causent entre elles, et, ma foi, ne font guère attention aux passants. A Brême, au contraire, comme une série d'apparitions astrales, on voyait se dresser, sur le haut des perrons, dans la rue spéciale qui leur est réservée, des Gretchens sans poésie, faisant des signes et poussant des appels étouffés. Deux sergents de ville, pendant ce temps, font les cent pas, les mains derrière le dos, vigies de la pudeur germanique.

Rentrés à Hambourg, et comme cette soirée était décidément vouée à la vie noctambule, nous visitâmes un autre bar sur la place du Marché-aux-Oies (*Ganse Markt*). Il était beaucoup plus petit que

l'autre, mais se distinguait par la fraîcheur de sa décoration, sa poésie générale. Un violon se pâmait de tendresse à la barcarolle des *Contes d'Hoffmann* :

> O belle nuit, ô nuit d'amour,
> Réponds à notre ivresse !

Les jeunes femmes du comptoir souriaient ineffablement aux coupes de champagne, et vous pouviez croire provoquée par votre arrivée la molle langueur de leurs paupières et l'éclat caressant de leurs prunelles. Leurs cheveux blonds s'encadraient dans le décor modern style des glaces entourées de fleurs naturelles, une lyre de roses mourantes pleuvait des pétales sur le vin blond qui pétillait. Je m'enquis de la loi du travail de cette maison où la vertu s'entoure de tant d'attraits. La plus jolie serveuse, qui n'avait pas vingt ans, me dit qu'elle était tenue à la présence de six heures du soir à quatre heures du matin. Trois jours par semaine, elle n'est de service qu'à partir de neuf heures du soir. Ses émoluments consistent en 60 marks par mois (75 francs) que lui paie le tenancier, ses pourboires sont pour elle. De plus, elle touche 15 p. 100 sur le prix des boissons qu'elle vend. Je voulus lui faire dire — le sachant d'autre part — que ses revenus ne s'arrêtaient pas là. Mais je vis que j'offensais la vertu permise par la lettre des règlements.

Dehors, sous la clarté des lampes à arc, des voitures, des automobiles stationnaient comme devant le Café américain. Il était deux heures du matin.

Et qu'on ne vienne pas me raconter qu' « on s'embête à Hambourg... »

∴

Non loin du champ de courses de Horn, on m'avait montré, en passant, un orphelinat qui est à la fois une maison de correction, et qu'on appelle la Rauhes Haus.

— Allez-y. C'est une institution curieuse. On y voit des fils de princes à côté de fils de paysans, et la discipline y est admirable en même temps que la liberté y est très grande.

En tout cas, on y entre comme en un moulin. Par cette belle journée de juin, l'atmosphère est baignée d'une lumière joyeuse. Rien n'annonce ici le mal et sa répression, ni mur menaçant, ni barrière, ni serrure. Au contraire, on dirait, dans un pays hospitalier, une grande ferme accueillante, ouverte au passant. Je traverse une cour plantée de grands arbres, me promène au bord d'un étang entouré de pelouses, sans rencontrer personne, et finis par frapper à la porte d'une vieille maison de briques couverte de plantes grimpantes, dissimulée en un coin du parc. Quand j'eus enfin découvert l'être vivant que je cherchais et lui eus dit ma curiosité, il s'en alla quérir l'un des professeurs de l'institution. C'était un jeune pasteur, souriant, très blond, de taille petite, qui n'avait pas plus de vingt-cinq ans. Il était coiffé d'un chapeau de feutre mou, comme les quakers de Pensylvanie, et sa redingote sans revers montait jusqu'à son col.

Il m'expliqua que l'institution, qui comprend 200 élèves, est divisée en trois parties : 1° une école primaire pour enfants orphelins ou mal élevés, âgés

de dix à seize ans, dont les parents n'ont rien pu faire; 2° une école supérieure destinée à des enfants de cette même catégorie; 3° une école d'agriculture pour enfants de seize ans qui n'ont pas réussi ailleurs et ont déjà eu quelques légers ennuis avec les lois de leur pays.

Les pensionnaires sont répartis — par groupes de quinze — dans des « Maisons de famille », selon leur origine et selon la destinée qui les attend à leur sortie. Chaque maison est dirigée par un chef, docteur en théologie protestante, venu là pour se former au sacerdoce avant d'aller diriger une paroisse.

En même temps qu'ils reçoivent l'enseignement ordinaire des écoles, les jeunes gens s'occupent aux travaux du jardinage ou dans une section professionnelle. Il y a des ateliers de menuiserie, de typographie, de serrurerie, de boulangerie, etc. Dans un jardin, chaque pensionnaire a son rosier et son triangle de fleurs à cultiver, et chaque « famille » assume le soin de quelques arbres. Des prix d'encouragement sont décernés aux plus jolis parterres et aux arbres les mieux venus.

Nous visitons la propriété. Une partie des grands est allée aux champs. D'autres, restés dans les classes, lisent, penchés sur une longue table verte centrale. Tout autour, le long des murs ou près des fenêtres, de petites tables de faveur sont occupées par ceux qui se sont le mieux conduit. Autour de leur encrier ou sur le mur, des photographies, des cartes postales, des gravures, des souvenirs, et des fleurs partout. Ils sont chez eux, là, et très contents et fiers d'y être.

D'autres vieilles maisons couvertes de lierre s'es-

pacent dans cette vaste propriété : les maisons des élèves. Les dortoirs sont d'une propreté remarquable. Les lits, d'une simplicité monastique, ne se composent que d'une mince paillasse posée sur une planche et de deux draps de coton à carreaux.

Dans les étables, il y a 40 vaches, 80 porcs, des veaux et des moutons. Des bœufs rentrent du travail, menés par de grands garçons qui, après les avoir abreuvés et conduits devant leur mangeoire, vont se laver. C'est tout à fait le spectacle d'une cour de grande ferme, au crépuscule des jours d'été.



Les enfants ne doivent jamais avoir d'argent à leur disposition. Ceci les empêche d'obéir à la tentation de se sauver à San Pauli, qui est tout proche. Quelquefois, pourtant, l'un d'eux ne sait pas résister, et disparaît. Mais, comme il n'ose retourner chez lui, de lui-même il revient bientôt. On lui fait publiquement, mais sobrement, honte de la confiance qu'il a trompée, et il ne recommence généralement plus.

Je voulais savoir si la maison n'avait pas un système de pédagogie spécial qui s'adapterait aux caractères, plutôt qu'un régime uniforme qui peut convenir aux uns, mais échouer complètement sur d'autres.

Non. La rénovation qu'on espère viendra du régime sain et réconfortant de l'École, de la simplicité de vie imposée, de l'atmosphère calmante créée par les champs voisins, les grands arbres, les étangs, les hautes haies d'aubépine blanche qui bordent les routes, les fleurs des parterres, la fraîcheur des

pelouses; elle viendra aussi du système de confiance qu'on applique le plus largement possible, de la liberté relative laissée aux jeunes gens. Au lieu des casernes rébarbatives encore en usage chez nous pour ces institutions et pour les maisons de retraite, l'idée de faire vivre l'enfant en famille, dans des maisons séparées, doit servir aussi la régénération cherchée. Il se trouve même des pasteurs qui, sans avoir à se plaindre de leurs enfants, les envoient là, estimant que cette existence simple et chrétienne est la meilleure préparation à la vie.

— Car, me dit mon jeune guide, la plupart ne sont pas des coupables, mais des enfants têtus, sottement heurtés par des parents maladroits ou sans tendresse, et qui se sont butés. Dans beaucoup de cas, les parents ont été trop sévères (c'est le contraire de ce qui se passe généralement en France). Alors, une fois les enfants admis ici, nous ne permettons plus aux parents dont l'influence est mauvaise de les voir. Si, au contraire, le contact paternel ou maternel peut être utile, ou si l'enfant le réclame, nous le permettons.

« Ce vers quoi nous tendons, c'est à prévenir le mal, non à le combattre quand il s'est produit. Par des recommandations constantes, par les deux visites quotidiennes au temple, en provoquant les confidences, en ayant soin de ne jamais laisser les enfants seuls, en faisant appel à leur sentiment d'honneur, à leur dignité, nous arrivons à des résultats très souvent heureux. »

Le régime est banal : lever à six heures, déjeuner à six heures et demie, prière et méditation de dix minutes; de sept heures à midi, cours de toutes

sortes avec une récréation d'une demi-heure à dix heures. A midi et demi, dîner; de deux heures un quart à quatre heures, quatre fois la semaine, gymnastique ou exercices militaires ou promenades; quatre heures, collation, café au lait; de quatre heures et demie à six heures et demie, travail dans les classes; les agriculteurs vont aux champs; sept heures un quart, chapelle; puis souper. De huit heures à neuf heures et demie, l'été, jeux en plein air, tennis, crocket, etc.; l'hiver, récréation, lectures, musique, dans les maisons. Pendant les vacances, excursions et même voyages à l'étranger pour les plus riches.

Nous passons aux ateliers. Je demande quels sont ceux des élèves qu'on oblige à y travailler?

— Ceux qui avaient déjà un métier en entrant ou les fils de marchands ou d'artisans. Si la profession qu'on leur avait imposée ne leur convient pas, ils en choisissent une autre de leur plein gré, car il faut ici que leur vie recommence. C'est là le principe initial de la maison, celui que l'on trouve à la base de toute notre pédagogie.

Au cours de la promenade, nous rencontrons dans les allées de jeunes pensionnaires qui nous saluent poliment et sans aucune gêne : l'un porte un panier rempli des papiers qu'il a ramassés dans les allées; un autre, le bras en écharpe, se promène au soleil; un autre s'amuse avec un singe attaché à une longue corde aux basses branches d'un grand arbre; quelques-uns jouent au ballon dans le fond d'un ancien étang aujourd'hui desséché. Aucun des jeunes garçons n'a l'aspect d'un malfaiteur, ni même l'air antipathique. Au contraire, sur la plupart de ces figures adolescentes, se lit quelque chose d'énergique

et de résolu, que la rude discipline paternelle allemande a voulu sans doute, mais en vain, maîtriser. Ce seront peut-être plus tard des chefs ardents ou de braves aventuriers comme il en faut encore à nos demi-civilisations.

En partant, nous passons devant un grand arbre, au centre d'une pelouse, à l'ombre duquel un vieux brave homme, qu'on devine faible et bon à l'expression de ses traits, cause à son fils, jeune garçon de quatorze ou quinze ans, qui, lui, paraît avoir de l'énergie pour deux. Le vieillard apporte à l'enfant une paire de bottines que celui-ci a chaussées et qu'il essaie sur l'herbe. L'homme parle avec douceur, le fils avec rudesse, ce qui m'attriste toujours.

HAMBOURG

(SUITE)

LE MÉCANISME COMMERCIAL

Les palais. — Comptoirs de l'exportation et de l'importation. — Architectures symboliques. — Origines. — Les pionniers. — Organisation continentale. — Le courrier quotidien d'un exportateur hambourgeois. — Les Bibles commerciales : le *Biedermann*, le *Brauchen-Register*. — La Bourse de commerce. — Les Musées commerciaux particuliers. — Les catalogues neutres. — Le *Meiers Adressbuch*.

Après avoir essayé de rendre par des descriptions et des chiffres, dont le lecteur doit excuser l'aridité, l'impression émouvante de grandeur et de prospérité ressentie devant les quais de Hambourg, je voudrais étudier — et ceci sera peut-être encore un peu ingrat — quelques-uns des rouages commerciaux de la grande ville, montrer une fois de plus le génie organisateur des Allemands, et expliquer en quoi les façons de faire des commerçants hambourgeois diffèrent des nôtres.

Pour cela, il me faut conduire mes lecteurs devant les palais qui abritent armateurs, transitaires, expor-

tateurs, importateurs, courtiers, agents, commissionnaires, puis pénétrer avec eux dans un de ces bureaux, voir par quel mécanisme à la fois complexe et précis s'élabore la richesse du port, comment subsiste et s'alimente le commerce d'exportation et d'importation. C'est ce côté de la vie du grand port, cette vie intérieure qui prépare la vie extérieure, celle que nous admirons parce qu'elle se traduit par des sorties et des entrées mensuelles de plusieurs milliers de tonnes, que nous allons étudier.

Ces bureaux, qui sont des palais, ont des enseignes de mappemonde : l'*Afrika Haus*, l'*Amerika Haus*, l'*Asia Haus*. Les façades n'ont de remarquable que leur ambition d'être artistiques, et y réussissent mal : tout s'y mêle, depuis le style féodal jusqu'au modern style, en passant par le turco-romain, le gothique et le grec. L'*Afrika Haus* a une façade de briques blanches et vertes, et, à chaque pas, l'architecture rappelle son enseigne : nègres, éléphants de bronze, palmiers, paysages africains. Le « Klosterburg » est un cloître gothique éclairé par des vitraux représentant des scènes de la vie maritime; les corridors sont étroits et bas, les escaliers accueillants et larges. Mais partout le confort, l'organisation pratique, l'ordre. Il existe soixante de ces maisons qui abritent de soixante à soixante-dix comptoirs chacune. Et quand après avoir sauté dans l'une des boîtes ouvertes d'un ascenseur sans fin, vous arrivez devant une de ces portes et que vous voyez écrit en grosses lettres sur une pancarte : *Heute Posttag* (aujourd'hui, jour du courrier), vous n'insistez pas... Il faut repasser un autre jour. Les loyers y sont fort chers (deux pièces pour 5,000 et 6,000 francs). Une boîte postale se trouve à

la porte de chaque maison. La dernière innovation consiste à installer chez soi le télégraphe — comme font les journaux. Un fil spécial relie directement le bureau à l'Office central, ce qui dispense de dérangements et fait gagner un temps considérable à l'envoi et à la réception des télégrammes.

⁂

Comment fut créée cette organisation formidable? Toutes les terres lointaines, au moins toutes les bonnes, étant prises, les Allemands évitèrent naturellement la phase de la conquête coloniale et se mirent d'emblée, dès que les produits d'industrie encombrèrent le marché, au commerce d'importation et d'exportation. Des familles essaimèrent : l'un des fils alla dans l'Amérique du Nord, un deuxième dans l'Amérique du Sud, un troisième parcourut les îles, tandis qu'accrochés solidement au continent le père et le plus jeune fils se donnaient pour tâche d'alimenter et de soutenir les comptoirs lointains fondés par les autres. Ce furent les premiers pionniers du commerce allemand qui émigrèrent vers 1850. Depuis, et au fur et à mesure de la prospérité grandissante, le nombre de ces colons augmenta; puis à ceux-ci vinrent s'ajouter les maisons de commission qui font voyager pour leur compte des nuées de représentants. De sorte qu'aujourd'hui Hambourg compte environ neuf cents maisons d'exportation s'occupant uniquement d'échanges avec les pays d'outre-mer.

On doit se dire qu'à ce groupe d'activités circu-

lantes, de voyageurs souples et tenaces qui vont exposer dans les contrées les plus lointaines les produits européens, et surtout les produits allemands, doit correspondre une organisation continentale capable d'y faire face. Dans un port d'Asie, d'Afrique ou d'Amérique, on loue un magasin que l'on remplit d'échantillons, un bureau, on s'y installe, la clientèle vient. Mais rarement le client vous demande le produit dont vous disposez. Il en réclame cent autres avant celui-là ! L'Européen ne s'installe donc pas marchand, mais commissionnaire. Il arrive à centraliser des centaines de commandes les plus opposées, les plus inattendues, qu'il transmet à Hambourg. C'est là que doivent se faire les triages et les recherches.

On me communiqua à Hambourg la matière d'un seul courrier de maison d'exportation. On y demandait les objets suivants : tissus (et non pas n'importe quels tissus, mais des tissus de la couleur et du dessin réclamés par l'Équateur ou l'Uruguay, compliqués du goût particulier du client), allumettes, clous, bêches spéciales pour l'Afrique du Sud, des marmites émaillées, du carbure de calcium, du papier, des grelots pour colliers de chevaux, de la coutellerie de camelote, du feutre, de l'acide sulfurique, de l'antimoine, des sardines, des jouets, des bonbons, de la ficelle belge, des crayons de papier mâché, du cuivre en feuilles, des imitations de corail et des fez pour l'Inde, des perles de cire et des lampes sans mèches pour la Chine, des étuis à cigarettes, des casseroles, de la farine hongroise, des jeux de cartes à dos rouge et à coins dorés, des échantillons d'épices pour la Bolivie, des aiguilles à fil d'archal, des

gants fourrés pour l'Australie, des machines agricoles, etc., etc.

J'arrête là cette nomenclature qui suffit à vous donner une idée de la variété affolante de ce commerce.

Quelle est la tête assez vaste pour contenir les milliers de connaissances et de renseignements nécessaires à ce travail? Une armée d'employés n'y suffirait pas, puisqu'il s'agit en somme de *tous* les produits européens. Pour éviter ces recherches impossibles, fut créé l'intermédiaire indispensable, l'*agent*, qui représente un grand nombre de produits dont il a en main les catalogues et les échantillons; et, entre l'agent et l'exportateur, cet autre intermédiaire : le *livre*.

Dans quelle ville, dans quelle fabrique va-t-on demander ces objets? Ou plutôt quel est l'agent de Hambourg qui a sous la main des échantillons et les catalogues de ces articles dont certains sont complètement inconnus aux patrons comme aux employés? C'est ici qu'intervient le *Biedermann*, c'est-à-dire un ouvrage composé de trois énormes volumes de 1,000 pages chacun, sans compter les innombrables pages d'annonces, réédité tous les trois ans. Il est ordonné par articles. Vous cherchez, dans l'ordre alphabétique, l'article qui vous intéresse, aussitôt vous trouvez la liste des producteurs qui peuvent vous le fournir et, en regard, le nom de l'agent sur place. Les annonces, qui se trouvent à côté, vous édifient sur le détail de sa fabrication et sur sa spécialité. Cet ouvrage est le produit de la collaboration même des fabricants et des agents; les agents sont sollicités par l'éditeur de faire souscrire à tous les manufacturiers

qu'ils représentent ces annonces ou au moins la mention de leur firme[1]. De sorte qu'il est aussi complet que possible.

Il suffit ensuite d'un coup de téléphone à l'agent qui passera bientôt présenter ses échantillons, et vous instruira en quelques minutes sur l'article en question, aussi bien qu'il l'est lui-même.

Les trois livres Biedermann, magnifiquement édités, reliés, sont donnés gratuitement à tous les exportateurs, agents d'exportation, et à toute personne d'Allemagne et de l'étranger ayant un lien avec le commerce d'exportation!

Il arrive pourtant qu'un article ou une marque spéciale, demandés de la Côte-d'Ivoire ou de la Nouvelle-Zélande, ne figurent pas au Biedermann. Comment dénicher le producteur? Vous faites insérer *gratis* une annonce dans une sorte de journal-brochure : l'*Export-Anzeiger*, connu de tous les agents d'Allemagne, auquel tous les fabricants s'abonnent, moyennant quelques marks par an. Il y a dès lors grande chance pour que vous receviez bientôt l'offre qui vous intéresse.

Un autre livre remarquable rend aussi de grands services au commerce de Hambourg : c'est le *Branchen-Register*. Ordonné également par articles, il indique les maisons d'importation des produits bruts, les agents, les courtiers qui s'occupent du placement de ces produits, les consommateurs, les acheteurs, les vendeurs de Hambourg. On aperçoit tout de suite l'intérêt qu'il peut avoir : 1° pour le commis-

1. La page coûte 100 marks, la demi-page 60 marks, la mention de la maison 1 mark.

sionnaire, qui y trouve instantanément le nom de l'importateur du produit dont il a besoin, le nom du courtier qui lui servira d'intermédiaire; 2° pour l'importateur, qui y voit le nom du courtier et des consommateurs sur place; 3° pour l'exportateur, qui y trouve l'indication des dépôts sur place, et le nom des agents de tous les produits imaginables.

Les éditeurs du livre précédent publient une autre brochure d'un intérêt puissant pour l'homme d'affaires hambourgeois : c'est la liste de toutes les maisons de commerce du lieu inscrites en Bourse, avec l'indication de la place qu'elles y occupent (car chacun a son carré numéroté dans la grande salle et les galeries du monument), l'année de leur fondation, le nom des associés, leurs banques, etc. On va voir l'importance d'un manuel de ce genre dans la conclusion rapide des affaires. Recevez-vous en Bourse une demande de prix d'article à établir? A l'aide du livre en question et des manuels d'exportation, vous vous mettez instantanément en rapport avec les intéressés, agents, courtiers, assureurs, qui sont représentés à la Bourse même, et, *en quelques minutes*, vous êtes en mesure de télégraphier votre prix — de la Bourse même — et de conclure l'affaire.

⁂

Les agents d'exportation sont à la hauteur de leur tâche. Les maisons de Hambourg, dès qu'elles ont manifesté quelque intérêt pour un article, reçoivent régulièrement la visite des employés de ces agents exportateurs. Les collections gratuites d'échantillons sont à leur disposition avec les catalogues *neutres*,

c'est-à-dire sans nom de maison ni indication de lieux (ce qui est presque impossible à trouver en France), les indications de poids, cubages. De plus, certains agents, aidés en cela par leurs représentés, organisent des expositions d'articles, de vrais musées où l'on conduit les acheteurs de passage.

J'ai visité un de ces musées d'alimentation sur la Grosse Burstah.

— Je voudrais voir de tels musées en France, m'avait dit notre consul à Hambourg.

Dans quelques vastes chambres, ornées de palmiers, on a disposé, le plus artistement qu'on a pu, des rayons le long des murs, au milieu de la pièce, des comptoirs, des étagères et des vitrines, et l'on se promène parmi des milliers de bocaux, de boîtes de fer-blanc de toutes formes, de bouteilles, de caisses, de paniers d'osier, renfermant toutes les conserves imaginables pouvant être vendues outre-mer : beurre d'Isigny, eaux minérales, fromages, bonbons, légumes, farines, lait, marmelade, chocolat, cornichons confits, poissons, provisions pour bateaux, herbes potagères, viandes, gelées de viande, jus de légumes, liqueurs et boissons de tous les pays et cent autres denrées semblables.

— Quel est le but de cette exposition? demandai-je au patron aimable qui me recevait.

— Celui de centraliser en un même lieu les mille produits de l'alimentation. Un exportateur vient à Hambourg acheter des aliments et des boissons destinés à l'Équateur ou à l'Australie. Lui faudra-t-il aller acheter son caviar ici, sa morue là, ses sardines ailleurs? visiter vingt, quarante maisons pour être servi? C'est pourtant à cette corvée qu'il

était réduit avant la fondation de notre musée-magasin. Ici, désormais, il trouvera les milliers de spécialités de cent maisons diverses. Et il sera assuré de leur qualité. Vous allez comprendre pourquoi. Il nous a fallu dix ans pour atteindre le résultat que vous voyez. Le problème qui se posait à nous était entier. Aucun prix courant n'existait pouvant nous donner une idée des marchandises exportables. Il a fallu le créer de toutes pièces, puis demander aux fabricants des conditions spéciales de fabrication, car quels sont les produits qu'on peut en toute tranquillité expédier outre-mer, quels sont ceux qui n'offrent pas de garantie de durée? Enfin, quels sont ceux qui plaisent à l'Occident? quels sont ceux qui n'ont de chance d'être vendus qu'en Orient? Avant d'avoir fait ces expériences qui, je le répète, demandèrent des années, nos envois arrivaient avariés au Chili ou en Nouvelle-Zélande, aux Antilles ou à Java, et nous nous exposions à perdre nos clients. Quand ces expériences furent faites, il nous fallut nous assurer le monopole de la représentation des marques. Nous y sommes arrivés, il ne nous manque que quelques marques françaises de premier ordre, que nous ambitionnons, et les nouveautés, les articles spéciaux que nous sommes à même de répandre partout.

« Nous nous montrons très difficiles dans le choix de nos maisons. Malgré la qualité des marques qui nous sont offertes, nous ne pouvons recommander que celles dont les prix arrivent à lutter, et qui parviennent au client de destination sans être détériorées. Combien de fois nous sommes-nous fâchés pour des questions d'emballage! En général, les Français emballent mal. Et alors ce sont des pertes considé-

rables de marchandises et des pertes irréparables de clientèle. Nos expériences répétées d'emballage n'eurent pas seulement pour but de sauvegarder la marchandise. Il est un autre souci qu'il faut avoir, extrêmement important : des flacons et des boîtes se vendent beaucoup s'ils sont d'une certaine couleur ou d'une certaine forme, et très peu si la forme ou la couleur ne plaisent pas, même s'ils renferment exactement les mêmes produits. Le goût du Guatemala n'est pas le même que celui de la Jamaïque. L'étiquetage qui plaît en Chine n'est pas celui qu'il faut à Bornéo.

— Quel intérêt auraient ces maisons françaises à vous donner leur monopole?

— Nous ne travaillons pas nous-mêmes pour l'exportation; nous ne vendons qu'aux exportateurs européens, dont nous ne sommes que les intermédiaires avec les fabriques; nous avons intérêt à faire connaître et à imposer nos articles dans toutes les grandes maisons d'exportation de l'Europe : c'est donc aussi l'intérêt des marques qui nous donnent le monopole de leur représentation.

« Quatorze ans, me répétait le patron allemand, quatorze ans de travail et d'efforts pour réaliser cela!... On ne le croirait pas, n'est-ce pas? »

Quand je partis, je me croisais avec les élèves d'une école de commerce de Leipzig qui venaient se faire expliquer comme moi l'utilité et le fonctionnement de ce comptoir.

La maison publie en quatre langues un catalogue (allemand, anglais, espagnol et portugais) comprenant tous les articles importants de l'industrie alimentaire avec l'indication de plusieurs douzaines d'emballages différents. Sur ces catalogues destinés

aux maisons d'exportation, ne figurent ni le nom de la maison hambourgeoise, ni l'adresse des fabricants de produits, afin que les exportateurs puissent les soumettre à leurs clients sous leur propre nom.

Pourquoi ne se sert-on pas en France de ce « catalogue neutre », si utile, si précieux au commerce allemand? Vous savez ce que c'est? J'y insiste : un catalogue spécial ne contenant aucune indication de fabrique, de provenance, de prix même, que le fabricant joint en grand nombre à son catalogue ordinaire et qu'il adresse à tous les exportateurs. Cette « neutralité » en permet l'envoi outre-mer sans courir le risque que le client cherche, en s'adressant directement au fabricant, à s'affranchir de l'intermédiaire de la maison d'exportation qui s'offre à le servir. On voit l'avantage indiscutable de ce morceau de papier. Les fabricants n'ont rien à perdre à le répandre parmi tous les exportateurs, agents commissionnaires, courtiers. Au contraire. Pourquoi n'en usons-nous pas, ou si rarement? Je l'ai demandé à des compatriotes. — Vous l'expliquer, ce serait faire, m'ont-ils répondu, tout le procès de notre esprit commercial, de notre routine, de notre incurie ou de notre avarice. Incompréhension, peut-être aussi, du commerçant qui n'envisage que sa réclame personnelle, et ne veut rien risquer sans certitude de profit immédiat.



Nous avons étudié l'organisation *sur place* du commerce d'importation et d'exportation.

Mais il faut vendre et placer au dehors.

Les succursales lointaines sont fondées, les voya-

geurs *font leur métier. Les* grandes maisons d'exportation *fonctionnent, c'est* parfait. Mais les commissionnaires *constituent la* majorité du négoce de Hambourg, et *tout le* monde ne peut fonder des comptoirs, entretenir à ses frais des voyageurs qui coûtent fort cher. Il faut néanmoins avoir des relations outre-mer, ne faire d'offres qu'à bon escient, frapper à la bonne porte pour éviter de tomber sur la concurrence.

A qui s'adressera-t-on? Au *Meiers Adressbuch*, au livre d'adresses de Meier. Ce livre indique, dans la première partie, le nom des exportateurs de toutes les grandes villes allemandes, anglaises, françaises, belges, suisses, hongroises, norvégiennes, danoises, italiennes, portugaises, etc., avec l'énumération des articles qu'ils exportent et des pays qu'ils recherchent. Dans la seconde partie, vous trouvez les maisons d'outre-mer avec leurs correspondants et acheteurs en Europe.

— Vous voyez d'ici le bénéfice à retirer de ces informations par les commissionnaires, fabricants, vendeurs, transitaires, etc. Exemple : Je suis commissionnaire et je désire me faire des relations outre-mer. Je vois immédiatement dans cette seconde partie du livre les places prises et les places à prendre. Ainsi, je remarque à Shanghaï une firme qui a un correspondant à Hambourg, ville que j'habite : rien à faire. Mais voici une maison qui est la succursale à Shanghaï d'une maison de Londres. Je fais mes offres à cette dernière pour les articles allemands dont elle peut avoir besoin dans sa succursale de Chine et le placement en Allemagne des articles chinois qu'elle importe.

« Vous trouvez dans le Meier une foule de combinaisons semblables. »

HAMBOURG

(SUITE)

L'APPUI DES BANQUES — LES FRAUDES ET LE PORT FRANC

Vues sur les causes du succès du commerce hambourgeois. — Mouvement-migrateur. — L'appui des banques. — De l'argent bien placé. — Ingénieuses manipulations du port franc. — Les vins et les cognacs français sont-ils frelatés ? — Le consul général de France dit que ncn. — L'exception confirme la règle. — L'apprentissage. — L'éducation des surnuméraires. — Un consul français réfractaire au téléphone.

L'aimable spécialiste qui m'explique toutes ces choses compliquées, arides, et pourtant si intéressantes, veut bien me donner une consultation supplémentaire sur les causes de la réussite du commerce hambourgeois.

— Ce qui contribua, me dit-il, à la réussite du commerce d'exportation qui fait de Hambourg une place à la fois énorme et un peu camelote, c'est cette charte heureuse de liberté qui a survécu à toutes les aventures politiques, c'est aussi l'émigration alle-

mande, et l'assaut des commis-voyageurs à la conquête des autres continents, l'organisation sagace, l'esprit d'ordre et de méthode, de ténacité, la nécessité même de vivre et enfin l'appui des banques...

— Je vous arrête ici, fis-je. Un de mes compatriotes m'a assuré que les banques ne sont absolument pour rien dans le progrès des affaires hambourgeoises et qu'en tout cas ce n'est pas avec leur appui que le commerce prospère...

— Je suis d'un avis tout à fait opposé. Il se passe à Hambourg ce qui se passe dans toutes les villes industrielles ou commerçantes d'Allemagne, dont plusieurs ne doivent même leur prospérité qu'à l'appui des banques. S'il y a à Hambourg bon nombre de maisons d'exportation riches, il s'en trouve une quantité égale ne vivant que de maigres capitaux, mais soutenues par les banques qui, comme garantie, se contentent d'une honnêteté et d'une capacité reconnues, qualités considérées, en France, à ce point de vue, comme équivalant à zéro. L'ouverture d'un crédit de banque est aisée, les avances de marchandises sont facilement obtenues et à des conditions très douces.

— Très douces? Voilà ce que l'on pourrait peut-être discuter...

— Vous avez raison. Et peut-être vais-je ici me trouver d'accord avec votre compatriote. A un Français, les conditions des banques germaniques paraissent abusives. Les Allemands, eux, pour qui l'argent fut rare jusqu'à présent, sont enchantés qu'on les leur offre.

« En tout cas, les voici : la banque que vous sollicitez suit de près vos affaires, exige de ce fait que vous

travailliez exclusivement par son intermédiaire. Il n'est pas permis, en effet, d'user comme en France du système des deux banques : vos papiers à l'escompte, vos traites documentaires, tout doit passer chez elle, de sorte qu'elle exerce sur vos affaires un contrôle fort juste. Faisons un parallèle pour mieux m'expliquer. Prenons deux banques particulières par actions, le Crédit lyonnais, la Deutsche Bank. Toutes deux se livreront avec la même activité aux opérations classiques de lancement d'actions, escompte de papiers, achat et vente de titres, encaissement de coupons, locations de coffres-forts, mais la banque française ne fera que très difficilement ou même pas du tout des avances sur warrants, des acceptations documentaires de marchandises en consignation, à moins que vous n'ayez chez elle en dépôt une somme équivalente à l'avance. Et, dans ce cas, vous n'avez pas besoin de ses services. Je dois dire que les banques anglaises du même genre ne se livrent pas non plus à cette sorte d'opérations qui restent le monopole des banques à raisons sociales privées, lesquelles, d'ailleurs, ne s'y prêtent pas volontiers.

« Donc vous êtes en compte courant avec la Deutsche Bank, chez laquelle vous avez un capital liquide minime, disons 10,000 marks. Une maison du Guatemala est disposée à vous adresser des cafés en consignation moyennant une avance de 75 p. 100 de la valeur présumée de la marchandise. Mais pour négocier sa traite, la maison du Guatemala demande à la tirer sur une banque bien connue qui permette de suite l'escompte du papier. Vous demandez à la Deutsche Bank de vous ouvrir un crédit de 50,000 marks en lui expliquant pour quel besoin : ce crédit vous

est accordé, la banque gardera le connaissement du navire, fera mettre, si nécessaire, la marchandise en magasin dans le port franc, et tiendra le warrant (c'est-à-dire le café) à votre disposition pour toutes opérations de vente, d'échantillonnage, etc.

« Voici donc une banque qui, moyennant ces garanties, a permis à un homme qu'elle savait sérieux, mais qui n'avait que 12,500 francs de dépôt chez elle, de faire une affaire d'une importance quintuple. La vente des cafés une fois effectuée dans le port franc de Hambourg, vous faites verser à la banque par votre acheteur le montant de la facture — et c'est fini.

— Mais à quelles conditions cette grande banque se prête-t-elle à ces combinaisons?

— Voici. Elle accepte, avec connaissement à l'appui (c'est-à-dire le papier qui la rend propriétaire du chargement du navire), les traites tirées sur elle à vue, à trente jours, à trois mois, etc. Si la régularisation de la vente a lieu dans le mois, sa commission est de 1/4 p. 100; si c'est dans un délai de trois mois, c'est 1/2 p. 100. En outre, pour encaisser la facture de votre client, elle prend 1/8 p. 100. Les intérêts pour traite à vue se payent au cours de la Reichsbank, plus 1 p. 100.

« Que dans certains cas spéciaux on vous demande des garanties sérieuses, cela se comprend aisément; que les conditions ci-dessus vous paraissent un peu dures, je le comprends aussi, si je songe que les intérêts sont au moins de 6 p. 100. Mais qu'importe cela au commerçant hambourgeois qui fait supporter ces frais au correspondant américain ou les noie avec ingéniosité dans le prix de vente? Il a, et c'est l'important, un

instrument à sa disposition, qui lui permet de quintupler son chiffre d'affaires, de s'étendre et de devenir quelqu'un. »

Il est donc absolument indéniable que les banques allemandes comprennent mieux que leurs sœurs françaises leur rôle vis-à-vis du commerce. A quoi bon ces agglomérations de millions si elles ne doivent servir qu'à des opérations qui n'apportent aucun élément nouveau à la prospérité des affaires? Les banques allemandes et le commerce allemand, on peut le répéter, ne font qu'un seul corps, et ce qui le prouve, en dernier lieu, c'est l'établissement de nombreuses succursales financières d'Allemagne dans l'Amérique du Sud, au Japon, en Chine, et dans tout l'Orient.



L'affolante concurrence de Hambourg entre ces mille activités dirigées vers le même objectif, le négoce, surexcite les intelligences, les imaginations et les initiatives jusqu'au suprême degré. Ce fameux port franc, qui rend, d'autre part, tant de services, sert de louche laboratoire à toutes les mixtures, transformations, combinaisons possibles. C'est là qu'on ôte la coque des noisettes pour éviter de payer les droits de douane sur la partie non comestible du fruit (car c'est au poids que ces droits sont payés), qu'on retire de leurs boîtes les ananas arrivés en conserve de Singapour pour les mettre en fûts (car le taux de douane n'est que de 4 marks au lieu de 60 !), sauf à les remettre en boîtes avec un nouvel étique-

tage après leur entrée en Allemagne[1]. C'est là aussi que se prépare la chimie des alcools et des vins dont on inonde les cinq parties du monde.

Nous avons cru longtemps en France que cette fraude et cette chimie étaient faites à nos dépens, et que nos bordeaux, nos champagnes, nos cognacs se multipliaient à miracle grâce aux Faust du port franc, puis se lançaient sous les étiquettes françaises dans la circulation mondiale. Or, M. Jules Lefaivre, notre consul général à Hambourg, proteste contre ces bruits. Il m'a même prié, dans l'intérêt de la vérité, de les démentir formellement.

Selon lui, dans son ensemble, le commerce de Hambourg est absolument honnête, et s'il y eut autrefois, dans les caves du port franc, des laboratoires frauduleux, ils ont disparu, à l'exception d'un seul, bien connu de tous et dont on sait parfaitement les pratiques. Il est beaucoup plus vrai, au contraire, que les meilleurs vins français se trouvent à Hambourg. En voici la raison. Des maisons hambourgeoises achètent les récoltes entières des grands vignobles médocais, et, dernièrement, elles sont encore allées plus loin, elles ont acheté les propriétés et les châteaux eux-mêmes !

— Que sont les fraudes du port franc à côté de ce qui se passe dans l'Amérique du Sud, me dit M. Lefaivre; au Chili, par exemple, où on collectionne toutes les vieilles bouteilles à champagne qu'on remplit de cidre fermentescible mélangé de vin blanc et de sucre candi, et qu'on vend pour nos premières marques

1. Le séjour des fruits en fût est de quatre à cinq jours, et comme ils baignent dans leur jus ils ne subissent aucune détérioration.

d'Épernay et de Reims. Au lieu de Clicquot, on écrit Cliquot sur les étiquettes, et le tour est joué. En Allemagne, on punit sévèrement l'intention de tromper. Là-bas, au contraire, les contrefacteurs sont protégés par les lois. L'indigène a toujours raison près des tribunaux contre ceux qui poursuivent ses fraudes. Cela s'appelle « défendre l'industrie nationale ».

J'ai bien entendu pourtant, un soir, au Færhaus, raconter par un aimable Hambourgeois, ancien employé dans une maison de commission du port franc, qu'on y fabriquait du champagne à 1 fr. 25 la bouteille, du bordeaux à 60 pfennigs rendu, du cognac, du rhum, de l'anisette à *seize* centimes le litre, le tout franco à bord, escompte 3 p. 100, et des bonbonnes de chianti, de vermout, de porto, de genièvre, à des prix dérisoires.

— Mais c'est pour les nègres! ajoutait le narrateur. Quant aux vins français destinés à la consommation allemande, vous ne nous trouvez pas assez barbares pour les défigurer... En tout cas, pas plus qu'à Bordeaux même!

Car il paraît que certaines maisons de Bordeaux se prêtent à des manipulations de ce genre, envoient même au port franc leurs étiquettes et leurs estampes.

⁂

La concurrence déchaînée, sans limites possibles, a fini par produire un cumul des affaires qui, peu à peu, est devenu la règle générale. On est à la fois agent, courtier, acheteur, vendeur, sans que nul ne s'étonne ni ne s'émeuve des conflits possibles d'inté-

rêts. La compagnie de navigation Wœrmann a, à côté d'elle, la maison C. Wœrmann avec ses comptoirs sur toute la côte d'Afrique. La compagnie Freitas, qui possédait la ligne du Brésil acquise récemment par la *Hamburg-Amerika*, a son bel édifice de la Ferdinandstrasse divisé en plusieurs départements : transit, armement, courtage maritime, export, import. La concurrence a fait baisser tous les prix. Il faut avoir plusieurs cordes à son arc, si l'on veut vivre. Songez qu'on effectue le transit d'un wagon de 10,000 kilos de cotons pour 3 francs[1] !

Le bénéfice de ces affaires ne permet pas aux maisons de payer richement leur personnel. Aussi les volontaires (ceux qui veulent réellement travailler) sont-ils accueillis avec empressement, et multiplie-t-on dans les bureaux les « lehrlings », c'est-à-dire les apprentis qui n'ont comme rétribution, pendant le temps de leur apprentissage, que 145 francs la première année, 290 francs la deuxième année, 435 francs la troisième. Ils deviennent alors commis. Les règlements de la cité obligent les chefs d'établissement à leur donner connaissance de tout ce qui concerne leur commerce, pratique, théorie, tenue de livres, et à leur permettre de quitter le bureau deux fois la semaine à certaines heures pour suivre un cours quelconque, se perfectionner dans une langue, etc., etc.

Je rapproche de cette organisation d'informations

1. Je me suis informé. En France, un transitaire refuserait de travailler à ces prix et demanderait au moins 1 franc par 1,000 kilogrammes, soit 10 francs par wagon. Ce travail comprend la surveillance du débarquement, de la mise sur wagons et la rédaction de la lettre de voiture.

commerciales cette simple réponse que me fit un jour un consul français de l'une des plus grandes villes de l'Allemagne, à qui je demandai de me prêter son téléphone :

— Mon téléphone? Mais je n'ai pas le téléphone!

— Vous n'avez pas le téléphone? Vous êtes le seul dans la ville!

— Aussi, suis-je relativement tranquille... Ah! si j'avais le téléphone!... Il faudrait que toute la journée j'y sois suspendu, pour répondre à Pierre et à Jacques... Ah! non!

— Mais, me permis-je de dire, ce serait la preuve de son utilité...

— Son utilité... Pour me demander le prix du tarif de douane d'un wagon de ceci, d'un wagon de cela... Je n'en finirais pas... Non, monsieur, conclut-il d'un ton à la fois comique et sarcastique.

Mais une réflexion lui traversa soudain l'esprit, et il reprit :

— D'ailleurs, je n'ai pas le moyen de me payer le téléphone. Et je serais bien bête de dépenser à cette chose inutile et encombrante les maigres appointements que me sert la République.

Déjà à San-Francisco, le consul de France, qui se trouvait dans le même cas, m'avait fait la même réponse...

HAMBOURG

(SUITE)

CONVERSATIONS SUR LES AFFAIRES

Psychologie comparative de l'Allemand et du Français. — Nos procédés empiriques. — Activité allemande dans tous les domaines d'affaires. — Usines de fer aux bords de la mer. — Un Danois sévère pour nos armateurs. — L'étude des langues. — Le jeune Turc et M. Marcel Dubois. — Les commerçants allemands et les écoles françaises d'Orient. — Systématisation de l'enseignement commercial. — Le snobisme anglais battu en Asie par la simple activité de l'employé germanique. — Tristes exemples de notre incurie nationale. — Peignes, oignons, poêles économiques. — Mutualité des employés allemands. — Ce qu'un propriétaire de vignobles appelle se déplacer. — Nous parlons trop. — Administrateurs bavards. — Commerçants honteux. — Défaut d'initiative. — Ce qu'il faudrait faire.

Fidèle à mon habitude, j'ai voulu profiter de mon séjour dans un grand centre pour demander aux principaux grands commerçants de la Hanse la critique des mœurs commerciales de nos compatriotes.

Voulant donner à ce chapitre une portée plus vaste, j'y ai joint les observations générales et de détail que

j'ai pu recueillir de la bouche de nos consuls, leurs plaintes au sujet de l'inertie et de l'indifférence de nos compatriotes devant leurs efforts, et quelques-uns de leurs vœux.

Car je voudrais pouvoir répondre avec quelque clarté à cette question passionnante pour tout Français averti de ce qui se passe hors de nos frontières :

Comment ce peuple pauvre, composé, il y a cinquante ans, de petits boutiquiers, de fonctionnaires, de paysans sordides et de hobereaux misérables, vivant sur un sol infertile, est-il arrivé, en si peu de temps, à battre la riche France sur le terrain économique et, bientôt, l'orgueilleuse Angleterre elle-même, dans ses monopoles jusqu'ici incontestés?

Les Allemands ne sont pourtant ni extrêmement intelligents, ni très actifs, ni particulièrement doués pour le commerce. Ils sont lourds, lents, dogmatiques, pédants, ils se reprochent à eux-mêmes que leur peuple manque d'initiative...

Je compare à ces défauts les qualités de notre race : l'intelligence vive et claire, notre entrain, l'habileté de nos ouvriers, leur ingéniosité, notre richesse, la réputation séculaire des produits de la fabrication française, la fécondité enviée de notre terre, l'admirable situation physique de la France...

Et je me dis que c'est plutôt nos défauts et leurs qualités qu'il faudrait comparer pour comprendre : notre mobilité, notre peu de persévérance, leur esprit de suite, leur ténacité; leur sérieux, notre légèreté; le sens voluptueux que nous avons de la vie, leur sentiment du devoir; notre indifférence des choses générales qui intéressent le pays, leur instinct solidaire; notre combativité vaine, le réalisme de tous leurs

efforts; notre manque d'ordre, notre anarchie, leur don d'organisation, leur discipline.

Mais, dans le domaine des affaires, par quoi se sont traduites ces différences? Il faudrait jeter un peu de lumière là-dessus.

M. X... me dit :

— Vous cherchez en France les raisons de la stagnation des affaires et vous vous en prenez à votre marine marchande, vous croyez que vous n'avez pas assez de bateaux, vous donnez 45 millions de primes à la construction, à la navigation, etc., etc. A mon sens, vous commencez par la fin. Ayez d'abord beaucoup de produits à apporter chez vous, beaucoup de produits à vendre outre-mer, et les bateaux se construiront tout seuls, et vous n'aurez pas besoin de donner d'argent aux chantiers de construction ni aux armateurs.

Je répondis, exprès pour le faire parler :

— La question est justement là. Pourquoi voulez-vous que nous allions chercher des produits dont nous n'avons pas besoin, puisque notre sol nous fournit presque tout le nécessaire, et comment pourrions-nous produire industriellement plus que nous ne produisons, concurrencés que nous sommes par des pays miniers comme l'Amérique, l'Angleterre et l'Allemagne qui, ayant le charbon à bon compte, peuvent usiner le fer, fabriquer les machines à de meilleures conditions que nous?...

— D'abord, dit-il, êtes-vous sûr qu'il serait impossible de créer dans le Nord et le Pas-de-Calais, près des mines de houille, beaucoup plus d'usines de fer qu'il n'en existe? En forçant la production de ces mines, ne trouverait-on pas de quoi alimenter en

charbon quelques autres forges de l'importance du Creusot? Vous êtes riches, les capitaux abondent chez vous, vous pouvez produire, sinon de quoi concurrencer toutes les industries métallurgiques du monde, du moins vous passer des machines des autres. Nous avons, il est vrai, à l'heure qu'il est, une grande avance sur vous et même sur l'Angleterre. Mais il y a trente ans nous ne l'avions pas! Qui a empêché vos initiatives et vos progrès? Demandez-vous-le plutôt que de vous plaindre... Et si dans quelques années la Belgique vous dépasse, quelle excuse aurez-vous?

« Supposons que vous n'ayez pas assez de charbon ni de minerai de fer — vous qui possédez en Lorraine des gisements magnifiques que vous laissez même acheter par vos concurrents allemands, soit dit par parenthèse... Est-ce vraiment une raison pour ne pas lutter? Il y a un port sur la Baltique, Stettin, qui n'est pas entouré de mines de charbon ni de fer, et où l'on a installé des usines de fer et d'acier, avec le charbon anglais, le minerai de Suède et d'Espagne, et qui vont lutter avec les aciéries de Westphalie et de la Province Rhénane. Or, le charbon anglais ou le charbon allemand, le minerai de fer, transportés par bateaux dans un de vos innombrables ports de la Manche ou de l'Océan, ne coûteraient pas plus cher aux capitalistes français qu'aux capitalistes de Stettin. Pourquoi ne fondez-vous donc pas en France autant d'usines de fer et d'acier qu'en Allemagne ou qu'en Angleterre? Nous exportons pour 370 millions de machines, que n'en faites-vous autant? L'Allemagne fabrique 600,000 tonnes de rails annuellement, dont les deux tiers sont exportés. Et vous? Pourquoi

laissez-vous l'Angleterre construire chaque année tant de centaines de navires de fer, pourquoi n'avez-vous pas plus de chantiers de construction? Pourquoi nous, les Allemands, vendons-nous des rails au Chili, à l'Argentine, cette Argentine qui vous tend les bras et avec qui nous faisons 500 millions d'affaires par an?

« Et la laine et le coton? Pourquoi n'avez-vous pas plus de filatures, de tissages, etc.? Vous craignez de ne pouvoir écouler vos produits? Et l'outre-mer? Et l'Amérique du Sud, et l'Extrême-Orient, et l'Afrique, et l'Océanie? L'Allemagne exporte par an 450 millions d'étoffes de coton, 375 millions d'étoffes de laine. Et nous augmentons chaque année notre production. Pourquoi ne nous prenez-vous pas notre clientèle? Le coton vous revient-il plus cher qu'à nous?

« Nous exportons 125 millions de peaux. Est-ce que vous croyez que ce sont les nôtres? Ce sont des peaux que nous importons d'abord de Russie et de l'Argentine, que nous travaillons et que nous revendons sur tous les marchés européens. Voulez-vous me dire pourquoi vous n'en faites pas autant? Vous avez des colonies d'une richesse en riz extravagante, que vous pourriez encore augmenter. Pourquoi n'avez-vous pas une flottille de voiliers qui iraient le chercher, vous l'apporteraient et le distribueraient ensuite jusqu'en Amérique, comme on le fait à Brême et à Hambourg?

« Pourquoi n'est-ce pas vous qui vendez en Russie les milliers de balles de café qu'on y consomme?

« Par quel miracle expédions-nous 16 millions de francs de pianos à l'Angleterre, 2 millions à l'Argen-

tine, 6 millions à l'Australie du Sud, 1 million au Brésil, 1 million à l'Italie, en Finlande, etc. ? Ce n'est pas qu'ils soient pourtant meilleurs que d'autres ! Qu'est-ce que cela prouve donc? Qu'il y a parmi les fabricants de pianos allemands des gens extrêmement entreprenants et actifs, pas autre chose !

« Je pourrais continuer cette démonstration pendant des heures, me dit M. X... Ce n'est pas utile, je pense. Vous m'avez compris.

« Je vous entends. Vous dites qu'il faut une clientèle énorme à une pareille activité. Certes. Et il faut l'aller trouver, car elle ne vient plus à vous, comme autrefois. Les Français bougent-ils? Vos commerçants, vos industriels, se sont-ils rendu compte des ressources de ces pays lointains? Tous les négociants de Hambourg ont visité, qui l'Australie, qui le Brésil, qui le Venezuela, qui les États-Unis, qui les Iles. Avez-vous fondé solidement, comme les Anglais et comme nous, sur toutes les côtes, des comptoirs, des filiales qui correspondent elles-mêmes avec des centaines de petites maisons de l'intérieur et qui drainent à votre profit toutes les commandes? Je ne le crois pas. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

« Ceci, je ne pourrais vous le dire... »

Ainsi parla M. X...



M. Y... — Danois d'origine — rectifia une partie des théories de M. X... :

— Il n'est pas du tout utile pour un pays d'avoir des marchandises à vendre pour que sa marine soit prospère. Car, à ce compte, la Russie, l'Argentine, la

Chine, les États-Unis, qui débordent de céréales, auraient les premières flottes marchandes du monde, ce qui n'est pas le cas. Par contre, la Norvège, le Danemark, la Hollande, l'Espagne, la Grèce, n'auraient que des flottes minimes, ce qui n'est pas le cas non plus, bien au contraire ! On peut donc dire, d'une façon générale, que la nationalité des marchandises n'a rien à faire avec la nationalité des navires qui les portent. Cette règle, vraie actuellement, sera un jour contredite. Le protectionnisme à outrance — et fatal — imposera de lourdes charges aux pavillons étrangers, quand les nations seront assez fortes pour être maîtresses chez elles : ce sera un retour au fameux Blocus continental de Napoléon. Mais nous n'en sommes pas là encore...

« En attendant, ce qu'il faut pour avoir une marine, ce sont des capitaux, et des hommes ; le reste vient tout seul : des capitaux pour construire des navires, des docks, et tout l'outillage moderne des ports ; des hommes pour entreprendre. Or, vous n'avez, en France, en ce moment, ni argent, ni hommes.

« J'ai l'air de faire du paradoxe ?

« Pas d'argent, au pays des bas de laine ?

« Non, pas de cet argent hardi, utile, fécond, qui consent à s'aventurer sur mer. Pas d'hommes. C'est-à-dire pas d'état-major d'armateurs, de courtiers maritimes qui, par leurs capacités éprouvées, leur intelligence des affaires, leur esprit d'initiative, leur prestige, en somme, attireraient les capitaux. Or, si vous n'avez pas cela, vous n'avez rien. Un grand orateur a dit : « Ne regrettez pas l'argent, ce n'est pas « lui qui fait les hommes, mais les hommes qui le « font. »

« Commencez donc par former des hommes. Car toutes les lois que votre Parlement pourra voter ne serviront de rien. »

⁂

Voici comment parla M. Z... :

— Les industriels français manquent d'initiative. Vous avez des avantages énormes dont vous ne savez pas tirer parti. Ainsi, s'il est une branche de la consommation mondiale dont la France soit encore maîtresse absolue, c'est la mode! Si là, au moins, vous profitiez de votre indiscutable suprématie!...

« Voyez ce qui se passe à Paris dans les grandes chapelleries pour dames. Tous les ans, des commis-voyageurs allemands vont les visiter, leur achètent, au maximum, une centaine de formes de chapeaux qu'ils payent mettons 100 francs la pièce. Les maisons allemandes en font alors confectionner par vingtaines de mille, d'après ces modèles que vous leur avez livrés pour ainsi dire gratuitement! Les fabricants français devraient refuser de vendre ces formes, et, l'heure des changements venue, envoyer des voyageurs en Allemagne et dans tous les pays d'Europe *montrer* ces modèles et en vendre avec leurs propres fournitures, rubans, fleurs, plumes, etc. Ce serait peut-être un peu dur au début, car vous avez pris de mauvaises habitudes et nos marchands se mettraient à fabriquer vos formes en les imitant, mais vous pourriez toujours les devancer, puisque la mode part de Paris et non d'ailleurs. Il y aurait mille moyens de lutter. L'a-t-on jamais essayé chez vous?

« Ce que je vous dis des chapeaux, je vous le dis

aussi des articles de confection pour dames. Pourquoi Berlin et Breslau ont-ils aujourd'hui supplanté Paris dans ce commerce considérable? Parce que Paris vend à Berlin ses modèles que celui-ci reproduit ensuite par centaines de milliers d'exemplaires vendus non seulement en Allemagne, ce qui, au pis aller, se comprendrait encore, mais dans les pays d'outre-mer. Du Pérou arrivent à Berlin, dans des maisons que je connais, des commandes de 150,000 marks... Pourquoi? Je le sais. Parce que les Français ne fournissent pas assez vite, qu'ils demandent cinq ou six mois pour des fournitures que les Allemands livrent en trois mois ou en deux.

— Comment font-ils?

— Ils s'organisent mieux, voilà tout. Ils multiplient leurs débouchés, ce qui leur permet d'employer un plus grand nombre d'ouvriers toute l'année... Pour trouver ces débouchés, il faut se remuer, naturellement, envoyer des gens actifs tous les ans dans tous les pays d'outre-mer, installer des représentants, etc., etc. Au lieu de cela, que se passe-t-il chez vous? Je l'ignore. Ce que je sais mieux, c'est ce que font tous mes compatriotes, qui n'est pas bien difficile. »

⁂

Un consul français me parla ainsi des Allemands :

— Voyez comment procède l'Allemand. Ses consuls le servent, mais ils n'attendent pas après lui. Des commis-voyageurs sont allés en Roumanie, l'année dernière. Ils ont rapporté des échantillons d'une foule d'objets en usage, avec l'indication de leurs prix. Cette

année, ils y retournent avec des imitations des mêmes articles, qu'ils offrent aux marchands à des prix plus bas que les autres. Figurez-vous que tous les industriels et tous les gros commerçants allemands font la même chose dans tous les pays du monde, et étonnez-vous que l'Allemagne prospère.

« En Orient surtout, son activité est prodigieuse. Et voici une anecdote assez piquante qu'on m'a racontée sur le parti qu'ils tirent des écoles françaises d'Orient.

« Quand M. Marcel Dubois, le grand géographe, alla en Turquie et en Asie Mineure fonder les Alliances françaises, il rencontra par hasard, dans les rues de Constantinople ou de Smyrne, un jeune homme parlant français. Ravi de sa découverte, il lui demande :

« — Vous avez donc fréquenté les écoles françaises?

« — Oui, répondit l'indigène, et cela m'a beaucoup servi. Aujourd'hui, je gagne bien ma vie. Je suis représentant d'une maison de commerce allemande...

« Voilà! Les écoles françaises servaient finalement les intérêts du négoce allemand.

« Commercialement parlant, l'Allemand s'internationalise plus aisément que le Français. De même que sa souplesse en fait, au bout de peu d'années, un bon Américain, un bon Vénézuélien, un Brésilien convaincu, il devient très vite un bon chef de maison anglaise ou chinoise, fidèle et zélé, si on a su l'intéresser selon son mérite. Voyez en Extrême-Orient, les firmes des maisons anglaises sont pleines de noms allemands. Et, à côté, une quantité de maisons allemandes. Des noms français, il en existe relativement très peu, même dans vos propres colonies. On ne

s'expatrie pas de chez vous. Peut-être s'y sent-on trop bien. C'était l'avis de M. Henri Germain, cet homme remarquable que j'ai connu, qui se plaignait du mal qu'on a pour faire sortir un Français de chez lui.

« Leurs commis sont plus instruits de la matière commerciale que ceux de France où l'apprentissage n'existe pas. Ici, on fait deux ou trois ans de stage vrai, pendant lesquels le jeune homme travaille, apprend, observe. Dans les bureaux français, on emploie l'apprenti à faire des courses et à copier les lettres, ce qui lui retire l'envie de s'instruire, s'il l'avait. Interrogez les jeunes gens que leurs parents envoient de France en Allemagne pour apprendre la langue, dit-on. Ils ont dix-sept ou dix-huit ans et ne savent encore rien du commerce! D'ailleurs, dès la frontière passée, la plupart ne pensent qu'à faire du bruit dans les cafés et à courir les filles.

« Les écoles servent beaucoup l'essor allemand. L'idée des maîtres et des programmes d'études sociales, c'est la systématisation du génie commercial. On marche ici vers l'organisation idéale du travail, souci de chacun. Les meilleurs esprits de la nation vont aux affaires. Voilà pourquoi le peuple allemand est si facile à gouverner : il suffit de lui faire une politique d'intérêts. Le pouvoir le sait. L'Empereur, au fond, ne craint pas les socialistes. Il laisse croire le contraire, de temps en temps, pour stimuler le loyalisme des classes fidèles. Mais il sait que le parti social-démocrate est arrivé à son maximum.

« L'Allemand qui s'expatrie est travailleur et résiste au snobisme. Le commerçant anglais, même le simple représentant d'une maison anglaise dans l'Inde ou l'Extrême-Orient, tient à être un « gentleman »

qui ferme ses bureaux à onze heures, change trois fois par jour de vêtements, le matin au bureau, à cinq heures pour le tennis, à huit heures pour le dîner. Il fut trop longtemps le seul maître et s'est enrichi comme il l'a voulu. L'Allemand, plus modeste, ou moins snob, peut se contenter de moins et consent à travailler davantage. Le « gentleman » anglais a considéré jusqu'à présent ce concurrent, à qui le smoking est inconnu, comme un employé. Il doit commencer à le voir d'un autre œil... »

⁂

— En regard de l'activité, de l'initiative germaniques, voulez-vous, me dit un autre de nos consuls, que je vous montre où nous en sommes chez nous?

« Il existe en France une commune — je ne dirai pas son nom, elle se reconnaîtra d'elle-même, — où depuis quarante ans se fabriquent les peignes de buffle. C'est là que s'alimente le commerce français, c'est là que les Allemands se fournissaient, depuis toujours. Dans un autre département, se trouve une fabrique de peignes en celluloïd qui produisait aussi des articles d'un prix raisonnable et luttait avec succès contre la concurrence allemande. On compte là 100 fabriques et 2,500 ouvriers, affaire importante et qui vaut qu'on s'en occupe.

« Mais, d'année en année, les Allemands se détachent de ces producteurs français. Pourquoi? Parce que, dans ces deux centres si longtemps prospères, à chaque demande de produits nouveaux on leur répond : « Nous n'avons que ce genre,

nous ne faisons pas autre chose ! » Depuis trente ou quarante ans les dessins, les modèles sont restés les mêmes, ou presque, malgré les prières réitérées des acheteurs réclamant de nouveaux modèles. Alors d'autres centres se sont constitués en Allemagne, pour lutter; ils font mieux, présentent leur marchandise dans des emballages plus propres, plus soignés, et, surtout, répondent au vœu des clients. La routine, la néfaste routine, somnolente et satisfaite de soi, dont nous nous vantons sous le nom de tradition, voilà donc le mal qui nous tue.

« Nous ne sommes pas seuls à souffrir de ce travers : les Anglais se voient actuellement bien punis de leur entêtement à vouloir imposer les marchandises de leur goût au lieu de se plier à celui des clients qu'ils recherchent. Cependant on ne trouverait pas partout un marchand d'huile d'olive comme celui de Marseille qu'une maison allemande s'est vue forcée de quitter parce qu'il se refusait à fournir une huile ayant conservé le goût du fruit.

« — Nous en avons de meilleure, répondait-il au dépositaire, et vous la préférerez.

« — Non, protestait l'autre, c'est le goût du fruit qui plaît à mes clients. Envoyez-moi celle-là.

« Il n'y consentit jamais. Et les relations cessèrent.

« Voulez-vous une histoire d'un autre genre ? Un cultivateur de Vaucluse me demande un jour de le mettre en rapport avec un marchand pour la vente de ses oignons, dont il avait, disait-il, un stock considérable. On en manquait justement par ici. Le commerçant allemand à qui je m'adressai commanda au cultivateur méridional 5 wagons, 40,000 kilos d'oignons, au prix qu'il indiquait. C'était une bonne affaire, et

surtout ce devait être l'amorce d'une suite de relations commerciales fructueuses. L'autre répondit qu'il n'en avait que 5,000 kilos, et huit jours après écrivit pour offrir les 40,000 kilos demandés, à 40 p. 100 plus cher ! Jamais plus cette maison allemande ne voulut reprendre contact avec le Vauclusien. Et cela se conçoit. De telles mœurs découragent, et je pourrais vous citer mille histoires de cette sorte qui montrent à quel point nous sommes légers en affaires, indifférents et négligents.

« Celle des poêles Cadé est plus typique encore. Il y a quelques années notre consul à Swansea (Angleterre) avait fait venir deux poêles Cadé pour le consulat. Il y brûlait un déchet de charbon revenant à 5 shillings la tonne. Le poêle ayant plu à un homme d'affaires de Swansea, celui-ci conçut le projet d'en lancer la vente en grand. Il proposa au fabricant français du poêle Cadé de faire à ses frais la publicité nécessaire, d'organiser la vente en Angleterre, l'autre n'ayant qu'à fabriquer, mais rapidement, des milliers de ses poêles. Remarquez que la maison française n'avait aucune avance à faire, aucun risque à courir, qu'il s'agissait seulement d'augmenter ses moyens de production de façon à satisfaire aux demandes qui s'annonçaient considérables. L'intéressé mit trois semaines à répondre, au bout desquelles il déclinait l'offre, déclarant que le commerce de Paris lui suffisait, qu'il ne voulait pas augmenter son outillage, etc. Le consul de France, abasourdi, mentionna le fait en quelques lignes dans son rapport annuel. Le ministre du commerce s'émut, fit faire des démarches près de l'intéressé, mais rien ne put le faire changer d'avis. Peu de temps après il vendait pour un prix dérisoire

son brevet en Angleterre à un homme qui fit fortune en très peu de temps...

« Et ne croyez pas que ce fait soit exceptionnel ! A chaque instant mes collègues les consuls se trouvent devant des faits semblables ou équivalents.

« On veut créer des attachés commerciaux comme l'Allemagne en a aux États-Unis, en Russie, à Constantinople, chargés de rechercher les bonnes pistes d'affaires, les occasions qui se montrent. C'est bien. Mais tous les consuls français vous diront qu'ils font cela depuis toujours.

« — Qu'on montre nos rapports, s'écrient-ils. Combien de fois n'avons-nous pas signalé des débouchés tout prêts à utiliser ! Ce sont les commerçants qui ne veulent pas ! La frontière passée, le Français n'est pas tranquille... Rentrera-t-il dans ses fonds?... Il tremble pour ses traites, refuse le crédit, qu'on accorde ici au contraire, comme dans tous les pays neufs, avec largesse. Au bout de quelque temps, cela ne va plus... »



On nous dit que le personnel des maisons de commerce allemandes est supérieur par les connaissances et le sérieux à celui des maisons françaises. Je m'enquis, près d'un aimable armateur de Hambourg, de quelques détails sur la vie de ses employés : que font-ils de leurs loisirs, de leurs soirées, par exemple ?

— Ils vont au café, sans doute, boire de la bière ?...

— Ne croyez pas cela ! me répondit-il. Les vieux, peut-être. Mais les jeunes apprennent des langues,

suivent des cours pour augmenter leurs connaissances. Il m'est même arrivé une aventure qu'on admettra difficilement à Paris : j'ai voulu fermer mes bureaux à sept heures au lieu de neuf heures du soir, pour donner à mon personnel un peu plus de loisir... L'un d'eux vint me trouver de la part de ses camarades pour me dire : « Si vous donnez suite à votre projet, il faudra augmenter nos appointements. Car nous allons avoir des dépenses supplémentaires que nous avons évitées jusqu'à présent : la bière et le tabac. A raison de 60 pfennigs par soirée, c'est une dépense de 18 marks par mois que vous nous imposerez. » J'ai donc, par économie, maintenu mes bureaux ouverts jusqu'à neuf heures.



La légende veut que les négociants français se déplacent peu...

Un matin, je me trouvais dans le bureau du consul général. On lui passa une carte portant un nom français, et je me retirai un instant pour lui permettre de recevoir ce visiteur. Dès que celui-ci fut parti, le consul me confia :

— Ce compatriote est un grand propriétaire de vignes d'Algérie qui vient à Hambourg pour trouver des débouchés à ses vins. Il y a, en effet, beaucoup à faire ici pour les vins d'Algérie qui peuvent prendre la place de ceux d'Italie et d'Espagne dans les coupages des vins allemands. Mais il m'a dit : « Je suis arrivé ici ce matin et je compte repartir à deux heures. — C'est un peu court, insinuai-je... Au moins, savez-vous l'allemand? — Non. »

⁂

Le chef d'une grande banque de Westphalie me fit cette remarque :

— On bavarde trop chez vous dans les bureaux d'affaires, dans les grands comme dans les petits. Nous sommes toujours étonnés, quand nous allons à Paris pour traiter une affaire, du temps perdu à « causer ». Rendez-vous est pris pour un matin à 10 heures. On se salue, on se congratule, on « cause », on entame le sujet par le plus long, comme si l'on craignait d'avoir à se décider. A partir de 11 heures et demie, les gens regardent leur montre, et il se trouve toujours quelqu'un pour s'écrier : « Ah! si on allait déjeuner, à présent? Nous discuterons mieux à table! »

« A table, la conversation roule sur toute autre chose que les affaires. Bon repas, vins exquis, café, liqueurs. La journée est perdue... C'est à recommencer.

« De même, dans vos grandes entreprises industrielles ou financières, trop d'administrateurs viennent tous les jours, passez-moi le mot, « embêter » le directeur. Les affaires quotidiennes ne regardent pas ces messieurs, ou du moins ne devraient pas les regarder. Ayez un directeur qui vous inspire confiance, deux si vous voulez, pour plus de sûreté. Mais laissez-les agir, puisqu'ils ont la compétence que vous n'avez pas et les qualités qui vous donnèrent confiance en eux. A quoi servent ces flâneurs riches, incompétents et touche-à-tout, sinon à empêcher les travailleurs de travailler?... L'Angleterre souffre du

même défaut que vous. De très bonnes affaires anglaises périclitent par l'excès de pouvoir des administrateurs, presque toujours ignorants, qui brident les initiatives du directeur et le découragent. J'ai assisté à ces duels malheureux. Un directeur avait passé un mois à étudier les mille détails d'une affaire ; il la possédait sur le bout des doigts, la trouvait bonne et allait la traiter. Un administrateur arrive, l'interroge, discute. Il prétendait savoir, sans avoir rien appris, ce que l'autre avait mis un mois à apprendre. Temps perdu. Bavardages et finalement brouille. »



— Il ne faut pas croire que tout réussisse chez nous, confessait un juriste très versé dans les questions industrielles et commerciales. Des capitaux s'engouffrent dans des tentatives trop risquées. Mais quoi... c'est la loi ordinaire des affaires. Après celles-là il en vient d'autres qui aboutissent et, finalement, le progrès est accompli, la bataille gagnée contre le concurrent.

— Ce sont les banques alors qui perdent ?

— Avec un peu de prudence, elles ne perdent pas tant que cela. En Angleterre et en Allemagne, dans les grandes entreprises financières, on est au courant de tout ce qui se passe sur la terre. Le *Lloyd*, la *Hamburg-Amerika* entretiennent des correspondants aux quatre coins de la planète, yeux ouverts sur le mouvement des affaires mondiales. Leurs directeurs font partie des grandes banques, et les grandes banques sont représentées au sein des entreprises commerciales et industrielles importantes ; M. Ballin

appartient au Conseil d'administration de la *Disconto-Gesellschaft*, de Berlin, deuxième banque d'Allemagne; là, il se met au courant des affaires financières, et il renseigne la banque sur les affaires de commerce et de navigation.

« D'ailleurs, l'union, et même la solidarité des banques, n'est pas un vain mot chez nous. Vous vous rappelez le krach de 1901, la faillite de la grande banque de Leipzig. Un instant on perdit la tête. Mais la Deutsche Bank intervint pour garantir, les autres banques suivirent son exemple, et au bout de six semaines le monde financier allemand vit qu'on pouvait sortir avec honneur de la crise désormais conjurée. »

⁂

Un autre armateur hambourgeois, des plus estimés pour la clairvoyance de son esprit, et que je questionnai, eut ce point de vue original :

— Je crois que l'une des raisons de la stagnation de vos affaires, malgré votre prospérité, je veux dire votre richesse générale, c'est que les Français se retirent trop tôt. Dès qu'un industriel arrive à cinquante ou cinquante-cinq ans, il pense à se reposer, si ce n'est pas avant; quant au petit commerçant ou au commerçant moyen, sitôt qu'il a gagné une misérable rente, il songe à la campagne et à la pêche à la ligne.

— N'est-ce pas la sagesse? N'est-on venu sur la terre que pour travailler? La vie est courte...

— Bon. Mais alors ne vous plaignez pas que des gens plus travailleurs et moins pressés de jouir vous

dépassent. Aujourd'hui, les affaires demandent de grands capitaux. L'industriel qui les possède, en se retirant pour vivre de ses rentes, diminue d'autant la richesse de son pays. De plus, l'expérience qu'il a acquise et qui lui eût permis de se risquer dans des tentatives nouvelles est inutilisée. Ses fils, moins renseignés et disposant de moindres capitaux, recommenceront ses efforts et à cinquante-cinq ans feront comme lui.



Un autre me disait :

— Chez vous, les gens dans les affaires, industriels, commerçants, financiers, ont l'air d'avoir honte de leur profession. Ils recherchent des fréquentations au-dessus d'eux, et c'est pour cela qu'ils se pressent d'abandonner leurs usines ou leurs bureaux. Chez nous, on est fier de ce qu'on est.

Je note cette remarque qui me paraît un peu vraie. Mais je note aussi qu'en Allemagne des marchands d'orge et des fabricants de produits chimiques achètent au grand-duc voisin des titres nobiliaires de 200 ou 300,000 marks.



Le directeur d'une des premières maisons d'importation de Hambourg me parla ainsi :

— Les Français passaient autrefois pour des gens hardis. Ce fut peut-être vrai de vos aventuriers, de vos grands généraux et de vos soldats à la bataille. Mais c'est tout à fait faux de vos hommes d'affaires, qui sont la circonspection, la timidité mêmes.

— N'est-ce pas, dis-je, que, riches depuis longtemps, ils connaissent mieux le prix de l'argent et souffriraient trop d'en être privés? Les peuples neufs, les matelots et, en général, les nègres, n'ont pas le sens de l'économie.

— Admettons-le, et cela expliquerait que nous autres, plus récemment enrichis, et même encore pauvres, nous n'hésitions pas à aventurer notre peu de fortune dans des risques à longue échéance. Comme ce peu d'argent ne nous suffit pas, nous préférons courir la chance d'un très gros bénéfice ou de tout perdre plutôt que de végéter jusqu'à la fin de nos jours dans la médiocrité, comme la foule de vos petits rentiers.

⁂

— Et pourtant, fis-je un soir à la fin d'un dîner où assistaient quelques-uns des plus gros commerçants de Hambourg, tout est donc vraiment si solide chez vous?

L'un d'eux me répondit :

— Pour être sincère, je crois que notre succès économique est un peu factice. Les industries qui se fondent et se développent chaque jour aident à leur réussite réciproque, et cela crée une apparence exagérée de prospérité. L'industrie a fait trop grand et surtout trop vite, la banque aussi. Elle a de l'argent, mais pas assez. La *Gazette de Francfort* (avril 1906) vient de faire baisser de plusieurs points les valeurs de banque à la Bourse de Berlin, en criant aux banques : « Vous exagérez vos crédits à l'industrie. Gare! » En France, vous n'avez pas ce danger à

craindre, ajouta ironiquement mon interlocuteur, au contraire ! Et je crois que c'est une exagération plus mauvaise que la nôtre. Aujourd'hui, dans la lutte générale des affaires, l'avantage est à celui qui met le plus d'argent sur la table. Or, la France est riche, très riche. Mais elle cache son argent dans des bas de laine et dans des titres de rente. C'est dommage pour vous, car si vous continuez, au lieu de demeurer économiquement un peuple vivace et prospère, vous ne serez plus que les usuriers du monde. Vous valez mieux que cela.

— Votre prospérité, à vous, date bien de 1870 ?

— Nous n'avons pas fait en 1871 plus d'efforts qu'en 1869 pour nous enrichir. Mais ce fut une année où notre budget se trouva plus riche de vos cinq milliards. Bien avant 1870, les Allemands étaient déjà partis pour l'Angleterre, la France, les deux Amériques, les Indes, essayant de fonder des maisons... Malheureusement on manquait d'argent. De là, le long terme qu'il nous a fallu pour devenir des concurrents sérieux.

« Il est vrai que l'argent affluant dès 1871, des Compagnies de navigation, des banques se fondèrent ou se développèrent. C'était le temps de la liberté commerciale, puisque Bismarck ne commença sa politique de protection qu'en 1879. La véritable grande date de notre expansion fut celle des traités de commerce Caprivi qui échurent l'an dernier, après avoir donné quatorze ans de prospérité colossale à l'Allemagne. Le protectionnisme est une bêtise. Nous ne sommes pas un pays agricole, cela crève les yeux, mais un pays de grande industrie et de libre commerce, puisque nous dépendons de la Russie et de

l'Autriche pour les céréales, et des États-Unis pour le porc.

— Comment expliquez-vous que ce peuple de rêveurs et d'idéalistes se soit si soudainement trouvé à point réaliste pour profiter, comme il l'a fait, des richesses que seuls créent l'industrie et le commerce?

Mon interlocuteur se mit à rire :

— L'Allemagne un peuple de rêveurs? Où prend-on cela? Parce que nous avons eu quelques grands cerveaux, quelques grands poètes le siècle dernier et que notre pauvreté nous faisait modestes, on nous appelle des rêveurs.

« Des rêveurs?

« Voyez ce que nous avons pu faire, en Prusse, de 1806 à 1813! Au temps où Gœthe chantait, nous avons relevé notre armée en moins de sept ans. On avait mal vu l'Allemagne, voilà tout. »



Après avoir interrogé cent personnes, consuls de tous pays, financiers, usiniers, négociants, fabricants, professeurs, publicistes, députés, sur ce sujet passionnant : « La Prospérité allemande et ses raisons », je crois pouvoir résumer ainsi les opinions que j'ai recueillies sur les moyens de lutter à notre tour en vue de la pacifique victoire économique :

Commencer par exiger des jeunes gens qui se destinent au commerce qu'ils apprennent les langues étrangères, même les langues secondaires, comme le portugais, le roumain; les envoyer dans les pays nouveaux, en Afrique, en Australie, à Madagascar, au Mexique, en Argentine, et dans les pays de civilisa-

tion inférieure, étudier les conditions du marché, les habitudes de crédit, les goûts, les exigences, les façons de traiter les affaires, y fonder des filiales; qu'ils reviennent en France avec des rapports, des échantillons, ayant établi des relations; se mettre alors à fabriquer, en ayant soin de ne pas imposer nos mœurs et nos préférences, mais de nous plier à celles des pays dont nous voulons capter la clientèle. Il ne faut pas s'en tenir là, il faut retourner au bout de quelques années dans ces pays, visiter les filiales, suivre l'évolution du marché.

Au lieu de cela, qu'avons-nous fait jusqu'à présent? Exactement le contraire. Ne bougeant pour ainsi dire pas de chez nous, quand les affaires nous venaient, nous les refusions parce qu'elles ne cadraient pas avec nos habitudes et nos préférences, *nos préférences à nous*, entendez bien. Faut-il donc nous étonner qu'au bout d'un siècle ou seulement d'un demi-siècle, un voisin plus avisé se soit installé partout où nous avons refusé d'aller?

Tel est le point de vue purement pratique de la solution. Il s'agit de savoir comment on arrivera à ce résultat. Nous touchons ici au point le plus délicat de la question : l'éducation du peuple et de la bourgeoisie.

C'est aux sociologues à en traiter.

LE PARADIS TERRESTRE
DE M. HAGENBECK

Le plus grand marchand de bêtes féroces du monde entier. — M. Hagenbeck. — Les éléphants aiment le gravier. — La panthère des neiges. — L'appétit des serpents de Bornéo. — Croisements inédits. — Résultats importants. — Un zoologue pratique. — Le Paradis terrestre reconstitué. — Animaux féroces en liberté. — Paysages polaires, paysages tropicaux. — 2,000 hommes font la chasse sur toute la planète pour M. Hagenbeck. — Comment on dresse les bêtes féroces. — La douceur. — Le commerce des animaux. — L'intelligence des morses. — Voulez-vous un loup pour vos enfants?

M. Hagenbeck, l'un des hommes les plus connus du monde entier, est le fameux marchand de bêtes féroces de Hambourg, qui compte parmi ses clients l'empereur d'Autriche, pour sa ménagerie de Schœnbrunn, le sultan de Turquie, l'empereur du Japon et des rajahs de l'Inde!

Par un bel après-midi de juin nous partîmes pour cette nouvelle « île du docteur Moreau ». C'est aux environs de Hambourg, à l'endroit appelé Stellingen, au milieu de prairies et de champs patiemment achetés un à un par Hagenbeck, que vivent ses pensionnaires.

Une promenade d'une heure et demie à travers les faubourgs de la grande cité, les routes bordées de haies, les petits hameaux aux rustiques maisons couvertes de chaume épais, aux toits si pointus qu'on dirait des éteignoirs posés sur quatre murs bas, et voici qu'apparaissent, au milieu de pâturages herbus, quelques bisons, les uns paisibles comme de grands bœufs, les autres fonçant, tête baissée, contre un obstacle imaginaire; plus loin, un dromadaire file de son pas long et rapide, une laine souillée pendille et sautille à ses flancs, lamentable comme celle d'un matelas crevé; voici une vigogne qui semble couverte de varech, et tout près de nous une autruche à demi déplumée, si décrépite et si ridicule qu'on dirait une très vieille ballerine aux jambes grêles, fatiguées, au tutu fané et sale. Elle nous regarde à travers la clôture d'un air bête, puis sympathiquement se met à suivre par les champs, à grandes enjambées, la course de notre voiture. Au loin, des chevaux sauvages du Thibet et de Mongolie galopent éperdument, l'œil menaçant, la tête fière.

Des constructions de briques rouges apparaissent. Devant une grille, une foule patiente piétine : ouvriers, employés, mères de famille escortées d'enfants et de poupons dans leurs voiturettes. C'est dimanche, et pour 50 pfennigs, on vient de très loin se récréer chez Hagenbeck. De l'autre côté de la route, des cafés, conditorei, restaurations, les accueilleront à la sortie.

M. Hagenbeck nous attendait.

Cet homme, qui passe au milieu des lions, des tigres, des ours, des panthères et des loups comme un garçon de chenil parmi ses meutes, est un être charmant, poli et doux. Avec ses soixante-deux ans, il a

un sourire d'enfant, joyeux et frais, qui s'ouvre sur des dents de lait, et des yeux d'un bleu candide. Sa lèvre rasée, sa barbe en fer à cheval lui donnent l'aspect d'un Yankee qui serait souriant.

Il nous promena à travers des jardins, des parterres de fleurs qui égayent l'entrée de l'établissement et au milieu desquels s'élève sa villa toute blanche, puis nous parcourûmes le parc ou s'élève le jardin zoologique. Ce sont des pelouses, des massifs de verdure, des rochers et de minuscules montagnes, de grandes enceintes caillouteuses, des rotondes pour les singes, des galeries de verre où somnolent les serpents et des cages barrées de fer pour les animaux féroces, une vaste faisanderie dissimulée derrière des haies, aux allées bordées d'iris mauves et d'œillets d'Inde.

Des Hindous à turban rose promènent des éléphants qui, de temps en temps, s'arrêtent pour avaler le sable des allées :

— C'est excellent, dit M. Hagenbeck : cela les purge.

En passant il nous présentait ses pensionnaires.

Il avait là 35 lions de la côte des Somalis et 5 tigres de Sibérie et de Java, au total 90 animaux féroces, avec les pumas, les léopards, les panthères, les ours et les hyènes.

Nous passions devant des cages où se pressaient lions et lionnes. En longeant l'une d'elles, une lionne l'aperçut et se mit à sauter sur le grillage par bonds énormes; elle miaulait de plaisir après lui, comme un chien aboie après son maître, et faisait des efforts pour l'apercevoir le plus longtemps possible...

Éparses dans l'herbe des prairies, des voitures grossières, grillées comme celles des forains, des boîtes

treillagées, d'autres solidement cadenassées, sont remplies d'animaux.

Quand nous longeons une cage isolée, des cris de rage affreux éclatent, une panthère blanche apparaît: grimaçante, les yeux cruels, les griffes éperdument tendues vers nous, rauquant, soufflant, grinçant dans une exaspération effrayante. Jamais je n'aurais imaginé une telle fureur, même chez des animaux en colère ou au combat.

— Je crois que c'est l'animal le plus sauvage, dit M. Hagenbeck en cessant de sourire paternellement comme il faisait en passant devant chaque cage. On l'appelle la panthère des neiges; elle vient de Sibérie, vit à des altitudes de 5,000 ou 6,000 mètres; elle est faite pour résister aux plus grands froids. Quand on approche de ces animaux, je pense qu'ils deviennent fous. Parfois ils s'exaspèrent tellement qu'ils meurent de rage impuissante, devant les barreaux.

Les grands serpents l'intéressent énormément. Il a en ce moment chez lui plusieurs pythons de Bornéo qui font son admiration par leur appétit formidable. L'un d'eux, mesurant 26 pieds de long et pesant 113 kilogrammes, est en train de digérer un grand cygne noir de 8 kilos et un chevreuil de Sibérie de 73 livres morts dans la nuit et qu'il a avalés aujourd'hui même. Il nous le montre derrière l'épaisse vitre où il dort. La peau écailleuse, aux reflets bleus et dorés, est renflée inégalement comme un sac bourré en désordre. Le cygne noir et le chevreuil emprisonnés dans cette gaine élastique seront digérés dans une quinzaine au plus tard. Un autre, à côté, a mangé un bouc de 27 livres et une chèvre de 38 livres

en deux nuits. Quatorze jours après, il les avait digérés.

— Le deuxième jour, me dit M. Hagenbeck, il ne pouvait presque plus respirer...

Un autre, en vingt-quatre heures, mangea quatre agneaux avec les cornes, les sabots, tout... Le dixième jour il recommençait.

Leur croissance est très rapide : en seize mois ils augmentent d'un mètre.

Je me demandais comment peut faire un serpent dont la tête est si petite pour avaler des animaux d'une telle dimension.

M. Hagenbeck explique :

— Quand il veut manger une chèvre, il s'enroule autour, la serre tant qu'il peut, en fait une sorte de saucisse très épaisse. Alors, sa mâchoire s'élargit comme un goitre énorme et il commence à avaler. Cette opération dure des heures.

« Je suis persuadé, ajoute-t-il, qu'il mangerait très bien un homme tout entier. »

Les pythons en liberté sont redoutables par leur force extraordinaire.

— Quand une proie s'est approchée d'eux (invisibles parmi les feuilles et les branches d'un arbre où ils sont enroulés), ils s'accrochent par la queue au tronc de l'arbre et, dans un mouvement de balançoire, se projettent violemment sur la tête des animaux qu'ils convoitent, et les assomment. Mais, quand ils digèrent, ils dorment et sont incapables de mouvement ; on peut facilement les tuer.

Chemin faisant, notre hôte nous parle des mœurs des bêtes. Ce n'est pas, en effet, un simple marchand d'animaux : c'est un zoologiste passionné. Ainsi il

essaye des croisements de toute sorte. Ses produits de lion à crinière et de tigresse ont donné des animaux de très forte taille, qu'il nous montre : ils mesurent presque le double des autres. La panthère et le puma se métissent également, et il projette le croisement d'une lionne et d'un jaguar du Paraguay. Ces essais, il les fait simplement par curiosité, car les produits en sont stériles. Il n'en est pas ainsi des animaux de même espèce, comme le cerf de Sibérie et la biche d'Europe, par exemple, qui s'améliorent beaucoup par le métissage. Des Anglais lui achètent aussi, pour les croiser, des faisans de Mongolie, plus grands que ceux de nos régions. Le métis dont il est le plus fier, c'est le zébroïde, produit du zèbre et de la jument irlandaise, animal superbe, d'une force de deux bons chevaux et courant très vite, qui rendrait de grands services aux colonies. Il envoie ses chevaux de Mongolie dans des instituts zoologiques, à Halle et en Angleterre, pour les croiser. Il voudrait acclimater des castors robustes dans les lacs innombrables d'Allemagne. Ce serait une grande source de revenus.

On ne connaît qu'un exemple de reproduction d'éléphant en captivité : c'était à Londres. Mais une heure après la mise bas, on a vu la mère tuer ses petits. Les ours résistent à la chaleur comme au froid, ils supportent des températures plus élevées que les reptiles eux-mêmes.

— J'ai expérimenté, dit-il, que les autruches peuvent vivre en plein air dans l'Allemagne du Nord et que les chameaux de la Bactriane, forts et sobres, s'acclimatent en nos régions. D'ailleurs, d'une façon générale, je considère qu'une foule d'animaux pourraient rendre service à l'homme s'il savait étudier

leur nature. On y viendra si on ne s'empresse pas trop de tuer les bêtes créées par Dieu. »

⁂

M. Hagenbeck vient de réaliser un rêve qu'il caressait depuis bien longtemps : celui de reconstituer le Paradis terrestre — sans Adam et Ève. Il veut voir tous ses animaux en liberté ! Pour cela il a fait apporter 40,000 mètres cubes de terre qu'il a mis en tas au milieu de sa propriété, ce qui fait une assez haute colline où il a tracé des chemins, établi des plateaux, des cavernes, des bassins, des jardins, des fossés, des rochers. D'un côté, on voit des ours blancs, des rennes, des pingouins, des phoques, des otaries, des morses, qui se meuvent en liberté dans un paysage polaire, tout en glace artificielle et dans des bassins. De l'autre, un jardin équatorial, avec des cactus, palmiers, araucarias, agaves, dagues espagnoles, où se promènent lions, tigres, jaguars, panthères, léopards, girafes, hyènes, chacals, chats-pards, etc.

Le public a devant lui, sur l'une des faces de la colline, cinq cents sortes d'oiseaux enfermés dans une volière très haute et très fine, presque invisible, de façon à donner l'illusion du plein air : à côté, les herbivores, chevaux, zèbres, chameaux, cerfs, antilopes, gazelles, moutons du Thibet, de l'Himalaya.

Au-dessus, douze lions et tigres, avec, derrière eux, leurs tanières ouvertes. Au-dessus encore, sur les rochers à pic bâtis exprès pour eux, des chamois, bouquetins, et des vautours, des condors, des aigles.

Plus tard, il ajoutera, dans des bassins, des caïmans, des hippopotames, des rhinocéros.

On voit le tableau ! Sept à huit cents animaux divers réunis en amphithéâtre, sans barrières apparentes, sans grillages ! Le public ne verra pas comment ils seront séparés de lui ni séparés entre eux. A la vérité, des fossés de 6 mètres, dont la largeur est calculée sur les plus grands sauts sans élan des tigres, 5 mètres, je crois, et dont les murs de ciment sont en pente raide et lisse, empêcheront les fauves de fraterniser avec les hommes, comme au temps de notre premier père.

— On n'aura jamais vu cela depuis Adam ! dit M. Hagenbeck, en riant de toutes ses dents blanches.

Des sentiers ménagés derrière les tanières permettent de servir aux animaux leur nourriture à travers des grilles de fer scellées au roc. M. Hagenbeck a mis toute sa fortune de millionnaire dans cette entreprise unique au monde.

Pour un marchand, ce n'est pas un étalage banal !

A l'heure qu'il est, sur la planète, 2,000 individus chassent au compte d'Hagenbeck tous les animaux sauvages. Des Arabes tuent les lionnes berbères et des Kalmouks les ours femelles afin de ravir leurs petits, des Cynghalais captivent les éléphants de l'Inde, des Esquimaux lui apportent des ours blancs, des rennes, des aurochs, des phoques et des pingouins. Les naturels de Sumatra chassent pour lui le rhinocéros. Les nègres du Zambèze sont à l'affût de l'hippopotame dans les marécages en vue de peupler ses bassins.

Comment arrive-t-on à prendre ces animaux ?

— La plupart se prennent presque à leur naissance, nous explique Hagenbeck ; les tigres, les lions, les panthères, les léopards adultes, dans des trappes où

ils sont attirés par l'appât d'animaux, généralement des chèvres et des moutons attachés à des poteaux et que leurs bêlements trahissent. Les hippopotames sont capturés tout petits. On apporte ces amphibies en Europe dans des bassins remplis d'eau en les nourrissant d'une grande quantité de lait concentré. Les éléphants, les rhinocéros s'attrapent au piège ou, aussi, au fond des trous; les zèbres, dans de grands filets tendus où ils se jettent quand on a su les y conduire. On m'a amené des antilopes de Rhodésia à travers 150 lieues de désert, au milieu d'une caravane de mulets et d'ânes qu'elles suivaient.

« Je vais faire ici même, ajoute-t-il, un musée où seront exposés tous les systèmes de chasse et de capture des animaux féroces. J'y ajouterai ma collection de cornes d'animaux qui est, je crois, la plus complète qui existe, puisqu'elle contient 500 différentes espèces. »

⁂

Il nous conduit dans une salle où a lieu pour le public un exercice d'animaux dressés : quatre lions, deux lionnes, quatre tigres, quatre ours et deux grands chiens danois. Un employé de M. Hagenbeck jouait avec ces bêtes terribles au milieu d'une grande cage sans ces cris et ces airs tragiques des dompteurs de nos foires; il les faisait obéir, sauter, changer de place, rouler sur des cylindres creux comme des animaux domestiques. Ils obéissaient sans empressement, mais aussi sans paraître aucunement blessés, dans leur dignité de fauves, des ordres un peu brusques du belluaire.

— Ils ne pensent qu'à la récompense, me dit M. Hagenbeck.

— Oui, comment arrive-t-on à les dresser ainsi? lui demandai-je.

— Par la douceur, seulement par la douceur — et la gourmandise; les ours avec du sucre et des fruits, les lions et les tigres avec de la viande. Naturellement, il faut les habituer tout jeunes à se trouver ensemble et à obéir. A cette condition, ils ne sont pas plus dangereux que des chiens ou des moutons. J'ai eu des chèvres qui allaitaient des petits tigres et des tigresses nourrissant des chiens. Tout cela, en grandissant, ne fait plus qu'une famille.

« Il y a trente ans, continue Hagenbeck, dans les ménageries on domptait les lions avec le fer rouge et on n'obtenait que des résultats douteux, toujours dangereux. Ici, notre pédagogie est celle de Pestalozzi, douceur et sévérité mêlées, à peine un léger coup de cravache pour décider les bêtes à se classer dans les exercices. Et les dressages sont bien plus sérieux, plus durables. Ainsi, je me promènerais fort bien dans la rue avec mon grand tigre de Sibérie que voilà, et je le laisserais sans crainte près des enfants et des poules, exactement comme on fait avec les chiens et les chats. Il ne faut pas leur faire de mal, les rendre furieux, leur faire peur — ni les affamer, cela va de soi! Même méthode que pour les enfants, exactement. Moi, je n'ai jamais touché un de mes enfants du bout du doigt; quand ils faisaient quelque chose de travers, je sifflais un coup bref, et je leur montrais le doigt : c'était suffisant. Dans ma longue carrière, j'ai dressé des hommes aussi... Je dresserais même des belles-mères s'il le fallait... Avez-vous une

belle-mère à dresser? dit en riant M. Hagenbeck, qui est au courant, comme on voit, des dernières plaisanteries du boulevard...

— Et vous n'avez jamais été blessé?

— Une seule fois, en coupant l'ongle d'une panthère. Mais je fus vingt fois en danger de mort. Un éléphant m'attaqua de dos d'un coup de défense qui eût pu me tuer, et qui m'a laissé indemne; un autre jour, un alligator, d'un coup de queue, me fit tomber dans un bassin où sommeillaient douze autres grands caïmans... Le jour où j'ai vu la mort de plus près fut celui où une locomotive lancée à toute vitesse frôla le pan de ma jaquette, fffft... Un centimètre de plus, et ce produit de la civilisation me prenait une vie que les animaux les plus sauvages avaient épargnée.



— Et votre commerce consiste à vendre des animaux aux ménageries et aux souverains?

— Ce n'est là qu'une petite partie de mon commerce. Je vous ai dit que les instituts zoologiques d'Europe et d'Amérique m'achetaient des types d'animaux en vue de croisements. J'en vends aussi aux laboratoires de bactériologie. J'ai envoyé mon fils en Afrique acheter 2,000 chameaux au compte du gouvernement allemand au moment de notre dernière expédition coloniale. Lord Rothschild et d'autres seigneurs anglais m'achètent des cerfs, des daims, des chevreuils étrangers destinés à leurs parcs, et dernièrement j'ai reçu la visite de M. William Rockefeller et de M. K. Vanderbilt qui venaient choisir aussi des animaux qu'ils voulaient croiser pour leurs chasses.

Je lui demande quels animaux il préfère.

— Oh! je vis avec les bêtes depuis cinquante-cinq ans, et je les aime toutes autant, fit-il.

— Mais si vous les aimez, pourquoi les réduisez-vous à la captivité? Vous devriez souffrir de penser qu'ils sont malheureux ainsi, fis-je pour voir...

— C'est dans le but de les rendre plus heureux que je veux leur donner la liberté dans le Paradis terrestre, répondit-il.

— Et quels sont, selon vous, les plus intelligents parmi les animaux sauvages?

— Les éléphants, les phoques, les otaries, les morses... oh! les morses surtout. Si on peut les avoir jeunes, on en fait ce qu'on veut. J'en ai reçu un âgé de quatre mois et qui pesait 40 kilos. Deux ans après, il pesait 400 kilos et il lui fallait 80 livres de poissons par jour. Les morses adultes arrivent à peser 2,000 kilos... Le mien, je l'avais dressé comme un chien ou un chat. Il sortait de l'eau, se traînait jusqu'à moi au moindre appel. Je lui avais appris à agiter une sonnette pour commander son repas. On lui demandait s'il voulait manger, il répondait oui. Il disait papa et maman. Et si je lui jetais une pièce de 50 pfennigs dans un bassin, il plongeait et la rapportait. »



Cette journée finit trop vite. Comme elle est bizarre la curiosité que nous éprouvons vis-à-vis tous nos frères sauvages... Vient-elle du respect atavique que nous conservons pour leur force et leur cruauté, mêlé au sentiment de sécurité que nous donnent les solides barreaux de leurs cages? Mais je sais que j'aime

encore les récits de chasse aux animaux féroces et toutes les histoires qui les concernent. J'éprouve à fixer leurs yeux cruels une émotion violente qui surexcite ma combativité... Je rêve d'être bien cuirassé et bien armé, d'aller au-devant de ces vieux ennemis de la race humaine et de les égorger ou de les étouffer, comme racontent les légendes, dans un corps à corps. J'envie le dompteur qui les cravache. J'aime à les voir dépecer en grognant les viandes saignantes, et je voudrais assister à un carnage colossal de tigres, de lions, de panthères, de rhinocéros et d'éléphants. Et je me souviens avec pitié de ce vieux lion édenté qu'un jeune taureau maltraita si fort, il y a quelques années, dans l'arène de Roubaix.

M. Hagenbeck, qui se promène parmi eux comme un dieu intangible et respecté, prend quelque chose de la majesté mystérieuse qui leur vient de leur indisciplinable sauvagerie, et qu'il soit, en même temps, souriant, doux et affable, augmente la sympathie qu'on aurait pour lui-même s'il ne vendait, comme son père, que du caviar d'esturgeon.

Aussi, suis-je resté en correspondance avec cet homme charmant. Dernièrement même, dans une lettre, je lui disais :

« Comment se fait-il qu'au milieu de ces lions, de ces tigres et de ces panthères, dressés jusqu'à la domesticité, on ne voie jamais de loups? Serait-ce que le loup morose soit plus rétif au dressage que les bêtes exubérantes des contrées chaudes ? »

Il me répondit :

« Quant aux loups, je vous dirai qu'on peut les apprivoiser aussi bien que les chiens. Il y a six ans,

on voyait un loup courir aux côtés d'un monsieur à qui je l'avais fourni tout jeune. Ce loup avait toutes les qualités du chien et ne devenait jamais méchant. Quand vous serez de retour à Paris et si vous désirez un loup tout jeune, je vous prie de me considérer à votre entière disposition. Je me ferai un plaisir de vous faire cadeau d'un animal très jeune... »

C'est cela. Mes enfants joueront avec lui, l'hiver, dans la neige, et quand je leur apprendrai les fables de Lafontaine, ils n'y comprendront rien.

DANTZIG

Dantzig le jour et la nuit. — Jolie ville. — Souvenirs d'histoire rétrospective. — La Bourse de commerce. — Douze casernes. — Les Hussards de la mort. — Napoléon Ier a endetté la ville pour un siècle. — La Mottlau. — La Vistule. — Les trains de bois. — Commerce de Dantzig. — Octave Mirbeau et le consul Jouffroy d'Abbans. — Appétit magnifique. — Je mange de tout !

J'arrivai à Dantzig par un joli soir d'été, et je parcourus la ville au galop d'une voiture découverte. Lumière électrique à part, je crus être dans une ville du moyen âge. Même à Nuremberg, on n'a pas une telle impression de jadis. Ce n'étaient, dans d'étroites rues, que maisons à pignons couronnées de statues, n'ayant sur leurs façades noires et resserrées que deux ou trois fenêtres à chaque étage. Nous passâmes sous des portes massives flanquées de tours crénelées et de poivrières qui prenaient dans la nuit des airs menaçants. Le jour, l'impression change un peu, les maisons ouvrent les grandes vitrines de leurs clairs magasins, et l'on voit que beaucoup d'entre elles sont neuves. C'est que, pour conserver à certains quartiers leur harmonie, on reproduit les vieilles architectures. Les banques bâties d'hier ont

des aspects de cathédrale et de forteresse, et les écoles nouvelles sont de très beaux châteaux de la Renaissance.

La ville peut compter, d'ailleurs, parmi les plus jolies d'Allemagne et parmi les plus intéressantes à visiter pour les amateurs d'art ancien et de souvenirs historiques.

Tour à tour vassale des chevaliers de l'Ordre teutonique, ville libre de la Hanse, soumise pendant trois siècles à la domination polonaise, attribuée à la Prusse lors du partage de la Pologne en 1793, occupée par les Français en 1807 et finalement donnée au roi de Prusse par le traité de Vienne de 1814, Dantzig a conservé de ces vicissitudes d'innombrables souvenirs. La maison actuelle du consul général de Russie est celle qu'habitait Pierre le Grand alors qu'il étudiait ici la construction des bateaux avant d'aller à Haarlem. Jolie maison pour un charpentier de navires ! On montre aussi le mur par où sauta le roi Stanislas Leckzinski, poursuivi par des soldats, et qui, habillé en matelot, put se réfugier sur la corvette française que lui avait envoyée le cardinal Fleury, ministre de son beau-fils Louis XV. Depuis 1894, Dantzig est devenue capitale de la Prusse occidentale et cette capitalisation fut le point de départ d'un nouvel essor de la ville. Des quartiers neufs, franchissant les limites de l'ancienne cité, se sont construits. Leur architecture s'est mise aussi en harmonie avec celle des vieux quartiers, et de grands édifices — banques, gare, résidences des hauts fonctionnaires, magasins modernes, villas somptueuses — attestent la prospérité de la capitale nouvelle.

Mais c'est dans l'ancienne ville, le long de la Lan-

gegasse et du Langemarkt, sur les quais de la Mottlau, dans les ruelles étroites bordées de vieilles maisons, qu'il faut revivre le passé. Là s'élève l'Arthushof, aujourd'hui Bourse du commerce. La salle où se réunissent armateurs et commerçants, soutenue par de massives colonnes, est décorée de peintures murales d'où se détachent, çà et là, une tête de cerf aux puissantes ramures, des cuirasses, des lances, des étendards. Des modèles de caravelles et de frégates armées pendent du plafond. Des lambris en bois des îles, finement marquetés, achèvent l'ornementation. Dans un coin, un magnifique poêle de céramique, haut de plusieurs mètres, dont les figurines représentent des personnages notoires d'autrefois. Ceci est d'un prix inestimable. Au-dessus d'une porte, on lit ces mots : « 1807, à 4 heures du matin, le 2 avril, un boulet français a frappé là. » Une statue d'Auguste III de Pologne, celui-là même dont on a dit :

Quand Auguste avait bu, la Pologne était ivre,

regarde les rangées de tables où sont déposées de petites écuelles de bois contenant des échantillons de grains, car Dantzig se livre toujours aux mêmes transactions qu'il y a quatre ou cinq siècles. Longtemps, elle fut l'entrepôt des Polonais pour le commerce de leurs céréales et de leurs bois. C'était l'époque où, supérieure à Hambourg et à Brême, elle battait la flotte anglaise. Aujourd'hui, son prestige a bien baissé et l'on se plaint même fort ici du régime protecteur qui diminue les entrées de blés russes, dont Dantzig avait autrefois presque le monopole.

Le long de la Langestrasse, la rue la plus animée

de la ville — où les filles n'ont plus le droit de se promener après le coucher du soleil, — des maisons hautes et étroites sculptent sur le ciel gris leurs pignons ornés de statues et d'obélisques, et servant de fond à cette perspective élégante, le Rathaus, tout en briques rouges, lance, au-dessus des toits, sa flèche haute de 80 mètres, que surmonte une statue dorée. Il faut visiter le Rathaus si on aime les bois travaillés. On y trouve des panneaux et un plafond d'une exécution merveilleuse ainsi qu'un magnifique escalier dix-septième siècle. Derrière, parallèlement à cette rue centrale, de petites ruelles, la Jopengasse, la Frauengasse, ont conservé leur caractère. Chaque maison est précédée d'un perron en terrasse à laquelle on accède par un escalier de sept ou huit marches. Toutes ces ruelles aboutissent aux quais de la Mottlau. Elles étaient autrefois closes le soir, après le couvre-feu, par les portes flanquées de tourelles qui subsistent encore, mais qu'on ne ferme plus. Leurs lourdes silhouettes rendent plus triste l'aspect du fleuve, dont l'autre rive est bordée par les vastes entrepôts des anciens seigneurs polonais. Hauts de cinq et six étages, percés jusqu'à leurs toits pointus de petits trous réguliers qui sont des fenêtres et qui semblent autant d'yeux ouverts, sans paupières, ils alignent le profil dentelé de leurs pignons et le soir surtout prennent de fantastiques apparences. Autrefois, tout ce quartier était occupé par les Polonais, dont les noms demeurent aux enseignes des maisons. Pourtant la plus grande partie s'est assimilée à l'Allemand. Les réfractaires comptent encore dix à douze mille familles, toutes catholiques ferventes. A côté de la Marienkirche, dans une ruelle étroite, se trouve la

chapelle des anciens rois de Pologne. Le dimanche, la foule trop nombreuse qui vient y prier s'agenouille dehors et les chants polonais s'unissent à ceux des Allemands dans la grande cathédrale voisine, la superbe Marienkirche, imposante construction de briques qui domine la ville de sa haute tour et de sa douzaine de tourelles.



Dantzig, ville forte, a douze casernes, toutes plus monumentales les unes que les autres, mais dont la plus confortable est celle de ces fameux hussards de la Mort — *Leib Hussards* — qui portent sur le devant de leur chapska noire une tête de squelette argentée posée au-dessus de tibias en croix. Ils sont vêtus du dolman noir à brandebourgs blancs et de culottes collantes. C'est un des régiments les plus recherchés de l'Empire. Guillaume II en fait partie et, au moins une fois par an, il en revêt l'uniforme. Il paraît que rien ne manque dans cette caserne. Les soldats y ont jusqu'à l'eau chaude à volonté. Quand on pense à ceux qui sont forcés, pour se laver, de casser la glace des baquets... L'été, les hussards et les autres troupiers de la garnison sont conduits aux bains en tramway. Et ces bains sont propres. Où sommes-nous? En pleine Prusse occidentale, presque à la frontière russe.

Il pleut beaucoup dans cette région, le ciel y est souvent gris, et, pour qui est sensible à ce spectacle, le passage incessant des troupes au son du fifre augmente encore la mélancolie de ces lieux. Les Prussiens ne comprennent naturellement pas cette impression. Heureusement pour eux, ni leur ciel ni leurs

troupes ne les attristent. Des chambres du *Danzigerhof* qui domine une vaste place pavée, ornée de pelouses verdoyantes et de parterres de fleurs, on entend à des intervalles presque aussi réguliers que la sonnerie d'une horloge, s'avancer le son des fifres et des tambours, puis celui des trompettes de cavalerie et du pas des chevaux. Assis devant ma table de travail, j'essayais de n'y pas penser. Mais dix fois dans la matinée, je me levai et allai à la fenêtre pour voir passer les soldats de Guillaume II, déjà fourbus et couverts de poussière, marchant cependant bien en ligne et au pas.

⁂

L'occupation française a laissé ici un terrible souvenir. Le bombardement du maréchal Lefebvre et ses contributions de guerre ne sont pas oubliés. On montre sur la façade de l'arsenal, bijou de la Renaissance, trente-six boulets français aux trois quarts entrés dans la pierre, d'autres dans la Jopengasse, d'autres à l'Arthushof, où partout ils sont religieusement conservés. Et une certaine antipathie contre la France est entretenue plus qu'ailleurs en Allemagne. Elle se conçoit un peu. Avant l'occupation française, la ville était prospère; la conquête l'a complètement ruinée. L'indemnité de guerre, de je ne sais plus combien de millions, greva terriblement les habitants pendant près d'un siècle, et il y a peu d'années les finances municipales en subissaient encore le contre-coup! Récemment, à une fête de tir qui dura un mois, les jeunes gens simulèrent à plusieurs reprises la guerre entre Français et Alle-

mands. On réédita des épisodes de la lutte de 1870 où naturellement, les Français étaient toujours battus.

Nous ne laissâmes de notre passage qu'un souvenir agréable, mais qui coûta cher : c'est cette belle promenade longue de 2,400 mètres, la Grosse Allee, que planta le général Rapp en 1808, je crois, belle route bordée de bas côtés avec deux rangées d'ormes aujourd'hui superbes.

Cette route conduit au faubourg voisin de Langfhur, qui renferme 56,000 habitants, une vraie ville, absolument neuve, très bien située au pied de vastes forêts. De superbes villas, cachées dans la verdure, sont habitées par les millionnaires de Dantzig, sucriers, marchands de bois et de grains, tous *Geheimrathen* et *Kommerzialrathen*, c'est-à-dire conseillers intimes et conseillers du commerce. Plus modestes, mais coquettes, des maisons bordent des rues plantées d'acacias, et la forêt les couronne, merveilleusement tracée pour réserver aux promeneurs de beaux points de vue vers la Vistule et la Baltique.

⁂

De passage à Dantzig, il faut aller, en bateau, voir les grands trains de bois arrivant de Pologne et de Galicie et admirer les beaux travaux de régularisation du cours de la Vistule, grâce à quoi les Prussiens ont triomphé des caprices du fleuve et rectifié sa course errante.

La Vistule ne passe pas à Dantzig même. Pour y atteindre, on s'embarque au centre de la ville, sur les quais d'un affluent, la Mottlau, pêle-mêle avec les paniers et les barils vides couverts d'écailles argen-

tées, les provisions de fruits et de légumes que les femmes de pêcheurs ont achetés au marché en échange de leur poisson. Et l'on pénètre bientôt dans les eaux du grand fleuve, large ici comme l'Elbe.

Les rives très basses sont bordées de trains de bois qui forment comme un large trottoir le long de l'eau. Ces troncs à demi équarris, portant chacun un numéro et leur âge, appartiennent aux scieries à vapeur installées le long du fleuve.

Notre bateau s'arrête de temps en temps devant un rustique ponton, et les femmes descendent, chargées de leurs deux petites cuvelles qu'elles portent à la façon de nos porteurs d'eau, avec une gorge de bois posée sur les épaules. Les maisons basses en bois goudronné, couvertes de tuiles rouges, percées d'étroites fenêtres fleuries aux volets verts, entourées de filets de pêcheurs qui flottent au vent, forment de minuscules villages très espacés. Le silence, la solitude à peu près complète, l'eau sombre, les rives plates artificiellement surélevées par des talus empierrés et maçonnés, font, malgré le ciel aujourd'hui très bleu, un paysage morne, d'une mélancolie bien septentrionale.

Nous sommes seuls maintenant à bord du bateau. Au loin, sur les mouvants trottoirs de bois qui se confondent presque avec les prairies environnantes, des hommes blonds et des femmes à la physionomie triste, coiffées d'un mouchoir blanc, vêtues de jupes courtes et bottées, ramènent à l'aide de grands harpons les troncs indociles qui s'égarent. Nous croisons un train de bois, long de 300 à 350 mètres, large de 10 à 12 mètres, qui vient de Galicie. Un autre train le suit, plus long encore, décrivant sur l'eau triste sa course sinueuse. Une petite hutte couverte de branchages

s'érige au milieu. Tout près, un homme est assis, un Polonais vêtu d'une blouse à ceinturon, botté, et coiffé d'une toque. C'est dans ces niches primitives qu'habitent, durant des mois, les conducteurs de trains et quelquefois leur famille.

On les appelle les « flissaki », pour la plupart ouvriers galiciens et polonais aux gages des grands marchands de bois. Leur tâche consiste à diriger le radeau au moyen des harpons, à éviter qu'il ne butte contre les rives ou les bateaux de rencontre. On les nourrit à bord, et ils ne gagnent guère plus de 50 à 60 francs par voyage, et ce voyage dure généralement de quatre à huit mois si le temps est beau, de dix à douze, s'il est mauvais. Dans cette hutte, pourvue d'un poêle de terre battue, le flissaki vit un peu comme un sauvage, de poisson salé et de pommes de terre qu'il arrose volontiers de vodka[1].

Des forêts entières passent ainsi sous les yeux du riverain, un million d'arbres, sept cent mille sapins rouges, couchés et enchaînés comme des vaincus. Et on ne peut s'empêcher, par un réflexe élémentaire, de redresser vers le ciel ces fûts écorchés et démembrés, de leur restituer leur écorce, leurs branches et leurs feuilles et d'évoquer la forêt qu'ils furent. La sève circula dans leurs ramures pleines d'oiseaux, ces sapins bruirent, ces aulnes gémirent dans le brouillard, aux bords des marais, ces chênes chantèrent gravement dans les hautes futaies. A l'automne les feuilles tombaient, l'hiver leurs branches se pliaient sous le poids de la neige qui dessinait des

1. Mlle Kæthe Schirmacher a publié au *Musée social* une très complète et très intéressante étude sur les travailleurs du bois à Dantzig.

manches pagodes à tous les étages des sapins, au printemps les bourgeons goudronnés crevaient sous la poussée de la sève et la vie redevenait belle. Un jour les bûcherons sarmates vinrent, frappèrent les milliers de troncs moussus de leurs cognées retentissantes, dont le bruit chassa au loin les oiseaux et les bêtes familières de la forêt; alors l'arbre s'abattit, écrasant les légions d'insectes, de larves et d'œufs, anéantissant l'immense vie parasitaire des géants. Puis, comme on fait des animaux à l'abattoir, les bûcherons les décortiquèrent, coupèrent leurs branches, raclèrent les nœuds des fourches, et bientôt, à la place de la forêt impénétrable, on vit des cépées semées de baliveaux, de broussailles et de chicots.

Voici donc les morts, voici les écorchés des forêts galiciennes et polonaises qui passent. La morne Vistule charrie depuis des mois et des mois ces cadavres sans chevelure qui furent des frondaisons splendides. Entre leurs fûts à demi immergés, des touffes d'herbes ont poussé par la grâce de quelque graine envolée.

Tout cela représente 450,000 mètres cubes de bois dont la valeur est d'environ 48 millions de francs et qui vont devenir des traverses de chemin de fer, des pièces de bateau, des charpentes, des allumettes de tremble, des caisses d'aulne. Cinquante maisons d'exportation, plus une trentaine de courtiers et commissionnaires, exploitent à Dantzig ces richesses.

Maintenant les villages ont disparu; de chaque côté, des talus formant digue s'élèvent, au delà desquels s'étendent des prairies jadis marécages que les

eaux de la Vistule inondaient deux fois l'an, en mars, à l'époque du dégel, et à la fin d'août, lors de la fonte des neiges dans les Karpathes. Profonde de huit mètres à l'époque des crues, la Vistule abaissait son niveau à quarante centimètres durant la sécheresse. Les Allemands entreprirent de régulariser son cours, d'endiguer fortement la rivière et d'empêcher ainsi non seulement les inondations mais les déviations du fleuve qui, à plusieurs reprises, changea l'emplacement de son embouchure dans la mer Baltique. Grâce à ces travaux, les terres, abandonnées jadis aux hérons, aux poules d'eau et aux bécassines, sont des prairies fertiles, riches de détritus végétaux, où paissent de beaux troupeaux de vaches noires et blanches, d'oies et de chèvres gardées par des garçonnets, des sapinières plantées de toutes pièces et aussi des terres de culture qui s'étendent jusqu'au bord de l'eau. De temps en temps, la silhouette d'un moulin rompt la monotonie du paysage, sans diminuer la placidité de ce décor sans beauté.

Nous passons devant un lazaret où, depuis la dernière épidémie de choléra, un médecin est en permanence. Il examine au passage les « flissaki » et les met en quarantaine s'il le trouve utile.

Des écluses parfaitement aménagées barrent un instant notre route.

Quelques minutes après, le bateau abordait à Niekelwalds, dernière station à l'embouchure de la Vistule. A deux cents mètres, une barre écumeuse qui a l'air de fermer le fleuve indique l'entrée de la mer. Le bateau ne va pas plus loin.

Nous entrons chez Rudolphe Rams, l'un des der-

niers survivants de la catastrophe qui, en 1840, balaya tout le village, simple fantaisie de la Vistule qui s'imagina cette année-là entre autres de changer son cours. A l'ombre des pommiers, dans son verger où se réunit le dimanche la jeunesse d'alentour, le cabaretier nous sert des beignets et du pain de seigle à l'anis, arrosés de lait; puis, derrière sa maisonnette, nous allons prendre en plein champ un petit « tortillard » à locomotive haletante et poussive qui, tant bien que mal, nous ramena à Dantzig, à travers les prairies couvertes de brume.

⁂

Dantzig, dont le port n'a qu'un mouvement de 1 million et demi de tonnes, fut autrefois, m'affirme-t-on, le premier port de la Hanse, mais à Lubeck on m'a dit la même chose de Lubeck; à Hambourg, à Brême aussi... Car, ainsi que je l'ai remarqué souvent, le patriotisme local déborde de toutes parts en Allemagne. Aujourd'hui Dantzig est dépassé par tous ses anciens concurrents, même par Stettin. C'est que, grâce aux nouveaux droits de douane qui interdisent pour ainsi dire l'entrée en Allemagne des grains étrangers, les céréales qui arrivaient autrefois de la Pologne russe par la Vistule pour être distribuées ensuite sur mille points différents, demeurent en Russie, sont utilisées sur les lieux mêmes ou sont envoyées des ports russes de Riga et de Libau vers d'autres contrées. Restent les alcools, les savons, le sucre, exportés en Angleterre, en Hollande et dans les pays scandinaves, et surtout les bois, qui constituent le plus clair du mouvement de Dantzig. Mais

cette industrie a elle-même ses crises : les chemins de fer allemands renoncent aux traverses de chêne pour les traverses de pin, les Anglais changent les dimensions des leurs, la France achète en Amérique, la Belgique paye mal. Une crise s'ouvre.

Les charbons de Silésie sont concurrencés jusqu'ici par les charbons anglais. Le port de Dantzig en reçoit 300,000 tonnes qu'il distribue à l'intérieur, grâce au bas prix du fret. La Compagnie du *Lloyd* commande aux chantiers de Dantzig des bacs à vapeur, l'État des croiseurs, l'industrie privée des grues, des bateaux-citernes, des canots automobiles.

Dans la Mottlau accostent des bateaux de 800 tonnes ; à Neufahrwasser, avant-port de Dantzig, s'arrêtent les navires de 4,000 tonnes, et la baie reçoit des navires de 12,000 tonnes. Mais sur 3,200 bateaux qui entrent dans le port, on en compte environ 2,300 allemands, 300 anglais, 250 danois, 200 norvégiens, 120 hollandais, 30 russes, 2 ou 3 belges, 2 espagnols et pas un français. Depuis l'année 1900, notre pavillon n'a même pas paru à Dantzig. En dix ans, on l'y a vu une seule fois.

Je tiens ces renseignements de notre consul à Dantzig, M. de Jouffroy d'Abbans. Lui seul vaudrait le voyage. On peut le dire sans le fâcher, car il ne craint pas d'afficher son originalité naturelle, mélangée au pittoresque exotique qu'il a rapporté de deux séjours à Singapour. Il ne craint même pas le ridicule. Il m'a raconté plusieurs histoires qui le prouvent indubitablement.

— Je suis au-dessus de ces misères, me dit-il.

Et comme il a raison !

L'une des facultés dont il est le plus fier — mais il

est modeste, — c'est sa faculté digestive. Un jour, on avait défié ce bon vivant, qui est un homme trapu d'une cinquantaine d'années, avec une tête de reître du quinzième siècle, moustache et barbe rousses en broussaille, on l'avait défié de manger des corbeaux avec leurs os. Il les mangea.

Il y a, dans le *Journal d'une femme de chambre*, d'Octave Mirbeau, un inoubliable type d'omnivore, le capitaine Maugé. On croit toujours que Mirbeau invente... Il copie.

— Oui, me dit M. de Jouffroy d'Abbans, j'ai mangé des corbeaux. Mais qu'est-ce que cela? Je mangerais n'importe quoi! Une fois, j'ai même avalé quatre geais, avec les os, naturellement. Je mange couramment des perdrix entières... Je ne sens rien... Pour moi, la digestion n'est pas un travail... Je ne sais même pas si j'ai un estomac.

Un tel appareil digestif doit faire l'admiration et l'envie des Prussiens, et le prestige de la France doit évidemment s'en accroître...

Cela n'empêche pas du tout l'éminent consul de Dantzig de savoir mille choses et d'écrire des rapports très documentés où il m'a été donné de jeter les yeux et où j'ai recueilli les renseignements ci-dessus[1].

1. Il fut, depuis, nommé consul à Manchester.

KŒNIGSBERG

Une bonne cuisine : le *Deutsches Haus*. — Voisinage de la Russie. — Passage des troupes napoléoniennes. — Mornes plaines. — Un peu d'histoire. — Le tribunal criminel. — Le château. — Fidèle à ses habitudes, Napoléon a tout emporté. — Le conservateur. — Une âme tendre. — La reine Louise. — Un buste de Napoléon. — La chambre de Guillaume II. — Souvenir de Kant. — Pourquoi Kœnigsberg ne n'est pas développé. — Les quais. — Les fortifications. — L'Empereur n'a pas tenu sa promesse.

Kœnigsberg est la ville d'Allemagne où l'on mange le mieux. Je devrais dire : où j'ai le mieux mangé. Et je dois cette réclame sincère au *Deutsches Haus*, et à son admirable cuisine bourgeoise qui, faisant suite aux horreurs qu'il me fallut absorber à Dantzig, à Berlin, etc., etc., me raccommodèrent avec la cuisine allemande.

Mais pourquoi suis-je venu à Kœnigsberg? Ceux à qui je parlais de ce voyage lointain s'en étonnaient :

— Qu'allez-vous y faire? Il n'y a rien...

Je répondais, avec la manie du collectionneur :

— C'est possible, mais il faut tout voir.

En vérité, j'y allais, je crois, parce que c'est le point le plus éloigné de l'Allemagne, et que j'aime la

sensation du lointain. Quand je suis en voyage, plus je m'éloigne, plus mes sensations s'aiguisent, et la violence de mon envie s'augmente d'avancer vers plus d'inconnu et plus d'étrangeté.

J'y suis donc venu, attiré par le voisinage de la frontière russe et aussi par tous ces noms de batailles et de camps célèbres que je lisais sur les cartes affichées dans les wagons : Eylau, Friedland, Tilsitt, qui sont à quelques pas d'ici.

Et en passant devant les plaines mornes semées de lacs aussi nombreux et aussi rapprochés que les trous d'une écumoire, j'essayais de me représenter les soldats du premier Empire avec leurs schakos et leurs bonnets de police, traînant leurs bottes usées à travers ces forêts de sapins, ces champs stériles où poussent à grand'peine la betterave, la pomme de terre ou le blé. Je les entendais tour à tour chanter et se plaindre, selon le temps et selon les repas, comme s'ils étaient là, comme si c'était hier. Ils parlaient de victoires, de pillages, d'aubaines, ou bien ils comptaient les lieues qui devaient les séparer de France ; ils parlaient des morts aussi, de leurs villages, de leurs familles, de leurs maladies et de leurs blessures, de leurs chefs, de Napoléon ; ils maudissaient le Russe et le Prussien qui les avaient amenés là... Comme, en général, tout fuyait devant eux, ils voyaient peu de gens du pays en dehors des batailles et des entrées dans les villes, et, par ici, ils devaient confondre déjà la Prusse et la Russie...

Le ciel est bleu ; des troupeaux de vaches, d'oies, quelques moutons — moins rares qu'alors — animent ces lieux mélancoliques. De temps en temps, un clocher, un moulin, un ruisseau. Dans un immense

champ, trois herses fonctionnent parallèlement et grattent le sol friable. Plus loin, une charrue mord sans peine cette terre inconsistante comme du sable. Et en effet, à côté de nos labours noirs et gras, c'est du sable. Les laboureurs portent des vestes de drap bleu, violet, rouge, et des pantalons bleus; ils sont coiffés de chapeaux de feutre mous, noirs ou gris, ou d'une casquette blanche. Ils se passent les guides de leurs chevaux autour du cou, appuient sur la charrue à deux mains en tenant le fouet à droite. Au milieu du champ, sur un cheval sellé, le maître, le *Rittergutbesitzer*, en culotte de peau de daim et coiffé d'un chapeau boer, la cravache à la main, regarde travailler les hommes.

⁂

Kœnigsberg est tout palpitant d'histoire. Ici s'était réfugiée la Cour de Berlin après Iéna, pour préparer la revanche ; Frédéric-Guillaume III, le roi à l'esprit indécis et à la volonté flottante, y appela le baron Stein pour réformer la Prusse; d'ici, la reine Louise souffla son âme héroïque à sa patrie.

C'est sur l'emplacement même du château que s'édifia la Prusse. En effet, c'est ici que les chevaliers de l'Ordre teutonique élevèrent une de leurs premières forteresses pour combattre les Prussiens idolâtres, au cœur même de leur pays. Les guides nous apprennent qu'au quinzième siècle, quand les Teutons furent vaincus par les Polonais, le grand maître de l'Ordre abandonna le fameux château de Marienbourg pour celui de Kœnigsberg qui devint ensuite la résidence des ducs de Prusse.

Il faut donc visiter, fût-ce rapidement, ce vieux château qui se dresse, massif et froid, au beau milieu de la ville, sur une légère éminence dominant le fleuve Pregel.

A l'intérieur, une immense cour rectangulaire pavée, maladroitement coupée au milieu par une pelouse gazonnée et un massif de verdure. Des bâtiments l'entourent, d'inégale hauteur, presque noirs, comme enfumés, régulièrement percés de fenêtres, sans architecture.

Sur l'un des côtés de cette cour, et la partie la plus ancienne du château, se trouve l'ancien « Blutgericht »[1], aujourd'hui restaurant fort renommé pour ses vins. On y descend par quelques escaliers de pierre. Dans cette cave aux murs salpêtrés et comme couverts de suie, on exécutait autrefois les criminels. Avant le repas, les garçons vous montrent l'endroit où les têtes tombaient, moyen excellent pour ouvrir l'appétit.

Aujourd'hui, les bourgeois de Kœnigsberg viennent y manger de la perdrix aux choux, arrosée de Rudesheim, près de fûts énormes. Des tables de chêne, sans nappes; aux murs, de vieilles gravures représentant des manifestations populaires dans la cour du château, des couronnements de souverains, etc., etc.; des garçons vous servent, vêtus d'une blouse de toile bleue, couverte d'un tablier de cuir. (Ce doit être le costume des anciens bourreaux!) Et voilà toute l'originalité qui les attire dans cette sombre cave humide d'où se dégage une odeur de moisi, de lie de vin, de tabac, mêlée à celle des graisses et des sauces.

1. Tribunal criminel.

Quant à l'intérieur du château, il n'offre pas grand intérêt.

— C'est que, dit-on à Kœnigsberg, quand Napoléon Ier est venu, il emporta les objets les plus intéressants.

Il paraît, en effet, que le Corse rafla une quantité d'armures d'un travail et d'une ancienneté remarquables qui doivent se trouver dans quelque musée de Paris.

Nous nous présentons à la porte du château après l'heure réglementaire, comme il convient à des Français qui ne reconnaissent ni discipline, ni règle, ni loi... Et nous avons l'audace d'insister pour visiter l'endroit, car nous devons quitter la ville demain. Ici se place une petite scène imprévue qui me toucha profondément et qui fut la première émotion de mon voyage en Allemagne.

Le conservateur — le *Kastellan* — nous reçoit. C'est un homme de haute taille, aux cheveux grisonnants, à la figure bienveillante et un peu triste, aux manières polies. Je lui fais part de notre vœu, qu'il accueille aussitôt, sans hésiter. Et je n'oublierai jamais le son de sa voix quand il me dit gravement, en se levant de son fauteuil :

— Je suis à vos ordres, monsieur, et je serai content si je puis vous être agréable. J'ai combattu la France par devoir pour mon pays, mais j'ai laissé mon cœur en France...

Je l'écoutais, surpris. Cet homme de cinquante-cinq ans, sérieux et digne, faisant ainsi à brûle-pourpoint une telle confidence à des étrangers, il fallait qu'il en fût bien plein et qu'il trouvât dans cette effusion soudaine un soulagement à une peine ordinairement cachée.

Je ne sus que balbutier quelque formule de remerciement, puis je me tus. Je l'entendis soupirer profondément, et il ajouta :

— ... Le plus beau jour de ma vie sera celui où la France et l'Allemagne seront unies.

Il ne pleurait pas, mais il y avait dans sa voix et dans son regard une immense tendresse et une aussi grande mélancolie.

Il ne dit rien de plus.

Je vous livre cette confidence telle quelle, sans l'analyser plus avant, comme la fleur suave d'une âme aimante et tendre, dont je sentis pour ainsi dire matériellement passer en moi la caresse fraternelle. Hélas ! pourquoi faut-il que ces émotions soient si rares ?

— N'oublions pas, me dit mon compagnon, que nous sommes dans la ville de la *Critique de la Raison pure*...

La visite fut vite faite. Je ne regardais que vaguement les Rubens que le conquérant a laissés, et les murs tapissés d'un merveilleux cuir de Cordoue ; la toute petite chambre en bois de frêne, où naquit Frédéric Ier ; celle de la vertueuse reine Louise, où Napoléon, évidemment par sadisme, voulut coucher et coucha ; on y voit les portraits de Marie-Thérèse et de la reine Louise, les deux mains croisées sur son ventre...

— Par sa situation, c'était la chambre la plus sûre, me dit le « Kastellan ».

Il se trouve dans cette pièce une glace moderne en forme de palette entourée d'ornements de faux bronze ou de zinc, tout à fait affreuse : c'est un cadeau de l'impératrice Augusta... Pourquoi faire des cadeaux pareils ?

Dans une chambre, on conserve le buste en marbre de Napoléon.

La plupart des meubles, comme dans tous les palais prussiens, sont recouverts d'une pauvre andrinople rouge ornée de couronnes impériales imprimées.

Un gigantesque divan, qui servait à Frédéric III, est là, tout en chêne sculpté et dont les deux bras sont des lions de chêne grandeur naturelle. C'est énorme et affreux; on le dirait destiné à la sieste d'un ogre.

Nous traversons la chambre de Guillaume II, où des devises morales sont encadrées et pendent aux murs. Je voudrais les copier, mais le « Kastellan » me prie de n'en rien faire. Je lui obéis. J'avais cependant eu le temps de lire le commencement d'une maxime : « Je préfère n'être pas loué par... »

La salle du trône est attenante à l'appartement impérial. Rien de joli : un grand dais de velours rouge à ganses d'or, sous lequel s'étalent deux fauteuils dorés. Sur les murs, les portraits des ducs de Prusse.

Tout autour de la salle à manger, il reste de jolies glaces alternant avec des tapisseries de soie bleue, et des portraits. Dans la galerie des ancêtres, qui suit la salle à manger, s'affichent tous les portraits des Hohenzollern. Ce n'est pas pour le plaisir de le dire; mais, Dieu ! que ces Hohenzollern sont donc laids et vulgaires ! Un seul a belle allure, et je note que Guillaume II lui ressemble. C'est un Georges-Guillaume du dix-septième siècle.

Ce qu'on appelle la salle moscovite, partie la plus ancienne du château, est vide; mais sur les murs se voient des étendards de 1663.

⁂

Kœnigsberg est loin de posséder les richesses de sa voisine Dantzig. Elle n'a, outre son triste château, que la petite université où professa Kant, et les quais du Pregel qui ne manquent pas de pittoresque. Les rues les plus animées de la ville sont étroites et les maisons banales ; un vaste étang qui occupe le centre de la cité pourrait donner un peu de vie, mais on n'y voit ni barque, ni voile, et l'eau en paraît plus morne et plus froide. Pas de riches quartiers, de maisons somptueuses telles qu'on en voit dans toutes les villes prospères d'Allemagne, car Kœnigsberg est très pauvre. Il y a peu de temps encore, elle devait payer, comme Dantzig, les intérêts de l'emprunt qu'elle contracta pour se libérer des contributions de guerre imposées par Napoléon.

En 1807, en effet, Napoléon imposa à la ville de Kœnigsberg une contribution de 20 millions. Une délégation des représentants de la ville alla trouver l'Empereur, lui expliqua la pauvreté de la cité, et le persuada presque, puisque la contribution fut réduite à 11 millions. Cette somme encore énorme pour l'époque et pour une ville déjà endettée et sans ressources, fut cependant payée sur-le-champ. La ville emprunta et émit des obligations à 3 1/2 p. 100 avec amortissement par annuités. *Ce n'est qu'en 1891 que cet amortissement prit fin !*

Les habitants de Kœnigsberg ont sur le cœur l'indifférence et l'égoïsme de l'État prussien à l'égard de cette « capitale et ville de résidence royale » (*Kœnigliche Haupt und Residenzstadt*), titre officiel de

Kœnigsberg, ville de couronnement des rois de Prusse. En effet, la Prusse n'a rien fait, ou bien peu de chose, pour les aider à se libérer de cette dette si longue et si exténuante. A la conclusion de la paix de 1807, qui suivit immédiatement le paiement de cette contribution (c'est pour cela sans doute que Napoléon en exigea le paiement instantané), il ne fut pas question de Kœnigsberg ni de ses 11 millions. A titre de secours, le gouvernement se borna à renoncer à un minime droit qu'il prélevait sur la bière. Et ce n'est qu'à partir de 1871 que la Prusse se décida à contribuer en espèces, pour la modeste somme de 75,000 marks par an, à la libération de la dette.

— Grâce à cette contribution, me dit un officiel, notre ville ne s'est pas développée comme les autres cités allemandes, et grâce à elle aussi les impôts municipaux s'élèvent à 200 p. 100 de l'impôt de l'État.

Aujourd'hui pourtant, au delà des fortifications, dans la vaste plaine terriblement balayée par le vent, de riches villas s'élèvent et les terrains s'achètent tous les jours. Les gros bourgeois y font construire des maisons confortables, plantent les jardins, transplantent les arbres, créent de toutes pièces une campagne aux portes de la ville. Mais c'est une forêt qu'il leur faudrait pour abriter leurs villas contre le vent qui arrive du large sans rencontrer d'obstacle, et qui, au mois d'août, — je viens de le sentir — souffle terrible, courbant presque jusqu'à terre les jeunes bouleaux et les frêles peupliers.

Les fortifications franchies, et après avoir passé la Steindammer Thor, le long d'une route ombra-

gée de grands arbres, se trouvent de vastes jardins, des cafés, *conditorei* où l'ont vient se récréer. C'est ici, sur le Hufen et au Bœrsen Garten, que se réunit toute la jeunesse de Kœnigsberg. L'été, on part pour la mer à la station proche de Cranz, mais plus encore, à Rauchen, célèbre par ses dunes couvertes de bruyères bleues et roses, rendez-vous d'un grand nombre de Polonais et de Russes; aussi à peine y entend-on parler allemand.

La seule partie vraiment pittoresque de Kœnigsberg, le marché aux poissons, se trouve sur les quais du Pregel. Devant des maisons étroites et hautes, des marchands de bric-à-brac étalent leurs vieilles poteries, leurs ferrailles et leurs nippes. A côté, une grosse femme est debout devant son étal : quelques planches sur deux tréteaux où sont rangés des harengs frais; d'autres sont suspendus par la tête le long de cordes tendues au-dessus de cette primitive boutique; plus loin, un marchand de légumes et un fripier encore dont les défroques sordides, ballottées par le vent, viennent caresser de temps en temps les rougets et les maquereaux du voisin. Pêle-mêle, sans autre boutique que le pavé de la rue, des marchandes débitent leurs légumes. Tout près, des bateaux aux voiles carguées se pressent dans un port étroit. Devant ces boutiques d'un autre âge s'élève l'ancienne université, celle où professa Kant. L'étranger qui arrive à Kœnigsberg, hanté par le souvenir du grand philosophe, n'y trouve rien qui puisse évoquer sa vie. Sa maison fut détruite, aucune trace n'en a été conservée. Il y a quelques années, un Anglais, venu à Kœnigsberg pour dire la messe kantienne, et trouvant la maison du philosophe démolie, pleura.

Il se rendit au tombeau, vit qu'il n'était pas bien tenu, et, de nouveau, fondit en larmes.

Kœnigsberg ne peut pas s'étendre, ses fortifications de première classe l'asphyxient. La contribution napoléonienne l'empêcha de s'embellir et les plans stratégiques royaux lui interdisent de se développer matériellement. Les voies principales se cognant aux murs des fortifications, on vient même de supprimer des squares et des jardins à l'intérieur de la ville — et Dieu sait quelle douleur souffre un Germain à qui on retire sa verdure ! On a donc sacrifié les pelouses et les arbres pour bâtir des maisons.

— Pourtant, gémissent les citadins, l'Empereur avait promis, lui-même, de vendre les terrains militaires...

— Eh bien ! pourquoi n'allez-vous pas lui rappeler sa promesse ? Pourquoi la presse ne crie-t-elle pas ? Pourquoi ?...

— Ah ! ah ! ah !... fait mon interlocuteur en levant les bras au ciel.

Et je n'en pus tirer davantage.

Quand ce ne serait que pour l'horreur que ses sujets de Kœnigsberg ont conservée de Napoléon, l'Empereur d'Allemagne devrait bien tenir la promesse qu'il leur a faite.

KŒNIGSBERG

(SUITE)

LE COMMERCE DES CHIFFONS — LA PATE DE BOIS

Pauvreté du pays. — Une riche industrie de misère. — Le papier, étalon de l'activité commerciale. — Qu'est-ce qu'un chiffon? — Infinie variété des chiffons. — La Russie fournit les plus recherchés. — Les chemises des moujicks et le papier à cigarettes. — Les différentes utilisations des loques. — 5 millions de kilogrammes. — Une fabrique de pâte de bois. — Explication de cette industrie florissante.

J'ai dit que cette contrée n'est pas très riche. La terre produit à grand'peine de quoi nourrir l'homme; les paysans émigrent et vont dans l'Ouest. Ici, les propriétaires ne leur donnent d'argent que tout juste assez pour se vêtir, on les paye en cochons, en grains, en pommes de terre. En Westphalie, au contraire, dans la Province Rhénane, ils gagnent tout de suite 3 et 4 marks par jour, *en argent bien à eux* (ô richesse!); ils peuvent en faire ce qu'ils veulent (ô liberté!). Les villes sont animées, il y a des concerts, des théâtres; le dimanche, grâce à leur argent,

ils peuvent y aller si cela leur plaît, et aussi prendre le train, s'éloigner du lieu de leur travail, vivre enfin. Et ils s'en vont par troupes.

Kœnigsberg ne vit que par la Russie, ou du moins la ville ne peut prospérer que par elle. Si la Russie est en paix, tout va bien; si le gouvernement fait de bons traités, les affaires deviennent meilleures, car c'est le port le plus proche, et ceux de Riga et de Libau gèlent l'hiver. On pénètre aussi en Russie par le Niémen et les autres rivières voisines. Pendant le blocus et pendant le siège de Sébastopol, la frontière étant dégarnie, les affaires marchaient merveilleusement — grâce à la contrebande.

Donc, Kœnigsberg n'est pas très riche, quoique, comme partout en Allemagne, la ville soit en prospérité. Une plaisanterie locale explique même que c'est la ville du monde où la vie est le meilleur marché, puisque pour 2 pfennigs on a une partie de gondole, un déjeuner et un concert : ce qui veut dire qu'on traverse le Pregel en canot pour 1 pfennig, qu'un petit pain coûte 1 pfennig, et que s'il est onze heures du matin, on entend jouer, pour rien, du haut des tours du château, dans des trompettes de cuivre, le Choral de Luther.

Aussi, jusqu'à présent, la vie industrielle et commerciale n'a-t-elle pas atteint tout son développement pour une ville de 220,000 habitants. Comme échantillon de la grosse industrie, j'y trouve une fabrique de wagons, une fabrique d'engrais, un entrepôt de chiffons, une usine de cellulose, une aciérie et, à quelques kilomètres, l'unique mine d'ambre qui existe au monde.

J'ai commencé par aller visiter l'entrepôt de chif-

fons de M. Minkowsky, qui se trouve être l'intelligent agent consulaire de France à Kœnigsberg. C'est une puissante industrie. Ses magasins se trouvent dans une de ces nombreuses rues bâties seulement d'entrepôts, si tristes avec leurs façades toutes plates, leurs fenêtres rouge foncé toujours fermées.

Comme tous ses chiffons servent à faire du papier, M. Minkowsky connaît bien l'industrie papetière, et il a, sur elle, un point de vue original :

— La consommation du papier, me dit-il, est un thermomètre excellent pour juger de la marche des affaires et du progrès général d'un pays. C'est un étalon autrement significatif que la consommation du savon, par exemple, que les Anglais voudraient opposer au papier à ce point de vue. Plus un peuple use de papier, plus il est civilisé, si on entend par « civilisation » l'ensemble des signes de l'activité moderne. N'en faut-il pas pour toutes les affaires : correspondance, expéditions, journaux, livres, gravures, etc.? Les pays qui usent, en moyenne, le plus de papier sont l'Amérique du Nord, puis l'Allemagne, puis l'Angleterre.

Dans d'immenses hangars, s'élèvent des pyramides de chiffons, ou plutôt de haillons et de loques. Il y en a de toutes les couleurs et de toutes les formes. Ne me demandez pas de choisir entre ces horreurs... Mais M. Minkowsky n'a pas pour tous la même considération, il s'en faut!

— Je pourrais bien vous en montrer une douzaine de qualités différentes, me dit-il, suivant la couleur, la propreté, la force et la souplesse du tissu.

— Les meilleurs, d'où viennent-ils?

— De Russie, sans comparaison avec n'importe quel autre pays au monde.

— Et pourquoi cela?

— Parce que tous les vêtements des gens du peuple des campagnes sont encore filés par eux, chez eux, avec du lin de première qualité... Tenez... touchez... c'est souple et solide en même temps... Toute première qualité... magnifique chiffon...

— Et qu'en fait-on?

— Du papier à cigarettes surtout, dont la fibre doit être mince et résistante. A Düren, près de Cologne, on recevait de ces chiffons par 10,000 kilogrammes chaque mois, où on les traitait pour en faire du « papier de maïs » envoyé comme tel à Lyon, l'un des centres du papier à cigarettes en France.

Je m'arrête devant un tas immense plus blanc que les autres, fait de chemises d'hommes, de femmes et d'enfants, déchirées, divisées, rapiécées, sales.

— Pure toile, me dit M. Minkowsky.

Il prit un morceau sur un tas, un pantalon de toile épaisse comme du drap, d'un tissu pareil à celui des nappes de table, mais bien plus fort.

— Un moujik a porté cela des années, fit-il. C'est solide comme du fer, vous savez, et si souple!... Magnifique marchandise....

Une autre pile de tissus de couleurs pâles, rosâtres, bleuâtres. On dirait qu'une buée légère monte du tas — comme autour des meules de Monet; — mais non, c'est ce bleu et ce rose qui, en se mélangeant, créent cette illusion pour l'œil.

— Ceci est sûrement supérieur, me dit mon guide, car le bon lin seul est teint.

Des montagnes de guenilles plus crasseuses, plus salies, plus usées s'élèvent dans des coins.

Certains marchands les préfèrent pour leur bon marché, surtout ceux qui ont beaucoup d'eau à leur disposition.

— Il n'y a ici que des chiffons russes, résume M. Minkowsky.

Sinistre déballage! Toute la misère de la Russie est sous nos yeux... Pelisses râpées, jaquettes sordides, bas troués, chemises déchirées, touloupes en morceaux, saraphanes cent fois rapiécées, vêtements d'enfants, toute la friperie des villages, des faubourgs, des villes, des cours des Miracles slaves, quels crochets vous ont ramassés, quelles hottes vous ont recueillis? Le knout a sans doute battu cette houppelande, des balles ont peut-être troué ces gilets et ces chemises un jour d'émeute. Ces couvertures rayées de rouge et de bleu furent étendues sur la terre battue des isbas, où on avait faim, où on se plaignait, où on pleurait. Et quelle est la sombre histoire de ce caraco de femme qui porte tant de pièces et de reprises?... Ne sort-il pas, de cet immense amas de loques affaissées, les plaintes de tout un peuple? Je m'imagine un patriote russe disant une oraison devant cette Acropole... Et, si j'étais le Tsar, j'aimerais savoir ce que raconte cette casquette de Varsovie à cette toque de Smolensk...

— Voyez-vous, me dit philosophiquement M. Minkowsky, on dirait que la Russie vient de changer de peau, et que voilà l'ancienne.



— Mais c'est toute une organisation qu'il vous faut

pour obtenir ces guenilles, de Kovno à Yaroslav, et de Varsovie à Kharkov !

— Il devient très difficile, en effet, d'avoir des chiffons russes : la Russie en consomme beaucoup elle-même, depuis qu'une crise occasionnée par le choléra en a interdit provisoirement l'accès en Allemagne. Voilà comment on les recueille : des marchands passent dans les villages, ramassent les chiffons chez les paysans à raison de trois sous le kilogramme, les envoient vers un centre où ils sont emballés soigneusement avec du fil de fer, et dirigés sur Kœnigsberg ou vers les fabriques du Rhin.

Nous montâmes à l'étage supérieur. Là, dans une sorte d'immense grenier, de nombreuses femmes de tous âges, les cheveux enveloppés de mouchoirs, parmi lesquelles il en était de fraîches et de jolies sous la poussière et la sueur qui couvraient leurs visages, se tenaient debout devant des casseaux treillagés qui servent au triage des chiffons. Elles prenaient à pleines brassées les loques sordides à même les ballots qu'on venait d'ouvrir et les déposaient devant elles. Leurs mains fouillaient sans dégoût dans ces saletés, une poudre noire tombait à travers le treillage de fil de fer. Elles jetaient de côté, par catégories, des fragments plus sales, les laines, les cotons, les toiles, les morceaux de couleur.

— Les loques bleues valent même un peu plus cher, car la teinture qu'elles contiennent et qu'on en retire sert à faire des papiers de fantaisie bleutés, et c'est une économie pour le fabricant.

— Que fait-on de ces morceaux de laine ?

— Tout ce qui est laine est envoyé en Angleterre, nettoyé, cardé, et ressert à fabriquer du drap neuf.

— De sorte que les gommeux qui n'usent que du drap anglais risquent de mettre les mêmes pantalons que les bateliers de la Volga ou les grévistes de Lodz?

— De même que les fumeurs de cigarettes fumeront, sans s'en douter, les chemises crasseuses des moujiks de Livonie ou de Tver, et que les belles dames, anglaises, américaines, allemandes et même françaises, écriront leurs billets sur ces moufles de lin que portèrent des laboureurs de Courlande ou sur ces bas crottés par les mariniers de Riga.

Chemin faisant, l'industriel me renseigne très clairement sur le commerce du chiffon en général.

Il paraît que la France en produit beaucoup, qu'elle exporte en Angleterre et en Amérique. L'Angleterre en fournit peu, et de mauvais, sans doute en raison de la qualité inférieure du linge.

— Les chiffons qui nous arrivent sont employés à deux usages, me dit mon interlocuteur.

« Ceux réservés à la papeterie sont de coton, de chanvre, de lin ou de fil;

« Ceux en laine sont remis à neuf pour en faire une laine nouvelle, comme je vous l'ai expliqué tout à l'heure. L'Angleterre en use énormément et les paye jusqu'à 200 francs les 100 kilos.

« Les chiffons pour papier coûtent 40 francs les 100 kilos. Ce sont les plus chers. Il y en a à 20, à 10, même à 6 francs, tels, par exemple, les lambeaux de jute des sacs à café.

« Autrefois, les chiffons russes se vendaient surtout en Angleterre et en Écosse. L'Angleterre cessa de les acheter parce qu'elle les trouva trop coûteux. Les Allemands les retinrent, sans faire attention au prix. Et, à ce propos, il faut rectifier une opinion

devenue courante, à savoir que les Allemands n'achètent et ne vendent que le bon marché. En réalité, quand la matière première est bonne, ils ne se soucient pas du prix.

« Pendant quelque temps, les chiffons perdirent leur ancienne faveur. Le papier de cellulose, facile à faire, moins coûteux, triomphait. Mais le gouvernement allemand s'aperçut un beau jour que ses archives écrites sur papier de cellulose se réduisaient en poussière. Il exigea alors que le papier qu'on lui livrait fût fabriqué selon quatre qualités différentes, et renfermât une certaine quantité de chiffons.

« Pour éprouver la valeur intrinsèque du papier, on le soumet à une expérience qui consiste à dévider d'une grande hauteur un rouleau de papier large de 50 centimètres ou de 30. Il arrive un moment où, par le poids du papier déroulé, la bande se déchire et l'on n'a plus qu'à vérifier à quelle hauteur le papier s'est rompu. Cette longueur s'appelle « Reiss länge » (longueur de déchirure). Des appareils éprouvés et basés sur ce principe ont été récemment construits, et il existe à Charlottenburg, près de Berlin, un bureau du gouvernement chargé spécialement de ces expériences.

« Depuis la réglementation, qui date de quinze ans, et malgré l'usage croissant du papier de cellulose que l'État emploie pour les imprimés sans valeur, les chiffons ont beaucoup augmenté de prix. »

Les ouvriers qui transportent les ballots ne gagnent pourtant que 2 à 3 marks par jour, de 6 heures du matin à 6 heures du soir, avec un repos de deux heures et demie pour les repas. Le salaire des femmes va de 1 mark 50 à 2 marks.

Je respirais mal dans cette atmosphère immonde où la poussière et le relent de tant de misères flottaient en nuages mouvants. Je dis à l'industriel :

— Vous n'avez pas peur de prendre quelque maladie au milieu de ces nids à microbes ?

— Non, me répondit-il, car, malgré l'opinion courante, les chiffons ne sont pas des agents propagateurs de maladies. Au moment du choléra, on prohiba en Allemagne le commerce des chiffons. Mais bientôt le gouvernement vit que ce commerce, qui se chiffre par millions et dizaines de millions, méritait qu'on le traitât moins légèrement. Une conférence de bactériologistes fut réunie à Hambourg, qui décida que le chiffon *desséché* a perdu toute force contagieuse.

« On n'exigea donc plus, pour la circulation des chiffons, qu'un certificat de provenance du médecin de la police déclarant qu'il n'y a pas de maladie contagieuse dans le district. Sans ce certificat le chemin de fer n'accepte pas les ballots. Un emballage solide en fil de fer fût également imposé.

« J'ajouterai que, depuis quarante ans que ce commerce a lieu ici, je n'ai pas vu un seul cas de maladie contagieuse parmi le personnel qui manie les chiffons d'un bout de l'année à l'autre.

« Le seul danger, c'est que l'hiver, par fermentation, le feu ne prenne dans ces monts de linge plus ou moins humide. »

Des haillons russes qui fermentent jusqu'à l'incendie, mais c'est toute l'histoire de la Russie d'aujourd'hui...

— Combien de chiffons passent ici par an ? demandai-je à M. Minkowsky.

— 5 millions de kilogrammes.

Comme pouillerie, c'est quelque chose.

⁂

Justement, il existe à Kœnigsberg une fabrique de cellulose, la Kœnigsberger Zellstoff-Fabrik. Le directeur, M. Emil Teppich, est un de ces Allemands agréables, polis et souriants qu'on a du plaisir à rencontrer. Il me fit visiter sa fabrique dans tous ses détails.

L'installation est admirablement comprise, commode, bien ordonnée, et d'une propreté minutieuse.

On y transforme 20 wagons de bois par jour, soit 200,000 kilogrammes.

La fabrication n'y a rien de spécial, et je pense qu'elle ressemble à celle de nos usines françaises. A tout hasard, et comme il est toujours bon de s'instruire, j'ai pourtant noté les différentes opérations et la machinerie en usage.

La cellulose est tirée du pin blanc et du pin rouge. Les troncs sont coupés et rognés, et mis dans une machine qui en un clin d'œil les a découpés en une infinité de morceaux taillés en biseau, de la grosseur de 4 centimètres carrés environ. Des femmes s'emploient à ces opérations. Des bandes sans fin emportent les petits morceaux de bois au premier étage, où ils tombent dans des cylindres horizontaux et tournants faits de fils de fer espacés selon des mesures différentes : cela s'appelle un trieur, qui laisse passer par ses mailles les morceaux de bois s'ils sont de la dimension voulue.

Le bois ainsi découpé et trié est porté dans d'immenses cuves qui sont des puits d'une contenance de 250 mètres cubes. J'en compte quatre pareils. On met dans ces puits 80 mètres cubes de bois qu'on ébouillante pendant trois heures avec de la vapeur pour amollir les fibres, puis on l'inonde avec un produit chimique, du bisulfite de calcium, qui demeure là trente-six heures. Alors, toute la résine que contenait le bois sort avec l'eau et se perd (car la chimie n'a pas encore trouvé le moyen de la conserver), et le bois devient tout à fait mou. On le pétrit dans des pétrins à hélices, et quand il est bien réduit en pulpe on le fait couler dans des bassins où les impuretés qu'il contenait encore se déposent. De nouveau brassée et de nouveau épurée, la pâte canalisée automatiquement s'étend en nappe épaisse et glisse sous des rouleaux où elle se coagule. C'est maintenant une bande de pâte solide qui passe sur des feutres chauds, de là sur des rouleaux de fer brûlant qui font évaporer l'eau qu'elle contient encore.

Toutes ces opérations se suivent sans discontinuité.

Le bois de tout à l'heure est devenu à présent une longue bande de carton mou que l'on coupe et que l'on crève de place en place en la faisant passer sur des dents d'acier. Comme je ne comprenais pas l'utilité de ce massacre, il me fut expliqué que, pour entrer en France, en Italie et en Angleterre, cette matière, si elle demeurait à l'état de carton fabriqué, payerait très cher, tandis que sous forme de cellulose — et les déchirures en question témoignent de sa destination — elle entre sans payer de droits. De plus, en Allemagne, pour favoriser l'industrie de la pâte de bois,

l'État diminue les tarifs de chemins de fer qui la transportent.

Donc cette cellulose va dans les fabriques de papier françaises, anglaises, italiennes[1], est rendue à son état préalable, c'est-à-dire remise en pâte, et sert alors à fabriquer les quantités de papier désirées par les différents pays, qui ont ainsi évité les premières transformations décrites plus haut. Ici, en effet, le bois est bon marché : il vient des forêts de la Prusse orientale ou de la Pologne.

Chaque jour, l'usine de M. Emil Teppich expédie ainsi 9 wagons de cellulose, d'une valeur de 16,000 à 17,000 marks, soit 20,000 francs, soit 600,000 francs par mois.

M. Teppich nous conduit sur le Pregel, où sont accostés des quantités de chalands, les uns remplis de bois qu'on est en train de débarquer et qui entre directement dans l'usine, les autres qu'on charge de cellulose.

Ces opérations se font sans bruit, dans un ordre tranquille.

Ce n'est pas tout. J'ai dit qu'il fallait des produits chimiques pour amollir les fibres du pin et en extraire la résine. On les fabrique ici même, entre l'usine et la rivière. Autrefois, on achetait du soufre de Sicile et de la chaux de Suède avec lesquels on obtenait le bisulfite de calcium nécessaire. A présent, le fabricant fait venir d'Espagne et de Norvège des pyrites dont on extrait l'acide sulfurique. Mais il reste de l'oxyde de fer dans ces pyrites dé-

1. A part cette cellulose, les fabricants allemands trouvent le moyen d'exporter du papier à l'étranger, malgré les droits de douane.

pouillées de leur acide sulfurique. Il vend donc les résidus d'oxyde de fer à des usines métallurgiques qui en ont besoin. Certaines fabriques s'entendent même avec de grandes métallurgies qui leur envoient le minerai sulfureux et à qui elles retournent des oxydes de fer, ce qui constitue une économie notable pour les deux !

Les hommes qui travaillent à l'usine chimique sont des ouvriers russes. Ils gagnent 3 fr. 75 par jour et travaillent dix heures. Ils sont enchantés de ce traitement malgré l'affreuse atmosphère où ils vivent. En Russie ils travaillent douze à quatorze heures pour 35 sous. Ils ont trouvé que cela valait la peine de passer la frontière.

KŒNIGSBERG

(SUITE)

L'AMBRE

A Palmnicken. — Qu'est-ce que l'ambre? Une sécrétion de pin qui fut malade durant la période tertiaire. — On le trouve ici seulement. — Descente à la mine. — La terre bleue. — Le travail des mineurs. — L'auteur donne son coup de pioche. — Le lavage, le triage, le grattage. — Distillation. — L'ambroïde. — Le Musée de l'ambre. — Des blocs de 6 kilos. — Un essaim d'éphémères prisonnier dans une larme d'ambre.

Il me restait à voir la *Kurische Nehrung* (la langue de terre de Courlande), qui, sur les cartes, barre si étrangement la côte prussienne entre Memel et Cranz, et les mines et les ateliers d'ambre.

— A la *Kurische Nehrung* vous ne verriez que des dunes sur une longueur de 97 kilomètres, me dit-on, et une station ornithologique où des savants du monde entier vont étudier les mœurs des oiseaux migrateurs, qui, venant du Nord ou y retournant, s'arrêtent tous là ; c'est l'hôtel des cigognes, des hérons, des grues et de vingt autres oiseaux différents.

Si j'étais arrivé à Kœnigsberg à l'époque de la migration, je n'eusse pas hésité à me faire ornithologiste. Mais nous étions en plein mois d'août, et les dunes se trouvaient désertes.

Je me décidai donc pour les mines d'ambre. Je pris le train pour Palmnicken, petite bourgade située à une heure et demie de chemin de fer de Kœnigsberg, et je me rendis à la mine en compagnie du jeune fils du consul de Dantzig, M. Ferdinand de Jouffroy d'Abbans.

Avant de descendre, je me fis expliquer l'origine de l'ambre.

Or voici :

L'ambre ou succin est une résine fossile — appelée en allemand *Bernstein* — qu'on ne trouve qu'à l'endroit appelé par les anciens Côte de l'Ambre, c'est-à-dire le long de la côte baltique s'étendant de Dantzig à Brüsterort, spécialement dans le Samland, cette presqu'île où Kœnigsberg se trouve enclavée. Le point précis où l'ambre abonde particulièrement est la plage de Palmnicken.

Au temps de la période tertiaire, un conifère, appelé par les savants « Pinus succinifer », sécrétait une résine qui coulait au pied des arbres, très abondamment, si on en juge par les blocs quelquefois très gros que l'on découvre : ce qui explique qu'on voit enchâssés dans certains morceaux d'ambre des moustiques, des mouches, quantité d'insectes et même des feuilles et des débris végétaux dont on ne trouve plus les traces que dans les régions tropicales. On suppose que cette sécrétion était provoquée par une maladie de l'arbre et que l'ambre n'était autre que le pus de la blessure.

Il paraît que les Étrusques, les Grecs, les Phéniciens venaient jusqu'ici chercher le succin[1]. On n'en connaît, en effet, nulle part ailleurs au monde, de sorte que l'ambre qui servit à fabriquer les objets d'ambre trouvés dans les tombeaux grecs venait certainement d'ici. Au Japon et sur les côtes siciliennes, entre Catane et Syracuse, se trouve seulement la « gédanite », sorte d'ambre plus fragile que le succin, et de qualité inférieure. Autrefois, et jusqu'en ces dernières années, il n'était pas besoin de l'aller chercher sous terre. La mer Baltique étant peu profonde, l'action des vagues sur le fond de la mer et sur le sable des côtes découvrait les gisements, et à la longue enlevait des fragments d'ambre qui venaient échouer parmi les varechs des plages. Ou bien, ballottés à la surface par l'eau en mouvement, ils étaient pris par les pêcheurs allemands dans des filets. Ou bien encore, par une mer tout à fait calme, les riverains harponnaient, au fond de l'eau transparente, les morceaux d'ambre qui reluisaient. En 1883, un particulier eut l'idée de chercher l'ambre sous terre; il gagna à cela beaucoup d'argent, et l'État prussien, qui a la bosse du commerce, lui racheta sa mine en 1889 pour 13 millions de francs[2]. Aujourd'hui, la loi a fait de la

1. Il existe à Florence, dans une salle du Musée national, un collier d'ambre qui fut trouvé dans un tombeau étrusque. On le fait remonter au VI[e] ou au VII[e] siècle avant notre ère. Les grains en sont gravés dans le style des Pharaons, et représentent alternativement un singe et une guenon.

2. Le poids de l'ambre recueilli en 1905 est de 950,000 kilogrammes, et sa valeur est de près de 3 millions de francs, sur lesquels la France figure pour 3,500 kilogrammes, et une valeur de 251,000 francs.

récolte de l'ambre le monopole exclusif de l'État, et il est défendu aux habitants de le ramasser sur les plages baltiques, si ce n'est pour le porter aux dépôts officiels. Après les tempêtes, les inspecteurs du gouvernement vont le long de la côte, de grand matin, à la recherche des débris déposés par la mer pendant la nuit. Moi-même, le jour de mon arrivée à Palmnicken, par un bel après-midi du mois d'août, j'essayai de découvrir sur la plage des fragments de la précieuse résine, pendant que dans l'eau ensoleillée des petits Prussiens tout nus s'ébattaient sans cris. J'en trouvai quantité de petits morceaux que je rapporte en témoignage.



Arrivés à la mine, et reçus par un ingénieur complaisant, on nous fit nous dévêtir complètement et passer un costume composé de pantalons imperméables, de bottes d'égoutiers montant au delà du genou, d'une vareuse goudronnée comme les suroîts des matelots et d'un chapeau de pilote avec son large bord en arrière. Nous fûmes également munis d'une lampe de mineur.

Et la descente commença. Elle ne fut pas longue, heureusement. Car rien n'est plus désagréable que la sensation de l'air humide que l'on respire en descendant sous terre par l'escalier de fer à pic dont les barreaux glissent, et de l'engoncement où vous tient ce costume rigide inusité. L'eau coulait de toutes parts, le long du puits de 42 mètres où nous descendions. En touchant au fond du trou, notre guide nous recommanda d'éviter les petits fossés remplis d'eau

creusés le long des galeries, et nous nous mîmes en marche, barbotant dans des flaques de boue, courbés en deux pour éviter de nous cogner la tête au plafond bas. La chaleur augmentait par instants, jusqu'à devenir étouffante; à d'autres moments, des courants d'air glacé fouettaient nos poitrines en sueur, et je grelottais.

La mine a trois kilomètres de long. Quand nous arrivâmes à l'extrémité, les ouvriers étaient en train de piocher la « terre bleue » (*blaue Erde*), ainsi qu'on appelle le terrain tertiaire, qui se trouve entre dix-huit et quarante-deux mètres de profondeur, et dont la couche contenant l'ambre s'étend sur une épaisseur moyenne de deux mètres. De temps en temps, leur pioche les avertissait de la présence d'un morceau de résine. Ils le ramassaient et nous montraient une sorte de caillou sali qu'il fallait approcher de la lampe, pour en percevoir le reflet jaune. Je pris une pioche, car je voulais extraire de l'ambre comme j'avais extrait de l'or et de l'argent des mines du Colorado. Je ne fus pas long à en découvrir un fragment qui renfermait justement une mouche, et que je serrai dans ma poche en souvenir de cette visite.

Quand les ouvriers trouvent un bloc important, ils le mettent de côté; et toute la terre piochée est chargée dans de petits wagonnets qui sont portés au jour où la terre passera au tamis.

La mine emploie 330 ouvriers, dont 250 mineurs. On retire par an environ 700,000 petits wagonnets de terre qui représentent 2 millions d'hectolitres, desquels on extrait 400,000 kilogrammes d'ambre, soit une moyenne de 559 grammes par wagonnet de 300 litres.

Les wagonnets sont remontés au jour par des ascenseurs et renversés aussitôt dans un étroit bassin d'où l'eau est projetée en jets puissants qui lavent la matière extraite une première fois. Du bassin, l'eau et la terre mélangées tombent sur des treillages superposés et de plus en plus étroits (de 3 centimètres à 1 millimètre) qui tamisent les morceaux d'ambre. Il y a là des sacs et des paniers remplis qui sont la récolte du jour.

Quand l'ambre a été relavé dans des cylindres tournants avec du sable et de l'eau pendant quatorze heures, il est porté dans un bâtiment voisin de la mine où a lieu un premier travail de triage. On met de côté les plus gros blocs — certains pèsent plusieurs kilos. On distingue les bons des mauvais par le son qu'ils rendent quand on les frappe. Les uns se fendront, les autres resteront solides au débit : ce sont les plus chers, dont on fera de longs porte-cigares ou de longs tuyaux de pipes de quinze ou vingt centimètres. Des blocs qui ne pèsent pas un kilogramme valent 500 marks (625 francs). Le bon ambre vaut, en moyenne, 325 francs le kilogramme. On sépare aussi les morceaux selon leur couleur. Il y a peut-être deux cents sortes d'ambre commercial, et même plus. Une partie, la meilleure, sert à fabriquer des objets; une autre est pilée, fondue, transformée en « ambroïde »; enfin, les qualités tout à fait inférieures deviennent de la laque et de la colophane. On les vend jusqu'à 75 centimes le kilogramme.

Le premier triage une fois fait et les gros morceaux mis de côté, les petits passent entre les mains d'ouvrières dont le travail consiste à les gratter à l'aide d'un couteau très pointu et à en retirer jusqu'à la

dernière apparence de tache. En effet, le moindre corps étranger, le plus petit grain de poussière suffirait à troubler la fabrication de l'ambroïde à laquelle ces menus fragments sont destinés. Les filles et les femmes ont devant elles des tas de petits morceaux éclatants comme des sucres d'orge frais; elles se dépêchent, mais regardent avec soin sur toutes les faces s'il reste quelque impureté à enlever, car les morceaux mal nettoyés leur reviennent avec des amendes. Elles sont payées aux pièces : 7 marks le kilogramme d'ambre gratté. L'ambre est léger, et le kilogramme leur demande trois jours de travail assidu.

Dans une petite usine attenant aux salles de triage et du deuxième lavage, ont lieu la distillation et la fonte de l'ambre. On retire différents produits de cette distillation : de l'acide ambré qui sert à blanchir la soie et se vend 25 francs le kilogramme, de l'huile d'ambre, d'autres produits chimiques encore, utilisés dans l'industrie et dans la médecine. On ne lâche la résine que lorsqu'elle est bien épuisée... Mais le produit principal est la laque employée pour les wagons et la carrosserie.

Une autre usine est installée à Kœnigsberg même, dans un vaste bâtiment qui renferme aussi les bureaux commerciaux de l'exploitation et le Musée de l'ambre. Ici, trois cents jeunes femmes, gratteuses et trieuses d'une agilité extraordinaire, et cent cinquante ouvriers sont employés, les premières au grattage, comme à Palmnicken, les hommes à débiter l'ambre en morceaux destinés au commerce. Leur habileté consiste à n'enlever que juste les parcelles mauvaises et inutilisables pour la fabrication des objets.

Sous la surveillance jalouse de l'administration

royale, d'autres ouvriers fabriquent « l'ambroïde ». J'ai eu beaucoup de peine à être admis à pénétrer dans les ateliers. Soit qu'il y ait là des secrets qu'on ne veuille pas livrer à l'étranger — et on se demande la raison de cet occultisme, puisque la concurrence n'existe pas et ne peut pas exister, — soit que, révélés, les mystères de l'ambroïde pourraient nuire à son commerce, on a soin de ne montrer au visiteur, difficilement admis, que la surface des choses. Et encore, fus-je reçu avec des regards méfiants et conduit avec une hâte qui me rappela mes courses à travers les usines chimiques de Hœchst.

Ce que j'ai pu apprendre de sûr, c'est que les morceaux d'ambre trop petits pour être transformés en bibelots — après avoir été grattés avec le soin minutieux que j'ai dit et séparés en différentes teintes, — sont moulus fins comme du sucre ; cette poussière est ensuite traitée par l'éther, pour donner, paraît-il, plus d'uniformité à la couleur, puis chauffée dans des moules en même temps que pressée dans des appareils hydrauliques d'une très grande puissance, et enfin moulée en forme de cylindre ou de pain rectangulaire du format d'un in-12. On peut, m'assure-t-on, changer la couleur de la poussière d'ambre en la cuisant à 120 degrés dans l'huile.

Dans l'atelier d'expédition, on me montre un grand nombre de caisses prêtes à partir. La plupart sont à destination de la Turquie, où se fabriquent des bouts de chibouque et des colliers. D'autres colis sont adressés à Vienne, où se vend la plus grande partie des fume-cigarettes et des fume-cigares. En Allemagne on en fait peu.

⁂

J'ai terminé ma visite par le Musée de l'ambre qui se trouve dans le même corps de bâtiment que l'usine. C'est une simple salle avec un large pilier au centre dont les parois sont recouvertes d'une marqueterie d'ambre pressé, ou ambroïde, de toutes les nuances, et qui fut envoyé à l'Exposition de Saint-Louis. Autour de ce pilier sont posés toutes sortes d'échantillons de l'industrie : colliers composés de perles grosses comme des raisins de Californie et que l'on vend à Zanzibar, à Sierra-Leone, en Arabie, en Égypte, en Tripolitaine, en Perse, au Japon, en Corée, en Chine, au Maroc, pour orner le cou des sultanes des maharajahs et des mandarins ; amulettes, boucles d'oreilles, chapelets, et de ces tours de cou d'enfants exposés aux devantures des pharmacies et qui préservent, dit-on, des convulsions. Dans des vitrines placées le long des murs se voient des échantillons des plus gros blocs trouvés sur la côte. Ils pèsent 6 kilos. On a découvert des larmes d'ambre ayant conservé la forme qu'elles devaient avoir en tombant, et qui sont grosses comme des œufs ; leur surface a pris l'empreinte des feuilles sur lesquelles elles tombèrent. Il y a aussi des boîtes, des tabatières, des manches de couteau, des presse-papiers, des volumes reliés en ambre, une pendule, et toutes sortes de petits objets d'étagère dont beaucoup datent du dix-huitième siècle.

Toutes les nuances et toutes les qualités du succin sont ici représentées. J'ai demandé quel est le plus rare : c'est l'ambre blond pâle, aussi le plus cher ; il

va en France et en Orient. L'ambre vert comme de l'absinthe va en Chine et en Corée; la Russie réclame celui qui est veiné comme de l'agate; l'ambre très jaune se vend en Amérique.

On a conservé des fragments qui renferment les échantillons les plus curieux de la vie animale et végétale de la période tertiaire. Figés dans la résine transparente et dorée, je vois des sauterelles, des scarabées, des moucherons minuscules, des cafards, des cloportes, des araignées, des acarides, des myriapodes, des résidus végétaux : feuilles, bouts de branche, etc., qui vivaient et respiraient il y a des millions d'années. On a même recueilli près de l'ambre un grand morceau de bois que les savants prétendent être le pin succinifère, et des pommes de pin très bien conservées. Un miracle inexplicable a enfermé dans un gros bloc de résine tout un vol d'éphémères : les ailes étendues, groupés en colonne ascendante comme on les aperçoit vers la fin des jours très chauds de l'été dans un rayon de soleil, vous jureriez qu'ils volent encore. L'esprit cherche à évoquer devant eux le jour lointain où l'énorme larme résineuse brusquement tombée du conifère malade emprisonna leur vol, qui ne devait durer qu'un jour, et le fixa pour une éternité ! C'était au temps où les grands pachydermes hantaient les forêts de palmiers, de lauriers et de canneliers qui prospéraient sur les côtes boréales. Ils n'ont pas vu l'homme — encore à naître...

NOTES ET CROQUIS

Causes futiles des impressions premières en pays étrangers. — Il faut s'en méfier. — Lettre d'un Serbe sur l'hypocrisie allemande. — Le *gemüt* et la brasserie. — Sentimentalité. — Les enfants gras et les jambes torses. — Cours d'économie politique présentés par des commerçants. — L'Allemand est-il colonisateur? — Le péril jaune.

Il faut passer par plusieurs états avant de pouvoir se vanter de commencer à comprendre un pays étranger.

Tout le monde a éprouvé en débarquant dans une ville par un temps de pluie et de vent l'impression d'hostilité si difficile à effacer dans la suite et qui s'étend vite aux choses et aux habitants. Cette impression pourtant superficielle importe bien moins, par comparaison, que l'accueil des premières personnes qui vous reçoivent, que l'humeur des gens d'hôtel, l'air de la chambre qu'on habite, les habitudes nouvelles que les mœurs locales vous imposent.

Je ne parle pas — car c'est sous-entendu — de notre humeur à nous, de l'état de notre estomac ou de nos nerfs qui, obscurément et à notre insu, modifient notre impression des choses. Si. en passant à la

poste, nous avons cueilli des nouvelles désagréables, si nous avons faim et qu'on nous fasse trop attendre notre repas, si nous n'avons pas faim et que la cuisine ne soit pas très bonne, les premiers jugements que nous portons sur un pays ou une ville peuvent s'en ressentir.

Mais ces impressions de hasard, si vives qu'elles puissent être, ne sont rien encore en comparaison avec ce que nous apportons nous-mêmes d'étrangeté et d'inconscient nationalisme, d'amour-propre patriotique, d'hostilité instinctive et surtout d'ignorance.

Quel mal on a, par exemple, à accepter, je ne dis pas avec sympathie, mais neutralement, les têtes (j'allais employer un autre mot qui vient naturellement aux lèvres dès qu'il ne s'agit pas de gens que nous aimons), à accepter l'allure, la toilette, l'expression de figure de ceux que l'on va visiter avec le parti pris pourtant d'être impartial et résolument objectif! Un Français quelconque, je veux dire n'importe lequel, arrivant en Allemagne, se laissera choquer par les grosses faces, les barbes, le teint fleuri, ou les joues rasées, de graisse blanche, aux moustaches fades, ou bien par l'air bourru des fonctionnaires, l'accent rude et rebutant de la langue. La simplicité, la familiarité des Allemands, au lieu d'être mises à leur avantage, tourneront en grief, jusqu'au jour où, les appréciant avec plus de justice, nous distinguerons, sous l'apparence, la véritable affabilité des uns de la fausse bonhomie et du sans-façon vulgaire des autres.

Les petites bonnes rougeaudes, dont les yeux bleus, plus tard, vous apparaîtront tentants et la chair savoureuse, commencent elles-mêmes par vous déplaire à cause de leur carrure paysanne, en attendant que,

plus tard encore, elles vous exaspèrent par leur lenteur et leur placidité de laitières.

Mais ce qui décuple, centuple même toutes les causes d'erreur de jugement que nous portons en nous, c'est l'ignorance de la langue. Chez beaucoup de voyageurs, cette ignorance qui précise l'étrangeté est la source d'une antipathie profonde dont ils ne sont pas maîtres et qu'ils n'analysent pas. Peu à peu, si on apprend sinon à parler, du moins à écouter et à comprendre, l'étrangeté s'atténue, un commencement de sympathie naît doucement au contact des esprits, et mille choses qui vous demeuraient lointaines s'approchent et deviennent aimables. C'est seulement à partir de ce moment que l'on peut commencer à se fier à son jugement. L'heure est venue de reviser ses observations premières, de les mettre au plan, de comparer et de réfléchir..... Et, dès que l'on compare avec patience, les différences, qui semblaient colossales quand on les habillait de ses passions, de ses préjugés ou de ses routines, vont en diminuant. On se souvient qu'il existe en France, parmi les gens qu'on voit chaque jour, des peaux graisseuses, des gens vulgaires, des hypocrites, des menteurs, des bandits, des canailles.... Il faut même alors faire bien attention à ne pas tomber dans l'excès contraire à celui de l'arrivée. Car, ne pouvant distinguer facilement, chez ceux qui nous entourent, ni les fourbes, ni les forbans, ni les menteurs, nous serions facilement portés, en récapitulant les tares de ceux que nous connaissons mieux, à généraliser trop vite dans l'autre sens.

Il y a donc un premier effort d'adaptation à faire, et mieux, d'acceptation des choses et des gens tels

qu'ils sont, si l'on veut juger sainement d'un pays.

On devrait même, si l'on tenait à l'apprécier en toute équité, essayer plutôt de l'approuver de parti pris. Gœthe a dit avec une justesse frappante : « Pour arriver à la compréhension, il faut commencer par la surestimation ».

⁂

Rencontre piquante : en même temps que je recevais une lettre d'un Allemand qui me trouvait trop sévère pour ses compatriotes, il m'arrivait de Graz, ville autrichienne, mais peuplée presque exclusivement d'Allemands pangermaniques, cette autre lettre, sans passion, signée d'un résident serbe :

« Vous êtes bien indulgent, me dit-il, pour les défauts des Allemands. Moi, je ne suis point ennemi des Allemands, au contraire, j'aime et j'admire leur science et leur littérature (non pas la moderne). Mais j'estime que la vanterie perpétuelle de leurs propres qualités, leur manière de déprécier l'étranger les rendent insupportables, et d'autant plus que ce sont eux qui copient et imitent le plus ridiculement les mœurs étrangères.

« ...Il n'y a pas un peuple qui parle, autant que l'Allemand, de sa propre moralité, fidélité et chasteté. Partout et sans cesse on lit et on entend ces mots : « Deutsche sittlichkeit, deutsche Treue », etc. Or, voici une preuve de la moralité allemande. A Graz, que les journaux locaux se plaisent à appeler « die deutscheste Stadt Œsterreichs » — la ville la plus allemande de l'Autriche — naquirent, de 1904 à 1905, 4,738 enfants, parmi lesquels 2,200 légitimes et 2,538 illégitimes. Je ne suis point moraliste, pourtant

je regretterais pour la nation serbe un tel état de choses. Mais ce qui est pire que l'immoralité, c'est l'hypocrisie. Et dans aucun pays du monde elle ne prospère autant qu'en Allemagne, où il n'est question que de « sincérité » et d' « amour de la vérité ».

Mon correspondant serbe continue, faisant allusion à mon article sur l'ivrognerie des étudiants[1] :

« Dans les journaux allemands on a commenté avec satisfaction vos observations sur l'alcoolisme. Mais on ajoutait : « Les Français ne valent pas mieux que nous à cet égard ! » Veuillez, monsieur, considérer la différence : en France, c'est l'homme pauvre et simple qui s'enivre; en Allemagne, ce sont les hommes de toutes les classes de la société... Quand j'arrivai en France, ce fut la première différence que je notai. Je voyais dans les restaurants tout le monde manger et puis s'en aller. L'Allemand, au contraire, n'a pas de plus grand bonheur que de rester plusieurs heures dans son *Wirtshaus* (cabaret). Voilà le véritable endroit où il devient ce qu'il appelle *gemütlich* (cordial, doux, plein de sentiment). »

J'ai déjà noté, en effet, ce goût général des Allemands pour le cabaret, les interminables stations qu'ils y font, seuls ou accompagnés de leur famille. Et pour des êtres qu'on veut représenter comme des gens d'intérieur, cette habitude universelle de la brasserie est assez surprenante.

⁂

J'ai essayé de me faire expliquer par un Allemand

1. Voir *En Allemagne : Rhin et Westphalie*, au chapitre « Le Boire ».

intelligent et par une dame habituée à l'analyse ce qu'est cette sensibilité allemande apparemment si contradictoire avec le matérialisme de la race, sa gourmandise, son manque de délicatesse physique, le réalisme sans élan de ses mœurs amoureuses à peine dissimulé sous l'hypocrisie des conventions religieuses.

J'y ai mis toute la bonne volonté dont je suis capable. Et, à travers les explications que j'ai recueillies, j'ai perçu, en opposition avec le sensualisme latin nerveux, ardent et voluptueux, une sentimentalité souvent artificielle et phraseuse, fadasse et lunaire, qui consiste non pas à aimer fort et vivement, mais à se serrer les mains languissamment, à se regarder avec une feinte béatitude, à se dire des mots tendres, à s'écrire des choses vagues et filandreuses : et c'est l'état d'esprit bien connu des collégiens pubères, en province, avec cette différence que les manigances poitrinaires de ces gros garçons s'accompagnent des réalités les plus claires et les plus précises.



Pourquoi la plupart des enfants allemands ont-ils les jambes torses? Le spectacle de ces petits êtres jouant dans les rues et les parcs, leurs mignonnes jambes courbées en cerceau, est obsédant.

J'ai demandé la raison de cette anomalie à un médecin de mes amis. C'est que, paraît-il, les petits Teutons, nourris à l'excès, pèsent un poids disproportionné avec la faiblesse de leurs membres; de sorte que les parents voulant les faire marcher de bonne heure, les jambes s'affaissent. Souvent, en grandis-

sant, l'équilibre se rétablit, mais « que de jambes en arc sous les pantalons et les robes ! » me dit le savant.

⁂

Voici une chose qu'on ne verrait jamais chez nous : des commerçants de Rostock (port de la mer Baltique) suivent régulièrement les cours d'économie politique donnés à l'Université.

Je m'en étonnai et dis à l'un de ces élèves quinquagénaires :

— C'est que vous n'avez sans doute rien à faire ?...

— Pardon, me répondit-il, j'ai des affaires comme tout le monde. Mais le temps que je passe à ces cours n'est pas du temps perdu. J'y apprends des choses extrêmement utiles pour mes opérations commerciales. On dirait qu'ils sont créés pour moi.

Ceci est une nouvelle marque du réalisme de l'enseignement universitaire allemand. Au lieu de creux discours et d'ennuyeuses conférences théoriques faites pour mettre en valeur l'éloquence ou la barbe du conférencier, les professeurs allemands d'économie politique meublent leurs leçons de faits et de renseignements *du jour*, et ne tirent leurs généralisations qu'ensuite. On comprend que cette pédagogie doive passionner les gens de tout âge qui éprouvent le besoin de s'instruire.

⁂

L'Allemand n'est pas très porté vers la colonisation. Il n'y est pas très apte, il le sait, il l'avoue, et l'on peut supposer que le mouvement actuel est factice et restera sans lendemain dans la masse du

pays. Non pas que l'Allemand hésite à s'expatrier. Nous le voyons pulluler aux États-Unis, au Venezuela, au Brésil. Il émigre poussé par le besoin. Mais il ne sait pas s'assimiler les peuples qu'il conquiert, il y est malhabile. Au contraire, il se laisse absorber par eux, à force de plasticité. Les Allemands éclairés ont conscience de cette inaptitude. Une certaine partie de la presse libérale trouve que l'Allemagne a encore trop de colonies et demande l'évacuation de Kiao-Tchéou, la seule colonie chinoise de l'Empire.

« Pourquoi ne pas rendre Kiao-Tchéou aux Chinois moyennant une indemnité? » se demande la *Gazette de Francfort*.

On se représente la série de raisonnements par où devra passer le Céleste le jour où l'Europe viendra lui dire : « Nous vous avons pris des morceaux de votre pays après avoir tué beaucoup de Chinois, vous avoir imposé des indemnités de guerre, etc., mais nous avons peur que les Japonais nous rendent un jour la pareille, et nous sommes prêts à vider ces lieux si vous voulez nous donner encore un peu d'argent... »

La Chambre de commerce de Hambourg proteste par avance contre l'évacuation de la concession chinoise.

« La navigation allemande a besoin, dit-elle, du dépôt de charbon de Weihsien, du dock flottant de 125 mètres et d'une puissance de 16,000 tonnes construit à proximité du port de Tsing-Tau. Au contraire, ajoute-t-elle, des projets sont à l'étude pour la création de nouveaux docks et de chantiers de construction de navires... »

LA PÉDAGOGIE

Différence foncière entre les méthodes allemande et française. — Interrogations orales. — Pas de livres. — Calcul mental. — Une enquête européenne par un instituteur du Natal. — Résultat. — Réalisme saisissant de l'enseignement allemand. — Cours d'adultes. — Ce qu'on enseigne aux apprentis des professions manuelles. — Soumission, discipline.

J'ai visité des écoles de toutes sortes, aux quatre coins de l'Allemagne. Je ne me suis pas borné à constater que le confort et surtout la propreté et l'hygiène des écoles allemandes dépassent les nôtres de beaucoup. J'ai voulu assister à des classes entières et me rendre compte sur le vif, et non d'après des théories, du système pédagogique des Allemands.

La différence foncière entre les méthodes allemande et française consiste dans l'importance qu'on donne encore chez nous aux devoirs écrits et livresques[1], et dans la place énorme que tiennent dans les écoles

1. On a contesté ceci. Cependant, je ne peux m'empêcher de maintenir mon affirmation. Il existe sans doute des exceptions heureuses à cette règle, mais il est indéniable que le certificat d'études incite les maîtres à se cantonner dans les dictées, les problèmes écrits, les dates d'histoire, les faits abrégés, etc., etc., tout le contraire d'un enseignement pratique et rationnel.

d'outre-Rhin les leçons verbales et les exercices mentaux. Ici, l'élève prend rarement sa plume pendant la durée des classes, et son livre est toujours fermé. L'effort du maître consiste à tenir en éveil l'attention de l'enfant par des interrogations successives et variées : effort épuisant et qui demande un zèle, un amour du métier incomparables. C'est qu'en effet toutes les matières sont enseignées de la même façon, la langue comme l'arithmétique, l'histoire, la géographie comme les sciences naturelles. Le maître ne dit jamais : « Récitez ». Il interpelle l'enfant sur toutes les phrases de la leçon, qu'il retourne, intervertit, et sur lesquelles il revient autant de fois qu'il est nécessaire pour que toute la classe ait compris et retenu les notions qu'il s'agit d'inculquer. Pour être sûr que chacun des auditeurs tendra l'oreille et ouvrira son intelligence à tous les instants du cours, le maître, au lieu de prononcer d'abord le nom de l'élève et de formuler ensuite sa question, procède à l'inverse. Une fois la question posée, les élèves qui savent ou croient savoir lèvent la main avec plus ou moins d'empressement, selon leur degré de certitude, et c'est parmi eux que le maître choisit celui qui doit répondre. Lorsqu'un élève tarde trop souvent à lever la main, le maître l'entreprend particulièrement, et recommence pour lui, avec une patience inlassable, les explications et les démonstrations nécessaires. Cette méthode produit au moins un résultat : elle soutient, d'une façon intense et permanente, l'intérêt des élèves. J'ai assisté à beaucoup de leçons d'une heure et je n'ai pas vu une seconde faiblir la curiosité d'un seul enfant, garçon ou fille.

De retour à la maison, l'écolier devra résumer sur

son cahier la leçon ou les leçons du jour. Ainsi s'exercera sa mémoire et se fixeront mieux les notions qu'il doit s'assimiler.

A l'examen superficiel, nos élèves paraissent plus brillants, ils ont l'air de savoir plus de choses, et je suis même sûr qu'ils sont, en réalité, plus intelligents que ceux des lourds pays germains et même anglo-saxons. Mais je suis sûr aussi que les petits Allemands savent mieux ce qu'ils savent; nos méthodes pharisaïques ne servent en rien l'intelligence naturelle de la race, elles l'obstruent, au contraire, l'encombrent, comme une belle plante qu'un jardinier fou entourerait de cailloux au lieu de la nourrir de terreau et de lui donner de l'air.

Dernièrement, un directeur de collège de Natal, dans l'Afrique australe, qui parlait l'anglais, le français et l'allemand, s'est mis en tête de connaître la valeur comparative des écoles primaires parisiennes, berlinoises et londoniennes, au moyen de compositions et d'interrogations orales identiques, dans des conditions d'égalité aussi parfaites que possible. Le résultat de cette enquête donna la supériorité aux écoles de Paris pour l'étude de la langue, des mathématiques *écrites*, la récitation, la diction, le dessin. Londres, il y a là de quoi nous étonner, vient en tête pour le chant, et Berlin dépasse tout le monde dans le calcul mental.

Eh bien! je suis absolument persuadé que cette enquête fut imparfaitement menée, et que si, au lieu d'interroger sur des *formules*, au lieu de faire composer par écrit, on avait vérifié la *véritable* connaissance ou plutôt la plus parfaite *assimilation* des élèves des trois pays, en histoire, en géographie, en

sciences naturelles, par exemple, les petits Allemands eussent de beaucoup dépassé les autres, non par la quantité des notions acquises, mais par la certitude de celles entrées dans l'esprit. C'est que — je le répète à dessein — notre enseignement est un enseignement de *perroquet*. Il donne le moins de mal, il est vrai, permet à l'élève, et au maître, par conséquent, de briller, mais aussi il procure le minimum de résultats *vrais*. Chez nous, pendant longtemps, les maîtres se sont figuré que leur rôle consistait à faire apprendre par cœur et à réciter des textes, des formules, des faits. Un inspecteur des écoles de la Ville de Paris me racontait, il y a quelques mois à peine, qu'un enfant d'une haute classe, interrogé sur les mesures de surface et qui répondait avec assurance et sans se tromper aux questions les plus compliquées sur ce genre de calculs, ne sut pas finalement, un mètre à la main, mesurer la superficie de la classe où il se trouvait... Voilà, pris sur le vif, le défaut capital de l'enseignement français. L'enfant lit, écoute, retient, mais « ne comprend pas ». Interrogé, il récite des mots qu'il a lus ou entendus, mais sa mémoire seule opère, il ne s'est pas assimilé la matière qu'il récite. Dans ce cas, l'élève savait parfaitement dire que la superficie d'un rectangle s'obtenait en multipliant la longueur par la largeur, et le maître s'était figuré que, puisque l'enfant répétait cette formule si simple, il l'avait comprise. Non. Pour l'enfant, la longueur était un chiffre et la largeur un autre chiffre. D'autre part, il n'ignorait pas quel est le sens de la largeur d'une chose et le sens de la longueur. Mais il n'avait jamais associé dans son esprit ces quatre notions pour comprendre sa règle d'arithmétique. Et le

professeur ne s'en rendait pas compte. Il en est ainsi, probablement, dans une infinité de cas.

Voilà l'écueil qu'évitent les pédagogues allemands. Faut-il que j'insiste encore pour me bien faire comprendre?

Un élève d'école congréganiste, interrogé à un examen sur un point d'histoire, la politique de Richelieu, répond :

— Son but était d'abaisser la maison d'Autriche, etc., etc.

Il récitait ainsi, et imperturbablement, des paragraphes entiers de son livre. L'examinateur — que je connais fort bien — lui demanda :

— ... Était-elle bien haute, cette maison d'Autriche?

— Oh! oui, monsieur!

— Combien d'étages?

Et il répond, avec la même assurance :

— Trois étages, monsieur...

Le maître avait, depuis des années peut-être, interrogé ses élèves sur la politique de Richelieu, sans jamais vérifier s'ils comprenaient les mots qu'ils lui répétaient.

⁂

Je sais qu'un mouvement encore tâtonnant commence à se faire sentir dans une certaine partie du personnel enseignant français pour réagir contre les méthodes surannées, imbéciles, du passé. On a déjà un peu abandonné l'éducation didactique pour l'éducation de l'effort personnel. On a emprunté aux pédagogues allemands leur système d'interrogations. Mais il faudrait aussi leur prendre le choix utilitaire

de leurs leçons, leur souci de faire servir le passage de l'enfant à l'école à l'acquisition des connaissances vraiment utiles et d'application sûre. Je sais que les Allemands comme les Américains vont trop loin dans cette direction, mais je ne crois pas que, provisoirement, nous ayons l'écueil utilitaire à craindre, au contraire. Ce qui fait la fortune actuelle de l'Allemagne, c'est, indiscutablement — je l'ai démontré pour sa formidable industrie chimique — le réalisme de son enseignement, la capacité de ses ingénieurs qui ont dépassé les ingénieurs anglais et qui luttent avec les ingénieurs américains, la petite science, mais la science *pratique* de ses commis, de ses employés, de tout ce personnel moyen dont est faite — en dehors des machines et des ouvriers — l'activité des usines et des comptoirs commerciaux.

C'est donc surtout par son réalisme que la pédagogie allemande frappe l'étranger. J'ai retrouvé là les méthodes les plus concrètes de l'Amérique. Ou plutôt, je le sais à présent, ce sont les méthodes pédagogiques allemandes que j'avais observées aux États-Unis.

Je pourrais citer des centaines d'exemples de ce *réalisme* et l'opposer au psittacisme de nos méthodes.

Assistant, à Mayence, à une leçon sur l'air, l'eau, le nez, la bouche et les autres organes de la respiration, je constatai que tous les élèves de la classe, sans exception, avaient compris et désormais savaient exactement la composition de l'air et de l'eau, et le mécanisme de la respiration. Au lieu de les faire réciter, au lieu de pérorer lui-même, le professeur avait usé de tant de « trucs » pour s'en assurer, retourné ses questions,

interverti et brouillé ses interrogations, essayé de tromper les élèves en tant de façons, qu'il était impossible de croire que la leçon n'avait pas pénétré entièrement dans les jeunes cervelles.

J'ai vu donner une leçon de dessin au tableau noir. L'ingéniosité du professeur était étonnante. Il prit une hache de bois, la montra à ses élèves, posa des questions à quelques-uns d'entre eux sur ses dimensions, sa forme, la direction de ses lignes, de façon à les obliger à regarder exactement l'objet sous tous ses angles. Puis il le dessina lui-même sur le tableau en en décomposant les traits, se trompant exprès, demandant aux enfants s'il faisait bien ou s'il faisait mal. En même temps, les enfants ayant devant eux la hache et le dessin du maître devaient reproduire l'objet sur leurs cahiers.

Il n'y a là rien de génial, et probablement rien de nouveau. Mais ce qui étonne, c'est la patience, l'esprit inventif du maître, son habileté à improviser des stratagèmes judicieux pour intéresser l'élève à son travail, transformer l'exercice en amusement, et faire de l'heure de classe une réunion de plaisir.



Nous étions au mois de mars, les élèves de la première classe allaient quitter l'école dans quelques semaines. Et le professeur s'appliquait, avant leur départ, à leur donner des notions de vie pratique. Il les interrogeait sur la profession qu'ils allaient embrasser.

— Vous lisez dans un journal, leur disait-il, que le grand-duc veut construire un bâtiment pour un

service public, et qu'on va lancer une adjudication. Que faites-vous, si vous êtes entrepreneur de maçonnerie, de menuiserie, de serrurerie ou de charpente? Et, d'abord, qu'est-ce qu'une adjudication?

Pendant une demi-heure, il leur expliqua, en termes d'une clarté enfantine, le mécanisme de l'adjudication, la forme des soumissions, la façon de les calculer en ayant soin de ne rien négliger : frais généraux, intérêt des sommes avancées, salaires, valeur des matériaux, frais de transport, imprévu, bénéfice raisonnable, le plus réduit possible si l'on tient à enlever l'affaire, etc.

De là, il passa à la géographie des produits : dans la contrée, où trouve-t-on les pierres, le bois, le fer? Quel est le prix moyen de ces matières? A-t-on bénéfice à les acheter ici, où seul passe le chemin de fer, ou bien à l'endroit où passe un canal? Vaut-il mieux payer comptant? Quel escompte vous fera-t-on? Calculez mentalement le bénéfice que vous en tirerez...

Cette méthode devient plus visible encore dans les cours d'adultes (*fortbildungschulen*).

L'initiative du maître consiste à choisir parmi les matières à enseigner celles qui seront le plus utiles à chaque classe.

Une de ces classes était suivie par vingt-six tailleurs et cordonniers, car chaque catégorie professionnelle étudie séparément, ou bien on les classe par analogie de profession. Pendant ma visite, les interrogations roulaient sur le prix du cuir, sur les différentes opérations du tannage, le tannage chimique, les instruments et les produits qui y servent, la différence entre le travail des usines et l'atelier privé. Les

tailleurs devaient apprendre le prix de la balle de coton ou de laine, du mètre d'étoffe fabriqué, les époques préférables pour les achats, les crises, leurs raisons, la fabrication, la filature, le tissage, la teinturerie, les impressions d'étoffes, la variabilité des salaires, les grèves, les syndicats.

Puis le maître les interrogea sur l'influence de la paix dans la prospérité commerciale, l'utilité de l'instruction et des écoles.

Les élèves répondaient comme s'ils étaient déjà très avertis de ces choses. Visiblement ils s'y intéressaient, apprenaient avec un grand plaisir.

Un apprenti tapissier saura dès l'école l'usage des divers outils de sa profession, l'origine et l'histoire des produits dont il aura à faire usage : crin, cuir, laine, fils, lacets, clous, colle, varech, plume, duvet, ressorts. Comment se fabrique un tapis? Comment produit-on le linoléum, la toile cirée, les tapisseries? Comment faut-il assortir les papiers de tenture et les bordures? De quelle façon reconnaîtra-t-on le bon teint des teintures et le mauvais teint?

Je passe par-dessus l'histoire des métiers et corporations, l'histoire de l'art et de l'ameublement, l'usage des différents bois, locaux ou exotiques, sur la composition des devis, etc., etc.

Les maçons, plafonneurs, couvreurs, paveurs, vernisseurs, ont aussi leur classe à part.

Aux coiffeurs, le maître enseignera les conditions hygiéniques de la boutique dans laquelle ils travaillent; il justifiera leur manière de s'habiller, la propreté spéciale qu'on exige d'eux. Il expliquera la fabrication du savon, de l'huile, des parfums, des teintures; il parlera de l'hygiène du corps humain,

de la peau en particulier, des cheveux, des poils et des ongles. Quelles sont les maladies des cheveux? Comment les découvrir et les guérir? Sur des tableaux de papier mâché, il leur montre grossis mille fois des cheveux et des parcelles de peau humaine. Comment désinfecter les ciseaux, les rasoirs et les mains?

Dans les classes d'adultes suivies par les commis de magasin et les employés de bureau, la correspondance commerciale et la comptabilité sont enseignées, et toujours par le même système analytique et déductif. On commence par le vocabulaire commercial, les règles ordinaires du style, démontrées *verbalement* et *pratiquement*, puis on passe aux exercices écrits indispensables ici, aux comptes, aux factures, mandats, lettres chargées, réclamations de toutes sortes, etc., etc. La deuxième année, les études sont les mêmes, un peu plus compliquées. En troisième et dernière année, on arrive aux comptes de banque, aux traites protestées, demandes de places, pétitions, tenues des livres en partie double, etc.

— Ce que nous recherchons en arithmétique, par exemple, me dit le maître mayençais qui m'explique tout cela, c'est la sûreté et la rapidité dans l'exécution des comptes, le calcul mental des pourcentages, des escomptes, des poids bruts et des tares, des droits d'entrée et du change.

Devant moi, il pose des problèmes assez compliqués de calcul mental, presque instantanément résolus par les élèves.

Mais ce n'est pas tout. Ils doivent aussi apprendre à se servir rapidement des horaires de chemins de fer, à lire les tarifs de transport et à connaître le

Code de commerce allemand, les droits et les devoirs des apprentis et des employés, des contremaîtres; ils n'ignorent pas l'utilité des bureaux de renseignements secrets, les formalités des saisies et des faillites, que sais-je encore?

A ceux qui n'ont pas de métier spécial, ou qui n'exercent que des métiers de peu de durée, une classe particulière est réservée. Les manœuvres, les garçons d'hôtel, les employés temporaires apprennent l'histoire de leur pays, de la ville qu'ils habitent, de ses ressources, de ses industries et de ses commerces. On leur enseigne aussi à écrire des lettres, des réclamations, à calculer leurs comptes rapidement et mentalement. Ils sauront le fonctionnement des caisses d'épargne et des assurances ouvrières, l'existence des sociétés coopératives, des syndicats, des *Vereine* de toute sorte.

Et, d'un bout à l'autre des cours, toujours l'enseignement verbal exclusif, toujours ce système de demandes et de réponses, aucun livre, aucun cahier sur les tables.

Ces grands garçons de seize et de dix-sept ans sont sages et attentifs, disciplinés et obéissants. Comme les petits, ils se lèvent pour répondre aux interrogations du professeur. Et j'ai déjà dit que s'ils ne fréquentent pas régulièrement les cours, on les punit d'amendes et de retenues du dimanche!

LA PÉDAGOGIE

(SUITE)

CONTROVERSE

Enseignement des écoles techniques. — Les hautes écoles françaises. — Avis d'un polytechnicien. — Nous faisons des élèves brillants, non des spécialistes compétents. — Cinq diplômes en un. — Le stage pratique. — Controverse. — Avis de M. Le Chatelier. — Le réalisme dans l'enseignement de la littérature donne de mauvais résultats. — Plus de philosophie. — Étudiants conservateurs. — Indifférence pour les idées. — Tous spécialistes. — Beaucoup de sous-officiers, peu d'officiers de la science. — Procès des concours. — Élèves de trente-cinq ans, Claude Bernard, Pasteur, Magnan, Ranvier, non agrégés. — La Sorbonne. — Pauvreté de nos installations.

Un Américain disait devant moi dans une réunion d'industriels :

— Moi, je soutiens que la supériorité du commerce et de l'industrie de l'Allemagne lui vient du progrès de ses écoles techniques depuis quinze ou vingt ans.

Car le réalisme que nous avons constaté dans l'enseignement de l'école primaire, on le retrouve poussé à ses dernières limites dans les écoles techniques

allemandes. Surtout ici, il fait réfléchir... Essayons encore de comparer les méthodes.

Comment fait-on un ingénieur en France?

Un jeune Français fraîchement sorti de l'École polytechnique, M. Arnou, que je rencontrai dans une ville industrielle de l'Ouest allemand où il travaillait depuis près d'un an comme ouvrier, me fit l'exposé de la question au double point de vue allemand et français.

Voici en quels termes :

— Le jeune homme qui sort du lycée où il a étudié les sciences, se présente, selon sa plus ou moins grande valeur mathématique, à l'École polytechnique, à l'École des mines, à l'École centrale, etc., etc. Il est reçu. Il n'a jusqu'ici fait que des mathématiques pures ou appliquées. Entre-t-il à l'École polytechnique, il continue pendant deux ans l'étude des sciences abstraites. Puis viennent les études techniques proprement dites. Ici nous touchons à l'erreur la plus importante de nos programmes. A l'École centrale, par exemple, type pourtant de l'école pratique, les chimistes, les constructeurs, les métallurgistes suivent tous les mêmes cours. De même qu'à l'École des mines on enseigne à tous les élèves, et de la même façon, la métallurgie, la géologie, la docimasie, l'exploitation des mines et des chemins de fer.

« En Allemagne, le jeune homme, muni de son diplôme de fin d'études et désireux d'embrasser la carrière industrielle, commence en général par faire un stage pratique d'une année dans une usine ou fabrique où il travaille comme ouvrier, puis il entre dans une école technique, y étudie pendant deux ans les sciences mathématiques et physico-chimiques, et

subit alors un premier examen. Les deux années suivantes sont consacrées aux sciences appliquées, et l'étudiant suivra des cours différents, suivant qu'il se destine à la métallurgie, aux mines, à l'architecture ou à la construction des machines. Autrement dit, un diplôme d'ingénieur des arts et manufactures, en France, correspond à quatre et cinq diplômes d'une des écoles techniques allemandes. On ne peut soutenir pourtant que la compétence de l'ingénieur français équivaudra à celle de cinq spécialistes allemands ! Son esprit aura embrassé beaucoup de choses, mais il est certain qu'il ne les connaîtra que superficiellement.

« Faut-il cependant condamner l'éducation française qui donne une part considérable à l'étude des sciences générales? Un de nos plus éminents professeurs, M. Le Chatelier, devant les élèves de l'École des mines de Liège, a fortement parlé sur cette question. Parlant de l'importance de la culture scientifique, il a montré comment l'empirisme conduit à des conclusions fausses.

« — L'homme qui n'est qu'expérimenté, a-t-il dit, ne vaut que par le nombre d'expériences qu'il a vues; celui qui reçut une éducation scientifique suffisante saura diagnostiquer, même dans les cas qu'il ne connaît pas.

« On discute souvent, dit M. Le Chatelier, sur le choix des matières devant entrer dans l'enseignement destiné à former des ingénieurs. Sans aucun doute possible, le premier rang doit être occupé par les sciences générales. L'utilité d'entrer dans le détail des diverses industries est très controversée. De toute évidence, la pratique s'apprend infiniment mieux et infiniment plus vite dans les usines que dans les

écoles... Mais ce qu'il faut développer avant tout, c'est l'esprit critique, l'habitude de se rendre compte des causes d'erreur et de chercher soi-même le moyen de les éviter. »

— Il y a pourtant dans notre système une anomalie criante d'où résulte, au fond, la véritable infériorité de nos jeunes ingénieurs. Beaucoup d'entre eux sortent de l'école sans avoir vu de près une usine métallurgique ou un atelier de construction. Certains ingénieurs des arts et manufactures deviennent ingénieurs des mines sans être jamais descendus sous terre! L'Allemagne a voulu éviter à tout prix cette erreur et cette faiblesse. Le jeune homme qui se destine à une branche quelconque de l'industrie doit travailler un an « comme ouvrier » *avant* de commencer ses études. Futur métallurgiste, il aidera à la charge et à la coulée des fours après avoir fait au laboratoire les analyses qui peuvent se présenter; constructeur, il apprendra à manier la lime, à ajuster, à monter. Enfin et par-dessus tout, il vivra pendant un assez long temps de la vie de ceux qu'il aura à commander plus tard; il connaîtra leurs sujets de mécontentement, les moyens d'y répondre.

« On ne saurait nier que voilà une mesure excellente, indispensable; une seule chose est discutable: ce stage doit-il se faire avant, pendant ou après les études? En France, on a pensé qu'il serait possible de le placer au cours des vacances. A l'École des mines, après la première année, les élèves sont astreints à faire un stage de deux mois dans une mine ou une usine métallurgique; chaque année, leurs vacances sont assez longues pour leur permettre de tels travaux pratiques; mais cette mesure sage manque le

plus souvent son but; le jeune Français vient dans une ville industrielle, la plupart du temps étrangère, s'enquiert d'un compatriote qui puisse le renseigner, visite quelques installations, se procure des plans, veut en un mois tout voir : technique, économie politique, etc., et ne sort pas du vague et de l'imprécis. Pourquoi ne crée-t-on pas une entente entre les grands établissements industriels et nos écoles, les usines accueillant chaque année une partie des élèves, les astreignant à des heures de présence fixes et à un travail régulier « comme ouvriers »? On pourrait aussi restreindre un peu les cours théoriques et, au moins, ne pas obliger le chimiste à suivre un cours d'architecture, ou l'ingénieur des mines à étudier les problèmes des chemins de fer. En économisant ainsi sur les études inutiles, on gagnerait le temps suffisant à une bonne éducation pratique. »

Ainsi me parla mon jeune et intelligent compatriote. Puisse sa voix désintéressée être entendue!

⁂

Si l'on ne saurait trop approuver le réalisme dans l'enseignement primaire et dans l'enseignement technique en Allemagne, on a le droit d'en critiquer l'exagération dans l'enseignement secondaire et surtout dans l'enseignement supérieur.

Ainsi, la littérature est enseignée dans les collèges et dans les écoles normales comme l'arithmétique, les langues et l'histoire, c'est-à-dire par interrogations. Ici la méthode devient un peu ridicule et risible. J'ai entendu ceci :

Le maitre. — Quel est le plus sensible, de Klopstock ou de Gœthe?

L'ÉLÈVE. — Klopstock est plus sensible.

LE MAITRE. — En êtes-vous sûr?

L'ÉLÈVE. — Oui, j'en suis sûr.

LE MAITRE. — Et de Gœthe et de Schiller, quel est le plus noble?

L'ÉLÈVE. — Schiller est le plus noble.

Et ainsi de suite.

Cette façon d'ouvrir le goût de l'enfant aux beautés de la littérature allemande est vraiment pitoyable. Je me suis laissé dire qu'il n'y avait pas de remède à cela, que les maîtres eux-mêmes avaient été éduqués de cette manière, et qu'ils seraient pour la plupart incapables de découvrir et d'expliquer convenablement la grandeur et la noblesse des modèles qu'ils enseignent. Je le crois volontiers. Ils ne peuvent pas avoir toutes les qualités, être à la fois d'excellents réalistes, des éveilleurs d'idées et des vulgarisateurs de beauté.

Mais il est un fait plus grave : on est arrivé dans les collèges, en poussant à bout le réalisme utilitaire, à ne plus enseigner un mot de philosophie. Et, dans les Universités (on appelle ainsi les Facultés en Allemagne), ce qu'on en enseigne équivaut à rien. De sorte que, sitôt disparues les vieilles générations, ce pays qui fut, il y a un siècle, la terre de la pensée libre, qui produisit les plus grands cerveaux philosophiques du monde, ne sera plus peuplé que d'ingénieurs, de calculateurs, de chimistes spécialisés et de marchands.

Toute la morale enseignée en Allemagne consiste en morale religieuse. Les jeunes gens qui passent leurs examens de fin d'études (et ils ont vingt ans!) doivent savoir par cœur seize cantiques, le Sermon

sur la Montagne en grec et le catéchisme complet.

S'il est vrai que l'intelligence s'augmente en proportion du nombre de comparaisons dont elle est capable, est-il d'une saine pédagogie de n'enseigner qu'une doctrine?

— De quel droit pourtant, me disait un directeur de lycée de Düsseldorf, enseigner aux jeunes gens un système philosophique plutôt qu'un autre?

Et, comme il s'apercevait lui-même de l'illogisme de son argumentation, il s'empressa d'ajouter :

— La Bible n'est pas un système philosophique, et la morale chrétienne est au-dessus de toute controverse.

— Soit, fis-je, ne discutons pas cela qui est pourtant si discutable; mais sans enseigner, en effet, un dogme philosophique, ne pensez-vous pas que l'intelligence des adolescents gagnerait à connaître les différentes formes de pensées qui se sont succédé dans l'histoire de l'humanité? Leur dire : des hommes ont cru ceci, d'autres hommes ont cru cela, aujourd'hui même un certain nombre de vos semblables pensent différemment, n'y aurait-il pas là une source de réflexions et de comparaisons fécondes pour le cerveau de ces futurs hommes?

— Un jeune homme de dix-huit et même de vingt ans ne comprend rien et ne peut rien comprendre à la philosophie, me répondit le directeur du gymnasium.

— Au moins conservera-t-il dans son cerveau quelque trace de ces idées, insistai-je. Et si, en effet, en majorité, vos élèves ne perçoivent pas tout de suite la différence entre le scepticisme et le dogmatisme, entre l'optimisme et le pessimisme, entre le matéria-

lisme et le spiritualisme, en grandissant, et quelques années après vous avoir quitté, ce goût des idées que vous aurez éveillé chez eux pourra se développer. En tout cas, parmi la masse médiocre des enfants, il s'en trouvera peut-être quelques-uns dont l'esprit attend cette nourriture. Et si vous ne la leur donnez pas, où l'Allemagne recrutera-t-elle ses Leibnitz, ses Wolff, ses Kant, ses Fichte, ses Novalis, ses Hegel?

« L'idéal de la jeune Allemagne est-il d'égaler seulement l'Amérique?

« Et quant aux résultats généraux, ils sont discutables. Les intellectuels s'en plaignent, les philosophes les déplorent. Ils disent que vous faites de la moitié de vos enfants des marchands, de l'autre des spécialistes étroits, pour ainsi dire des maniaques. Ils ajoutent qu'il n'y a plus en Allemagne de liberté de pensée.

« Ainsi, il existe beaucoup d'athées dans le haut personnel enseignant des universités, mais tous payent l'impôt religieux. Aucun n'a le courage moral, l'indépendance d'esprit élémentaire de s'y refuser. A Berlin, ne sont appelés à l'Université que des professeurs d'un loyalisme éprouvé et de confession luthérienne. Le grand biologiste Hæckel n'a jamais été demandé à Berlin parce qu'il affiche des idées athées et que les pasteurs le regardent d'un mauvais œil. »

Ici, mon contradicteur s'inclina, n'ayant sans doute rien à répondre.

⁂

On ne fait donc plus de philosophie dans l'enseignement secondaire allemand. A peine en fait-on dans

l'enseignement supérieur. Seuls, les étudiants de théologie passent un véritable examen de philosophie avant de quitter l'Université. Vers la fin des études, pendant les six derniers mois, les étudiants de sciences doivent aussi assister à des cours de philosophie et y prendre quelques notions. Il faut entendre ces cours! Quelques compatriotes rencontrés en Allemagne et qui y assistèrent, ainsi qu'aux examens qui les suivirent, me disaient qu'ils se seraient crus dans des classes d'élèves bacheliers. Et il s'agissait là de jeunes gens de vingt-cinq ans.

Ceci est, en définitive, un renseignement intéressant à noter : l'État prussien et la plupart des États germaniques ont trouvé bon et politique de remplacer partout la connaissance des idées par la morale biblique, exclusive des autres. J'ai questionné, à cet égard, des professeurs :

— Alors tous ces jeunes gens qui font des lettres, du droit, des sciences, de la médecine, et à qui vous n'enseignez que les matières de leur spécialité, ne se préoccupent pas du tout d'idées pures? Par exemple, que savent-ils de Spencer? Ont-ils lu Nietzsche? Que font-ils de Gœthe?

— Gœthe est délaissé par la jeunesse, me fut-il répondu. Spencer est à peine connu. Ignorance bien naturelle : on ne lui en parle ni au gymnase ni à l'Université! Quelques-uns ont lu Nietzsche. Mais la grande majorité de ces jeunes gens ne songent qu'à se spécialiser dans la branche qu'ils ont choisie. L'instruction classique qu'ils reçurent avant d'entrer à l'Université, ils la délaissent bientôt complètement, et ne conservent même de l'étude des langues anciennes que des souvenirs désagréables.

— Et quelles sont leurs idées politiques?

— Loyalistes. Ils ne discutent même pas. Leurs familles sont conservatrices, ils sont conservateurs malgré des étiquettes plus ou moins libérales. Il est bien rare en Allemagne de voir un fils rompre avec les idées politiques de son père. Seuls quelques jeunes gens issus de familles pauvres ont des idées philosophiques et politiques plus avancées. Naturellement, ils sont socialistes. Il se trouve beaucoup d'israélites parmi eux — comme en Russie. Mais, en général, les jeunes gens qui fréquentent les universités sont ou des aristocrates, ou des fils de riches propriétaires et de bourgeois venus pour faire leur droit et entrer ensuite dans les hautes places de l'administration ou de la justice.

Leur somnolence devant les problèmes politiques et sociaux qui agitent les adolescents de presque tous les autres pays s'explique-t-elle par l'ignorance philosophique dont j'ai parlé? Ou bien, plus simplement, l'Allemagne passe-t-elle par une crise d'activité matérielle, d'enrichissement, qui lui prend toutes ses forces intellectuelles?

Ne vient-elle pas aussi de ce que la bourgeoisie qui est en train de s'enrichir n'a presque plus à lutter? En 1848, la misère sévissait dans les classes moyennes. Aujourd'hui, en sortant de l'Université, un jeune homme trouve toujours une situation satisfaisante. Il se croit redevable au gouvernement de son bien-être, et il l'admire, lui obéit, le défend. L'étudiant est donc conservateur. En même temps sa cervelle s'endort, aucune idée générale n'y arrive, aucun enthousiasme pour un idéal ne le secoue en dehors de sa spécialité, l'intérêt scientifique même

le laisse indifférent. C'est la misère intellectuelle, la médiocrité végétante et soumise.

Il y a, à cette médiocrité, des exceptions, et même des exceptions magnifiques. Elles sont connues, et ne font que confirmer la règle.

Les Allemands se vantent de cette discipline et de cette modestie qui produit, en effet, une innombrable armée de sous-officiers de la science qui, par leurs travaux spéciaux, déblayent le chemin devant les grands savants. Mais de ce qu'ils aient beaucoup d'adjudants, il n'en résulte pas que leurs généraux soient nombreux. Et ce sont les généraux qui valent !

— Non, répondent-ils, ce sont les travaux qui valent ! Et nos résultats sont plus nombreux et plus importants que ceux des pays où la science est anarchiste.

Car voilà le mot lâché ! la science française est anarchiste, les savants français sont des anarchistes. Ils ont tous l'ambition de découvrir le mystère de la vie ! A Berlin, un grand chimiste, Fischer, dont j'ai parlé déjà[1], recherche depuis des années la synthèse de l'albumine. Il a près de lui une armée de dociles soldats qui travaillent sous ses ordres et ne sortent pas du domaine étroit où il les confine. En Allemagne, non seulement les élèves et les jeunes docteurs assistant les maîtres marchent derrière eux, mais l'ensemble du corps enseignant travaille à la gloire de l'université à laquelle il appartient. Car l'importance d'une université se reconnaît non pas au nombre de ses élèves, mais à la valeur de ses travaux. Que les annales scientifiques enregistrent une décou-

1. Voir *En Allemagne : Rhin et Westphalie*, « L'industrie chimique ».

verte astronomique faite à l'Observatoire de Gœttingue, et cette gloire est fêtée par tous.

L'esprit de solidarité, de devoir et de discipline — dont c'est ici la terre natale — remplace donc chez les Allemands beaucoup d'autres qualités.



Que pensent les pédagogues allemands de la pédagogie française? J'eusse désiré le savoir; mais les maîtres primaires nous connaissent mal, et je n'ai rien pu en tirer à cet égard.

L'enquête me fut plus facile à propos de l'enseignement supérieur.

Au point de vue allemand, une des erreurs de l'enseignement supérieur français, celle qui empêche de se multiplier chez nous les spécialistes de très grande valeur, c'est le système des concours.

— Ce système, me disait un savant de Berlin qui connaît parfaitement Paris, ce système, inventé pour empêcher la faveur et le népotisme, est un obstacle déplorable aux fortes études personnelles. Voyez-vous ces jeunes hommes, ayant terminé leurs études de lettres ou de sciences et passé leur thèse de doctorat vers l'âge de vingt-sept ou vingt-huit ans, se remettant à préparer des concours pour l'agrégation!

« Voilà donc des hommes arrivés presque à la maturité qui, jusqu'à trente-trois et même trente-cinq ans, ne firent qu'étudier selon des programmes, comme des écoliers, en somme, et qui n'eurent pas le temps de faire des recherches personnelles, de publier des travaux. Leurs plus belles années d'activité physique et cérébrale furent dépensées, depuis le bacca-

lauréat jusqu'à l'agrégation, à s'assimiler les idées d'autrui. Ils ont compris les théories des maîtres, il faut leur rendre cette justice, se les sont parfaitement assimilées et savent les exposer avec une méthode et une clarté le plus souvent admirables. Mais ils n'ont pas fait œuvre de savants, n'ont apporté encore à la science aucune contribution personnelle. Leur effort, tout réceptif, a tué l'originalité de leur esprit, si elle était faible, et, en tous cas, en a retardé l'éclosion, l'a peut-être compromise...

« Voyez en médecine : un médecin qui a fait toutes ses études, réussi le concours d'internat, le doctorat, doit, s'il veut devenir médecin des hôpitaux, passer un nouveau concours. Et il ne s'agit pas ici de faire œuvre originale, de discuter sur un travail à lui, d'apporter des conclusions ou des observations sur un sujet qu'il a longuement étudié. Non, même s'il se spécialise, ce sont des questions de médecine générale qu'on lui pose, les mêmes — avec plus de détails, bien entendu — qu'on aurait pu lui faire à un concours d'internat. Il faut qu'il ait lu tous les livres parus et les ait retenus. Je regardais l'autre jour le programme d'un récent concours et je voyais qu'un médecin, devant passer un examen de psychiatrie, par exemple, doit préparer une foule de questions qui n'ont rien à voir avec cette science.

« Chez nous, au contraire, on invite le jeune étudiant à faire le plus vite possible œuvre d'initiative. Au lieu de ressasser les mêmes programmes pendant dix ans, il s'occupe de travaux, de recherches médicales, philologiques ou littéraires. Cela ne veut certes pas dire que nous n'avons que des savants originaux et des inventeurs. Nous donnons du moins à l'origi-

nalité de chacun tous les éléments nécessaires à son développement. Et c'est ce qui fait que nous avons une si grande quantité de chercheurs, dont le labeur patient, spécialisé, a souvent aidé les découvertes des maîtres.

« Je ne suis pas informé spécialement du fait, mais il me semble que vos célèbres médecins et vos savants les plus connus ne sont pas tous des agrégés. En tout cas, votre grand Claude Bernard ne l'était pas ; Pasteur non plus, je pense. Magnan, qui passe, en Allemagne, pour le plus grand psychiâtre vivant, Ranvier, le plus fameux histologiste moderne, n'ont pas passé les concours. Charcot n'y arriva que très difficilement et en maudissant l'obligation à laquelle il s'astreignait ainsi.

« En somme, ces concours récompensent-ils toujours le mérite? Les résultats en sont-ils très équitables? Vous entendez dire à Paris, par un candidat, la veille des épreuves : « Je ne serai pas reçu, j'ai un mauvais jury. » Il y a donc, malgré tout, de la faveur... N'y en eût-il pas du tout, l'abaissement de la personnalité chez tant de générations de travailleurs intelligents et ardents n'en serait pas moins déplorable.

— Il est possible, en effet, concédai-je, il est même certain que les spécialistes sont produits en plus petit nombre par ce système; mais, tout de même, quelle différence de mentalité, d'ouverture d'esprit entre ce genre de chercheurs qui se sont hypnotisés sur un seul petit point de la science depuis leur adolescence, et nos jeunes savants nourris de la pensée de tous les grands maîtres et des dernières hypothèses de la science !

— C'est vrai, me répondit le psychiâtre; mais

s'agit-il de produire des individus brillants ou de faire des hommes qui aident au progrès de la science? Et puis, songez que les vôtres ont trente-cinq ans quand ils commencent à pouvoir réfléchir et agir pour leur compte. Et, encore une fois, comme ils ont pris l'habitude de ne penser que par les autres, il leur faut une bien forte personnalité pour se libérer de cette longue accoutumance.

« Il leur faut aussi une bonne volonté énorme et une intelligence prodigieuse pour étudier les sciences dans des « boîtes » comme vos Facultés de province et même votre Sorbonne. L'École normale supérieure, la Sorbonne sont des fabriques de licenciés et d'agrégés où il est impossible de faire des études scientifiques désintéressées. Matériel misérable, pauvreté de tout, programmes arriérés. Quand on fait tout chez nous — religion et philosophie à part — pour entretenir les élèves dans le mouvement d'idées actuelles, par les sujets à traiter, par la matière des cours, il semble chez vous qu'on cherche à les enterrer dans le passé.

« Malgré cela, me direz-vous, la médecine française tient le haut bout ! C'est vrai, par vos cliniciens, et cela tient à un grave défaut de nos études médicales. En effet, les étudiants en médecine allemands n'ont pas le droit de fréquenter les hôpitaux au cours de leurs études. Il ne leur est permis d'ausculter les malades que pendant le cours de clinique, à l'amphithéâtre, devant le professeur. Et encore un seul d'entre les cinquante élèves qui sont là est appelé à jouir de cette faveur. De sorte qu'au bout de ses quatre semestres d'études médicales, l'étudiant aura peut-être ausculté une dizaine de malades, vingt au

plus. Il faut ajouter que, ses études finies, il doit passer un an dans un hôpital. C'est insuffisant quand même.

En mettant à part l'hommage rendu à la science clinique française, j'ai trouvé le jugement du savant allemand un peu sévère. Il apparaît, en effet, que l'absence de concours et l'entraînement suivi très jeune de produire librement pour son compte, ont permis aux Allemands de créer, dans toutes les branches de la culture, des spécialistes dont le labeur accumulé sert au progrès de la science. Leur éducation, moins étendue que la nôtre, est décidément plus précise. Les médiocres, chez eux, restent des médiocres; les intelligents sont mieux armés pour faire rapporter à leurs études tous leurs fruits. On ne trouverait pas d'élèves qui en grec ou en latin ignoreraient leurs règles et leur vocabulaire. Mais l'esprit littéraire est nul ou à peu près; ils écrivent mal et pensent peu. Par contre, ils travaillent plus que chez nous; plus lents d'esprit, ils sont plus laborieux et plus appliqués. Moins pressés de briller, ils approfondissent davantage. Et, comme, dès l'Université, ils se sont d'avance spécialisés, en sortant des classes ils feront de bons sous-ordres, de bons adjudants.

Il m'a semblé qu'il n'était pas inutile de recueillir ces vues allemandes, et qu'il y a toujours quelque profit à tirer des critiques des autres — quand on sait les écouter.

CONVERSATIONS

Nouvelles raisons de la prospérité de l'Allemagne. — Elle ne fut pas spontanée. — Vues historiques. — La division du pays, douanes, monnaies, mesures différentes. — Accroissement de la population. — Expansion des villes. — Pas de petits rentiers. — Tout l'argent est dans les affaires. — Le bilan de l'Allemagne. — Actif : La houille et les hommes. — Valeur des classes moyennes. — Discipline. — Passif : Cercle de frontières, pas de côtes, pauvreté du sol. — Vertu de l'hérédité. — Le pur-sang et le roi. — Controverse. — Sympathie des Allemands pour les Français. — Lequel menace l'autre ? — Pouvoir absolu de l'Empereur de déclarer la guerre. — L'Alsace-Lorraine. — Force de l'érudition allemande. — Le commentateur de Macrobe sait tout de Macrobe. — La Bibliothèque de la Sorbonne et celle de l'Université de Berlin. — Pas d'ordre. — Des Français vont à Berlin préparer leur thèse.

Je causais avec un haut fonctionnaire de l'État, le Dr L..., bien connu à Paris, où il fut chargé d'importantes fonctions.

La conversation roulait sur la prospérité de l'Allemagne, et les raisons qu'il en donnait différant de celles que j'avais recueillies dans les cités commerçantes de la Hanse et dans les centres industriels westphaliens et rhénans, je les notai avec soin. C'était

le point de vue à la fois historique et administratif d'un futur ministre de l'Empire.

— Il existe à notre prospérité, disait-il, des raisons sans mystère. Avant tout il y a, tous les mois, 80,000 bouches de plus à nourrir! Songez que depuis trente ans notre population s'est augmentée de 20 millions d'habitants. Tout un royaume! Il a bien fallu leur construire des maisons, les habiller, les nourrir — et leur donner de l'ouvrage! Ce simple fait suffirait à expliquer l'accélération de nos affaires.

— Non, interrompis-je, car les nègres aussi pullulent, de même les Chinois, de même les Russes...

Il corrigea :

— C'est vrai, mais nous sommes un pays civilisé...

« Certes, reprit-il, la conclusion de la paix de Francfort fut le signal d'un essor nouveau de notre commerce et de notre industrie. Pourtant ce ne fut qu'un signal. Notre métallurgie existait déjà, vous n'en doutez pas; nos mines de charbon étaient en exploitation, notre industrie chimique datait de vingt ans, trente ans même, si nous la faisons remonter à Liebig. Et si nous ne progressions pas alors avec la rapidité d'aujourd'hui, c'est que les conditions économiques et politiques n'étaient pas les mêmes.

« Car il faut songer à notre histoire; on oublie trop ce que fut pour nous la guerre de Trente ans : un cataclysme sans exemple en Europe. Après ce carnage et ce désordre, l'Allemagne fut réduite à rien pendant un siècle. Cette affreuse guerre avait complètement anéanti toute la vieille culture, la vieille civilisation et la richesse des cités. Depuis le moyen âge, notre industrie florissait. Nous avions inauguré l'industrie minière, inventé la science chimique, l'horlogerie, la

gravure, etc. Des cités comme Nuremberg, Augsbourg, etc., etc., étaient des centres de richesse! Tout fut ravagé par le cyclone, la population elle-même réduite à moins de 10 millions d'habitants. Il fallut réparer. Le dix-huitième siècle tout entier n'y suffit pas. Vinrent les guerres avec Napoléon, Iéna, nouvelles ruines. Les villes de l'Est finissent seulement aujourd'hui de payer les dettes que Napoléon leur avait imposées. (Le comte de Posadowski, tenez, grand-père du ministre qui vient de quitter le pouvoir, fut complètement ruiné par Napoléon.) L'Allemagne ne commença à respirer qu'après Waterloo. Depuis lors, nous nous sommes refaits. Les deux guerres victorieuses de 1866 et de 1870, après cinquante ans de paix, préparèrent l'expansion qui suivit. L'Empire détruisit les obstacles qui s'opposaient à l'essor définitif de l'Allemagne, et ce fut là surtout la grande et féconde idée de la Prusse.

« Jusqu'en 1870, il n'y avait pas de monnaie allemande. On se servait des gulden, des heller, des florins, des thalers; les républiques de Hambourg et de Brême conservaient des monnaies à elles; jusqu'en 1850, il existait des douanes entre la Prusse et la Bavière; l'unité de poids et mesures, l'adoption du système métrique ne datent que de 1873. Ces faits, d'apparence minime, constituaient des obstacles réels à notre développement économique.

« Aujourd'hui tout va bien. Les villes augmentent comme par enchantement. Voyez Düsseldorf, qui jette des ponts colossaux sur le Rhin, achète des terrains immenses pour y planter des parcs, fonde une cité nouvelle à côté de l'ancienne; voyez Nuremberg qui, tout en conservant son caractère moyen âge, ses vieux

quartiers pittoresques comme endormis sous les restes du passé, s'industrialise d'un autre côté, grandit et prospère d'une façon saisissante. De ses 66,000 habitants d'avant la guerre de 1866, elle en est aujourd'hui à près de 300,000 !

« Prenez une ville au hasard en France, Orléans, Tours, Poitiers, que sais-je, regardez-la et dites-moi ce qu'il y a de changé depuis trente ans... Comparez votre apathie de rentiers avec notre activité de producteurs, hier pauvres et aujourd'hui pas encore très riches, et vous aurez l'explication de la situation actuelle de nos deux pays. C'est qu'on travaille dur chez nous, vous savez ! Vous me dites qu'en France aussi on travaille... Oui, certes, mais dans combien de régions, dans combien de villes ? Vous pouvez les compter... Paris, oui, l'Est et le Nord aussi, mais voyez le Centre, l'Ouest, le Midi — à l'exception de quelques rares villes, et comparez, comparez... Dans toutes les provinces de l'Allemagne, au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, au centre, c'est une poussée d'activités, c'est une course d'initiatives à l'assaut des affaires. Vous avez connu cette période de fièvre, au milieu du siècle dernier, au moment de la fondation de l'industrie et de la création des chemins de fer. Elle peut revenir. Actuellement vous souffrez d'une catégorie de nationaux qui vont se multipliant, qui sont à la fois votre puissance, et un poids mort pour vos élans : les petits rentiers, le bonhomme fils de son père, ou le bonhomme fils de ses œuvres, qui s'est retiré des affaires à quarante ou à cinquante ans, et qui place son capital en rentes sur l'État ou en obligations à lots. Ils sont plusieurs millions chez vous. Ici tout le monde travaille, et

presque toute sa vie durant. Le petit rentier est un type exclusivement français. »

⁂

Le lendemain, en dînant dans un cercle renommé de Berlin avec un homme de lettres célèbre et un financier très connu, ce dernier me parla ainsi :

— Voulez-vous que je vous fasse en quelques mots le bilan de l'Allemagne? A l'actif, son sous-sol; les qualités morales des classes moyennes, employés et contremaîtres, dévouement, savoir, conscience. Voyez les deux cents chimistes d'une grande usine, dont les travaux étonnent le monde; ils sont contents de leur sort, ne demandant pas autre chose ou pas grand' chose de plus que ce qu'ils ont...

— Est-ce là une si grande qualité?...

— Isolée, non, unie aux autres, oui... Ajoutez-y le génie d'organisation servi par l'obéissance et la discipline de la machine humaine, individualiste par son cerveau, passive et soumise pour toutes les choses de la vie matérielle. « Où trouver un tyran, disait Leibnitz, dont les exigences lasseront notre servilité? » Pensez encore aux qualités négatives de la race : ignorance du luxe, aucune ambition exagérée.

« Quant à notre capital, petit en comparaison du vôtre, il a cette supériorité de travailler tout entier, il a confiance. Chez vous, il se cache, il est timoré... Je sais qu'il fut souvent trompé par de mauvaises affaires; en Allemagne aussi, d'ailleurs, moins souvent il est vrai, car beaucoup de promesses faites furent tenues.

« Notre passif est important : notre désavantage

est d'être serrés de tous côtés entre des frontières, sauf une étroite coupure libre du côté de la mer, et encore, la Baltique étant une prison, nous n'avons pour respirer librement que le petit bout de côte qui va de la frontière hollandaise aux bouches de l'Elbe. De plus, si notre situation industrielle est bonne, grâce à notre sous-sol, riche en houille, notre situation commerciale est plus que médiocre, grâce à la pauvreté de notre sol. La terre ne produit pas assez pour que nous puissions jamais devenir un véritable pays commerçant. Car, en effet, l'aliment vrai du commerce, l'aliment permanent, inépuisable, la seule indiscutable richesse d'un pays, en définitive, c'est la terre. Si elle est féconde par elle-même, il est facile, avec peu de travail, de la rendre plus riche encore, de l'exploiter, de négocier ses fruits, de les multiplier, d'en créer de nouveaux; mais si elle est stérile, comme dans la plupart de nos provinces, si elle produit à peine assez pour nourrir celui qui la cultive, il n'y a pas d'espoir de l'enrichir jamais. L'homme ne crée rien de rien : s'il n'a pas la terre favorable, il n'a pas grand'chose. J'ajoute que même notre sous-sol, à part la houille de la Westphalie, de la province du Rhin et de la Silésie, et les mines de sels de potasse, n'est pas fameux. Nous sommes donc très infériorisés par la nature. Je ne vous parle pas de nos trois ou quatre ports dont aucun n'ouvre sur la mer directement, qu'il a fallu conquérir péniblement et que l'homme dispute encore chaque jour sur la nature hostile... Comparez cela à votre admirable situation, à vos trois mers ouvertes, à vos cent ports naturels sur l'infinie façade de vos côtes... »

Ainsi parla le puissant financier. Et je partageai

son admiration pour la féconde patrie française, songeant à tous les partis qu'en tirerait cette race allemande habituée à peiner sur sa terre ingrate.

⁂

Le fils du créateur d'une des plus grosses affaires industrielles d'Allemagne me disait, à propos des vertus de l'hérédité et de la confiance des Allemands dans le Pouvoir :

— Est-il si fou vraiment de croire à la vertu de l'hérédité? Quand un cheval s'est distingué à la course, on cherche à obtenir sa monte!

— Mais vous savez bien que la descendance des vrais grands hommes est stérile ou qu'elle produit des dégénérés! On ne connaît pas d'exemple d'un homme de génie ayant enfanté des rejetons de sa valeur.

— Sans parler d'hommes de génie, répliqua mon interlocuteur, — ils ne sont pas nécessaires pour gouverner les hommes, — le fils du créateur d'une grande œuvre, par exemple, mettra plus de zèle et de passion désintéressée qu'un autre à la faire prospérer. Je sens cela moi-même pour l'œuvre colossale créée par mon père. Il me semble que je ferais tout pour elle, que je sacrifierais ma fortune, si besoin était, pour la sauver. J'ai le sentiment d'une sorte de responsabilité mystérieuse — sinon effective — qui domine mes intérêts matériels. L'hérédité monarchique doit créer à plus forte raison un état moral de cette sorte qu'ignore certainement le délégué provisoire au gouvernement des républiques. Malgré lui, il songera à passer dans la paix ses années de souveraineté... Je vais même plus loin et je pré-

tends que le fait qu'un homme dit à un peuple : « Je te gouvernerai » l'engage beaucoup plus à bien faire son devoir qu'un président de la République consentant à gouverner à la prière de quelques électeurs. Et puis, il peut toujours dire : « Si vous n'êtes pas contents, je m'en vais ! » Un roi ne le peut.

— Aussi, je ne parle pas du sentiment des rois, c'est l'opinion du peuple allemand qui en ce moment m'intéresse. Et je me demande : comment des hommes raisonnables et doués de dignité peuvent-ils accepter qu'un de leurs semblables se dresse devant eux et déclare : « Je suis le plus apte à vous gouverner, et vous allez m'obéir, sinon, soixante millions que vous êtes, gare à vous ! »

— Cela ne se présente pas ainsi...

— Non, mais cela équivaut.

— Pas tout à fait. Il existe dans notre histoire une famille qui depuis des siècles domina les autres, gouverna très bien la Prusse, la fit prospérer et grandir. C'est un fait. Le peuple sait ce qu'il doit aux Hohenzollern, et il a confiance dans leurs descendants.

— Passe encore aussi longtemps que les Hohenzollern ne feront pas de mal à la Prusse, mais que l'un d'eux soit un malfaiteur ou un fou, vous l'accepterez tout de même...

— Ce qui importe, c'est la moyenne. Un peuple ne peut pas prétendre à n'avoir comme souverains que des aigles et des sages. Or, la moyenne des Hohenzollern est bonne. L'histoire le prouve. Grâce à eux, l'Allemagne est devenue une grande nation. »

Mais je me demandai, en quittant mon interlocuteur :

— Est-ce grâce à eux, ou est-ce grâce au peuple

lui-même? Quand un peuple est épuisé, un monarque quel qu'il soit ne peut le sauver. Annibal ne sauva pas Carthage. Si le peuple est bon, les mauvais rois ne suffisent pas à le perdre. L'Angleterre, au moment de sa plus grande crise, fut gouvernée par des fous et par des femmes; depuis quatre cents ans, en Espagne, il n'y a pas eu de rois même passables, dans deux dynasties différentes, et l'Espagne dure toujours. Et en Bavière, et en Autriche... L'Amérique prospère sans monarque. La France, depuis bientôt quarante ans, s'en passe très bien.



Un ingénieur qui a souvent des installations à faire aux quatre coins du monde, me parlait du personnel qu'il emploie le plus volontiers dans certains cas exceptionnels :

— Quand il s'agit d'un travail lointain et incontrôlable, où le bon sens doit suffire, nous choisissons de préférence un Anglais. Pour un travail sérieux, à étudier de près, dont l'exécution demande beaucoup de capacités et du dévouement en même temps, ce sont les Allemands qui nous donnent les meilleurs résultats; quelquefois nous prenons aussi des Suisses. Quant aux autres peuples de la terre, il n'en est pas un instant question.



Un professeur m'affirmait la sympathie des Allemands pour les Français :

— Vous êtes le peuple fait pour inspirer aux Alle-

mands les sentiments les plus sympathiques, vous avez toutes les qualités qui nous manquent et qui nous sont les plus plaisantes. La preuve, c'est que, malgré tout le mal que vous nous avez fait, vous et Napoléon, on a conservé ici une admiration extraordinaire pour votre grand homme.

— Non, lui répondis-je, l'Allemagne ne nous aime pas plus que nous ne l'aimons. Comme tous les peuples de la terre, elle n'aime qu'elle-même. Ne vous faites donc pas plus sentimentaux que vous n'êtes. Je ne crois plus que l'Allemagne soit un peuple de rêveurs : c'est une race de réalistes, admirablement gouvernée au point de vue d'une maison de commerce ordonnée et qui ne veut pas de grèves. Vos chefs de rayons, vos employés et votre grand patron sont de parfaits négociants : et la marque *Germania* est bien gérée.

« C'est ce qui fait aussi que l'Allemagne ne se soucie pas de révolution politique, et cela explique également que le parti socialiste se figure avoir tant de soldats : les socialistes, ce sont les petits employés de la firme *Germania* qui ne se trouvent pas assez payés. Mais, comme ils ne meurent pas de faim, en somme, que la « maison » fait ce qu'elle peut pour améliorer leur sort — sauf de partager ses bénéfices, — ils se raisonnent et ne bougent pas... »

Mon interlocuteur riait à plein ventre, je ne sais pourquoi, et il disait en se tapant les cuisses :

— Ces Français... ah ! ces Français !...

Je le regardais, attendant qu'il eût fini. Alors il dit :

— Pourtant, la France n'a aucun intérêt à faire la guerre à l'Allemagne. Alors autant vaut nous serrer la main...

— Serrons-nous la main, fis-je. Mais vous oubliez que vous n'avez pas mandat de reviser le traité de Francfort... et que votre Empereur peut, demain, s'il le veut, déclarer la guerre à la France sous le prétexte qui lui conviendra.

— Jamais de la vie, jamais de la vie ! protesta-t-il. Il faut que le Reichstag le décide...

— Vous vous trompez, répondis-je. L'Empereur doit théoriquement consulter le Bundesrath (c'est-à-dire les représentants des princes de l'Empire), où il a la majorité assurée, et où il ferait, en tout cas, ce qu'il voudrait. Le Reichstag n'a qu'à voter ensuite les crédits qu'on lui demande, et s'il les refuse — ce qui est bien improbable, — on passe outre, ou bien on le dissout — ce qui n'a aucune importance chez vous, vous le savez bien !



Un autre professeur qui assistait à la conversation prit la parole à son tour :

— On discutait déjà au dix-septième siècle, dit-il, sur la question d'Alsace-Lorraine, et c'est à cause de cette longue littérature, de ce perpétuel différend entre nous, que dans nos écoles on vous nomme encore « l'ennemi héréditaire ». Croyez bien que les gens sensés le déplorent, mais déclarent aussi que vous justifiez cette appellation en vous obstinant à paraître en effet « l'ennemi héréditaire ». On m'a dit — et vos romans, vos journaux semblent le prouver — que l'idée de la revanche s'éteint chez vous. Cela est bien heureux. Car, voyez ! Supposez une nouvelle guerre;

si vous êtes battus, vous devez ou abandonner l'idée de revanche avec moins d'honneur, ou chercher à la satisfaire de nouveau avec moins de chances. Si vous nous battez, vous nous repassez l'idée, et ce sera à notre tour à songer à la revanche ? Grand merci, vraiment ! Il y a assez longtemps que nous nous regardons en ennemis, et que vous nous privez de l'amabilité d'un peuple très agréable. Vous répondez à nos avances : il y a l'Alsace-Lorraine entre nous. Mais oui, l'Alsace-Lorraine est entre nous, mais elle y a toujours été ! Elle peut nous réunir autant que nous séparer, comme il advint entre l'Italie et l'Autriche, après que celle-ci eut abandonné la Lombardie.

« Qui peut nier d'ailleurs que l'Alsace soit de race et d'esprit allemand ? Avez-vous jamais songé à franciser cette province ? Depuis la guerre seulement vous avez inventé qu'elle est française d'esprit et de langue. Auparavant, vous ne cessiez de railler les Alsaciens et vous étiez si persuadés qu'ils étaient Allemands que c'est sur leur prononciation que vous vous êtes figuré la nôtre. De plus, j'ai un souvenir précis. J'ai lu dans le recueil des pièces des Tuileries que les protestants alsaciens faisaient de la propagande en faveur de l'Allemagne bien avant la guerre de 1866. Vous ne devez donc pas vous étonner que quelques hommes d'État de chez nous aient cru venir là-bas en vrais libérateurs. »

Je crois pouvoir affirmer que ces points de vue de membres importants de l'Université reflètent bien la moyenne des opinions du monde des professeurs allemands.

⁂

Un compatriote intelligent et lettré qui est en même temps un universitaire éminent, et que je rencontre ici, me confie son étonnement devant la paresse d'esprit de la jeunesse universitaire :

— Les jeunes étudiants allemands, me dit-il, ont l'esprit paresseux et discipliné. Ils ne discutent pas *une chose*, ils discutent *les opinions des autorités sur les choses*. Ils disent couramment à propos de tout : « M. X..., la plus grande autorité en telle matière. » Comme ils disent en Amérique : *The best in the World*.

« Je suis frappé dans les universités, continue le professeur français, par l'incroyable spécialisation des savants, surtout des philologues. Ils la poussent vraiment un peu loin. Ainsi, un commentateur de Macrobe est évidemment l'homme le plus fort du monde sur Macrobe, mais il ne sait de Cicéron et de Virgile que ce que l'étude de Macrobe lui en a appris. Voilà pourtant la force de l'érudition allemande ! Chacun étudie sa spécialité, publie aussitôt ce qu'il sait. En France, on « perd son temps », comme ils disent ici, à la culture générale.

« Avez-vous visité la bibliothèque de Berlin ? Il faut voir cela si on veut comprendre leur génie d'organisation et leur sens pratique du travail. La bibliothèque de la Sorbonne est admirable, mais tous les livres y sont ensemble, pour ainsi dire pêle-mêle ; impossible de s'y retrouver. A Berlin, où la bibliothèque n'est pas sensiblement plus riche, les savants du monde entier vont maintenant faire leurs bibliographies, parce que les livres sont classés par

Instituts, les catalogues mieux compris, plus méthodiques, plus clairs, plus réellement utiles. A Paris, les catalogues n'existent pas, ou plutôt ils sont incomplets et sans ordre. De plus, chose inouïe, les professeurs seuls peuvent en avoir communication, à moins d'une permission spéciale. A Berlin, tous les catalogues sont à la disposition de chacun et je connais un docteur ès lettres de Paris qui vint ici préparer sa thèse grecque. Mieux encore, à Berlin on peut avoir communication de tous les livres *à domicile*, et il suffit, quand on a la permission d'emprunter les livres, de déposer un bulletin dans la boîte de la bibliothèque pour recevoir *par colis postal*, *chez soi*, les livres demandés. Et notez que cette permission s'obtient très facilement avec la signature d'un professeur de l'Université de Berlin, vous légitimant et déclarant simplement par ce fait que vous n'êtes pas un escroc. »

LES KARTELS

Qu'est-ce qu'un kartel? — La France doit connaître cette nouvelle arme de guerre commerciale et industrielle. — Explications claires. — Variété infinie des kartels. — Guerre d'un kartel agricole contre le kartel de détaillants du lait à Berlin. — Six ans de luttes.

Les kartels sont des syndicats de fabricants ou de commerçants qui s'entendent pour maintenir les cours rémunérateurs de leurs produits, régler la production, lutter contre la concurrence intérieure et extérieure, acheter en commun leurs matières premières, en un mot pour défendre par tous les moyens leur industrie ou leur négoce.

Les socialistes marxistes voient dans le développement de plus en plus grand des kartels en Allemagne et des trusts en Amérique la vérification saisissante de la prophétie de Karl Marx : la concentration des capitaux dans un nombre de mains de plus en plus réduit qui permettra, dans quelques dizaines d'années, la mainmise de l'État sur l'organisation capitaliste ainsi simplifiée, et l'expropriation des expropriateurs...

Quoi qu'il en soit de l'avenir, le présent mérite

Instituts, les catalogues mieux compris, plus méthodiques, plus clairs, plus réellement utiles. A Paris, les catalogues n'existent pas, ou plutôt ils sont incomplets et sans ordre. De plus, chose inouïe, les professeurs seuls peuvent en avoir communication, à moins d'une permission spéciale. A Berlin, tous les catalogues sont à la disposition de chacun et je connais un docteur ès lettres de Paris qui vint ici préparer sa thèse grecque. Mieux encore, à Berlin on peut avoir communication de tous les livres *à domicile*, et il suffit, quand on a la permission d'emprunter les livres, de déposer un bulletin dans la boîte de la bibliothèque pour recevoir *par colis postal, chez soi*, les livres demandés. Et notez que cette permission s'obtient très facilement avec la signature d'un professeur de l'Université de Berlin, vous légitimant et déclarant simplement par ce fait que vous n'êtes pas un escroc. »



LES KARTELS

Qu'est-ce qu'un kartel ? — La France doit connaître cette nouvelle arme de guerre commerciale et [illegible]. — Explications claires. — Variété infinie des kartels. — Guerre d'un kartel agricole contre le kartel de [illegible] Berlin. — Six ans de luttes.

Les kartels sont des syndicats de fabricants ou de commerçants qui s'entendent pour maintenir des cours rémunérateurs de leurs produits, régler la production, lutter contre la concurrence intérieure et extérieure, acheter en commun leurs matières premières, en un mot pour défendre par tous les moyens leur industrie ou leur négoce.

Les socialistes marxistes voient dans le développement de plus en plus grand des kartels en Allemagne et des trusts en Amérique la vérification saisissante de la prophétie de Karl Marx : la concentration … capitaux dans un nombre de mains de plus … qui permettra, dans quelques dizaines … ainmise de l'État sur l'organisation … i simplifiée, et l'expropriation des …

… soit de l'avenir, le présent mérite

y avoir un moyen d'éviter la surproduction. » Et, comme eût fait M. de la Palisse, on a trouvé que le seul remède était de restreindre la production.

Pour cela, il fallait être plusieurs, et même, il fallait que *tous* les producteurs d'un groupe se réunissent, car autrement le but ne serait pas atteint.

L'idée n'est pas nouvelle, elle issut à l'époque de l'emploi du charbon, c'est-à-dire au moyen âge. L'évolution moderne du kartel date des environs de 1850 et de la fondation du premier syndicat de la houille rhénan-westphalien. Ce fut l'époque des premiers essais sérieux d'associations patronales. La grande prospérité des kartels, leur multiplication à l'infini en Allemagne remontent à peine à douze ou quinze ans. Depuis huit ans surtout, les Allemands sont en pleine évolution sous ce rapport.

⁂

Comme on l'a compris, il n'y a aucune similitude entre le kartel allemand et le trust américain. Le trust est un groupe de gens très riches réunis en société pour monopoliser une certaine catégorie de produits. Ils ont acheté les usines et les brevets de tous les producteurs, ils en sont les maîtres absolus, les propriétaires. Ils s'arrangent ensuite pour empêcher de se créer à côté d'eux toute concurrence, au besoin ils la tuent sans merci : c'est l'accaparement dans toute sa beauté.

Le kartel, au contraire, est, à l'origine, un enfant de la nécessité.

Pourquoi s'est-il créé en Allemagne? Pourquoi y prospère-t-il? Il y a à cela deux raisons principales.

D'abord, l'éducation des Allemands de bonne heure les discipline à l'union et à la solidarité, les pousse à se soumettre volontiers l'un à l'autre.

Ensuite l'Allemagne fut le pays d'Europe qui se développa le plus vite. Et, sans le frein créé par les kartels, l'anarchie générale de la production, le désordre et la faillite eussent remplacé la prospérité. Même avec l'instrument régulateur des kartels, des crises graves éclatèrent et causèrent des ruines, que plus d'exactitude et de précision empêcheront ou atténueront dans l'avenir.

J'ai demandé à mon renseigneur quel était le statut ordinaire des kartels allemands.

— Il n'y en a pas, m'a-t-il répondu. Tous diffèrent. Il existe chez nous des centaines de kartels de toute importance, depuis les grands syndicats du fer et de la houille jusqu'aux moyens, aux petits et aux fragmentaires.

Je voudrais donner un exemple du genre d'action et de la stratégie des kartels allemands. Les idéologues qui prétendent que les guerres sont nécessaires à l'homme pour employer sa combativité verront ici qu'il n'est pas besoin pour cela de canons ni de sang versé, et que la lutte d'intérêts sera sans doute la dernière ou du moins la prochaine forme que prendra la violence humaine avant la pacification définitive de la brute.

L'histoire que je vais raconter est celle de la guerre du kartel des agrariens producteurs de lait contre le kartel des détaillants de lait à Berlin. Elle fut expliquée, il y a peu de temps, dans deux forts volumes, par le doyen des marchands berlinois. J'en profite pour vous la résumer exactement.

Il faut savoir d'abord que les habitants de la capitale allemande consomment par jour à peu près 680,000 litres de lait, qui lui viennent : partie, des vacheries de la ville même, de Charlottenbourg, Rixdorf, Schœneberg, au nombre de 926, et pour 120,000 litres; partie, des villages environnants, pour 70,000 litres; et pour la plus grosse quantité, par les gros propriétaires campagnards du Brandebourg (jusqu'à 100 et même 150 kilomètres autour de Berlin), qui envoient journellement, par le chemin de fer, près de 500,000 litres. On peut donc dire que la fourniture du lait à Berlin est entre les mains de ces derniers.

Jusqu'à l'année 1900, les revendeurs payaient leur lait 11 ou 11 pfennigs 1/2 le litre à Berlin et le revendaient au public de 18 à 20 pfennigs.

Cette année-là, 1900, l'idée vint aux propriétaires de relever un peu le prix de vente de leur lait et de se liguer dans un groupement économique. Ils se réunirent donc au mois de juin, à Berlin, en une assemblée où furent convoqués tous les producteurs et tous les commerçants du lait de Berlin. La proposition y fut faite de porter le prix du lait de 11 pfennigs à 13 pfennigs 1/2, et de dénoncer tous les traités existants pour le 1er octobre suivant. Mais les détaillants qui assistaient à la réunion poussèrent de tels cris que la majorité eut l'air de consentir au prix de 12 pfennigs 1/2. Et l'on se sépara, paraissant d'accord.

Un kartel (qui s'appela Milch Centrale), anonyme, à capital limité, fut fondé à la fin d'août, dont pouvaient faire partie tout producteur ou tout marchand de 100 litres de lait, moyennant l'attribution d'une action de 10 marks par fraction de 100 litres de lait,

produite ou détaillée quotidiennement. En cas de rupture du contrat, les associés payeraient une amende de 100 marks.

Le but de ce kartel était d'assurer le maintien du prix de 12 pfennigs 1/2 et aussi d'utiliser la surproduction du lait, pendant les mois propices, dans quelques laiteries choisies où l'on fabriquerait du beurre, du fromage, des tourteaux.

En décembre, 210 grands propriétaires et 110 syndicats agricoles pouvant produire journellement 400,000 litres de lait ayant adhéré au kartel, la Centrale, désormais entre les mains des agrariens, vit apparaître l'heure où décidément le prix du lait pourrait être élevé à 13 pfennigs 1/2 le litre, sans l'adhésion du détaillant.

Les détaillants, qui comprirent ce qui allait se passer, se retirèrent de la Centrale. Et le 10 juin 1901, l'assemblée du kartel décida le prix de 13 pfennigs 1/2, pour le 1er octobre suivant. 13 pfennigs seraient payés aux fournisseurs, 1/2 pfennig entrerait dans la caisse du kartel pour subvenir à ses besoins.

Les propriétaires s'engageaient à ne pas renouveler leurs traités à des conditions moindres, et ceux qui ne réussiraient pas à obtenir des marchands un contrat sur ces bases enverraient leur lait à une grosse laiterie que la Centrale ouvrirait à Berlin le 15 septembre et qui l'accepterait au prix de 13 pfennigs, pour le revendre ou l'utiliser industriellement en beurre, lait maigre, fromage et tourteaux pour bestiaux. Le kartel créait en même temps dix laiteries semblables en province.

Émotion considérable dans le monde des marchands, augmentée du fait que la Centrale recher-

chait des adhérents nouveaux pour arriver à monopoliser la production laitière totale de la région.

La presse entière étudia la question.

Les détaillants se réunirent et, sur 1,200 à 1,500 laitiers berlinois, 800 dressèrent leur kartel commercial en face du kartel agraire. Ils s'engagèrent, sous peine de 1,000 marks d'amende, à ne pas acheter de lait au-dessus de 12 pfennigs le litre, rendu à Berlin. (J'ai dit que le public le payait au détail 20 pfennigs le litre.)

C'était la guerre, guerre loyale et sans hypocrisie, le producteur affichant froidement sa volonté de gagner 1 ou 2 pfennigs de plus par litre, le laitier préférant les conserver pour lui.

Qu'allait-il sortir du conflit?

La ligue des producteurs décida que, si le 15 octobre les laitiers n'avaient pas consenti aux conditions nouvelles, elle ouvrirait aussitôt un grand nombre de boutiques de détail.

Certains laitiers purent, en s'adressant aux producteurs dissidents du kartel, continuer leur commerce, mais la majorité fut obligée d'accepter les conditions de la Centrale. Ceux qui s'étaient interdit cette solution par des conventions durent fermer leurs magasins, aussitôt remplacés par d'autres qui s'affiliaient à la Centrale.

La situation de quelques grosses laiteries de Berlin était particulièrement critique : celle de Bolle, surtout, à Moabit, la plus populaire, dont on rencontre les voitures aux quatre coins de la ville, à toute heure.

Elle fit venir du lait jusque de la Bohême au prix de 17 à 20 pfennigs le litre, sans pouvoir même couvrir entièrement ses besoins. Après six mois de résis-

tance, elle se rendait au kartel en prenant l'excuse que l'Union des laitiers avait dès longtemps rompu le contrat qui unissait ses membres. Le kartel lui faisait, d'ailleurs, des conditions spéciales qui demeurèrent provisoirement inconnues.

De l'autre côté, à la Centrale tout n'allait pas dans la perfection. L'utilisation du lait non vendu entraînait à des frais considérables, l'administration du kartel coûtait cher, la lutte avait nécessité des sacrifices nombreux : à la fin de l'année 1901, le kartel, qui marchait avec un capital de 420,000 marks, accusait un déficit de 387,000 marks : il fallut faire appel aux membres, et on décida de prélever, au lieu de 1/2 pfennig, 2 pfennigs par litre !

Dans les deux camps, les assauts se multiplièrent. La Centrale se servit de toutes les armes qui s'offraient : elle fit prélever dans les laiteries non conformistes des échantillons de lait à l'insu des marchands et les fit analyser : 74 p. 100 était du lait mouillé. Le 15 mai 1902, un règlement de police intervint pour mettre fin à ce scandale. Tout lait ayant un titre de graisse inférieur à 2,7 p. 100 fut taxé lait maigre. La presse s'agita, le Parlement s'en mêla. Les laitiers se débattirent furieusement contre ce nouveau coup, multiplièrent les démarches en vue de faire rapporter ce règlement : en vain.

La lutte se continua avec une âpreté grandissante.

L'Union des laitiers avait pour objectif de désagréger la ligue des propriétaires et, par conséquent, la Centrale. Dans des circulaires qu'ils leur adressaient, ils démontraient les avantages indiscutables qu'avaient les producteurs non kartellisés qui profi-

Instituts, les catalogues mieux compris, plus méthodiques, plus clairs, plus réellement utiles. A Paris, les catalogues n'existent pas, ou plutôt ils sont incomplets et sans ordre. De plus, chose inouïe, les professeurs seuls peuvent en avoir communication, à moins d'une permission spéciale. A Berlin, tous les catalogues sont à la disposition de chacun et je connais un docteur ès lettres de Paris qui vint ici préparer sa thèse grecque. Mieux encore, à Berlin on peut avoir communication de tous les livres *à domicile*, et il suffit, quand on a la permission d'emprunter les livres, de déposer un bulletin dans la boîte de la bibliothèque pour recevoir *par colis postal, chez soi*, les livres demandés. Et notez que cette permission s'obtient très facilement avec la signature d'un professeur de l'Université de Berlin, vous légitimant et déclarant simplement par ce fait que vous n'êtes pas un escroc. »

LES KARTELS

Qu'est-ce qu'un kartel? — La France doit connaître cette nouvelle arme de guerre commerciale et industrielle. — Explications claires. — Variété infinie des kartels. — Guerre d'un kartel agricole contre le kartel de détaillants du lait à Berlin. — Six ans de luttes.

Les kartels sont des syndicats de fabricants ou de commerçants qui s'entendent pour maintenir les cours rémunérateurs de leurs produits, régler la production, lutter contre la concurrence intérieure et extérieure, acheter en commun leurs matières premières, en un mot pour défendre par tous les moyens leur industrie ou leur négoce.

Les socialistes marxistes voient dans le développement de plus en plus grand des kartels en Allemagne et des trusts en Amérique la vérification saisissante de la prophétie de Karl Marx : la concentration des capitaux dans un nombre de mains de plus en plus réduit qui permettra, dans quelques dizaines d'années, la mainmise de l'État sur l'organisation capitaliste ainsi simplifiée, et l'expropriation des expropriateurs...

Quoi qu'il en soit de l'avenir, le présent mérite

culation du lait dans les wagons-citernes : le lait danois était touché. Mais bientôt, les wagons-citernes furent supprimés et remplacés par d'autres récipients, et de nouveau le lait danois put venir à Berlin.

Où en est aujourd'hui cette guerre sans merci?

A la fin de 1906, elle se prolongeait, de plus en plus favorable aux marchands.

Le kartel producteur était presque battu, grâce à la défection de ses principaux membres, égoïstes pressés de gagner, ou clairvoyants qui devinaient l'issue de la lutte.

Il y eut deux phases principales dans cette bataille violente : celle où une partie des détaillants, pris à l'improviste, s'inclina devant l'apparente force des agrariens unis ; et celle où les agrariens, influencés par l'énergie et l'activité des marchands, se débandèrent et trahirent. Mais il est bien certain que si, dès le début, les producteurs de 400,000 litres de lait s'étaient groupés unanimement et avaient consenti à quelques sacrifices provisoires, les détaillants, qui n'avaient plus à leur disposition que 300,000 litres sur les 700,000 demandés par la consommation, n'auraient pas résisté.

En mai 1908, le kartel est en liquidation. Depuis quelque temps les membres fournissent directement aux marchands. La Centrale ne vend plus que 10,000 à 12,000 litres de lait par jour. L'importation du lait danois continue dans des wagons réfrigérateurs (*kühlwagen*), dont chacun contient deux bassins de 6,000 litres.

On peut dire que le kartel patronal est mort.

LES KARTELS

(SUITE)

Condition première d'un kartel : l'esprit de solidarité de ses membres. — Consentir à se restreindre. — Difficultés. — Comment on lutte contre les dissidents. — Il faut les tuer ! — Prix de combat. — Grèves provoquées. — Débauchage des contremaîtres. — Moyens détournés : on prive le concurrent de matières premières, de machines, d'ouvriers. — Monopoles naturel, mixte, artificiel. — Entente des patrons avec les syndicats ouvriers pour refuser la main-d'œuvre au dissident. — Exemple des typographes. — Les défections. — Amendes. — Billets à vue. — Avantages et inconvénients des kartels. — Le public. — Kartels internationaux. — Avenir des kartels.

Nous avons vu que le kartel agrarien du lait avait été vaincu par le manque de solidarité des producteurs. C'est qu'il n'existait pas, pour la majorité, de moyen de convaincre les dissidents. Impossible d'empêcher les vaches d'un propriétaire de lui donner du lait ni celui-ci de le vendre ou de l'utiliser. Ce produit est d'un usage trop général et d'un écoulement trop facile.

Dans les luttes ordinaires de l'industrie, les choses se passent autrement.

J'ai dit que, pour réussir, il faut nécessairement

que tous les membres d'un kartel soient solidaires. Pour y arriver on use d'abord de la persuasion. On dit à ceux qu'on veut amener :

— En l'état actuel des choses, plus vous produisez, plus vous êtes forcé de diminuer vos prix de vente —puisque, chacun de vos concurrents agissant comme vous, votre marchandise s'avilit. Il faut donc vous entendre pour produire moins et pour maintenir des prix raisonnables.

C'est quand les fabricants ont compris la valeur de ce raisonnement que la vraie difficulté commence. Alors ils se demandent : « Dans quelle proportion va-t-on réduire ma production par rapport à mes concurrents ? »

Imaginons le kartel de la menuiserie, par exemple. Les entrepreneurs menuisiers produisent 120,000 mètres carrés de parquet, quand 100,000 mètres sont reconnus suffisants. Il va falloir répartir la restriction de 20,000 mètres sur tous les syndiqués.

Comment s'y prendra-t-on pour être juste et ne léser personne, et surtout pour que personne ne se croie lésé? Problème extrêmement difficile à résoudre.

Le moyen le plus ordinaire est la nomination, parmi les membres du groupement initial, d'une commission de trois ou cinq membres et d'autant de suppléants choisis parmi ceux qui ont toute la confiance de la corporation. Pendant au moins un an, cette commission travaille sans relâche pour concilier les intérêts de tous et tâcher de mettre le plus d'équité possible dans les réductions.

En général, pour estimer la possibilité de production d'une maison, on additionne le montant des produits *livrés* par elle au cours des trois dernières

années, et on divise le total par 3. De grandes difficultés s'élèvent : les affaires de celui-ci étaient en progression croissante ; celui-là allait étendre son cercle d'influence en doublant le nombre de ses voyageurs ; un autre projetait de bâtir de nouveaux ateliers, d'acheter de nouvelles machines. Ou bien, au contraire, des accidents ont réduit temporairement la production : incendie, mort du directeur, déménagement, grève, etc., etc. Il faut tenir compte de tout cela. D'autres questions se posent : qui a le droit de produire davantage ? La vieille maison qui fabrique depuis trente ans une quantité toujours pareille, et dont la clientèle est, par conséquent, solide et sûre ? Ou bien le nouveau fabricant qui, en cinq ans, a passé d'une vente de 10,000 mètres à une vente de 50,000 ? Les deux producteurs se débattent devant la commission, et finalement le dernier venu est déclaré le plus important, car il se trouve indiscutablement en plein progrès, et, en consentant à laisser restreindre sa production, il perdra non seulement sur sa production passée, mais sur sa production future. Mille espèces de ce genre s'imposent à l'arbitrage des membres de la commission auxquels il faut vraiment, pour en sortir, une patience, un zèle et un dévouement apostoliques.

Quand les estimations exactes sont faites, il s'agit de déterminer le chiffre de participation de chaque fabrique au kartel futur. Voici comment on procède : on prend le chiffre du rendement absolu de la fabrique, une fois, la quantité moyenne de produits livrés, qu'on double ; on additionne ensuite les deux sommes et on divise le produit par 3.

Exemple : Le rendement d'une fabrique est estimé

à 100,000 francs. Elle a livré en moyenne, pendant les dernières années, en tenant compte de toutes les circonstances, pour 85,000 francs de produits. Son chiffre de participation au kartel sera donc :

100,000 + 85,000 + 85,000 = 270,000, divisé par 3 = 90,000.

Bien souvent des gens prêts à entrer dans un kartel reculent, le moment venu, devant la clause restrictive. Aussi, le grand problème est-il de trouver des gens décidés D'AVANCE A SE SOUMETTRE à l'arbitrage des juges choisis. Car, *après*, ils ne consentent jamais à s'y conformer, et ils quittent, s'ils le peuvent, le kartel.

Il est difficile, en effet, de faire entrer dans la tête des gens cette vérité inhabituelle, que, s'ils perdaient de l'argent ou s'ils en gagnaient peu en fabriquant beaucoup, ils vont en gagner davantage en fabriquant moins. S'ils n'ont pas consenti d'avance, les uns se retirent définitivement, en se disant : « Les prix vont monter grâce au kartel, j'en profiterai, et d'autant plus que ma fabrication sera libre, tandis que celle de mes concurrents syndiqués sera bornée » ; d'autres se tiennent éloignés pour se faire prier, et rentrer plus tard, en *outsider*, avec plus d'avantages, état d'esprit très commun qui pousse même souvent les premiers adhérents à se retirer avant la conclusion dernière pour jouir des privilèges du dernier venu.

Le kartel se trouve donc à un moment donné devant des réfractaires qui cherchent à profiter des bénéfices de l'entente sans y entrer et sans encourir aucune contrainte; ennemis de la collectivité qu'il faut vaincre ou réduire à tout prix. Oui, à tout prix, car :

1° Ils constituent un péril pour les membres du

kartel qu'ils concurrencent ainsi à armes inégales;

2° Ils menacent l'existence même du kartel, les syndiqués étant tentés, en les voyant bénéficier sans risque et sans restriction de l'élévation des prix produite par le kartel, d'imiter leur exemple;

3° Si on ne les combat pas, les industries similaires vont se multiplier pour profiter de la hausse des prix, car c'est un fait d'observation : dès qu'une industrie est en progrès, tout le monde s'y jette, surtout les industries connexes, la fabrication du drap en prospérité se voit menacée de l'invasion des cotonniers voulant se faire drapiers, et inversement;

4° Il faut dissuader les banquiers de commanditer un homme qui a réussi dans sa lutte contre un kartel;

5° Il faut anéantir le prestige des adversaires du kartel pour conserver à celui-ci toute son autorité.



Mais comment va faire le kartel pour combattre les adversaires qu'il n'a pas voulu ou qu'il n'a pas pu gagner?

On les poursuit de plusieurs manières :

Il y a d'abord les « prix de combat », c'est-à-dire la diminution des prix de la marchandise : les membres du kartel se réunissent et décident qu'ils vont sacrifier chacun 50,000 francs pour abattre les réfractaires. S'ils sont une centaine, comptez, cela fait 5 millions qui vont être employés à la guerre. Quand, pendant un an, les dissidents n'auront pu vendre leur marchandise qu'à perte, ils mettront bas les armes ou seront ruinés.

Un autre moyen consiste à susciter des grèves dans les usines non syndiquées. Et c'est bien simple : les prix des salaires sont augmentés dans toutes les firmes du kartel, et aussitôt les ouvriers des factieux exigent la même augmentation. Si les patrons y consentent, leurs frais généraux sont tellement grevés qu'ils perdent sur la fabrication; s'ils refusent, les ouvriers se mettent en grève, et le résultat est le même : ou ils se ruinent ou ils se rendent. Ou bien encore, on peut se contenter, si le schismatique a une spécialité, d'augmenter considérablement les salaires des ouvriers spécialistes de la même partie, ce qui lui rend toute production onéreuse, et bientôt impossible.

Il existe aussi des moyens indirects de lutte. Un kartel d'étoffe, par exemple, interdira aux teinturiers de travailler pour les insubordonnés. Et, comme le nombre des teinturiers est relativement restreint, la manœuvre est facile.

— Mais si un teinturier refusait?...

— C'est lui alors que le kartel boycotterait de toutes les façons.

— Et si tous les teinturiers prenaient le parti des persécutés?

Je vis sourire M. W... :

— Ce n'est pas possible, dit-il. D'ailleurs, s'il le fallait, le kartel créerait une teinturerie ou plusieurs à l'usage de ses membres. Quel intérêt pour les teinturiers à voir se dresser de nouveaux concurrents devant eux?

« Dans certaines industries, il existe des machines brevetées dont on peut se passer, mais qui donnent de grands profits. Le kartel dit au propriétaire du

brevet : « Vous ne vendrez votre machine qu'aux membres du kartel et nous vous garantissons un certain écoulement. » On arrive ainsi à acheter des machines qui ne servent pas, mais qui échappent aux non-conformistes, de ce fait, infériorisés.

« Enfin, le kartel s'arrange pour que les dissidents ne puissent acheter, à n'importe quel prix, de matières premières.

— Comment fait-il?

— Ah! ce n'est pas toujours commode.

— En effet, dis-je, comment empêcher des fabricants de trouver de la laine, du coton, du bois, les mille produits bon marché qui abondent?

— Au contraire, m'explique M. W..., plus les matières premières coûtent cher, et plus il est difficile de fonder un kartel, pour la raison élémentaire que l'accaparement en est trop coûteux.

« Un kartel a besoin, pour être créé, d'un monopole, naturel, artificiel ou mixte. Le monopole *naturel* existe quand la matière première ne peut se trouver que dans certaines mains : ainsi, le cuivre, la gomme, le pétrole, etc., qui sont centralisés et, pour dire le mot, accaparés. Mais on ne peut prétendre, par exemple, que les syndicats westphaliens aient réellement monopolisé la houille, puisqu'il en existe en Silésie et qu'on pourrait la faire venir en Westphalie. Il est vrai que les frais de transport seraient tellement élevés qu'on peut dire que le monopole existe en fait, mais ce n'est plus un monopole purement naturel, c'est un monopole *mixte*. Quant au monopole *artificiel*, il est constitué par les frontières et les douanes.

« Pour fonder un kartel, il faut donc disposer d'un

de ces trois monopoles. Ou bien, il est nécessaire de s'appuyer sur un kartel connexe déjà existant. Ainsi, le kartel des fils électriques, pour ne citer que celui-là, ne pourrait vivre s'il n'existait déjà le kartel du cuivre. Grâce à celui-ci, les fabricants de fils peuvent supprimer les concurrents intraitables en les privant de matière première.

— Le kartel du cuivre a-t-il intérêt à se prêter à cette combinaison?

— Certes; puisque nous avons établi en principe que la concurrence désordonnée amène la surproduction, qui amène à son tour l'avilissement de la marchandise, le kartel du cuivre a intérêt à ne pas favoriser ceux dont l'indocilité tend à ce résultat.

« Un autre moyen d'assurer la victoire d'un kartel, c'est l'entente avec les syndicats ouvriers, très puissants en Allemagne. Le kartel des imprimeurs allemands, par exemple, convient avec le syndicat général des ouvriers typographes d'un salaire uniforme pour toute l'Allemagne (sauf augmentations locales; à Berlin ils sont payés 25 p. 100 plus cher que dans les autres villes). Qu'une imprimerie tente de se fonder sans consentir à s'associer au kartel, le syndicat ouvrier refusera des ouvriers à l'insociable.

« Grâce à cette entente, qui existe, en effet, pour la typographie, il n'y a pas eu de grève depuis dix ans. Dès qu'une difficulté quelconque surgit, elle est soumise à un tribunal d'arbitrage permanent, constitué par les deux parties.

« Enfin, parmi les moyens de lutte, je vous citerai encore celui qui consiste à débaucher les contremaîtres ou les meilleurs ouvriers de l'adversaire. Très souvent, une industrie ne marche que grâce à la va-

leur propre des contremaîtres, dans les spécialités surtout. Et les bons spécialistes sont rares. On les leur prend, et le tour est joué.

« Vous voyez, toutes les armes sont bonnes contre les ennemis de la collectivité, et on ne se fait pas faute de les employer, vous pouvez m'en croire. »



— Les membres des kartels se plient-ils volontiers à la loi qu'ils ont souscrite? Il doit se produire des révoltes, des résistances, des triches?...

— Oui, me répond M. W... Rien n'est parfait dans les œuvres humaines. Et c'est une vieille règle que, peu de temps après leur entrée dans le kartel, une partie des membres se repentent d'avoir signé. Mais on le sait. Et on a pris le soin de convenir formellement que tous les différends seront portés devant le kartel. Sans cette clause, il n'est pas de kartel possible. Et les sanctions sont sérieuses. Chaque syndiqué dépose au siège social un certain nombre de billets payables à vue, en quantité suffisante pour qu'il ne puisse sortir du kartel sans une grande perte. Un usinier qui produit pour 100,000 marks déposera pour 80,000 marks de billets à vue — telle est la proportion, — de sorte qu'il serait ruiné s'il manquait à son engagement.

« D'autre part, les membres s'astreignent à un contrôle sévère qui s'exerce très souvent. Les usines et les livres comptables sont ouverts aux contrôleurs du kartel.

— Et si les membres du kartel veulent en sortir légalement?

— Les sociétés ne sont faites que pour trois ans, cinq ans ou, plus rarement, pour dix ans. Quand elles arrivent à expiration, il est bien difficile de les renouveler. Généralement pourtant on les prolonge, mais c'est bien, bien difficile... L'homme est tellement habitué à la concurrence, à la liberté, il compte si facilement sur son habileté, son ingéniosité personnelle, qu'il oublie le mal dont le faisait souffrir autrefois la rivalité anarchique.

« Le kartel est une école de solidarité sociale dont les élèves deviendront de plus en plus nombreux dans le monde... L'Allemagne a commencé, le reste de l'Europe suivra bientôt, entraîné par la force même des choses...

— Voulez-vous, demandai-je à M. W..., me résumer les avantages des kartels? Je vous prierai de m'en dire ensuite les inconvénients, s'il y en a.

— Les avantages sautent aux yeux. Les kartels ont sauvé l'industrie du charbon et assuré pour un temps la prospérité de la métallurgie allemande : voilà les deux faits les plus visibles et les plus frappants de leur action. En 1900, la grande crise que nous traversâmes fut abrégée et enrayée par la réunion des grands kartels qui réglèrent aussitôt la production.

« Les kartels donnent aux patrons plus de sécurité puisque, produisant moins, ils gagnent davantage et ne sont plus obligés de surproduire pour tirer un bénéfice de leur travail. Leurs frais généraux diminuent, l'agitation contre la concurrence, qui coûte si cher et qui est, au total, improductive, se voit presque supprimée. Exemple : il y a une caserne à bâtir à Berlin et il faut 2,000 mètres de parquet. Six entrepreneurs viennent de Breslau, de Kœnigsberg, d'Altona, de

Passau. (Car généralement les fabricants de parquets s'installent près des frontières, le bois et la main-d'œuvre y étant meilleur marché.) Voilà donc six hommes qui se déplacent, font un long et coûteux voyage, dépensent de l'argent et du temps — pourquoi? pour se concurrencer, pour offrir leur travail moins cher que leurs rivaux? N'est-ce pas absurde? Au lieu de cela, un kartel se fonde, dont le siège est à Berlin. Il soumissionne sans concurrent à des prix rémunérateurs les 2,000 mètres de parquet et les répartit entre ses membres.

« Mais si les patrons n'ont qu'à gagner aux kartels, l'ouvrier n'y perd pas. Je vous ai dit le résultat atteint par la corporation des typographes dont les patrons et les ouvriers s'entendent; plusieurs autres syndicats ont fait comme les typographes, et de jour en jour le système progresse dans l'industrie. Ils évitent les grèves et les chômages, et les risques de diminution de salaires. Autrefois, une usine ayant surproduit s'arrêtait, ou bien, vaincue par un concurrent, fermait pour toujours. Des mines de houille ruinées par l'avilissement des prix étaient abandonnées. Les mineurs se voyaient forcés d'aller offrir leurs bras plus loin, au rabais; ils chômaient souvent. Aujourd'hui, les mines prospères paient l'ouvrier des prix raisonnables et permanents, les bras manquent, les salaires monteront encore.

— Alors, puisque grâce au kartel vous avez relevé le prix des choses, c'est le public qui doit se plaindre des kartels; le public, dont l'intérêt est de payer le moins cher possible ce qu'il achète.

— Vous devez comprendre, pourtant, fit-il, qu'il est indispensable à la fortune publique elle-même,

que les prix ne tombent pas trop bas... Votre idéal me paraît être que toutes les choses soient vendues pour rien! Que deviendraient alors ceux qui les produisent? Déjà, avec notre organisation actuelle, le fléchissement des cours amène des cataclysmes, et pour des raisons inattendues. Exemple : quand le fer devenait trop bon marché, des gens se disaient volontiers : « Bâtissons ». Et l'on voyait s'élever des fabriques inutiles qui augmentaient la surproduction, cause de la crise. Il en va ainsi pour la plupart des industries et des négoces. Ce qu'il faut pour la prospérité, c'est le maintien de prix normaux, raisonnables, avec des variations peu importantes en plus ou en moins pour assurer le libre jeu des forces économiques.

— Oui. Mais où est la garantie qu'il n'y aura pas d'abus?

— L'intérêt même des kartels. L'opinion publique, aujourd'hui renseignée sur tout, les gouvernements chargés de veiller à la moralité, auraient vite rappelé à la raison un kartel qui sortirait des bornes permises. Ce qui se passe aujourd'hui est une garantie de ce qui se passera demain. S'il n'y avait pas de kartel de la laine et du coton, les produits ne coûteraient pas meilleur marché, au contraire. Vous verriez des hauts et des bas terribles dont les spéculateurs seuls profiteraient. Les industriels et le public payeraient. C'est ainsi que les choses se passaient dans l'état anarchique d'autrefois, les prix des objets les plus nécessaires à la vie étaient livrés à l'arbitraire et à l'inconnu. La spéculation faisait bondir les cours, ou suivant les intérêts des spéculateurs les laissait sombrer. Aujourd'hui, le prix moyen des

choses est connu et ne peut guère beaucoup varier.

— C'est égal, insistai-je, les acheteurs ne peuvent consentir à perdre tout espoir de voir diminuer un jour le prix des matières de consommation.

— Mais, répondit M. W..., il s'agit bien moins de diminuer la valeur des choses que d'augmenter le pouvoir d'achat des salariés, c'est-à-dire d'augmenter les salaires !

« Il n'y a là aucun paradoxe, continue M. W... Et en voici la preuve : en ce moment, il existe en Allemagne une forte émigration de l'Est vers l'Ouest. On émigre de la Prusse occidentale et de la Prusse orientale, et de Silésie, et de Posen, vers la Westphalie et la Province Rhénane. Pourquoi ? La vie, le pain, la viande, sont pourtant meilleur marché dans l'Est. Mais les salaires y sont inférieurs. Un paysan de l'Est gagne au plus 2 marks par jour ; dans l'Ouest, le mineur ou l'ouvrier du fer ne gagne pas moins de 3 marks 50. Et puis, voyez ce qui se passe en Amérique, où la vie coûte plus cher que dans n'importe quel pays : nulle part les ouvriers ne sont si heureux.

« Un autre avantage sérieux des kartels, disait-il, c'est la possibilité pour les fabricants unis d'acheter leurs matières premières à meilleur compte que dans l'état de concurrence anarchique. Lorsque se fonda le kartel des lames de parquets, un délégué se rendit chez les Slavons, les Hongrois, les Transylvains, etc., etc., qui jusqu'alors, réunis en kartels eux-mêmes, vendaient le bois au prix qu'ils voulaient, et il leur dit : « Vous nous avez fait la loi jusqu'à présent, désormais c'est nous qui vous la ferons. Je suis venu vous dire que si, à partir d'aujourd'hui, vous ne diminuez pas vos prix, vos bois pourriront dans vos chan-

tiers... » Il fallut bien que les Slavons et les Transylvains missent les pouces...

— Où allons-nous avec ce syndicalisme exagéré? demandai-je. Que les forestiers galiciens, slovaques, hongrois, russes, aient l'idée de se mettre en kartels internationaux avec les forestiers suédois et norvégiens, par exemple, et ils imposeront quand même leurs prix à votre kartel de la menuiserie allemande!

— Oui, mais que les entrepreneurs allemands, autrichiens et russes s'entendent pour tenir tête au kartel forestier, et celui-ci serait bien malade! riposta mon interlocuteur.



— Croyez-vous donc, demandai-je à M. W..., à l'extension indéfinie des kartels, ou du moins à la progression de leur puissance, jusqu'à devenir tyrannique?

— Non, dit-il; malgré toute leur sève, les arbres ne montent pas jusqu'au ciel. Et l'obstacle qui empêchera les kartels de croître sans fin, c'est la concurrence des équivalents : car le bois peut remplacer le fer, et le fer le bois, le linoléum concurrence le parquet quand les prix du bois deviennent trop élevés; si l'électricité coûte trop cher, on invente les becs incandescents; le pétrole, l'alcool trouveront des applications nouvelles. Dès qu'un produit augmente outre mesure, les inventeurs paraissent et s'ingénient, c'est une vieille observation. Ainsi, c'est il y a quelques mois, justement, que les entrepreneurs de parquets se sont mis en kartel; aussitôt le prix des parquets

monta. Alors, les fabricants de linoléum imitèrent l'exemple des menuisiers, se mirent en kartel et dirent aux architectes : « Voici nos prix ; ils sont bien meilleur marché. » Il fallut lutter.

« Un deuxième obstacle se dressera devant le despotisme des kartels : la concurrence étrangère. Si les prix s'élèvent exagérément, les douanes ne protègent plus les produits nationaux. Exemple : en 1900, les cours du charbon en Allemagne montèrent tellement que les Anglais purent envoyer leur houille très avant dans l'intérieur des provinces allemandes, alors qu'elle ne pénétrait jusqu'alors que dans les ports ou dans les régions les avoisinant immédiatement. De même, quand, en 1902, sous l'influence du trust de l'acier, le prix des fers américains augmenta, il fut possible d'introduire aux États-Unis des centaines de milliers de tonnes de fer allemand, alors qu'en période ordinaire l'exportation est presque impossible. Voyez la progression des importations de fer allemand en Amérique :

Fer commercial,	1900............	940	tonnes.
—	1902............	24,000	—
Fonte en lingot,	1900............	Rien.	
—	1901............	1,500	—
—	1902............	100,000	—
Fer brut,	1900............	Rien.	
—	1901............	5,000	—
—	1902............	50,000	—
—	1903............	129,000	—

« Puis, les Américains ayant baissé leurs prix, l'exportation allemande diminua de nouveau. Le phénomène d'équilibre s'était produit.

« Enfin, troisième obstacle à la tyrannie des kar-

tels : les kartels eux-mêmes ! Si, en effet, une branche de l'industrie ou du commerce s'enrichit trop, un kartel concurrent se dressera devant l'autre et vendra à des prix moindres la même marchandise, ou bien les clients et les consommateurs créeront des industries à leur usage et un kartel pour eux. C'est ce qui se passa il n'y a pas si longtemps, lorsque le sucre était monté si haut en Allemagne (pour compenser les bas prix faits à l'exportation), les fabricants de chocolat souffrant de cette hausse exagérée s'unirent et créèrent à leur usage particulier une fabrique de sucre qui réussit et marche encore admirablement.



— Croyez-vous à l'extension des kartels internationaux?

— Oui, me répond M. W... Je crois même à leur nécessité économique. Après avoir compris la folie de se ruiner entre Allemands, les industriels se demanderont s'il est bien utile de se ruiner entre voisins? Et sans aller jusqu'à l'union étroite des producteurs de tous les pays, j'admets fort bien des kartels internationaux à conventions limitées qui serviront à diminuer les difficultés des crises et aussi à maintenir des prix de vente raisonnables.

« Que dis-je! Ils existent déjà. Il y en a un pour les rails entre les pays d'Europe et même l'Amérique, un autre entre l'Allemagne et l'Autriche pour les lampes à incandescence; on en prépare entre ces deux pays pour le papier bitumé; je connais une entente entre l'Allemagne et la France pour la soie, qui vise surtout les conditions de prix de vente et de

crédit et dont le but est de lutter contre les soldeurs. D'autres kartels internationaux fonctionnent pour les pneus de bicyclettes, les manchons de lampes incandescentes, les glaces de trumeaux, l'aluminium. Le *Standard Oil* (Rockefeller), le syndicat Rothschild et la Galicie ont sûrement signé un kartel. Il fut conclu dernièrement entre l'Allemagne et la France une convention pour l'achat des peaux de chèvre; certaines maisons organisaient des rafles de temps à autre, et haussaient les prix; il y a un an (en février ou mars 1906), les marchands allemands et français s'entendirent pour organiser l'achat des peaux; et il est probable qu'un kartel de vente suivra. Les importateurs français et allemands de bois de teinture se sont également réunis à l'instigation des Français. D'autres unions franco-allemandes vivent dans le mystère.

« Mais il faut être prudent dans votre pays, et si vous ne voulez pas nuire à vos compatriotes, ne donnez pas trop de détails sur les kartels internationaux auxquels les industries françaises se trouvent mêlées, car la loi française les défend et surveille « l'accaparement » qui est, chez vous, un grand crime. En Allemagne, il n'est un crime que lorsqu'il fait vraiment du mal... Aussi longtemps qu'il fait du bien, qu'il sert à la fois les intérêts de l'industrie et du public, on l'encourage même. En France, le mot fait peur. »



Je partage complètement cet avis.

Ce n'est pas celui d'une partie des socialistes allemands, qui ont sur les kartels deux opinions.

Les uns saluent les kartels comme une étape nécessaire, et comme l'aurore de la transformation sociale prédite par Karl Marx; et je crois que, pour les temps à venir, ils ont raison. Les autres combattent les kartels comme ils combattent tous les patrons et tous les représentants du capitalisme, et ils prêchent en même temps le libre échange; ceux-ci n'ont pas tort non plus au point de vue socialiste, puisque le kartel augmente la force du patron vis-à-vis de l'ouvrier :

— Abolissez toutes les douanes, disent-ils, et vous aurez retiré leur base aux kartels.

Le gouvernement allemand commence pourtant à se préoccuper — sinon à s'émouvoir — du développement colossal des kartels. A la fin de 1905 il se trouvait, en effet, devant 380 kartels industriels qui se répartissaient ainsi :

Industrie du charbon	10
Verres	10
Tuiles	132
Pierres	27
Argile	4
Fer	64
Autres métaux	11
Électricité	2
Industrie chimique	46
Textiles	33
Cuir	6
Bois	5
Papier	7
Denrées alimentaires	6
Divers	17

Ces 380 kartels sont constitués en vue :

1° De la fixation du prix minimum des produits;

2° De la fondation de bureaux de vente des produits;

3° De l'achat en gros des matières premières et de la vente des marchandises;

4° De la réglementation de la production et des conditions de la vente, de l'établissement de zones de prix suivant la concurrence.

Une vaste enquête fut instituée à Berlin, dont le but était d'éclairer le gouvernement et de préparer les matériaux pour une législation future. Mais les kartels, appelés à fournir des armes contre eux, y mirent une sage circonspection, ils répondirent des choses vagues à des questions précises, et l'enquête finalement n'avança pas beaucoup l'administration.

— Pendant que je vous expliquais le mécanisme des kartels et vous en montrais les avantages, me dit M. W..., vous avez pu en percevoir vous-même les inconvénients possibles... Je vous les résumerai en deux mots : l'abus de leur puissance, l'exhaussement trop grand des prix, qui n'est pas fatal, mais qu'on peut craindre (car rien n'est parfait dans les créations de l'homme) — mais bien moins dangereux finalement que dans l'état de concurrence libre; et enfin l'écrasement des petits par les gros qui savent toujours se gratifier, au sein même de kartels égalitaires, de conditions de faveur. »

Ainsi me parla M. W..., l'initiateur de tant de kartels, le rédacteur de leurs conventions et le négociateur victorieux de leurs difficultés. Je le remercie bien vivement ici de sa laborieuse consultation qui remplacera pour mes lecteurs le dépouillement de plusieurs gros volumes écrits sur la matière.

LA QUESTION POLONAISE

Un os dur à avaler. — Posen. — La ville. — Les deux cloches et les deux sons. — Impartialité de l'enquêteur. — Les chefs polonais. — M. de Koscielski, Mme de Koscielska. — Historique de la question. — Les H. K. T. — La commission de colonisation. — Défense de bâtir. — L'homme qui se tue. — Maisons sans toit. — Maisons qu'on démolit. — L'instituteur de Wreschen. — L'assaut de l'école par les mères de famille. — Les coups. — Biskoupski, vous allez être rossé! — La Prusse maternelle.

La Pologne est un os que la Prusse gloutonne ne peut avaler et que pourtant elle ne veut pas rendre. Et voilà le problème dramatique qui se pose ici, au seuil du vingtième siècle, avec une incontestable urgence.

L'Allemand sera-t-il mangé par le Slave agriculteur et pullulant? Est-il vrai que, de Dantzig à la mer Adriatique, la marée montante des Slaves élimine peu à peu les Germains, que le sang noir des Sarmates domine le sang blond et l'opprime, même si le mâle est blond? Serait-il possible que Vienne, capitale autrichienne, et Dresde, capitale de la Saxe, eussent des tendances à redevenir slaves, comme les Polonais prétendent qu'elles le furent aux premiers temps de

leur histoire? Les Allemands seraient-ils destinés à se voir absorbés par leurs annexés?

Je suis venu à Posen pour étudier ce problème le plus impartialement possible, beaucoup moins soucieux de prendre le parti des Polonais ou de défendre l'administration prussienne que de recueillir, à la source même de l'agitation et de la résistance, les deux versions des adversaires.



A partir de Dantzig et Marienbourg, on a l'impression de n'être plus en pays allemand. Dans le Brandebourg même, l'élément slave n'est pas rare, mais à mesure qu'on avance vers l'Est il domine. On le remarque à la démarche alerte des femmes, à la vivacité des enfants dans la rue et à la rapidité du service dans les hôtels.

A Posen, nous sommes bien en Pologne. La ville est assez éloignée de la gare. Une route bordée d'acacias y conduit. Dès l'arrivée, une surprise vous attend. Au lieu des ordinaires foules allemandes, ternes, lourdes et banales, voici qu'apparaissent, comme par une porte ouverte sur l'Orient prochain, des femmes du peuple et des paysannes polonaises, vêtues de courtes jupes d'indienne de couleur violente, unie ou à fleurs, de caracos de cotonnade claire dont la basque et les manches s'ornent de dentelle, de tabliers d'indienne ou de soie vive, également bordés de dentelle, et, derrière, comme pour cacher la fente de la jupe, d'un large rectangle d'étoffe placé par-dessus, d'un effet assez cocasse. Elles ont sur la tête un mouchoir qui se noue sous le menton. Les

jeunes filles, plus coquettes, se coiffent d'un béguin de tulle que protège presque toujours un fichu transparent de mousseline dont la pointe tombe sur les épaules. Certaines remplacent le béguin par une sorte de couronne de mousseline bouillonnée ou tuyautée ressemblant un peu à celle de nos premières communiantes; elles piquent dans leur chignon des roses artificielles. Toutes portent la collerette empesée; des fillettes de quatre et cinq ans, le cou engoncé dans cette fraise rigide, embarrassées dans de longues jupes, et leur buste grêle effacé dans le caraco traditionnel, ressemblent à de petites vieilles comiques.

A part le quartier neuf, où s'étend un parc nouvellement planté, bordé de riantes habitations modernes aux façades fleuries comme en possèdent aujourd'hui toutes les villes allemandes, Posen est une ville grise et triste. Au centre, le musée, la bibliothèque, une avenue plantée d'arbres que surveille la statue de Guillaume Ier, et les deux grands hôtels, l'un polonais, l'Hôtel Bazar (prononcez Batsar), l'autre allemand, l'hôtel de Rome. Un peu plus loin, de l'autre côté de la rivière Warthe, s'étendent les quartiers populaires polonais, sordides.

Je descendis naturellement à l'Hôtel Bazar, où se rencontrent les chefs du parti, gros propriétaires de la province. Tous parlent français avec une extrême pureté. Et il est bien vrai qu'avec leur vivacité, leurs exagérations de langage, leur combativité un peu brouillonne, ces Polonais cultivés ont l'air de Français méridionaux prisonniers au milieu d'une race étrangère, ou encore d'Italiens déracinés.

— Ils sont trop polis! me dit un haut fonctionnaire allemand. Si la politesse est une forme atténuée

de la dissimulation, nécessaire à la vie sociale, trop de politesse devient du mensonge. Les Polonais sont trop polis.

⁂

Depuis mon arrivée, je vis en pleine question polonaise. Ni en France, ni à l'étranger, ni même en Russie, et j'oserai dire : ni même dans la moitié de l'Allemagne, on ne se doute de l'âpreté de la lutte engagée ici. L'élément polonais, prolifique, ardent et tenace, patriote et nationaliste, se fait de plus en plus absorbant et se défend avec rage contre la germanisation. Et devant cette opposition, qui parle de rallier tous les éléments polonais de Russie, de Silésie, de Galicie, et de reconstituer le royaume polonais jusqu'aux rives de la Baltique, la colonisation allemande devient plus irritée et plus tracassière.

J'ai vu les chefs du parti, députés et membres de la Chambre des seigneurs, M. de Koscielski à la tête michelangesque, possédé d'une violence qui se connaît et se regarde, M. Djimbowski, avocat, esprit précis, de verbe froid. J'ai fait une visite à Mme Koscielska, beauté brune, jeune encore, indignée, passionnée, spirituelle, cultivée comme le sont quelquefois les Parisiennes, qui vit au milieu d'un luxe plein de goût et tel qu'on n'en rencontre nulle part en Allemagne. Ses salons, d'une intimité chaude et ornée, sont remplis de choses anciennes et rares, tapissés de riches tentures, de vieilles étoffes aux tons mourants admirablement conservées. Sur un fond de satin marron s'étalent des écharpes précieuses que les seigneurs polonais portaient jadis en guise de ceinture.

Elles sont d'étoffes de soie tissées d'or, vieilles de deux ou trois cents ans, d'une souplesse merveilleuse, douces comme une caresse, d'un coloris délicat et somptueux. Il y en a une cinquantaine, qui forment sur les murs une admirable collection. Des bibelots partout, sur les tables, dans les vitrines : armes anciennes, tabatières, vieilles porcelaines polonaises et de Saxe, collections d'éventails et de fines miniatures, etc.

Accueil affable et gracieux, qui n'a rien de commun avec la bonhomie indifférente des Allemands.



J'ai donc longuement causé avec les chefs politiques du parti polonais, avec des particuliers aussi, écrivains, avocats, médecins, commerçants; puis, muni de leurs plaintes et de leurs arguments, je suis allé demander aux fonctionnaires prussiens, aux journalistes mes confrères, à des professeurs et à des industriels allemands, ce qu'ils avaient à y répondre.

Je commence par exposer la thèse polonaise.

— Pour bien comprendre l'acuité du problème que la Prusse traîne avec elle, me dit un député polonais, il faut remonter à un siècle en arrière. Nous fûmes annexés à la Prusse en 1815, avec la promesse qu'on nous laisserait notre nationalité. Jusqu'en 1870, nous jouîmes d'une tranquillité relative. Pendant la campagne de France, nos régiments chantaient librement nos airs nationaux, et les musiques militaires jouaient à nos soldats : « La Pologne n'est pas encore perdue. » Aujourd'hui ces chants sont absolument in-

terdits partout. Après la guerre, Bismarck reprit son vieux rêve d'unification de l'Allemagne. Remarquez que cet homme, qui passe pour si fort, créa la question polonaise et la question d'Alsace-Lorraine, ces deux boulets... Oui, c'est de lui que datent les premières persécutions. Jusque-là, on ne discutait pas aux Polonais le droit de parler leur langue dans les tribunaux, les bureaux officiels; on pouvait écrire en polonais aux administrations et on recevait la réponse en polonais. En 1876, cette tolérance fut supprimée. Les noms des rues devinrent allemands; de même ceux de 2,200 villages et villes.

« A peu près vers la même époque (1873), le Kulturkampf commençait, le clergé catholique polonais était poursuivi, persécuté par le vieux chancelier. Puis, voyant toutes ces mesures inefficaces, il créa en 1886 cette fameuse commission de colonisation (*Ansiedelung Kommission*), votée par une loi du Parlement avec une première subvention de 100 millions de marks, et destinée à acheter des terres en Pologne pour les revendre exclusivement à des Allemands. Bismarck pensait que le peuple polonais, puisqu'il restait impassible, était devenu prussien loyaliste et bismarckien, et que seuls le clergé, la noblesse et les intellectuels entretenaient un nationalisme factice. Le but consistait, en achetant toutes les terres, à nous exproprier peu à peu, à nous faire étrangers dans notre pays en nous affamant et en nous réduisant à l'état de domestiques du vainqueur. Calcul enfantin et un peu sot, puisqu'il ne tenait pas compte de notre tempérament ni du caractère prussien. On peut voir les Polonais asservis par la force,

on ne les imagine pas bien cirant avec délices les bottes prussiennes.

« Ces premiers 100 millions furent vite dépensés, nous verrons comment, et suivis d'autres centaines de millions. Aujourd'hui, on en est à 450 millions de marks (562 millions de francs), sur lesquels il en reste une quarantaine qui suffiront pour cette année.

« Les terres ainsi achetées sont vendues et affermées aux paysans prussiens, sous certaines conditions leur interdisant de les revendre à des Polonais.

« Passons — et arrivons à la troisième étape, 1887, au moment où furent supprimés l'enseignement du polonais et l'emploi de la langue polonaise dans toutes les écoles. Pourtant les leçons religieuses continuèrent en polonais. Il y a quatre ans, nouvelle interdiction : la religion serait désormais enseignée en allemand. Nous reviendrons plus tard sur cette question de la langue.

« De 1891 à 1893, sous le ministère Caprivi succédant à Bismarck, un répit se produisit. Caprivi avait dit, dans une commission militaire au Reichstag, qu'il faudrait un petit État-tampon entre l'Allemagne et la Russie. Tout le monde comprit que la Pologne pourrait être ce tampon.

« Mais, en 1894, une grande association prussienne fondée dans l'Est par trois augures, Hansemann, Kennemann et Tidemann, et qu'on appelle Hakatistes, des trois lettres initiales de leurs noms H. K. T., se mit à prêcher le combat à mort contre les Polonais, et réussit à convaincre l'Empereur du danger que nous représentions dans l'État. Les Hakatistes sont 50,000, presque tous employés du gouvernement, pasteurs, protestants, etc. Leur agitation aboutit à faire

voter la loi du 10 août 1904, interdisant à chacun, pour cause d'utilité publique, de bâtir sans une autorisation de la commission de colonisation. Cette loi est dirigée exclusivement contre nous. On n'a pas pu dire : « Il est défendu aux Polonais de bâtir des maisons ». On a dit : « Il leur faudra la permission de la commission créée pour les combattre, laquelle leur fera mille ruses, rendra vains leurs achats de terres, etc. » Car il faut que vous compreniez exactement le mécanisme de cette loi inique, bien trouvée pour révolter un peuple. En réponse aux achats de terres faits par le gouvernement prussien avec l'argent du pays — qui est aussi le nôtre! — nous créâmes des banques territoriales polonaises. Nos paysans y ont déposé 100 millions de leurs économies, qui servent à racheter les terres vacantes, et les Polonais quittant le pays prennent bien garde de ne pas laisser tomber leurs propriétés dans des mains allemandes.

« Le paysan polonais a l'amour de la terre et travaille beaucoup. S'il économise, son rêve, comme celui de l'épicier français, est de vivre dans une maisonnette de banlieue, entourée d'un jardin garni d'une gloriette. Or on entrave la satisfaction si légitime de cet instinct profond de notre race. On l'empêche, alors que l'idéal de tout État civilisé devrait être au contraire de l'encourager. C'est une barbarie indigne d'une humanité organisée au vingtième siècle, et qui place la Prusse au dernier rang des pays d'Europe.

« Nous achetions donc de grandes propriétés, nous les parcellions pour qu'un plus grand nombre de nos compatriotes pussent en profiter, et nous en achetions tant, au nez et à la barbe de la commission officielle, qu'en dix ans les Polonais s'enrichissaient de 40,000 hec-

tares. Mais la maternelle administration prussienne veillait. Comme Bismarck s'était promis de nous absorber, comme les fraternels Hakatistes avaient juré de nous bannir de notre patrie, on trouva l'idée de la loi de 1904 qui nous empêche de bâtir. Achetons-nous un vaste terrain aux portes d'une ville ou d'un village?

« — Soit, dit la commission. Mais vous n'y construirez pas.

« Un père partage sa terre entre ses enfants, et veut naturellement leur bâtir à chacun une maison. Impossible. La commission de colonisation refuse toujours l'autorisation, à moins que le Polonais ne s'engage par écrit à ne revendre sa terre qu'à des Allemands. Si vous voulez élever une cahute pour votre jardinier, défense! Si vous voulez réparer votre immeuble, l'agrandir, des gens viennent, questionnent, furettent, cherchent à savoir si ce n'est pas dans l'intention de loger des Polonais.

« En deux ans, sur plusieurs milliers de demandes d'autorisations de bâtir, la commission en a accordé *quatre*.

« Cette commission a une stratégie diabolique. Elle choisit, par exemple, un petit bourg habité par des Polonais, achète tous les terrains qui l'avoisinent, et crée autour comme un cercle sanitaire. Des colons allemands viennent s'y installer, ouvrent des magasins, des ateliers, de façon à affamer les artisans et les boutiquiers polonais qui, ne pouvant s'étendre ni augmenter en nombre, puisque la place est occupée par les Allemands, sont forcés bientôt de quitter les lieux.

« Un colonel allemand, tuteur d'enfants qui héritent

d'une terre considérable, veut la vendre, et loyalement s'adresse à la commission germanique qui lui en offre un prix dérisoire, de 600 à 700,000 marks. Comme il ne veut pas ruiner ses pupilles, il ne vend pas. Sur ces entrefaites, le comité polonais lui offre 1,200,000 marks, c'est-à-dire le double. Il accepte et se voit aussitôt révoqué par l'Empereur.

« Le comte Kospot, directeur de l'Académie de Lignitz, est destitué pour un fait analogue.

« Et toujours, nous avons devant les yeux cet article 4 de la Constitution qui proclame l'égalité de tous les citoyens devant la loi. Or les fonctionnaires de l'État prussien n'ont pas le droit de vendre leurs biens à d'autres citoyens prussiens parce que ceux-ci sont d'origine polonaise ! N'y a-t-il pas là un arbitraire choquant, inacceptable pour des peuples libres ?

« On comprend encore que le gouvernement, ayant décidé de lutter contre l'élément polonais, n'appelle pas à ses hautes fonctions ou à des postes de faveur des Polonais même méritants, même exceptionnellement capables ; il considérera en effet que, se méfiant de leur loyalisme politique, il ne doit pas leur confier le sort des questions d'intérêt général prussien. Ceci admis, est-il soutenable qu'un gouvernement qui représente ou est censé représenter la nation tout entière, s'arroge le pouvoir de décréter qu'une partie de la population n'aura le droit de manger, par exemple, que si les fonctionnaires veulent bien l'y autoriser ? Et s'ils refusaient cette autorisation, y aurait-il assez d'indignation dans le monde civilisé pour les rappeler à la pudeur ? Or, le gouvernement en agit ainsi à l'heure qu'il est avec plusieurs millions de ses sujets prussiens. Car, si je n'ai pas d'abri où

reposer ma tête, je deviendrai malade et je mourrai, et mes enfants comme moi....

« J'ai l'air d'inventer une parabole, continue l'homme qui me parlait ainsi, et je ne raconte que la vérité. Un ouvrier mineur en retraite, ayant économisé 3,000 marks, après le labeur de toute sa vie, acheta un terrain et, muni de l'autorisation nécessaire, se mit à bâtir une maison pour y finir ses jours avec ses enfants. Mais, après un nouvel examen, un fonctionnaire prussien reconnut que la maison était située dans une zone de colonisation où les Allemands seuls pouvaient bâtir. Et il dut cesser d'habiter sa maison. Il alla avec sa famille dans une grange voisine, y mit un poêle. La grange devenait habitation. On l'en expulsa. Alors, il creusa dans la terre un trou. L'administration voulut l'en expulser encore.

« — C'est la loi, lui disait-on.

« Lui, devenu furieux devant la bureaucratie implacable qui s'acharnait à le torturer, tua le gendarme qui venait l'expulser. Puis il se tua à son tour.

« Vous avez du mal à me croire, n'est-ce pas ? dit mon interlocuteur, en voyant mon air incrédule. C'est pourtant de l'histoire prussienne moderne. Et, si vous le voulez, nous vous conduirons devant une maison, près d'ici, qui tombe en ruine. Vous croirez peut-être vos yeux... »

Un après-midi, en effet, deux des chefs du parti polonais m'emmenèrent en voiture aux environs de la ville — dans une sorte de faubourg *extra muros*. La voiture s'arrêta devant une maison inachevée qui se dressait, seule, à une cinquantaine de mètres des autres habitations.

— Elle est ainsi depuis trois ans, me dit-on. Le

propriétaire, un brave Polonais, petit boutiquier retiré, avait mis là-dedans une dizaine de mille marks, toute sa fortune. Quand la bâtisse fut presque achevée, la police arriva et lui interdit de continuer, sous prétexte qu'elle s'élevait en dehors des limites permises.

— Est-ce possible? fis-je, ne pouvant croire à cette histoire; n'y a-t-il pas quelque chose que vous me cachez, une raison, fût-elle stupide?

— Aucune, me répondirent ensemble les deux chefs. On a démontré que l'immeuble n'aurait pas dû être élevé à cet endroit, qu'il y avait eu un malentendu, que sais-je!

« On a dit à cet homme :

« — Montrez que vous êtes un bon citoyen allemand, et vous pourrez continuer à bâtir votre maison.

« — Que puis-je faire? geignait-il. Je suis trop vieux pour apprendre l'allemand....

« — Eh bien, je vais vous dire, continua le tentateur cynique. Changez de nom, prenez un nom allemand, appelez-vous Müller, ou Schmidt, ou autrement; vous aurez fait preuve de bonne volonté, cela suffira.

« L'homme n'a pas consenti.

« La permission de mettre une toiture lui fut même refusée, et, vous voyez, aujourd'hui le montier s'effrite, les briques commencent à tomber. La vente publique est, je crois, annoncée. Un Allemand l'achètera peut-être pour une misère, et il pourra l'habiter.

— Et vous êtes sûrs que l'autorisation avait été donnée de bâtir?

— Absolument sûrs. Les bureaucrates l'ont reprise, voilà tout. Nous pourrions vous citer cin-

quante cas où des constructions autorisées furent arrêtées, puis démolies sur l'ordre de la police. Dans ce cas, le coup est double : le Polonais, chassé, est de plus ruiné ! »

— Les Prussiens menèrent de front la persécution de la terre et la persécution de la langue. La seconde nous fut encore plus sensible que la première.

« Jusqu'à ces dernières années, si on avait supprimé le polonais de l'enseignement scolaire, on permettait du moins que l'enseignement religieux fût donné aux enfants dans leur langue maternelle. Un beau jour, sans crier gare, cette tolérance est abolie, sans raison, même sans prétexte. Les élèves, qui ne considèrent pas que prier en allemand soit vraiment prier, opposèrent aux injonctions des maîtres une résistance passive. Quand le maître leur disait en allemand : « Répétez comme moi : Au nom du Père, du Fils, etc. », ils répétaient la formule du signe de la croix en polonais. Furieux, le maître attrapait le premier qui lui tombait sous la main et le rossait. Vint le scandale de Wreschen, dont vous avez entendu parler. Le gouvernement avait interdit, comme moyen excessif tout de même, les coups pendant les leçons de religion. Alors, un instituteur, obéissant à la lettre de la circulaire du ministre, s'abstint de battre les petits patriotes au cours des leçons, mais il en retint un jour quatorze, après la classe, pour faire une exécution en masse. La brute frappait tellement les pauvres mioches que leurs cris arrivèrent aux oreilles des mères qui firent le siège de l'école, forcèrent les portes et arrachèrent leurs enfants au mauvais maître en le couvrant d'invectives.

« La police de Wreschen intervint et, comme elle

ne se proposait que d'infliger aux parents une simple amende, le gouvernement, ayant eu vent de l'incident, ordonna un grand procès pour violation de domicile. Tous les parents furent condamnés à deux, trois et cinq ans de prison. On distribua même de la prison à ceux qui assistèrent à l'émeute sans intervenir. L'indignation fut générale en Pologne. Des souscriptions furent lancées au profit des victimes de Wreschen, et l'on recueillit plus de 100,000 marks en quelques jours. L'argent fut réparti entre les enfants des condamnés dont quelques-uns s'enfuirent en Galicie. M. de Koscielski, chef du parti polonais, l'initiateur de la souscription, fut poursuivi à son tour, sous prétexte qu'il facilita l'évasion de malheureuses femmes. C'était vrai, mais on ne possédait même pas un commencement de preuve, et il fut impossible de le condamner, malgré toute la bonne volonté des juges.

« Tout se tient dans les persécutions. Dès que vous commencez, vous ne pouvez plus savoir où vous allez : vous voulez forcer des enfants de huit ans à prier dans une langue étrangère, et vous voilà entraînés à emprisonner des parents, à poursuivre des députés. Vous en arrivez même à des sottises et à des injustices plus grandes.

« Ainsi, on n'instruit les sourds-muets qu'en allemand, de sorte que les petits sourds-muets polonais ne peuvent communiquer avec leurs parents qui, eux, ne parlent point l'allemand.

« Un instituteur allemand qui a épousé une Polonaise n'a pas le droit de parler polonais, même chez lui. Si on l'y surprend, il est destitué.

« Les élèves d'un gymnase de Gnesen se réunis-

saient, dans leurs heures de loisir, pour apprendre la littérature et l'histoire polonaises : on les chassa du gymnase.

« Des étudiants avaient formé une société qui donnait des conférences en polonais et dans laquelle on chantait des chansons polonaises. La police la découvrit, put établir qu'elle avait des relations avec d'autres sociétés similaires de Berlin, de Munich, etc., et leurs membres furent emprisonnés comme coupables de vouloir attenter à la sûreté de l'État !

« Dans les écoles et pensionnats privés, tenus par des Polonais, il est *interdit* d'enseigner le polonais. Il faut donc, puisque les parents ne parlent que le polonais, que les élèves prennent deux leçons différentes : l'une en allemand, l'autre dans la langue de leurs parents, l'une en classe, l'autre en dehors des classes.

« Cela même n'est pas commode, car ici de nouveau intervient la police.

« Ainsi, il plaît à une femme du monde de donner des leçons gratuites de polonais à des enfants du peuple, c'est-à-dire de leur apprendre à lire : elle n'en a pas le droit. L'une d'elles a fait de la prison pour avoir enfreint cette interdiction.

⁂

« En général, ce sont les coups qui constituent encore l'arme en usage pour essayer de mater les petites volontés. On bat les garçons et les filles jusqu'au sang, quelquefois même jusqu'à la mort. Sur les plaintes des parents, on fait l'autopsie des cadavres, et les experts allemands, naturellement, trouvent

toujours que la mort est due à quelque maladie. Mais les estropiés sont nombreux. Ce qui révolte davantage les enfants et les parents, c'est le moyen employé par les maîtres pour battre les victimes à leur aise : ils obligent leurs petits camarades à les maintenir allongés sur la table, pendant qu'ils frappent à tour de bras. Les parents ont vainement pétitionné contre cette horrible complicité imposée par le génie persécuteur des Prussiens.

« Il y eut souvent des procès, vous le pensez bien. Les enfants revenaient les mains bleuies de coups, gonflées, tuméfiées. L'avocat établissait que les petits ne pouvaient plus rien tenir dans leurs mains après ces exécutions. Et les tribunaux décidaient que, les punitions corporelles étant autorisées en Prusse dans les écoles, l'instituteur n'avait pas outrepassé son droit.

« Si la Prusse maternelle se contente, en général, d'user des coups pour conquérir l'amour de ses sujets polonais, il arrive que, pour faire un exemple, elle va plus loin. Je vais vous raconter l'histoire d'un petit garçon du nom de Biskoupski.

« Il avait, comme tous ses camarades, refusé de répondre en allemand à la leçon de religion. Le maître lui dit : « Biskoupski, vous allez être rossé. — Ros-
« sez-moi ! » dit-il simplement. Il fut rossé, et terriblement, mais il ne se plaignit pas, et continua à sourire. Le maître exaspéré fit venir le père, qui lui dit :
« C'est moi qui lui ai ordonné de ne pas répondre
« en allemand. Nous sommes des Polonais, notre Dieu
« est Polonais, et je suis sûr qu'il ne comprend pas
« l'allemand. Mon fils doit donc le prier, comme moi,
« en polonais. » Quelques jours se passèrent, et un

matin, à la sortie de l'école, le petit Biskoupski fut arrêté par la police, et emmené aussitôt dans une maison de correction. On ne connut ce détail que plus tard. Pendant plusieurs jours, le père ignora ce que son enfant était devenu. Dès qu'il l'apprit, il attaqua l'administration devant les tribunaux. Lorsque l'avocat demanda de quel droit et pour quel grief Biskoupski avait été arrêté et enfermé, le représentant de l'État répliqua que le père n'ayant pas la capacité ou l'autorité morale suffisante pour conduire son fils dans le droit chemin, il devait être déchu de ses droits paternels. L'enfant, considéré alors comme orphelin et réfractaire, était mis en correction, selon la loi.

« Le tribunal décida que Biskoupski serait rendu à la liberté.

« Mais il avait fallu pour cela des semaines, des mois peut-être, pendant lesquels l'enfant vécut au milieu des petits voleurs et des petits vagabonds, et tout cela pour avoir refusé de parler allemand au catéchisme ! »

LA QUESTION POLONAISE

(SUITE)

Vexations diverses. — Ingéniosité. — Appelez-vous Neumann! — Pas de ramoneurs polonais. — Le bureau de poste introuvable. — Les Sokols. — Comment on comprend la liberté du vote en Pologne. — Le haut clergé germanisé. — Le pape refuse la lutte. — Il dit : « Nous sommes bien plus à plaindre en France ». — Un mariage difficile.

Il n'y a pas que les enfants et les paysans qui aient à souffrir de l'administration prussienne. Écoutez encore ces doléances :

— Il faut connaître, disent les Polonais, les vexations au milieu desquelles nous devons vivre tous les jours et dans toutes les circonstances de la vie.

« Vous représentez-vous, par exemple, des Polonais de quarante ou cinquante ans ne sachant pas un mot d'allemand, et ne pouvant s'adresser pour les affaires officielles qu'à des Allemands qui ne disent pas un mot de polonais ?

« Les lettres écrites en polonais subissent des retards considérables, parce que les employés de la poste ne parlent et ne lisent que l'allemand. Il y a bien un bureau de traduction à la poste de Posen

pour la lecture des adresses, mais la correspondance s'y accumule.

« Qu'une troupe théâtrale polonaise demande à donner des représentations : on refuse.

« Les médecins polonais sont mis à l'index par le gouvernement lui-même : aucune fonction officielle ne leur est confiée, ni dans les chemins de fer, ni ailleurs. Jamais un fonctionnaire n'ira se faire soigner par un docteur polonais. Mieux que cela ! Qu'un médecin polonais aille s'installer dans une petite ville ou un bourg qui grandit et n'a pas de médecin, aussitôt le gouvernement appelle un médecin allemand et l'installe en face de l'autre. Et, comme il lui faudra du temps pour lutter, même s'il donne ses consultations à moitié prix, le gouvernement lui alloue plusieurs milliers de marks afin de l'aider à chasser le Polonais.

« Il n'y a d'ailleurs pas de fonctionnaires polonais, ou si peu, que ce n'est pas la peine d'en parler : quelques facteurs, quelques gardiens de nuit, quelques subalternes, des ouvriers des usines de l'État, c'est tout. Et encore faut-il qu'ils changent de nom ! Ainsi, un brave homme qui se sera toujours appelé Nowakoswsky (qui veut dire *Nouveau*) devra consentir à s'appeler Neumann, qui signifie *nouvel homme*, ou bien il perdra sa place.

« A vrai dire, il n'existe donc pas de carrière ouverte aux jeunes gens polonais, sauf celle de médecin ou d'avocat.

« Les avocats ne peuvent devenir notaires. C'est l'Etat qui les nomme. Depuis dix ans, pas un seul Polonais n'a pu obtenir une charge. Pas de juges polonais, naturellement.

« C'est aussi l'Etat qui désigne les ramoneurs de districts : il n'y a plus de ramoneurs polonais!

« Il est interdit aux employés, aux officiers, de demeurer dans des maisons appartenant à des Polonais; ils déménagent aussitôt qu'un Polonais devient propriétaire d'un immeuble qu'ils habitaient.

« Dans les gares, défense aux marchands de vendre des journaux polonais.

« Certains employés des chemins de fer — pas beaucoup — sont Polonais. S'ils ont le malheur de dire un mot dans leur langue, en parlant entre eux, ils sont chassés impitoyablement.

« Le gouvernement veut à toute force germaniser les noms polonais. Des parents, à l'état civil, déclarent leur enfant sous le nom de Wojciech, par exemple, qui est celui du père; les employés traduisent : Adalbert! On sait que les noms féminins slaves se déclinent en *a :* M. Landowski, Mme Landowska; ainsi le veut le génie de la langue. Eh bien! ces messieurs entendent réformer la langue slave, ils ne veulent plus écrire : Mme Landowska. « Cela ne se fait pas en allemand », disent-ils. Et les tribunaux donnent raison aux employés.

« Les noms polonais des villages disparaissent pour faire place à des Wissembourg, à des Wœrth, à des Sedan!... Quand un voleur a volé un mouchoir, son premier soin est de le démarquer. On démarque la Pologne. Et vous n'avez pas idée des vexations qui sont la conséquence de ce changement. Un mari veut envoyer de Kissingen une dépêche à sa femme qui est à Tarnovo. Or, depuis trois semaines, Tarnovo s'est transformé en *Schlehen;* l'expéditeur écrit donc Schlehen. Mais le changement ne figure pas encore

sur les index, et l'employé de Kissingen refuse la dépêche pour Schlehen. Le Polonais s'incline, et il écrit une nouvelle dépêche avec le nom de Tarnovo. Le bureau de Tarnovo ne l'accepte pas. Et la dépêche, importante et pressée, n'arrive pas à destination...

« Les trois lettres *sze* se prononcent *che* en polonais. Les bureaucrates changent toutes les appellations *sze* en *sch*. La mère d'un soldat, qui ignore cela, lui envoie des saucisses à *sze;* les saucisses ne sont pas distribuées.

« Tous les jours, des tracasseries semblables nous sont infligées par l'insupportable bureaucratie allemande.

« Mais quelquefois les bureaucrates nous en vengent eux-mêmes par leur sottise. Il y avait, près de Gnesen, un village nommé *Swinary*, qui veut dire : village des cochons. Ils l'ont appelé : *Bismarckshohe*. Et vous pensez si l'on fait des « calembours » là-dessus !

« Les journalistes polonais veulent se réunir un dimanche dans une auberge des environs et jouer aux quilles pour se distraire. On leur interdit les quilles.

« Si un restaurant loue sa salle à des sociétés polonaises, on lui cherchera mille querelles, on l'obligera à fermer son établissement à 9 heures du soir, par exemple, ce qui le ruinera. Et il n'y a pas de recours.

« Il existe dans tous les pays slaves des sociétés de *Sokols* (Sokol veut dire : faucon) qui s'occupent de gymnastique, de tir, etc. L'an dernier, il en vint d'Autriche une quarantaine, qui, pour faire leurs exercices, se réunirent à Novaview, dans la propriété d'un riche Polonais de l'endroit, M. de Miemojewsky, qui avait invité tout le voisinage à la réunion. La police l'interdit.

« — Comment! protesta l'hôte. Je n'ai pas le droit d'inviter chez moi qui bon me semble?

« — Non, répondit la police, quand il s'agit de la sûreté de l'État.

« — Soit, nous nous plaindrons à qui de droit de cet abus de pouvoir.

« Et M. de Miemojewsky invita les Sokols à boire un verre de bière dans sa maison. Ils étaient tous en train de vider tranquillement leurs verres, quand le commissaire de police, accompagné de huit agents, ayant forcé la porte cochère, s'introduisit chez l'hôte, les jeta dehors, tous, y compris un député qui se trouvait là aussi et qui eut beau arguer de sa qualité, et — incroyable gageure! — *le propriétaire lui-même!*

« Que dites-vous de cela?

⁂

« Au moment des élections, il faut voir ce qui se passe ici. Si par hasard un employé de l'Etat, un instituteur, ne vote pas pour le candidat allemand, on le révoque. Vous savez que, pour les municipalités et pour le Landtag, le scrutin est public et oral, chaque électeur devant dire tout haut le nom de son candidat. Le contrôle est donc facile. Pour le Reichstag, où le scrutin est secret, les chefs envoient à leurs employés des bulletins de vote marqués de coups d'épingle ou d'autres signes cachés. Si, après les scrutins, ces bulletins ne se retrouvent pas, les coupables sont révoqués.

« Quand l'Assistance se charge du placement d'un

orphelin, s'il est protestant, on l'envoie toujours dans une famille protestante, et vous croyez logique et équitable que, s'il est catholique, on le confie à une famille catholique? Pas du tout. Les fonctionnaires prussiens mettent les orphelins catholiques entre les mains des protestants.

« Un enfant allemand meurt dans un village. Le pasteur arrive chez les parents. Vous pensez que c'est pour les consoler? Non, c'est pour leur dire que s'ils commandent le cercueil du petit chez un menuisier polonais, il n'enterrera pas religieusement le petit cadavre. Je puis vous dire le nom du village et celui des parents.

« Lorsque des Polonais russes ou galiciens passent à Posen, pour rendre visite à leurs amis ou à leurs parents, point de tracasseries qu'on ne leur fasse. La fille d'un Polonais de Posen, mariée en Russie, vient faire ses couches chez sa mère. Il lui faut une permission en règle. Et l'homme de la police vient lui demander mille renseignements inutiles, sur son passé, son avenir, oui, ses projets, le nom de son médecin, etc., etc. Le prince Antoine Radziwill, d'une vieille famille polonaise, mais ralliée depuis longtemps à l'Empire, favori d'ailleurs de Guillaume I[er] et son aide de camp, meurt l'an dernier. Une princesse Radziwill, se rendant de Russie à Berlin pour assister aux obsèques de son oncle, tombe malade en route et s'arrête à Posen. La police fait une descente chez elle! Et, pendant ce temps, l'Empereur, en tête du cortège, assiste à l'enterrement de l'oncle.

« On expulse en masse tous les Polonais russes et galiciens. Il y a vingt ans, 40,000 expulsions eurent lieu.

⁂

— Mais, fis-je, pour changer de conversation, vous avez le clergé avec vous?

— On croit cela ! C'est vrai pour une partie du clergé des campagnes, curés catholiques et polonais, patriotes et antiprotestants, qui répondent à la guerre du gouvernement et des pasteurs par une énergique résistance. Mais notre archevêque, Mgr de Stablewski (mort depuis), malade, vieilli, mal entouré d'ambitieux, ne nous soutenait pas. Au contraire ! Il défendait à ses curés, par une circulaire, de faire partie des sociétés polonaises. Nous nous plaignîmes à Rome. Le pape écrivit à l'archevêque pour approuver sa conduite. Cependant tous les patriotes polonais le blâmèrent. Le gouvernement de la province obtint de lui 30 p. 100 des cures pour ses créatures, et le véritable archevêque, c'est M. de Waldow, gouverneur. Au séminaire, des élèves se font ses espions et le tiennent au courant des sentiments des futurs prêtres. Déjà on commence à ne plus nommer que ceux soumis au gouvernement. On les récompense en les plaçant aux cures les plus payées; il en est de 10,000, de 20,000, de 30,000 marks. Celle de Saint-Martin, de Posen, rapporte 40,000 marks. Vous pensez qu'on a l'œil sur celles-là ! Et le gouvernement obtient qu'on y appelle ses créatures.

« Chaque fois que l'on se plaint à Rome, le pape répond qu'on ne peut rien faire contre le gouvernement, que, d'ailleurs, les populations catholiques allemandes sont bien mieux traitées que les populations catholiques en France, etc., etc. D'une manière

générale, le haut clergé est contre nous, il voudrait nous soumettre complètement à la Prusse. C'est ce qui se passe aussi en Alsace-Lorraine, d'ailleurs. Les prélats sont du côté du manche, toujours, quand le manche est solide et énergique. L'histoire du député polonais silésien Korfanty est topique. Korfanty avait écrit des articles contre le clergé silésien, qui abuse de son pouvoir dans des buts politiques, en faveur de la Prusse. Il voulut se marier. Et comme il est bon catholique et Polonais, il se rendit à l'église. Le curé refusa de lui donner le sacrement. Le député porta plainte devant le fameux cardinal Kopp, archevêque allemand de Breslau, qui approuva son curé. Korfanty alla prendre domicile à Cracovie, dans la Pologne autrichienne, et, après six semaines, s'y fit marier pai un curé polonais. Alors Kopp se plaignit au nonce du pape à Munich, qui lui déclara ne pouvoir discuter les actes de l'évêque de Cracovie. Kopp se tourna vers Rome, et demanda un blâme contre son collègue. L'obtint-il? On ne l'a jamais su. »

Ainsi parlent les Polonais.

Mais que disent les Prussiens de ces accusations incroyables?

LA QUESTION POLONAISE

(SUITE)

LE CÔTÉ ALLEMAND

Ce que répondent les Allemands. — Psychologie du Polonais : brouillon, batailleur, et sale... mais travailleur, intelligent et vif. — L'éveil d'un nationalisme universel. — Boycottage des Allemands par les Polonais. — Les Allemands persécutés quittent le pays. — Envahissement de Slaves pullulants. — Le Gouvernement prussien organise la lutte. — La Commission de colonisation. — Les aristocrates polonais vendaient d'abord leurs terres avec enthousiasme. — A présent, ils crient à la persécution. — Les Banques polonaises. — Épisodes de la lutte. — Parlez l'allemand ! — Lois d'exception. — Tous les peuples en ont fait. — Mauvaise foi polonaise. — Insurrection scolaire. — Pas de concession. — Faculté d'absorption de la race polonaise. — Trop grande plasticité des populations germaniques. — Danger pour la Prusse.

— Si vous voulez comprendre quelque chose à la question polonaise telle qu'elle se présente aujourd'hui, me dit un des plus hauts fonctionnaires de la province de Posen — qu'il m'est interdit de nommer, — il faut absolument penser à l'histoire de la Pologne, car elle résume toute la psychologie des Polonais, peuple brouillon, querelleur, inconséquent et léger.

Ce peuple, d'esprit assez prompt et dont le paysan est laborieux, n'a jamais su se gouverner. Sa vie nationale fut une guerre civile perpétuelle. Il avait une telle aversion pour la paix, l'effort tranquille et patient, il craignait tant de voir un jour cesser l'anarchie où il vivait, qu'il inventa un moyen sublime lui garantissant à jamais le chaos, l'incohérence et la discorde : une clause constitutionnelle unique au monde exigeait l'UNANIMITÉ des voix pour l'élection du monarque ! Ainsi, il suffisait d'un seul dissident pour faire éternellement durer le gâchis. Les Polonais étaient donc tranquilles pour l'éternité, ils se chamailleraient jusqu'à la mort de la Pologne, et son histoire finirait dans le tohubohu.

« Aujourd'hui que, grâce à l'ordre prussien, il ne peut plus y avoir d'émeutes, de batailles, de conspirations entre les partis, il faut pourtant que se manifeste le génie de la race, génie désorganisateur, intrigant, déréglé, irréfléchi et confus.

« Et ce que vous voyez en ce moment s'agiter dans cette province de Posen et dans la Prusse orientale, c'est ce génie-là !

— Soit, fis-je. Pourtant, dites-moi si, dans ces résistances et ces revendications, il ne faut pas voir surtout le réveil de la race, ce nationalisme qui n'est pas spécial à la Pologne, mais qu'on voit partout se lever en réaction prévue contre les idées de fraternité des peuples et d'internationalisme ?

— Certainement ! répondit sans hésiter le haut fonctionnaire. Et ce sentiment est trop légitime pour que l'Allemagne s'en offusquât s'il se manifestait à l'état pur et sincère de patriotisme polonais. Je vous demande en quoi l'Allemagne serait choquée de voir

les enfants et les hommes de la province de Posen parler polonais, lire la littérature polonaise, chanter, danser en polonais, si en même temps ils consentaient à parler enfin l'allemand — puisqu'en définitive ils sont des citoyens d'Allemagne. D'un autre côté, imagine-t-on le gouvernement prussien assez sot, assez dénué de sens politique pour entraver la petite propriété rurale qu'il encourage par ailleurs, si, tardivement, il ne s'était enfin aperçu du boycottage exercé par les sujets polonais contre les sujets prussiens.

— Boycottage ?

— Mais oui ! Depuis trente ans et plus, si un Allemand va s'installer dans l'Est, les Polonais, qui détiennent la majorité en beaucoup d'endroits, le boycottent, s'entendent pour l'isoler, l'affamer, le ruiner, lui rendre la vie si dure que finalement il est bien forcé de s'en aller. De sorte que, peu à peu, en effet, les villes et les villages devenaient purement polonais et que les Allemands se voyaient traités comme des étrangers, que dis-je, comme des ennemis. Admettez-vous que la Prusse pouvait tolérer cela ? Admettez-vous que, au moment où la France annexa Nice et la Savoie ou, dans l'ancienne monarchie, une province quelconque, les Français conquérants eussent pu être chassés par des moyens détournés de la province conquise ? Si vous êtes juste, vous ne pouvez y consentir. Or, je le répète, voilà ce qui se passait exactement dans la province de Posen. De plus, l'immigration polonaise russe et autrichienne augmentait chaque année : c'était la Prusse décidément colonisée par les Slaves. Et quels Slaves ! Des paysans ignorants et sales, rétrogrades, et des juifs sans scrupules. Si encore tout ce monde avait consenti, en entrant dans

la communauté allemande, — je ne dis pas à l'accepter — mais à ne pas la combattre... On a donc expulsé, en effet, des milliers d'étrangers qui n'avaient pas d'intérêt fixe dans ce pays. Nous avons assez déjà de nos Polonais sans prendre encore les Polonais des autres !

⁂

— Je voudrais, dis-je à mon éminent interlocuteur, vous soumettre les griefs des Polonais qui se résument en deux principaux : la Commission de colonisation créée pour favoriser l'accession des Allemands dans les provinces orientales de la Prusse, et les mesures prises pour obliger vos sujets polonais à parler la langue allemande.

— Voulez-vous, me répondit-il, que nous examinions successivement ces deux griefs ? Nous aborderons ensuite les anecdotes qui illustrent l'opposition.

— Ce sera parfait ainsi, fis-je.

— A vos ordres, ajouta poliment le fonctionnaire prussien.

« La question de la terre, d'abord.

« L'idée de coloniser la Posnanie et les autres provinces orientales de la Prusse n'est pas nouvelle. Les opposants d'aujourd'hui crient à la persécution parce qu'on essaye de fertiliser par le travail des terres qu'ils laissèrent en friche de toute éternité. Mais déjà du temps de la domination polonaise, les ducs de Pologne avaient expressément cédé à l'Église catholique de Pologne le droit d'établir des colons allemands en Posnanie. Et bientôt des villages, puis des villes allemandes s'érigèrent sous la domination des princes et des évêques polonais. Gnesen et Posen,

qui datent de la première moitié du treizième siècle, sont de celles-là.

« Les Polonais d'aujourd'hui vous disent couramment que les provinces baltiques furent civilisées par l'influence polonaise, et ils les revendiquent. En vérité, ce fut l'Ordre teutonique qui répandit la culture allemande chez les Slaves barbares.

« Voilà pour les origines.

« De nos jours, c'est encore à l'Allemagne, à ces Teutons maudits, que les Polonais doivent ce qu'ils sont. Avant la domination prussienne — et même, malgré nos efforts, longtemps après, — toute la Pologne, à l'exception des nobles, n'était qu'un ramassis de misérables brutes croupissant sans instruction, sans culture, sans rien. Grâce à la Prusse — et ceci ne peut être contesté, car c'est un fait archiconnu, — grâce à ce caporalisme si méprisé, chaque citoyen apprit à lire, à écrire, à compter, à se laver, à voter, à travailler, et bientôt un tiers-état polonais naquit, composé de paysans, de petits boutiquiers, d'artisans, de bourgeois, de médecins, d'avocats, puis de marchands et de fabricants. Et c'est ce tiers-état qui nous doit tout, qui n'eût pas existé sans nous (et ceci je le répète avec force), c'est ce tiers-état qui s'est mis en tête ce rêve fumeux de la reconstitution de la Pologne, patrie incohérente et d'ailleurs chimérique qui serait incapable de vivre en liberté six mois. Mais le génie de la race parle ! Aucun jugement dans ces cervelles brouillonnes, aucun bon sens, aucune raison droite. Voyez-les en Russie, en 1831, en 1863, essayer leurs révolutions enfantines... Je n'insiste pas.

« Devant l'échec des émeutes romantiques de leurs

frères russes, les chefs essayèrent ici des moyens légaux pour expulser les Allemands de leurs terres qu'ils occupaient depuis des siècles. Ils y arrivaient à force d'entêtement combatif et de passion chauvine. Peu à peu, je vous l'ai dit, nos provinces orientales se dépeuplaient d'Allemands; les Germains doux et sérieux ne comprenaient rien à ces mœurs déraisonnables et, bientôt fatigués d'une lutte stérile et sans issue, abandonnaient la place, aux applaudissements des Slaves.

— Mais, en détail, comment s'y prenaient-ils?

— Ils agissaient alors comme ils agissent aujourd'hui : faisant le vide autour de l'Allemand, boycottant sa boutique, ses produits agricoles, lui refusant secours en cas de besoin, ne le fréquentant pas, l'isolant, en un mot, comme un pestiféré. On résiste à de telles menées pendant un certain temps, mais on finit par en être excédé. Et comme elles se multipliaient dans toute la province, l'heure approchait où il serait impossible à un citoyen prussien d'habiter les Marches orientales. Alors le gouvernement se vit amené à proposer au Parlement des lois ayant pour but hautement déclaré de protéger et de faciliter l'existence des Allemands dans cette région.

« Les Polonais disent : « On a fait des lois contre nous ! » Ce n'est pas vrai. On a fait des lois pour défendre la nationalité allemande et permettre aux Allemands de vivre dans un coin de Prusse où ils ne se sentaient plus en état d'égalité avec d'autres citoyens qui les persécutaient. Oui, les persécutés étaient les Allemands. Les Polonais abusèrent tellement de ce mot à leur profit qu'il est devenu un peu ridicule et tout à fait impossible de l'employer contre eux. Car il

n'y a qu'un persécuté au monde, le fait ne se discute plus, et c'est le Polonais.

— Et en quoi consistaient ces lois de défense allemande ?

— Elles datent de 1886, 1887, 1888, 1890 et 1898, et décidaient la création d'une Caisse nationale de colonisation en même temps que d'une Commission chargée d'acheter systématiquement des terres dans les provinces de Posnanie, de Prusse orientale et de Prusse occidentale, et d'y établir exclusivement des paysans allemands. Le prix des terres monta aussitôt. Et notez ceci, qui est bien topique, quand vous entendez ces farceurs se plaindre aujourd'hui des lois d'exception faites contre eux, notez que les aristocrates polonais se précipitèrent eux-mêmes alors au siège de la Commission de colonisation et lui offrirent avec empressement leurs propriétés ! Puis, bien munis de l'argent prussien, ils partirent joyeusement pour Paris, où ils ne pensèrent pas, je vous l'assure, à protester contre les lois qui les enrichissaient.

« Ce ne fut que plus tard, lorsque la classe moyenne, ce tiers-état radical, se leva et commença à s'agiter, que les nobles se virent forcés, au risque de perdre toute influence, de suivre le mouvement antiprussien, car on traitait de traîtres tous ceux qui s'étaient rapprochés du gouvernement, du *Hofpartei*. Au fond, l'aristocratie déteste ces meneurs radicaux qui la mènent à la baguette et dont les opinions beaucoup trop avancées pour elle l'effraient et la rebutent. Elle suit, pour faire croire qu'elle commande encore. Ce sont simplement des jouisseurs égoïstes et ambitieux que les radicaux conservent à leur tête en raison de leur fortune mais que l'on fait marcher.

« En réponse à la Caisse nationale de colonisation, les Polonais fondèrent des banques puissantes dont le rôle fut d'acheter des terres allemandes et d'y établir des paysans polonais. Tout le monde s'en mêla : la presse polonaise, le clergé et les agitateurs populaires, et ces banques où affluaient les petits capitaux eurent un grand succès, tellement grand qu'il paralysa partiellement l'activité de la Commission.

« Il fallut se défendre. Une nouvelle loi fut votée par les deux Chambres prussiennes dans le but d'empêcher les Polonais de s'établir sur les terres nouvellement parcellées. Pour cela il suffit d'interdire la construction de nouvelles maisons sans l'autorisation de la Commission. C'était, en même temps, une mesure politique très sage. Les malheureux paysans polonais s'en allaient travailler un an ou deux ou trois dans les mines de Westphalie, puis, lorsqu'ils avaient pu économiser quelques sous, on les rappelait en les installant sur des bouts de terre insuffisants à les faire vivre. Un nouveau prolétariat dangereux pour la paix sociale s'est créé ainsi dans ces provinces.

« La nouvelle loi fit éclater une tempête de colère dans le camp polonais. Pour se défendre, il fonda l'alliance du Straz (la Garde), chargée de déprécier les institutions de l'État et de dénoncer publiquement les Polonais qui vendaient leurs terres. On déclara traîtres à la patrie, pécheurs devant Dieu, devant l'Église, devant la nation polonaise, les malheureux qui émigraient. Un livre noir fut publié avec le nom des apostats. L'agitation contre l'État prussien, les fonctionnaires et les Allemands devint effrayante. Une presse démagogue excitait la foule contre tout ce qui était allemand, des réunions s'organisaient, tout

le pays eut l'air de conspirer. Sur ces entrefaites, un incident malheureux se produisit à Pschow, près de Rybnik, dans la Silésie supérieure. Un Polonais avait acquis un bout de terrain d'une banque polonaise de colonisation. Aux termes de la loi du 10 août 1904, la permission lui fut refusée d'y bâtir une maison. Il la bâtit quand même. Un gendarme, qui accompagnait un maçon chargé de démolir le poêle de la maison, fut fusillé par le malheureux exaspéré, que les agitateurs avaient poussé à bout. Puis il eut peur de la justice, et se tua lui-même.

« On exploita contre nous ce fait déplorable dont sont responsables surtout les forcenés qui excitent le peuple à s'insurger contre les lois.

— De sorte qu'il est bien vrai, fis-je, qu'un Polonais achetant une terre n'a pas le droit d'y bâtir ?

— Il n'en a pas le droit en dehors de l'enceinte d'une ville ou d'un village, non, sans l'autorisation légale.

— ... Que vous ne donnez jamais...

— Que nous ne donnons que très rarement aux Polonais, parfaitement.

— C'est un peu fort tout de même, fis-je. Et ils ont raison de se dire hors la loi.

— Ils ne sont pas hors la loi, puisque c'est la loi qui a créé cette interdiction, mais ils sont, en effet, hors la loi commune. Pour vous étonner de cela, il faut que vous oubliiez que nous ne sommes pas en état de paix avec les Polonais, qu'ils nous ont déclaré la guerre, qu'ils la mènent très durement contre nous, contre le gouvernement, contre le Roi, contre tout ce qui est allemand. A un état exceptionnel, il fallait des lois exceptionnelles. Tous vos citoyens, en France, sont à la longue devenus Français, vous n'avez pas besoin de

lois de ce genre, et les nôtres vous étonnent. Je le comprends. Mais imaginez qu'en Bretagne, en Provence, ou en Savoie, ou à Nice, les autochtones se mettent en tête de chasser et de combattre tout ce qui n'est pas du terroir; qu'un Champenois ou qu'un Parisien ne puisse aller s'installer à Nice si bon lui semble, sans se voir outrageusement boycotté par les indigènes, et qu'en même temps ces révoltés se refusent à parler le français, clouant au pilori tout ce qui est français, affichent et hurlent leur amour de l'Italie, leur horreur de la République, et parlent de s'unir à la Savoie, ou de quelque folie de ce genre, il n'importe. Le supporteriez-vous, si le nombre de ces forcenés dépassait un million, s'ils troublaient réellement la paix d'une région et dressaient ouvertement leur rébellion en face du pouvoir légal ?

« Oui, nos lois de colonisation sont des lois de combat, des lois d'exception, comme tous les peuples en créent pour se défendre à de certaines heures critiques. Vous en avez fait, en France, au cours de votre histoire, contre les Jésuites, les Vendéens, les congrégations, les prétendants, que sais-je, et vous en ferez encore !

« Les nôtres sont très douces, quoi que disent les Polonais, puisqu'elles ont pour but, non pas de les persécuter, mais de protéger une catégorie de citoyens allemands contre les persécutions des autres et contre le danger d'un pullulement révolutionnaire. »



Il est un autre grief que je voulais aborder avec le puissant représentant de l'État prussien : c'est celui

de la langue. Pourquoi la Prusse ne veut-elle pas laisser parler leur langue à ces Slaves passionnés? N'entame-t-elle pas là une lutte impossible?

Mon interlocuteur me dit :

— Jamais l'État prussien n'a voulu empêcher les Polonais de parler leur langue. Mais il trouve utile et bon qu'ils parlent aussi l'allemand. N'est-ce pas naturel? N'obligez-vous pas vos Bretons à parler le français à l'école? Or, vous rencontrez ici une multitude d'hommes de quarante et cinquante ans qui ne parlent pas un mot d'allemand. Et voilà plus d'un siècle que la Pologne est prussienne. Vous devez voir dans ce fait la preuve indubitable de notre longanimité, tout le contraire de la brutalité dont nous accusent les Polonais.

— Ce que vous reprochent surtout les Polonais, c'est l'interdiction de donner des leçons de religion dans leur langue. Ils prétendent, et me paraissent avoir raison en cela, que les enfants arrivant à l'école et qui, par conséquent, ne parlent pas encore l'allemand, ne peuvent recevoir d'instruction religieuse efficace, ce qui, disent les curés, est déplorable pour leur moralité.

— Encore une fois, mensonges, monsieur, mensonges, toujours! Dans toutes les petites classes primaires, dans toutes les classes préparatoires des gymnases, les enfants reçoivent l'instruction religieuse en polonais. Ce n'est que dès qu'ils sont assez avancés en allemand pour comprendre tout ce qu'on leur dit, que l'instruction religieuse est continuée en allemand. Le maître le décide quand le moment est venu. C'est une question de fait et d'espèce.

« On vous a présenté l'insurrection scolaire

actuelle comme une conséquence de nouvelles mesures antipolonaises du gouvernement. Autre erreur!

« Il est vrai que l'obligation d'enseigner la religion en allemand dans les classes moyennes et supérieures des écoles primaires s'est généralisée en ces dernières années. Mais cette mesure n'est que l'application plus stricte de règlements qui datent de 1873. A cette époque, le premier président de la province de Posen ordonna que l'enseignement fût donné dans toutes les écoles en langue allemande. En ce qui concerne l'enseignement religieux, on décréta qu'il aurait lieu en langue allemande dès que les élèves posséderaient une connaissance suffisante de cette langue.

« Ces prescriptions légales furent appliquées pendant trente-trois ans, et c'est aujourd'hui, après tant d'années d'efforts pour faire triompher la langue allemande, qu'on nous demande de supprimer son emploi dans l'enseignement religieux!

« L'opposition des élèves polonais a une double origine que nous connaissons fort bien :

« La première, c'est, je vous l'ai dit, l'application plus stricte des règlements de 1873. Jusqu'en 1894 on toléra l'enseignement religieux polonais dans les classes élémentaires et les classes moyennes. A partir de ce moment, l'usage de la langue polonaise ayant été supprimé dans toutes ces classes, l'enseignement religieux polonais ne fut plus toléré que pour les petits, ainsi que le voulaient les règlements. Ne croyez pas que ce soient les scrupules religieux qui motivent la révolte, et ne voyez là qu'une forme du même esprit batailleur et frondeur et du nationalisme renaissant à l'instigation des ambitieux du parti polo-

nais. La preuve, c'est que la rébellion se manifeste aujourd'hui dans des écoles où l'enseignement religieux fut donné durant des années en allemand sans la moindre opposition. La révolte se fomente au sein des familles et sous l'influence paternelle.

« La deuxième raison des troubles actuels, cherchez-la dans l'influence qu'exercèrent sur la population polonaise les récents événements politiques de la Pologne russe. Vous savez que les Polonais, profitant de l'embarras du tsarisme absorbé par la répression de la révolution, défendirent à leurs enfants d'assister aux leçons données en russe dans les écoles. Le gouvernement du Tsar, si occupé par ailleurs, consentit à faire des concessions. Et depuis, les Polonais de Prusse nourrissent la vaine espérance d'en obtenir de semblables. Voilà pourquoi ils excitent leurs enfants à l'insurrection.

— Et pourquoi, en effet, ne pas faire une concession en ce qui concerne l'enseignement religieux?

— Ce serait là une grosse faute dont les conséquences pourraient être immenses. Car où s'arrêter dans la voie des concessions? Une fois la victoire obtenue sur le terrain de l'enseignement religieux, soyez sûr que les Polonais, en excitant toujours la résistance chez leurs enfants, exigeraient le rétablissement du polonais dans tous les ordres d'enseignement. Que deviendraient alors nos prescriptions fondamentales de 1873? Et surtout que deviendrait la colonisation germanique?

« La race polonaise est une race très absorbante dont il faut se méfier. Des familles bavaroises et catholiques venues de Bemberg en 1860 et assez riches déjà, sont à l'heure actuelle complètement poloni-

sées; leurs membres sont incapables aujourd'hui de dire un mot d'allemand. Et cela en moins de cinquante ans! Nous sommes convaincus qu'en deux siècles plus de 300,000 Allemands furent ainsi absorbés par la race polonaise. On voit, en effet, parmi eux, une multitude de Müller, de Schulz, de Schmidt, etc.

« Si on laissait parler le polonais dans les écoles, en vingt ans ce serait l'allemand qui serait oublié.

« Or, y a-t-il quelqu'un au monde qui puisse nous blâmer d'obliger ces Slaves ignorants et incapables à connaître une langue parlée par cent millions d'hommes civilisés, plus utile, par conséquent, que leur dialecte compris par quelques millions de paysans sortant à peine de la barbarie? D'ailleurs, ne vaut-il pas mieux savoir deux langues qu'une? Aussi, ne pouvant discuter cela devant les peuples civilisés, ont-ils inventé le prétexte de l'enseignement religieux pour légitimer le soulèvement des enfants. Mais les gens de bonne foi ne se laissent pas prendre à ces ruses grossières... »

LA QUESTION POLONAISE

(SUITE)

LE CÔTÉ ALLEMAND

II

Organisation polonaise du boycottage. — Coiffeurs, cordonniers, restaurateurs, taverniers, boulangers allemands et juifs signalés et surveillés. — Dénonciations. — Les catholiques allemands ne sont pas reçus dans les églises catholiques polonaises. — Les trois marks et le grand portail. — « Vous ne chanterez pas en allemand ! » — Le régime des coups. — Explications. — Chants des Sokols. — Ce qu'ils appellent faire de la gymnastique. — Mort aux Hakatistes ! — L'Église et le Gouvernement prussien.

Le haut fonctionnaire prussien me dit :

— Les Polonais vous ont-ils parlé du boycottage?

— Oui, ils m'ont assuré que le gouvernement les excluait de tous les emplois publics, depuis celui de notaire jusqu'à celui de ramoneur.

— Bien, mais ils auraient dû également vous dire l'espèce de terreur qu'ils ont organisée dans leur parti contre tous ceux qui se montrent coupables d'acheter n'importe quoi, une épingle ou une saucisse chez les marchands allemands. Depuis long-

temps le boycottage existait en secret, mais c'est surtout depuis près de six ans qu'il s'est développé, et, cette fois, à la grande lumière du jour.

« Les réunions publiques retentissent des appels incessants au fameux : « Chacun aux siens ! » Le clergé lui-même se mêle à cette coupable discorde. Je vous prouverai que les curés, oubliant l'Évangile, excitent ainsi les membres de leur paroisse à se combattre et à se haïr. Et ce ne sont pas seulement les Allemands que l'on signale à la haine des Polonais, mais aussi les juifs. Ce n'est pas aux Allemands qu'on en veut, mais à tout ce qui n'est pas polonais. Affreux sentiment, rétrograde et barbare, qui nous fait reculer à des siècles en arrière.

« Je vais vous donner des exemples de ces mœurs où la sottise et le ridicule se disputent la première place. Lisez vous-même les journaux polonais. »

Et il me met entre les mains des feuilles régionales, où des morceaux sont traduits.

Et je copie :

Wilna.

N'y a-t-il donc pas assez de coiffeurs polonais pour que M. le commerçant du coin de la rue de la Fabrique et de la Gneisenaustrasse se fasse raser chez un « non compatriote » ?

Winiary.

M. Stanislas F..., un ardent catholique, mène tous les dimanches sa femme à l'église des Dominicains, mais lui-même va « Zum Juden unter die Kugel » pour boire.

Buck.

Si l'on traverse les rues de notre petite ville les jours de marché et les dimanches, que voit-on ? les gens des environs

qui remplissent les boutiques et les restaurants juifs, surtout des gens de Wognowice, Lagwy, Szewce, Sendzinek.

Wreschen.

Mlle Sophie R... mange du chocolat épicé à l'ail[1]. — On a vu Mme L... venir d'une boutique juive. Les demoiselles St... et Un... évitent les boutiques polonaises.

Obornik.

M. I... fait de la réclame pour sa papeterie polonaise, mais il achète lui-même la saucisse polonaise chez un « non compatriote ». L'information du numéro 28, annonçant que M. Wogtasiak avait vendu un quart de sa maison pour le mariage de sa fille est fausse. Mais quant aux petits souliers de Mlle Käthe G..., il est vrai qu'ils ont été achetés chez un « non compatriote », mais sa mère l'a voulu ainsi, et elle a déclaré que sa fille, comme toujours, achèterait ses souliers chez l'étranger.

Kruschwitz.

Mlle P... et quelques autres jeunes femmes ne peuvent se désaccoutumer d'acheter dans les boutiques étrangères malgré de nombreux avertissements.

Hohensalza.

Quoique le mot d'ordre, « compatriote chez compatriote », ait déjà fait beaucoup de bien, il y a tout de même encore beaucoup de gens qui font comme s'ils l'ignoraient. On le constate, surtout chez ceux qui ont du bien. Il y a ici des gens qui vivent des Polonais, mais qui achètent chez l'étranger.

Neutomischel.

Nous avons ici des restaurants polonais où l'on peut passer le temps très agréablement, mais il semble que M. T. L... n'en sache rien. Car à peine est-il sorti de l'église le dimanche, qu'il va en hâte à une taverne juive, et il ne manque pas non plus

1. Les juifs polonais passent pour manger beaucoup d'ail.

d'y aller les jours de la semaine. Probablement les petits cognacs servis par une juive le tentent ?

Lubasch.

M. l'employé de l'administration des domaines de Lubasch et M. In..., de Slawno, prennent leur boulangerie chez un juif. Nous n'avons qu'un seul boulanger, et on ne le fait pas vivre ! Un apprenti menuisier de Urbanowo a l'intention de contracter un mariage mixte. Les F... de Sitzkowo prennent part aux plaisirs d'un Verein allemand, c'est pourquoi il ne leur reste pas de temps pour participer aux réjouissances polonaises. M. le menuisier n'est pas avare, il dépense beaucoup dans les tavernes, même dans les tavernes étrangères.

Posen.

Vincent de Maciejowka, du quartier de la Boule-d'Or, commande des vêtements au « lièvre peureux » de Gnesen[1]. Eh ! Vincent, corrige-toi !

La cousine du docteur Sw... fait des achats chez un juif de la Breslauerstrasse, bien qu'elle ait à côté une boutique polonaise.

Posen.

M. Jean K... de Gurezyn a acheté un habit chez un étranger.

D'Obornick, les parents de Mlle Ezer nous font savoir qu'il n'est pas vrai qu'elle ait acheté des souliers chez un étranger. Que le correspondant nous donne des éclaircissements sur cette affaire pour que notre responsabilité soit mise en garde contre la calomnie.

Gœrchen.

Quoique nous ayons ici dix grands magasins polonais et seulement deux juifs (il n'y a pas d'allemands), Mme Bor... les évite et fait ses emplettes chez un juif. Aime-t-on tant à Krœben l'odeur de l'ail ?

1. Ce sont les juifs que les Polonais appellent des « lièvres peureux ».

Miloslaw.

Mlle Pr... et d'autres flirtent le soir avec un « lièvre » ; est-ce la faute de M. le secrétaire ?

Mme F... achète, comme toujours, sa marchandise chez un étranger.

Samter.

Mme Ia... a vendu un morceau de terre à une personne d'une autre religion ; elle en était propriétaire depuis plus de trente ans. Était-il donc impossible de s'adresser à une de nos banques en cas d'absolue nécessité et s'il s'agissait d'une somme importante, au lieu de se sauver grâce à l'argent d'un étranger ?

M. Vincent P... sait de belles chansons, mais pas de polonaises, et probablement il chante en allemand parce qu'il se trouve dans un restaurant allemand.

Brankau.

Le boucher Brz... demande que ses compatriotes le soutiennent, mais lui-même ne s'abonne qu'à des journaux allemands et sa femme ne parle que l'allemand à tout le monde.

Bruch.

Quelques marchands se plaignent qu'ils sont trop peu soutenus par leurs compatriotes, mais peut-on les louer de ce qu'ils ne sont pas entrés dans nos Vereins comme le Verein de Saint-Michel, le Verein de chant, le « Violette » Verein, etc. ? Pourtant ils font partie du « Verein de la guerre » et du « Verein de gymnastique ».

Mme B... a acheté pour 30 marks un châle de soie chez un étranger.

Buk.

Dimanche dernier, il y a eu bal à la salle de M. Knechtel. Des jeunes filles et jeunes gens de la ville y assistaient ; il y avait beaucoup de monde et quelques personnes se promenaient avec des juifs sur la route, la nuit. Quelques fermiers polonais des environs se sont grisés dans les tavernes juives

comme des bêtes. On chargea l'un d'eux sur une voiture comme un cochon; il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes. L'autre, dans son ivresse, déblatérait contre les prêtres, de sorte que même les protestants étaient révoltés. A la fin il quitta la taverne à quatre pattes.

Un certain citoyen crie dans les réunions : « Soutenez les vôtres ! » Mais lui-même achète sa viande chez l'étranger. A quoi bon tant de bruit ?

Essen-sur-la-Ruhr.

Nous avons ici beaucoup de célibataires polonais qui sont membres de Vereins polonais; ils ont l'intention de se marier non avec des jeunes filles de leur race, mais avec des étrangères... Ou bien ces messieurs se moquent de tout, ou il n'y a plus ici de Polonaises à marier ? Mais il y a pourtant trois jeunes filles pour un célibataire. Peut-être ne cherchent-ils que la fortune étrangère ? Une telle âpreté sera plus tard punie. Des remords perpétuels les tourmenteront, car qui renie sa nationalité et sa foi ne vaut pas une goutte d'eau.

Donc, revenez de cette erreur maintenant qu'il est encore temps.

Liberum veto.

— Je pourrais vous citer des milliers de faits pareils, continua mon interlocuteur. J'ajoute que ce patriotisme commercial ne va pas pour les Polonais jusqu'à refuser la clientèle des Allemands. Au contraire ! Ils la recherchent et l'appellent par tous les moyens, y compris une politesse qui va jusqu'à la platitude. Et ceci, vous en conviendrez, retire un peu de brillant à ce boycottage unilatéral.

« Ne croyez donc pas tout ce que vous disent les Polonais sur l'intolérance des Allemands. Ils sont *beaucoup* plus intolérants que nous.

« Vous en avez la preuve dans ce système de dénonciations qu'ils emploient les uns contre les autres.

Vous le verrez mieux encore peut-être dans leur conduite vis-à-vis de leurs coreligionnaires. Il n'y a pas que des Allemands protestants dans les provinces orientales, il y a aussi des catholiques allemands. Or, croiriez-vous qu'ils ne permettent pas à ces catholiques d'entrer dans leurs églises? Sur les quinze ou vingt églises catholiques existant à Posen, par exemple, une seule est ouverte au service en allemand. Et notez qu'il y a plusieurs milliers de catholiques non polonais dans cette ville de 140,000 habitants.

« Le plus triste, je vous l'ai dit, c'est que les prêtres eux-mêmes encouragent ces mœurs déplorables! Voici un fait tout nouveau.

« L'employé d'une société commerciale de Posen, M. A. Gœbel, doit se marier avec la fille d'un fonctionnaire de la poste. Le fiancé est protestant, la fiancée, catholique et Polonaise. Lui — comme tous les Allemands — appartient à une société chorale. Il demande au curé la permission pour ses camarades de venir chanter quelques hymnes en allemand à l'église, comme cela se passe partout. Le curé s'y oppose, n'autorisant que l'usage de la langue polonaise ou de la langue latine. De plus, il défend l'entrée de l'église à tous les membres protestants de ladite société. Il ne s'en tint pas là. Lorsque les fiancés arrivèrent, il refusa de laisser passer le cortège par le portail principal, voulant le forcer à entrer par une porte latérale. Les fiancés quittèrent l'église et allèrent tenter de se faire marier ailleurs. N'y ayant pas réussi, ils revinrent près du premier curé et le persuadèrent de leur ouvrir le portail central, moyennant trois marks de plus. Mais la cérémonie eut lieu sans cantique.

« Tous les jours il arrive des histoires pareilles. C'est vous qui nous direz quels sont les persécutés, des Polonais ou des Allemands! Ils ont le nombre, d'ailleurs, et ils en abusent. Nous, les fonctionnaires, ne devons pas les imiter, les suivre dans cette voie. Il nous faut une patience, une raison, un sentiment de notre devoir qui dépasse les misérables querelles d'un jour. Nous pensons à l'avenir de l'œuvre dont nous sommes chargés, à la place que doit garder la Prusse dans la civilisation. Nous ne voulons pas que vous croyiez que nous sommes des barbares, comme les Polonais le crient à l'univers. Car, tout compte fait, le Germain a plus de douceur et de raison que le Slave...

— Pourtant, ces récits de brutalités effroyables rapportés par les journaux, ces enfants roués de coups, mourant quelquefois des suites des violences exercées contre eux par des instituteurs allemands...

— Mensonges! monsieur, mensonges! En tout cas, exagérations et exceptions très rares. Vous savez que dans toute la Prusse on a conservé le système des punitions corporelles dans les écoles pour maintenir la discipline et l'obéissance, je veux parler des coups de baguette sur les mains et des taloches. Bon ou mauvais, beaucoup de pays l'emploient encore, et, il y a trente ans, on le trouvait partout en usage en France.

« Comment voulez-vous éviter que sur des centaines de mille instituteurs il n'y en ait pas un seul qui se laisse aller un jour à plus de brutalité? Imaginez la patience qu'il faut à un maître allemand isolé dans un village polonais, en butte à mille vexations de la part des parents et de ses élèves mêmes. Il a besoin

quelquefois d'une mansuétude, d'une raison, d'une sérénité surhumaines; la plupart du temps il se montre à la hauteur de sa tâche. Quelquefois l'un d'eux s'oublie peut-être jusqu'à frapper plus fort qu'il ne devrait, et c'est en effet très malheureux. Croyez bien que ces cas deviennent très rares, extrêmement rares et qu'ils se produisent beaucoup plus souvent dans les provinces allemandes que dans les provinces polonaises. Les Polonais s'en emparent, les exagèrent jusqu'à l'horreur et envoient à toute l'Europe des télégrammes qui sont des romans-feuilletons mensongers et ridicules auxquels on ne devrait jamais croire.



— Et ces histoires de persécution de Sokols, qu'en est-il exactement? Vous les croyez donc dangereux?

— Pas du tout, protesta mon interlocuteur, pour l'instant du moins. Mais il ne faut pas favoriser l'instinct brouillon de la race. Si on la laisse faire, dans son besoin d'agitation, de mouvement, de changement, de lutte, de conspiration, ils pourront devenir dangereux.

« Les Sokols forment une importante partie de l'élément slave agissant. Nous les connaissons bien. Sous couleur de gymnastique, ils se réunissent en secret, se donnent des airs importants, et conspirent en un mot, ce qui est et fut toujours le plaisir national de la Pologne. Ils se recrutent en Pologne, en Bohême, en Galicie, etc. Les Sokols, au nombre de 6,000, se répartissent en 140 sociétés environ, reliées entre elles par une Fédération dont le siège est à Posen.

« Ce sont, au point de vue national, les radicaux les plus implacables, et ils embarrassèrent par leur violence les modérés de leur parti. Ils ne parlent jamais entre eux que polonais, cultivent les chants polonais dont l'esprit est non pas simplement national, mais révolutionnaire, poussent le peuple à se soulever contre « l'oppresseur ».

« Voulez-vous un échantillon de la douceur de leurs chants patriotiques? Tenez, en voici quelques vers :

En avant! aucun pas en arrière!
C'est toujours le mot d'ordre du Sokol.
...A bas! vous, ennemis éternels, ténèbres de l'Enfer!
. . . .
Sur leurs corps en avant! en marche!
C'est notre sol. Jamais l'ennemi
Ne défendra aux Sokols vigilants de s'assembler ici... »

« En voulez-vous une autre?

L'aigle blanc qui a succombé devant le nombre
Et qui est opprimé par l'aigle du Nord,
Nourrit l'espoir qu'il reconquerra la liberté,
Que l'heure de la délivrance est proche.

« Etc., etc.

« Peut-on vraiment appeler cela de la gymnastique?

« Les Sokols prussiens vont de temps en temps rendre visite aux Sokols de Galicie. Et il faut voir ce qui se passe dans ces réunions! A Bochnia, des mineurs présentent aux Sokols une figure formée de sel représentant un porte-faux avec ces mots gravés : « Mort aux Hakatistes! » (Les Hakatistes, vous le

savez, sont les membres de la ligue allemande qui s'est dressée devant les ligues polonaises.) Un autre jour, lorsque les Sokols entrèrent avec leurs lances dans le gymnase de Lemberg, ils crièrent : « L'armée de Pologne ! »

« Où permettrait-on ces écarts, dites-moi, dans quel pays ?

« De plus, les Sokols font partie de l'organisation électorale polonaise.

« Sachant cela, quand les Polonais vous racontent hypocritement qu'on empêche des Sokols de Galicie de boire un pauvre verre de bière chez un innocent aristocrate, un dimanche qu'on avait convoqué les populations d'alentour, dites-vous que des farceurs profitent de votre ignorance et exploitent votre indignation. La police traite en effet les Sokols comme les autres citoyens qui s'occupent de politique, et les soumet à la loi sur les réunions publiques, c'est-à-dire qu'on interdit aux femmes, aux élèves des écoles, gymnases, et aux apprentis d'y assister, comme cela se pratique dans toute l'Allemagne. L'histoire qu'on vous a contée n'est pas autre chose qu'une des nombreuses niches journellement tentées par les Polonais pour se réunir clandestinement et tenir des réunions politiques anti-allemandes, ce que, vous l'avouerez, l'État ne peut tolérer sans coupable faiblesse. »



Les Polonais m'avaient donné leur avis sur l'état d'esprit du clergé dans la lutte entre Polonais et Allemands. J'étais curieux de savoir celui du gouvernement prussien.

Je demandai donc :

— Et l'Église? Quelle est sa politique dans la situation actuelle?

— Lorsque Mgr de Stablewski prit en 1892 le siège épiscopal de Gnesen-Posen, il arrivait avec l'illusion que, chef religieux et compatriote, entouré de l'auréole des anciens primats de Pologne, orateur éprouvé du Reichstag où il avait combattu pour les prétendus droits de la Pologne et des Polonais, il aurait vite pacifié son diocèse. Jusque-là, en vérité, les Polonais avaient toujours montré un dévouement si aveugle, une confiance et une obéissance, même politique, si absolues au clergé, que cette illusion était légitime et excusable.

« Mais il vit bientôt que les temps étaient changés. Le tiers-état se levait; les chefs radicaux, très avisés et très modernes, savaient, par l'exemple des provinces démocratiques de l'Ouest, qu'on pouvait être un bon catholique et se gouverner en dehors des prêtres et des nobles.

« L'archevêque commença donc, de concert avec son adjoint politique, M. de Koscielski, une politique de *Do ut des*, qui comportait certains rapprochements du parti polonais avec l'État prussien. M. de Koscielski fut *persona grata* à la Cour où la jolie Mme de Koscielska obtint de grands succès, mais cette politique et ces succès n'eurent pas l'agrément des nouvelles couches radicales. De telles concessions parurent faites pour affaiblir le sentiment national polonais, et, dès 1894, une chose se passa, inouïe dans l'histoire polonaise : le peuple critiqua les mandements politico-religieux de l'archevêque, s'en moqua. Mieux, on le blâma. Son courage personnel fut mis en doute, on

lui reprocha de ne pas risquer le martyre pour la défense des intérêts catholiques polonais, comme l'avait fait son prédécesseur.

« Bref, il avait perdu pour toujours la confiance de ses ouailles. Son adjoint, M. de Koscielski, plus libre de ses mouvements, obéit tout de suite aux indications du tiers parti et rompit ses relations avec la Cour pour conserver son influence.

« Tous les autres aristocrates suivirent son exemple. La scission était faite entre le haut clergé et le parti populaire. »

LA QUESTION POLONAISE

(SUITE)

LA COLONISATION ALLEMANDE
UN VILLAGE MODÈLE

Chez le président de la Commission de colonisation. — L'œuvre de cette fameuse Commission. — Cinq cents villages allemands créés en vingt ans. — Immigration des Germains de Hongrie et de Galicie. — Les facilités offertes aux colons. — Ouvriers, fermiers, propriétaires. — Golentschewo. — Visite du village. — Description. — Les maximes. — L'école, l'église, le bureau de poste, l'auberge. — Bouts de conversation avec les immigrés. — Intérieurs. — Propreté. — Aisance. — Les bains publics. — Un village polonais : Lazierwnick. — Misère et saleté. — Les poules, les lapins et les habitants font bon ménage.

J'étais allé voir M. Blomeyer, président de cette fameuse Commission de colonisation dans l'Est (*Ansiedelungs Kommission*), dont le siège est à Posen, qui comprend 480 employés, et qui crée à présent chaque année 40 ou 50 villages allemands.

J'aurais voulu parler un peu théorie avec cet homme puissant, chargé à lui seul de la responsabilité colos-

sale de lutter contre toute une race. Mais il ne se prêta pas à mon vœu.

— Je serais partial malgré moi, me dit-il. Et je préfère de beaucoup, pour la loyauté de votre enquête, que vous voyiez de vos propres yeux ce que nous faisons.

Il mit dès le lendemain à ma disposition un de ses lieutenants, et nous partîmes pour Golentschewo, village fondé il y a deux ans à peine par l'État prussien, à quelques lieues de Posen.

Chemin faisant, le fonctionnaire déploya sur ses genoux une carte du gouvernement de Posen. Des taches jaunes indiquaient les villages, fermes, châteaux, forêts, acquis peu à peu par l'État, aujourd'hui exploités par ses colons.

— Depuis 1886, me dit-il, cinq cents villages ont été créés. La terre qui valait alors 560 marks l'hectare a doublé; plus de 100,000 colons, presque tous protestants, sont venus s'y installer. Il importe, en effet, de ne pas attirer de catholiques allemands si souvent accusés de connivence avec les Polonais. Nos colons viennent de l'Ouest, de Westphalie, mais aussi de Poméranie, de Hongrie et de Galicie. A tous ceux-ci nous préférons les Russes allemands, très prolifiques et dont les familles varient entre 12 et 17 membres. Dans le village que nous visiterons tout à l'heure, sur 500 habitants, il y a 200 Russes et Hongrois, les autres viennent du Brandebourg et du grand-duché de Bade.

Comment s'y prend-on, pratiquement, pour déraciner les paysans étrangers et les amener ici?

Depuis plusieurs années, le gouvernement prussien canalise à son profit le courant d'émigration qui se portait vers l'Amérique. Il fut aidé en cela par les

derniers troubles de Russie, et aujourd'hui encore la guerre sourde menée par les Slaves d'Autriche contre l'élément allemand pousse ces anciens Germains à écouter d'une oreille sympathique les offres de rapatriement que leur font les agents prussiens.

La Prusse fait tout pour aider à ce mouvement. Voici quelques détails sur les conditions offertes aux colons :

Après avoir acheté un terrain de plusieurs milliers d'hectares, la Commission de colonisation dresse un plan de lotissement et répartit les lots entre tous les colons qu'elle a pu amener. Ces colons sont de trois sortes : les ouvriers agricoles, les fermiers, les propriétaires.

Les *ouvriers* sont pour la plupart des Allemands des provinces limitrophes ou des rapatriés fort heureux d'accepter du gouvernement le petit lopin de terre qu'il leur alloue gratuitement. Ils étaient serfs en pays étrangers. Ici, moyennant 150 ou 180 francs par an, ils ont une maison, plus 2 morgen de terre, c'est-à-dire un demi-hectare.

Le *fermier* est celui qui paye un loyer pour la terre et la maison dont l'État est propriétaire. Cette redevance s'élève à 3 p. 100 de la valeur de la terre, à 2 p. 100 de la valeur de la maison On lui donne en outre la possibilité de diminuer cette redevance par des amortissements jusqu'à concurrence des 9/10 de la valeur de la propriété. De cette façon elle ne porte plus que sur 1/10, chiffre insignifiant qui n'obère pas l'exploitation, mais qui permet à l'État de rester maître de ses biens.

Quant au *propriétaire*, il achète la maison et les dépendances bâties par le gouvernement, ou bien il

bâtit sa maison lui-même et ne paye qu'un loyer représentant 3 p. 100 de la valeur du terrain occupé. Il fait avec l'État un contrat à vie. Mais ce dernier, en cas de vente de la maison, se réserve le contrôle du successeur. En fait, il accepte n'importe qui, sauf un Polonais.

— Nous divisons la terre en petites parcelles, me dit le fonctionnaire. Car il faut éviter de créer de grandes propriétés dont l'exploitation nécessiterait des travailleurs étrangers. Ce serait renouveler le danger dont nous voulons nous garder par l'exclusion des Polonais.

Le train s'arrêta à Golentschewo. Point de gare. Une halte au milieu des champs. L'État a voulu faire ici un village modèle. Ses architectes se sont donc ingéniés à bâtir de petites fermes riantes, d'aspects variés, entourées de jardins fleuris. Chaque style provincial allemand y est représenté. Voici l'habitation westphalienne, au toit vertical, et dont la façade se recouvre jusqu'à mi-corps d'ardoises sombres qui continuent la toiture; à côté, la maison brandebourgeoise aux étables séparées du corps principal, et la hanovrienne sur les murs blancs de laquelle se dessine la tête de cheval des armes du Hanovre. Le style hongrois même est représenté par des maisons toutes blanches, précédées d'une galerie à piliers carrés; ici, les étables sont contiguës à la demeure du paysan. Toutes ces demeures sont gaies avec leurs larges baies vitrées, leurs loggias, leurs minuscules perrons protégés par des auvents de tuiles vernissées, les teintes claires des contrevents et les fleurs modestes, véroniques, capucines, topinambours, tournesols, giroflées, qui s'épanouissent aux fenêtres et dans les jardi-

nels. Sur les façades lavées de chaux s'inscrivent en lettres noires des maximes ou des paroles de l'Ecriture sainte, choisies pour rappeler ces âmes simples, perdues dans la solitude et dépaysées, aux règles élémentaires de la solidarité et à l'amour de leur métier.

Je lis au-dessus d'une porte, en grosses lettres gothiques : « Donne beaucoup aux pauvres et aux malades, car nous avons tous même Dieu et même corps. »

Et sur une façade : « L'Empereur tient l'épée, le paysan conduit la charrue, et bien sot celui qui n'honore ni l'un ni l'autre. » Plus loin : « Ne jure ni ne gronde dans ma demeure, autrement tu en seras vite chassé ! » Et encore : « Si tu ne t'occupes pas des voisins, tu auras toujours la paix dans ta maison! »

Golentschewo n'est, en somme, qu'une large route bordée de cottages, aboutissant à la place du village. Nous y voici. Au milieu, le puits communal, de forme hexagonale, recouvert d'un toit pyramidal de tuiles rouges que soutiennent des piliers carrés de chêne brut où se lisent des inscriptions en lettres gothiques. Des statuettes d'enfants joufflus, debout sur la margelle, symbolisent l'agriculture, le commerce, l'industrie. En face, l'école, le temple, la poste, groupés en une seule construction blanche, couverte de tuiles bleues luisantes. Le clocher rustique, avec sa grosse horloge, domine de sa flèche le pignon de l'école. Près du perron commun, cette inscription : « Téléphone, télégraphe », car ce village perdu dans la plaine déserte n'ignore aucune des commodités de la vie moderne.

Des voix fraîches d'enfants, émouvantes dans la quiétude silencieuse du village, vibrent tout à coup, modulant un cantique. Sans doute elles viennent de l'école

où nous nous dirigeons. L'unique salle de classe est d'une propreté admirable. Sur les murs blancs, une frise court, représentant des petites filles assises, dos à dos, qui tricotent, et des garçonnets qui lisent. A la place d'honneur, les portraits de l'Empereur, de l'Impératrice, un groupe de la famille impériale; sur le bureau du maître, un bouquet de marguerites. Mais la classe est vide. C'est du temple voisin que viennent les voix enfantines. Une vingtaine de filles et garçons, la plupart enfants de Russes-Allemands, rangés sur une estrade, répètent sous la direction d'un maître à longue barbe et à lunettes bleues les cantiques du prochain service dominical. Les garçons sont pieds nus, quelques fillettes aussi, les autres portent des sabots et des bas de grosse laine bleue ou rouge. Leurs chevelures blondes, d'un blond terne de filasse, pendent en tresses sur leurs sarraux de cotonnade, et leurs physionomies paraissent soumises jusqu'à l'esclavage. Le maître joue gravement de l'harmonium, séparé de ses élèves par un petit autel couvert d'une nappe violette brodée d'une croix d'argent; deux modestes vases, remplis de fleurs des champs et de graminées, et un bas-relief représentant la Cène, en font tout l'ornement. Quelques bancs s'alignent sur le sol carrelé et, aux murs dénudés, seule une guirlande de fleurs, peinte à la détrempe, se détache.

En sortant de l'église, l'écho du plain-chant nous poursuit quelques instants encore, puis s'atténue, et l'on n'entend bientôt plus dans le village désert que le bourdonnement lointain d'une batteuse mécanique.

Vis-à-vis l'église, l'auberge avec son enseigne : une étoile d'or sur un ciel bleu indigo. Des femmes et des jeunes filles en sortent, leur livre de messe à la main.

Ce sont des paysannes polonaises; elles furent célébrer dans un village voisin l'anniversaire d'un des nombreux saints qui réclament d'elles offrandes et prières. Maintenant elles vont rendre visite à quelque parent, là-bas, dans un hameau lointain. Comme nous, elles ont déjeuné de saucisse à l'ail et de fromage blanc, unique menu de l'auberge de l'Étoile d'Or, et les voilà parties, alertes, faisant dandiner d'un mouvement régulier de la hanche leur ample jupe courte, qu'on dirait bombée par une crinoline. Leurs cheveux lisses, bien pommadés, partagés en bandeaux sous des béguins de tulle, sont piqués de minuscules roses entrelacées de feuillage. Un collier de fausses perles attaché derrière le cou par un large nœud rose et une collerette empesée achèvent de leur donner l'air apprêté de poupées de vitrines.



Rien n'a été épargné pour faire de Golentschewo un village modèle. D'ensemble, ses fermes sont bien la reproduction agrandie des modèles de carton-pâte admirés aux expositions d'architecture. Et les intérieurs mériteraient, eux aussi, les premières récompenses du jury le plus exigeant.

Le premier que nous visitons est celui d'un jeune ménage de paysan assez fortuné installé dans le village depuis sa fondation. Une femme jolie, à la figure ronde, ouverte et rieuse, nous en fait les honneurs.

— Quand nous arrivâmes ici, nous explique-t-elle, peu de temps après notre mariage, nous achetâmes cette maison et les granges voisines pour 8,200 marks et louâmes 16 hectares de terres, moyennant

570 marks par an. Il fallut monter la ferme, acheter deux vaches, six veaux, dix-sept petits cochons et deux chevaux.

Elle nous fait pénétrer dans l'étable fort bien aménagée et tenue, désireuse de nous voir admirer ses bêtes.

— Maintenant, tout marche bien, fait-elle, la grange est pleine, le jardin fournit de bons légumes, les bêtes n'ont pas de maladies, et les deux enfants de trois et sept ans ne donnent pas de soucis. Mais il faut travailler, ajoute-t-elle avec un bon rire.

Toujours souriante, elle nous montre sa cuisine très propre; un grand fourneau de briques aux parois couvertes de céramique jaune occupe un coin de la pièce; dans le buffet de pitchpin aux rayons ornés de papier de dentelle, une collection de pots et une vaisselle fleurie; sur les murs s'aligne avec ordre une batterie de cuisine de fonte émaillée. Voici le salon : canapé et fauteuils de peluche rouge où s'étalent des coussins moelleux, guéridon de noyer ciré, console surmontée d'une glace, étincelant service à thé nickelé, doubles rideaux rouges à galons d'or, et sur les étagères toute la bibeloterie de nos salons bourgeois. Puis les deux chambres badigeonnées de bleu avec lits, armoire à glace, lavabo, machine à coudre, coquet berceau d'enfant, et aux murs des devises morales de broderies rouges sur toile blanche. C'est propre et confortable; on se croirait dans la maison d'un de nos petits rentiers aisés.

Même installation chez le voisin, un Hongrois d'origine allemande, qui demeure là depuis un an et demi seulement. Sa maison lui a coûté 8,000 marks et il paye un loyer annuel de 600 marks pour 68 mor-

gen de terre[1]. Il vit seul, sa femme étant malade et soignée à l'hôpital de Posen, et n'a point d'enfants. Maison parfaitement tenue, cuisine proprette, petit salon au tapis de sparterie, meublé de chaises et fauteuils en bois tourné. Sur la table, couverte d'un châle hongrois multicolore, un grand bouquet de coquelicots et des livres : géographie de l'Europe, histoire, atlas des plus complets, etc., etc.

Il nous dit l'emploi de ses journées.

— A cinq heures, chaque jour, je suis debout. Je déjeune d'un peu de café et de pain blanc sans beurre — les paysans hongrois croient que le beurre est mauvais pour le travail, — et je me mets à l'ouvrage jusqu'à huit heures. Alors, je mange des pommes de terre, et je retravaille toute la journée en m'arrêtant un peu à midi pour le repas.

Je veux savoir de quoi il se nourrit :

— De viande deux fois par jour, de porc salé, car les autres coûtent trop cher, et aussi de bonne goulasch assaisonnée de paprika.

Dans la chambre, il nous montre sa photographie en soldat hongrois — car sa naturalisation est récente (sa famille avait quitté l'Allemagne depuis 1783, au temps de Marie-Thérèse), une carte postale du Parlement hongrois à Budapest, qui voisine avec les portraits du prince impérial d'Allemagne et de son frère Eitel. Puis il nous fait traverser la salle de provisions, très propre, et nous montons au premier voir la récolte de blé et de seigle. Il estime sa moisson entière à 4,000 marks; ses jambons, il les a

1. Le morgen correspond à 2,500 mètres carrés. Il y en a donc 4 à l'hectare.

vendus l'autre jour 1 mark la livre et il lui en reste, ainsi que des oignons et du blé, pour son usage personnel.

— Alors, vous ne regrettez pas la Hongrie ? fis-je.

— Non, quoique la terre soit assurément meilleure là-bas, une bonne terre noire qu'on n'a pas besoin de fumer. Ici, c'est autre chose... il en faut de l'engrais ! Mais je suis content, on ne me fait pas de misères comme là-bas, chez les Slovaques. J'ai amené avec moi deux ouvriers allemands de Slavonie et nous travaillons tous en paix.

En traversant la cour pour regagner la route, il nous montre une faucheuse achetée récemment pour 400 marks, une semeuse américaine, et, tout près de sa maison, l'étable avec cette inscription au-dessus de la porte : « Une vache bien nourrie donne de bon lait et de bon fumier. »



Il nous restait à visiter les bains publics, à l'extrémité du village : deux salles de bain, une douche, et une buanderie pour le lavage du linge. Les habitants en disposent à tour de rôle, ils s'entendent pour fixer leurs jours et heures, sans difficulté aucune. Près de là, une remise abrite la pompe à incendie et la bascule publique où les fermiers viennent peser leur bétail avant de le conduire au marché. Enfin, un puits a été creusé et une canalisation établie pour permettre à tous, ouvriers et fermiers, d'avoir chez eux et dans leurs étables une eau pure.

— Et tout cela a été installé par l'État ?

— Oui, fit mon guide. L'État donne aux communes 5 p. 100 des domaines qu'il achète, soit 100 morgen sur 2,000. Il leur fait en outre différentes dotations : pompe à incendie, installation d'eau, école, église, et une auberge.

— Mais Golentschewo est un village modèle. N'y en a-t-il pas de moins favorisés ?

— Certainement les maisons ne sont pas aussi jolies partout. Nous nous contentons souvent de réparer les fermes que nous acquérons, ou bien nous bâtissons des maisons ouvrières d'un style moins coquet. Nous ne pouvons pas tout faire d'un coup. Mais le principe des allocations aux paysans et des dotations aux communes reste toujours le même. Cette colonie vous représente le modèle où nous tendons.

— Il faut voir aussi une maison de simples ouvriers agricoles, insista mon guide, si vous voulez pouvoir les comparer avec une maison d'ouvriers polonais.

Nous entrâmes dans une modeste petite maison bâtie de briques et de bois, au toit de tuiles, aux volets verts, presque neuve, comme toutes celles du village, et précédée d'un jardinet. La ménagère, occupée dans la cour à pendre son linge sur des cordes, arriva toute troublée en voyant l'équipage officiel s'arrêter à sa porte ; elle nous fit entrer dans son « salon » servant en même temps de salle à manger. Un canapé de reps vert s'appuyait au mur garni de photographies ; en face, un dressoir de noyer, une grande armoire, une table couverte d'un tapis ; une carpette cachait en partie le plancher de bois blanc ; dans un coin, une machine à coudre ; sur une étagère, des bibelots viennois.

Le mari travaillait aux champs et je ne pus l'interroger. La pauvre femme n'était guère bavarde. Tout ce que j'en tirai, c'était le prix de son loyer : 100 marks par an (125 francs), avec la jouissance gratuite de 3 morgen de terre (7,500 mètres) autour de la maison. L'homme gagnait 75 francs par mois, soit 2 fr. 50 par jour.

— Avec cela et le produit de la terre, on s'en tire, dit-elle.

Mais l'aliment principal de ces gens est la pomme de terre.

Nous remontâmes dans le break gouvernemental jaune, capitonné de bleu, et, conduits par une espèce d'ordonnance à casquette plate, nous partîmes pour le village polonais de Lagievnick.

— Vous allez voir, me dit mon compagnon, le contraste entre un village allemand et un village polonais.

Je récapitulai dans ma mémoire, pour bien l'y fixer, le spectacle du lieu que nous quittions : le puits central, l'école et le clocher de l'église, la machine élévatoire de l'eau, les vergers attenant aux maisons couvertes de tuiles et d'ardoises, les mares à canards, les tas de fumier, des cours bien tenues et, derrière les claires-voies ou se promenant sur la route, les oies et les poules animant de leur familiarité le calme un peu triste du village neuf. Il me venait, pour le peindre, des mots du dix-huitième siècle et une sentimentalité d'idylle à la Jean-Jacques Rousseau que je ne retrouve plus.

A Lagievnick, c'était la sordidité ordinaire des campagnes pauvres, masures aux toits de chaume, portes basses comme pour les bêtes, enfants barbouil-

lés et à peine vêtus de loques trouées courant sur la route. Je descendis de voiture et adressai quelques mots à un ouvrier paysan qui se tenait debout appuyé à l'encadrement de sa porte. Je constatai que ce Polonais comprenait fort bien l'allemand et le parlait suffisamment. Je lui demandai ce qu'il gagnait :

— Soixante centimes par jour, me répondit-il, plus 6 kilos de pommes de terre et de seigle, assez pour faire le pain nécessaire à moi et à mes enfants.

C'est, en effet, l'usage, en Pologne, que les propriétaires ne payent aux paysans qu'ils emploient que le minimum d'argent, et « complètent » leur salaire en nature. Ils y ajoutent généralement le droit de pâture pour une vache et la nourriture d'un porc. Celui-ci travaillait environ 280 jours par an (car les fêtes religieuses sont très nombreuses dans la catholique Pologne). Il se trouvait donc, au bout du compte, toucher annuellement 140 marks (175 francs), plus des pommes de terre et du pain. Il devait pour cela tout son travail à son maître. Je ne l'entendis pas se plaindre, et le ton de ses réponses n'était pas celui d'un homme qui les trouve étonnantes... Quel terrain pour le socialisme agraire ! Quoique... tant de résignation abrutie paraisse bien loin d'un sentiment de révolte...

Je jetai un coup d'œil à l'intérieur de la masure. Une seule pièce basse éclairée par une petite fenêtre, meublée d'un grand lit, d'une table et de quelques sièges de bois grossier. Sur le sol en terre battue sautillaient quelques lapins et picoraient des poules; clouées au mur, de grossières images de la Vierge.

Un peu plus loin, à Morasko, le fonctionnaire me

fit visiter une propriété nouvellement acquise des Polonais, un *rittergut* abandonné. Au milieu d'un parc envahi par les ronces et les herbes folles, « le château » s'élevait, sorte de vaste maison sans grande apparence. Tout autour, jusqu'à l'infini de l'horizon, des champs, des forêts bleues, des prairies couvertes de meules violettes, des maisons paysannes au bord des routes :

— Tout ce que vous voyez là, me dit mon guide, devant, derrière, sur les côtés, nous appartient; nous allons le parceller et y installer des Allemands.

Quelques maisons du village, taudis tombant en ruine, ainsi que les communs, se trouvaient encore habitées par une douzaine de familles polonaises, servantes du maître précédent.

— Quand tous les colons allemands seront arrivés, tous ces Polonais s'en iront.

— Où? demandai-je.

— Dans d'autres domaines polonais, mais plus vraisemblablement en Amérique.

J'avais donc assisté, au cours de cette journée, aux deux faces de l'œuvre de germanisation : dans le village de Golentschewo les Allemands se voyaient choyés par une administration tutélaire, et à Morasko la même administration s'apprêtait à expulser les derniers Polonais.

Mon instruction était faite.

Il ne restait plus qu'à conclure.

LA QUESTION POLONAISE

(SUITE)

CONCLUSIONS

L'auteur se refuse à conclure. — Chacun son affaire. — Les conclusions polonaises. — La germanisation battue. — La Silésie redevient slave. — Pas de révolte. — Autonomie de la Pologne impossible. — Nous ne demandons que la paix. — Les fonctionnaires allemands veulent la guerre. — Écoles ouvertes, agriculture favorisée, industries créées, pourquoi? Pour prolétariser la Pologne. — Plan déjoué. — Mépris des Polonais pour les parvenus. — Les Berlinois ignoraient encore en 1870 le lit des peuples civilisés. — Que fera la Prusse? Expropriera-t-elle les Polonais? Espoir qu'un jour... — Deux opinions allemandes. — La Pologne a le droit de vivre comme race et comme peuple, dit l'une. — Il faut la germaniser, dit l'autre. — Le Gouvernement dit : Il faut que les Polonais deviennent des citoyens allemands. — Les deux races valent mieux quand elles se croisent. — Une promenade dans Posen : la ville allemande, le faubourg polonais. — Contraste saisissant. — Ça n'est pas fini...

Conclure?

Ce n'est pas moi qui m'en chargerai. Comment pourrais-je, en effet, moi, étranger et passant, trancher ce problème redoutable et compliqué? Si je dis que, les Allemands manquant de souplesse et les Po-

lonais de philosophie, la crise menace de s'aggraver et de finir par un nouveau coup de force de la Prusse, j'aurai ajouté une banalité aux banalités ordinaires.

Je laisserai donc les intéressés conclure eux-mêmes.

Aux Polonais d'abord :

— Notre tactique a trop bien réussi jusqu'à présent, me dit l'un des principaux d'entre eux, pour que nous en changions.

« On est obligé de reconnaître, dans les sphères gouvernementales, que la germanisation est battue, puisque d'année en année, les populations polonaises de l'Est augmentent (M. de Bülow n'a-t-il pas dit que nous pullulions comme des lapins ?) et qu'au lieu de sujets loyalistes ils deviennent — dans la persécution — plus nationalistes que jamais.

« A Berlin, on veut continuer la lutte quand même. Le ministre des finances a proclamé dernièrement que, dans cinquante ans, la politique de germanisation porterait ses fruits.

« Erreur, monsieur le ministre ! Mais faites à votre gré. La Silésie avait été détachée, il y a deux ou trois siècles, de la Pologne, et appartenait à l'Autriche quand Frédéric II s'en empara il y a cent vingt ans. Eh bien ! depuis ces luttes et ces persécutions, voilà que la Silésie, surtout la Silésie du sud, se souvient qu'elle fut polonaise, et que deux députés polonais de Silésie sont maintenant au Reichstag ! Après cent vingt ans de germanisation ! Le beau résultat ! Qu'en dites-vous ?

— Enfin, vous êtes des sujets prussiens. Et vous avez deux solutions devant vous : ou vous soumettre, ou vous révolter. Voulez-vous vous révolter ?

— Non. Pas si bêtes! Et l'on ne doit pas nous rendre responsables d'articles de journaux maladroits écrits à Cracovie, en Pologne autrichienne, où la liberté de la presse est grande, ou envoyés de la Suisse par des émigrés révolutionnaires qui ne parlent que de révolution violente. Nous n'y sommes pour rien, nous qui prêchons toujours le respect à la Constitution, et qui nous opposons à tout acte illégal. Il n'y a pas cent Polonais à Posen qui pensent à cet égard autrement que moi. Nous connaissons la force de l'organisation prussienne, la discipline de l'armée, et il faudrait que nous fussions des fous pour songer un instant à la rébellion. D'ailleurs, nous révolter, pourquoi?

« Pour refaire l'autonomie de la Pologne? Doux rêve irréalisable, hélas! Depuis la guerre de 1870, nous n'avons plus d'espoir; après avoir d'abord compté sur la France, puis sur l'Angleterre, puis sur la Turquie, le diable sait quoi, aujourd'hui, nous sommes sans espoir. Séparés de la Pologne autrichienne par la Silésie, comment pourraient se rejoindre nos tronçons divisés[1]? Et quand même! que pourraient faire quelques millions de Polonais contre l'Allemagne unie à la Russie et à l'Autriche? Non. Et les Allemands savent bien que nous n'y pensons pas. Ils font semblant d'y croire, du moins les fonctionnaires, parce qu'ils sont en Posnanie comme chez les nègres, qu'ils touchent double solde, et profitent de mille avantages qu'ils n'auraient pas s'ils exerçaient leur métier en Westphalie, dans le Hanovre ou le

1. Il m'a été dit plus haut, par les Polonais, que la Silésie redevenait polonaise.

Brandebourg. L'Empereur doit ignorer ce qui se passe ici, on le renseigne peu. Ce sont eux, ces fonctionnaires, la cause de tout le mal. C'est leur incompréhension, leur intelligence courte, leur inaptitude à gouverner d'autres gens que des Prussiens serviles, qui perpétuent l'état de guerre chez nous, quand nous ne demandons que la paix.

— En effet, si vous ne voulez pas vous révolter, pourquoi n'acceptez-vous pas carrément la domination prussienne ?

— Il faudrait être des anges, monsieur, — ou des esclaves — pour assister tous les jours à tant de provocations en baisant la main qui nous frappe — c'est le mot.

« L'Empereur lui-même n'a-t-il pas dit à Gnesen — en août 1905 — il n'y a pas bien longtemps, vous voyez : « Tout Allemand qui vend dans l'Est ses pro-« priétés sans y être absolument obligé commet un « crime de *lèse-patrie* » ?

« M. de Bülow, parlant au recteur de l'Université de Posen, n'a-t-il pas dit aussi : « Les Allemands ont « eu le tort de ne pas s'être unis davantage en oubliant « leurs querelles de clocher devant l'*ennemi.* » Et aussi : « Les masses abruties des Sarmates vivant « d'une vie de brute ont fait place à un peuple actif « qui, telle une armée de souris, se répand et ronge « tout ce qui se trouve à sa portée... » Lapins, souris, rongeurs, nous sommes pour le gouvernement prussien des animaux nuisibles qu'il faudrait exterminer. On n'ose pas, sans cela ! Et vous voulez que, devant de tels sentiments affichés pour notre race, nous consentions à devenir d'humbles Prussiens dociles et courbés ? On fait de nous des parias, des hors la loi,

et nous lècherions les bottes qui nous écrasent? On peut demander cela à des Prussiens, pas à des Polonais.

— Reconnaissez tout de même qu'ils ont beaucoup fait pour vous... Quand la Prusse prit la Pologne, elle n'était pas riche, ni très avancée...

— Calcul! monsieur! Simple spéculation, croyez-le bien. Ils voulaient nous prolétariser!... Si cela ne fait pas pitié!... Les malheureux! Parce que notre peuple était pauvre, que la terre ingrate ne le nourrissait pas, ils se sont dit: « Exploitons cette province peuplée de travailleurs courageux et habiles, et faisons rendre à ces vaincus un maximum de produit. Pour cela, ouvrons des écoles, il en sortira des enfants intelligents qui deviendront d'excellents ouvriers. Sous la direction du Teuton génial, quelle belle armée agricole et industrielle cela va faire! » Malheureusement — ou plutôt heureusement — un phénomène inverse se produisit. Le Polonais se mit au travail, améliora ses terres, économisa, s'enrichit, mais oui! s'enrichit! puisque nos paysans purent mettre 100 millions d'économies dans les banques polonaises de colonisation; des écoles, il sortit des jeunes Polonais beaucoup plus intelligents que les Allemands du même âge, et en même temps plus actifs, plus vifs, dont on fit des contremaîtres. Des universités, se leva toute une légion d'ingénieurs, de médecins, de professeurs, d'avocats, pas du tout disposés à se laisser faire. Lorsque ces phénomènes se furent assez généralisés pour devenir visibles, ce fut une stupeur dans le parti gouvernemental. Par le jeu naturel des forces, c'étaient les Allemands des grandes agglomérations mixtes qui se trouvaient infériorisés. Les Polonais,

mauvais domestiques, domestiquaient les Prussiens, bons esclaves! Halte-là! Ce n'était plus de jeu, vous comprenez! Et l'Allemand cria à la persécution.

« D'ailleurs, si vous connaissiez l'âme polonaise, vous comprendriez que jamais nous ne deviendrons des Prussiens. Nous leur sommes trop supérieurs. Regardez-les donc! Et regardez-nous! Ces sauvages-là apprirent il y a quarante ans à peine à se loger, à se meubler, à se couvrir, à manger, à boire, à se coucher. Il n'y a pas si longtemps — j'ai encore vu cela, — les Berlinois couchaient sur un sac de paille avec un édredon recouvert d'une enveloppe de calicot, un plumeau, comme ils disent, sans matelas et sans drap! A l'hôtel de Russie, à l'hôtel du Nord, à l'hôtel de Rome, qui étaient les premiers de la ville, on annonçait avec ostentation, avant 1870, qu'on trouvait des lits français : *französische Betten!*

« Puis ils firent venir des meubles de Paris, puis des tailleurs... Nous autres, en Pologne, nous nous habillions déjà depuis longtemps! Oh! je reconnais qu'ils changent... Ils deviennent même gourmands. Et un nouveau mal apparaît : la prévarication. Depuis 1870, les appointements de tous ces gens n'ont pas augmenté dans les mêmes proportions que leurs appétits. Aussi, les voyez-vous aujourd'hui couverts de dettes. Au contact de la civilisation, ils ont eu honte de leur nudité, c'est bien naturel, mais ils se sont trop pressés de vouloir paraître chics.

— De sorte, repris-je, que vous pensez ne céder jamais?

— Nous demanderons jusqu'à la mort qu'on nous traite comme les autres sujets prussiens, et qu'on tienne la promesse qui nous fut faite par le Congrès

de Vienne de 1815. En nous assimilant à la Prusse, les puissances nous garantissaient que nous jouirions de tous nos droits de Polonais. Le roi de Prusse lui-même, dans une proclamation fameuse, nous a dit : « Vous êtes des Polonais, vous resterez Polonais, votre langue, votre religion, tout ce qui vous est cher, vous le conserverez. » La parole du roi de Prusse n'a pas été tenue...

« Non seulement elle n'a pas été tenue, mais on essaye, par tous les moyens — persécutions, lois d'exception — de nous faire abandonner ce pays qui est le nôtre pour mettre à notre place des Cheveux Pâles et des Gros Ventres. Et comme on n'y réussit pas par ces moyens détournés, voici qu'on projette de nous exiler de force... Oui, monsieur, les Hakatistes, qui jouissent de toute la faveur du gouvernement prussien, ont proposé à Marienbourg de nous expulser de Posnanie et des autres provinces de l'Est...

— Comment s'y prendrait-on?

— Le Parlement voterait encore quelques centaines de millions, et une loi décrétant l'expropriation des Polonais des Marches orientales pour cause d'utilité publique. Ce ne serait guère plus extraordinaire que ce qu'ils ont fait jusqu'ici.

— Croyez-vous sincèrement que la Prusse en viendra là?

— Non... quoique... au fond, s'ils hésitent, c'est surtout à cause des cinq ou six cents millions que leur coûteraient les grandes terres qu'il s'agirait d'acheter en nous expropriant au nom de la loi...

— Le Parlement prussien serait-il en majorité vraiment pour voter une telle loi?

— Oh! certainement![1] Les Polonais sont détestés à Berlin comme catholiques, aristocrates et réactionnaires; on les déteste sur le Rhin comme Polonais. De sorte que toute la Prusse les hait. Pourtant, les Polonais — quoi qu'il en paraisse — ne sont pas dévots, ils considèrent le catholicisme comme une arme nationale, et s'en servent; et pas plus réactionnaires que les *Junker* allemands. Polonais, oui, nous le sommes.

— Réactionnaires aussi, insinuai-je, me rappelant des jugements absolus portés par des propriétaires polonais sur le mouvement socialiste, sur les grèves, etc., etc.

— Je vous répondrai que la Pologne avait un Parlement il y a trois cents ans!

— ...Où seuls les nobles avaient le droit de vote...

— C'est vrai; mais les nobles ne composaient pas une petite clique oligarchique; chez nous tout le monde était noble! (à part les ouvriers des champs, naturellement) et nous élisions nous-mêmes tous nos rois. Quel est le pays qui en faisait autant?

— Oui, mais il fallait l'unanimité pour être élu... D'où des guerres civiles sans fin, des désordres, ce qu'on reproche justement à votre caractère national...

— N'était-ce pas déjà un noble souci que celui de ne pas opprimer les minorités?

« Non, croyez-moi, continue mon éloquent interlocuteur, l'obstacle psychologique qui sépare Polonais et Allemands est ailleurs. L'Allemand est soumis

1. Ceci a été écrit et publié avant qu'il ne fût officiellement question de la loi d'expropriation.

à l'employé galonné, quel qu'il soit, son instinct est d'obéir et de se courber, il n'a pas même la notion lointaine qu'un peuple puisse se gouverner lui-même... Le Polonais se vante, au contraire, de son sentiment de liberté et d'indépendance.

— Mais, insistai-je à dessein, puisque vous êtes sujets prussiens...

— Soit, nous nous inclinons devant le fait accompli. Cependant, nul ne peut empêcher les Polonais de conserver au cœur l'espoir que le monde se transformera, comme je vous le disais tout à l'heure, en États vraiment nationaux, et il saute aux yeux que le principe des États historiques est caduc.

Je ne peux pas rendre la verve, l'accent, l'ardeur de mon interlocuteur qui me transportaient loin de Prusse. Oh non! il n'y a aucune parenté entre les deux races en présence.

Je riais de sa fougue colorée et de son mépris pour le Prussien parvenu, mais malgré son ingéniosité, cette polémique à côté me paraissait sans valeur de fond. Une seule affirmation subsiste dans son argumentation et c'est un fait grave :

— Notre race est supérieure à la race allemande, puisqu'elle l'absorbe dès qu'elles sont en contact.



Les Polonais ne voulant ni se révolter, ni se soumettre, j'aurais désiré savoir quelle allait être leur politique.

— Indéfinie... répondent-ils. Il faut faire une différence entre la politique pratique et la politique

d'aspirations. Notre résolution est de conserver notre nationalité en écartant tous les moyens révolutionnaires. Notre tactique suivra forcément l'évolution des choses et se transformera selon les faits, voilà tout ce qu'on en peut dire. Au dix-neuvième siècle, le patriotisme national dominait partout. Au vingtième siècle, on voit ce sentiment étroit s'agrandir, ce sont les races qui parlent. Conscientes de leur isolement dans la bataille universelle, elles tendent à se rapprocher; les Latins tournent les yeux vers les Latins, les Slaves sentent le lien qui les attache aux Slaves, comme les Germains d'Allemagne et ceux d'Autriche, et ainsi des autres peuples. On ne peut se soustraire au mouvement général qui emporte le monde. Et les bureaucrates allemands ont la prétention d'écraser cet instinct éternel! Cela fait rire. Heureusement « l'abbaye dure plus longtemps que l'abbé », comme dit un proverbe polonais.

Du côté allemand, on entend deux voix : l'une, des loyalistes prussiens, mais opposants au gouvernement, qui disent qu'un pays ayant une langue, une littérature, un passé, a le droit d'exister comme nation — c'est le cas de la Pologne.

« Il ne faut pas objecter qu'elle s'est montrée jusqu'ici indigne d'être un pays libre. L'Allemagne jusqu'au dix-neuvième siècle vécut au milieu de luttes intestines dont elle finit par triompher. Le cas est le même pour la Pologne. Va-t-on continuer à dépenser des centaines de millions « d'engrais » allemand dans une terre où ne consent à pousser que du Polonais? Cet argent pourrait servir à des choses plus utiles.

« Nous ne sommes pas des colonisateurs, ajoutent beaucoup d'entre eux. Les Prussiens sont des logiciens trop pédants. On ne gouverne pas des hommes illogiques avec de la logique, et d'ailleurs la logique n'a pas les mêmes règles sous toutes les latitudes. Les Prussiens veulent plier sous la leur une race frondeuse, discuteuse, brouillonne. Ils commettent une erreur de psychologie et de politique. On gouverne les gens selon leur caractère. Nos bureaucrates sont en bois. »

Il y a quelque chose de vrai dans ce jugement sorti de la bouche d'un Allemand plus souple que les autres. L'idée que les employés allemands et que les Prussiens en général se font de l'autorité est inimaginable; elle est à la base et à la fin de tous leurs actes et de tous leurs mouvements. Je sortais un jour du palais du gouverneur de la province de Posnanie, M. de Waldow, quand je fus accueilli dans la rue par un coup de chapeau lancé très bas : c'était celui d'un fonctionnaire qui, une serviette de cuir sous le bras, entrait au palais. Il ne me connaissait pas, ne m'avait même jamais vu, j'aurais pu être un brigand fieffé, mais je sortais coiffé d'un cylindre de chez Son Excellence... Indiscutablement, avec tous ses défauts, le Polonais est plus fier. Et dès qu'il y a conflit entre deux individus des deux races, les malentendus doivent s'aggraver de tous les efforts même sincères que les fonctionnaires allemands tentent pour les apaiser.

D'autre part, il est indiscutable que les Polonais cultivés sont, en général, beaucoup plus fins, beaucoup plus polis, plus « finis » on pourrait dire dans le bon sens du mot. Leur accueil ressemble étonnamment à celui des meilleurs échantillons des races

latines. Nous nous sentons plus près d'eux que des Allemands de culture équivalente, et l'on conçoit fort bien qu'ils résistent du fond de leur âme à l'absorption brutale prêchée par les Hakatistes énergumènes.

Un aristocrate polonais, devenu résolument Allemand, marié à une Allemande, me disait :

— Si j'étais fonctionnaire prussien, si j'étais M. de Waldow, ou M. de Hellmann, l'aimable et subtil préfet de police de Posen, voici le petit discours que je leur servirais doucement, gentiment, en toute occasion :

« Il est vrai, leur dirais-je, que la race polonaise a plus de vivacité, de finesse, de brillant et même de sensibilité que la race mélangée des Wendes des Marches de l'Est. Vous avez eu une littérature et une civilisation avant nous, mais ce n'est pas notre faute si, à côté de ces séduisantes qualités, vous fûtes privés du don de vous organiser et de progresser. Votre peuple s'est un jour arrêté de croître, il s'est endormi dans l'égoïsme et la misère. Nous vous avons apporté nos qualités à nous, travail, ténacité, don d'organisation, sérieux, application, qualités sans grâce et sans séduction, je vous l'accorde, mais qui vous renouvelèrent; sans nous, vous retourniez à la barbarie et au désordre. Rendez-vous compte que vous n'avez eu de renaissance que depuis la domination allemande. Les sciences allemandes, les écoles allemandes, la discipline allemande, malgré ses heurts, vous ont servi au point qu'aujourd'hui vous avez de nouveau le droit d'être fiers des qualités de votre race.

« Vous n'avez rien créé dans la science ni dans les arts modernes. Les Polonais intelligents sont des

produits de l'étranger. Pourquoi ne pas continuer à accepter de bon cœur et sans arrière-pensée la collaboration de nos activités entêtées, réfléchies, tenaces, qui sont le contrepoids de votre charmante légèreté, de votre spontanéité, même de votre utile vanité?

« Puisque votre langue ne suffit pas à la traduction des sciences et de la haute philosophie, parlez allemand! Vous serez, en outre, compris de plus de 100 millions d'hommes civilisés.

« Ne haïssez pas, ne méprisez pas vos voisins allemands. Acceptez leur bienveillance un peu lourde, leur pédantisme mal gracieux; ils ne sont pas méchants. Vous verrez que peu à peu, si vous leur communiquez de la délicatesse et du charme, ils vous rendront de la rectitude, du solide et du *gründlich*. Ainsi, bientôt les Polonais allemands auront repris leur ancienne suprématie, augmentée des qualités définitives qui feront de la Posnanie la plus brillante province de l'Empire. »



Je fus invité un après-midi, par le haut fonctionnaire dont j'ai déjà parlé, à faire en sa compagnie le tour de la ville de Posen.

— Je vais vous montrer d'abord le quartier neuf, bâti il y a deux ans.

Nous traversâmes de jolies rues bordées de belles maisons modernes, percées de larges baies, aux balcons tout fleuris, aux toits de tuiles rouges. Elles étaient situées devant un parc déjà tout vert, créé de toutes pièces depuis peu, en même temps que le reste du quartier.

— Voilà ce que produit ici l'élément allemand, me dit-il.

Puis, ayant traversé de nouveau le centre de la ville, nous arrivâmes au pont jeté sur la Warthe.

Je vis des maisons basses, creusées de caves qui sont des boutiques sordides et ténébreuses.

— Ici commence la Pologne, murmura mon compagnon.

Et je vis flotter sur ses lèvres un sourire où se lisait un vague sentiment de triomphe mélangé de pitié.

Des deux côtés de la longue rue mal pavée s'entassaient les masures. Des enfants sales, pieds nus, barbotaient dans les mares; par les vitres, on apercevait d'étroites pièces en désordre éclairées d'un lumignon, car le soir tombait.

Le contraste était saisissant, mais facile. Je le fis observer à mon compagnon :

— Il est vrai que ces gens ont l'air bien misérables, mais tous les Allemands ne roulent pas sur l'or...

— En effet, répondit-il; mais, puisque vous avez traversé toute l'Allemagne, citez-moi une seule ville, un seul village *allemand*, où vous ayez vu un tel abandon, une telle saleté...

Je me tins coi, car ce fonctionnaire avait raison...

— Le direz-vous? interrogea-t-il gravement et comme s'il doutait de mon impartialité.

— N'en doutez pas, fis-je étonné.

Et nous revînmes vers la ville par un autre chemin.

⁂

Un soir, je me rencontrai à une table de la brasserie Métropole, à Posen, avec le rédacteur en chef du *Posener Tageblatt*, M. Welcker, et quelques profes-

seurs allemands, MM. Georges Berger, Loog, Kœnnemann, Miehle, Stephan, Butler, un fin lettré d'origine irlandaise, qui parle le français comme un Parisien. J'avais été accueilli avec la meilleure grâce à la table, *Der Ovale*, qui leur appartient en propre, et où nul quidam n'a le droit de s'asseoir, aux heures choisies par eux, comme c'est la coutume dans les brasseries allemandes.

Pendant deux heures, je pus causer à l'aise avec ces messieurs. Vous pensez que je leur posai des interrogations sans fin, et leur poussai toutes les « colles » possibles. Les professeurs parlaient peu, par crainte — on aurait dit — de formuler des opinions trop timides. J'ai tiré parti de cette conversation, dans les chapitres précédents, surtout des idées de mon confrère M. Welcker, un fougueux Wurtembergeois, que je trouvai plus prussien et plus intransigeant que les Prussiens eux-mêmes.

Je le lui dis.

— Ce n'est pas une question prussienne, me répondit-il avec feu, c'est une question allemande qui intéresse la race germanique tout entière. Il s'agit de savoir lequel sera mangé par l'autre.

C'est lui qui me dit aussi :

— Le réveil polonais est l'œuvre des écoles prussiennes, de la presse polonaise, du catholicisme romain et de la longanimité allemande. Le paysan polonais est, au fond, très content de la domination prussienne. Il sait faire la différence entre sa misère d'autrefois et son aisance relative d'aujourd'hui, et il sait bien qu'il ne doit pas l'amélioration de son sort aux aristocrates égoïstes et phraseurs qui le poussent à la haine de l'Allemagne.

— Vous ne croyez pas sérieusement à leur idée de reconstituer un royaume de Pologne?

— Je crois parfaitement qu'ils ont cette idée absurde, répondit avec force M. Welcker. Et ils ne se contentent pas, les gourmands, de rêver d'un royaume terrien comme celui qu'ils avaient autrefois, ils vont vers la mer! Leur infériorité, selon eux, fut de n'avoir pas eu de littoral par où des alliés eussent pu les secourir : ils rêvent donc de poloniser la Poméranie, la Prusse orientale et la Prusse occidentale, et leur propagande va presque de Stettin à Kœnigsberg.

— Et votre conclusion? lui demandai-je.

Il frappa sur la table d'un poing énergique, les yeux brillants derrière le binocle, et s'écria :

— Notre plus grand tort fut d'attendre trop longtemps à sévir contre les meneurs antiallemands et de croire à l'action du temps. A présent, une seule politique est possible. Il faut les étrangler, ou bien qu'ils deviennent Prussiens!

Puis il leva son verre et dit en polonais, ce qui nous fit tous rire :

— *Na zdrowie panou!* (A votre santé!)



Le jour de mon départ, en me rendant tranquillement à pied à la gare de Posen, je passai devant une grande place ensoleillée où un marché populaire s'était tenu le matin. Des femmes et des enfants pieds nus ramassaient des légumes et des fruits abandonnés avec les détritus. Habillées de larges jupes à mille plis, des paysannes polonaises achevaient de ficeler leurs paniers; la plupart étaient enceintes, et leur

ventre énorme ballonnait la jupe déjà saillante. Je pensais aux sincères imprécations de mon bouillant confrère du *Posener Tageblatt*, et je me dis, en regardant ces ventres orgueilleux :

« Voilà de la graine qui lève pour occuper la combativité de ses vieux jours... »

Post-Scriptum. — Quelques mois après mon enquête, le prince de Bülow déposait devant la Diète prussienne le projet de loi d'expropriation auquel ne voulait pas croire M. de Koscielski, député polonais, l'un des chefs du parti.

Ce projet subit quelques vicissitudes devant la Chambre des Seigneurs. M. de Bülow eut fort à faire, en effet. D'illustres contradicteurs, comme le feld-maréchal Hæseler, le cardinal Kopp, le duc Ernst-Gontier de Sleswig-Holstein, frère de l'Impératrice, d'autres encore vinrent défendre la cause de la propriété. Le Kronprinz assistait à la séance. Le prince de Bülow eut raison de l'opposition, et son projet fut finalement voté. Il donne au gouvernement prussien le droit d'exproprier pour cause d'utilité publique, et jusqu'à concurrence de 70,000 hectares, les Polonais possesseurs de terres situées dans certains rayons de colonisation tracés par la fameuse Commission dont il est parlé plus haut.

Le Landtag a voté en même temps des crédits de 400 millions de marks, soit 500 millions de francs, pour le rachat de ces domaines et l'œuvre de germanisation.

Il n'est pas douteux que, lorsque l'expropriation aura atteint les 70,000 hectares prévus par la loi de 1907, une autre loi et d'autres crédits ne permettent la continuation de l'œuvre.

UNE JOURNÉE

CHEZ

LE PRINCE DE BÜLOW

A Norderney. — Portrait du Chancelier de l'Empire. — Deux partis dans l'île. — Le progrès l'emporte toujours. — La princesse de Bülow. — Promenade le long de la plage avec le prince, la princesse et les deux bassets. — Le caractère allemand expliqué par des tas de sable. — Individualisme. — Politique intérieure. — Un bloc hétéroclite. — L'autocratisme de M. Bebel. — La princesse de Bülow caractérise la nature de l'Empereur Guillaume. — Relations internationales. — L'Allemagne et la France. — L'avenir d'une « politique européenne ». — Politique coloniale. — Y aura-t-il toujours des guerres ? — Les Amphictyonies d'Europe et le péril jaune. — Le dîner. — Conversation sur le caractère allemand et sur l'art. — Le cuisinier Misère. — Littérature française. — Les goûts de la princesse.

Notre ambassadeur à Berlin, M. Cambon, me parlant du Chancelier de l'Empire, me disait :

— Je le connais depuis longtemps. Nous nous sommes rencontrés à Paris, jeunes l'un et l'autre, et je crois qu'il n'y a pas en ce moment d'homme en Europe qui réunisse de plus parfaites qualités de séduction et de charme, qui soit un causeur plus averti, plus fin, plus courtois.

Je me persuadai ce jour-là qu'après avoir, au cours de mon voyage, vu tant de gens différents, dans tous les milieux allemands, je devais connaître cette fine efflorescence de la culture germanique qui se trouve diriger, à côté du souverain, les destinées du puissant Empire. Cette figure d'élite manquait à ma galerie si je voulais comprendre la riche variété des races allemandes.

Mes vœux furent remplis.

Le matin d'un dimanche, je débarquai à Norderney, venant de Berlin. J'allai annoncer mon arrivée à M. H. de Flotow, le distingué ministre plénipotentiaire qui vient de passer quatre ans à l'ambassade allemande à Paris, où il n'a laissé que des amis, et qui remplit près du Chancelier d'importantes fonctions. Il m'invita courtoisement, de la part du prince de Bülow, à dîner pour le soir. Mais, dans l'après-midi, je reçus sa visite. Il venait me dire que le prince ne voulait pas me laisser ainsi seul jusqu'au soir, et me conviait à l'accompagner dans sa promenade quotidienne avec la princesse. Cette gracieuse attention et la perspective d'une longue conversation libre, fouettée par le vent du large, me ravirent, et, à cinq heures tapant, j'étais devant la villa Fresena, bâtie sur une dune dominant la mer de quelques mètres. La vue s'étend sans obstacle vers tous les points de l'horizon. C'est la plus belle position de l'île.

Bientôt je me trouvai devant M. de Bülow.



M. Cambon a raison. Il est difficile d'imaginer plus de bonne grâce aisée et souriante en même temps

que de haute tenue et d'autorité. Le Chancelier est grand, bien découplé; il a le teint rose, les cheveux et la moustache grisonnants. Sa voix un peu nasale me rappelle celle d'Édouard VII. Ses gestes sont jeunes, sa démarche est alerte, tout l'être respire la souplesse.

Le prince de Bülow est un fidèle abonné du *Figaro*. Il veut bien me dire qu'il a suivi la série de mes feuilletons sur l'Allemagne, et que, s'il ne partage pas toutes mes opinions, il rend hommage à l'impartialité de mes jugements. Je passe sur les autres compliments, trop flatteurs pour que je puisse les répéter.

Un domestique vient lui annoncer la visite des jeunes princes de Saxe. Il s'excuse et me laisse quelques instants seul dans son bureau, pièce très simple, au parquet peint en brun foncé comme dans beaucoup de maisons allemandes, et qui luit comme un vernis. Une carpette verte le recouvre en partie. Accroché au mur, parmi quelques gravures coloriées, un beau portrait de Frédéric le Grand s'impose à l'œil, le tyrannise; le large col rouge bordant la tunique bleue, le chapeau en bataille ne servent qu'à encadrer ses grands yeux d'aigle qui remplissent le cadre. On voit aussi François-Joseph d'Autriche à cheval, une cathédrale, un paysage, des cartes et des plans du pays, une carte des dernières élections au Reichstag coloriée suivant les résultats.

Contre le mur, un canapé et une chaise longue de reps rouge avec une couverture de voyage, la chaise de la sieste, sans doute, un autre étroit bureau pour écrire debout, dont le pupitre de drap vert est posé sur une armoire basse de chêne sculpté. Pas autre chose. Les fenêtres à gauche ouvrent toutes grandes sur la mer éblouissante qui moutonne au loin.

Quand le prince de Bülow revint, il me dit :

— Vous avez pu déjà vous en rendre compte, Norderney n'a rien d'une plage aristocratique, c'est une plage bourgeoise. Et cependant, il y a deux partis à Norderney. L'un qui trouve que l'on devrait bâtir un grand casino, une jetée, des hôtels luxueux, apporter tout le luxe cosmopolite des grandes stations d'eaux européennes, en faire une sorte de Trouville ou d'Ostende. J'ai des amis dans ce clan-là qui comprend des hommes d'entreprise, des banquiers de Hambourg, de Berlin, etc. L'autre parti estime que notre île est très bien comme elle est, que, si on ouvre des casinos, ce sera la fin de la plage tranquille dont nous jouissons, et que dans deux ans les habitants seront devenus des porteurs de bagages et des domestiques. Pour mon agrément personnel, je penche vers le point de vue de ces derniers. Vous le voyez, c'est l'éternelle lutte entre l'esprit conservateur et le progrès ! conclut-il en riant.

— Mais je crois qu'on aura beau faire, fis-je, le progrès l'emportera.

— Vous avez raison. C'est toujours le progrès qui l'emporte.



La princesse de Bülow entra. Jeune encore, très brune, de beaux cheveux noirs frisés encadrent sa physionomie souriante et spirituelle. Je sais que la princesse est Italienne, mais si je l'ignorais, de grands yeux bruns pleins de vie me le révéleraient aussitôt. Elle parle le français comme sa langue maternelle.

Nous sortîmes. La villa Fresena est l'habitation la

plus rapprochée de l'eau. On fait quelques pas et l'on se trouve sur la digue pavée de briques comme toutes les rues de l'île. Une foule de promeneurs saluaient au passage le prince et la princesse; les uns, assis, se levaient respectueusement en se découvrant; les autres, en marche, s'arrêtaient en s'inclinant très bas. On adore les chiens à la villa Fresena. Un caniche noir, More, celui qui figure dans toutes les caricatures du Chancelier, nous devançait en gambadant, tandis que les deux bassets de la princesse, Erdman, cadeau de l'Empereur, et Lump, comiques sur leurs courtes pattes, jouaient comme des clowns dans le sable humide.

La vaste plage était couverte d'abris d'osier entourés de milliers de drapeaux et d'oriflammes attachés à des bambous, et qui palpitaient au vent. Autour de chaque abri, les baigneurs avaient élevé une sorte de rempart de sable assez haut. On se serait cru au milieu de dunes naturelles. J'en fis la remarque.

— Voilà l'individualisme allemand, dit le prince. Chaque circonvallation semble dire : « Cette place est à moi. On est prié de me laisser tranquille ici. » Tous les peuples germaniques sont individualistes.

— Très juste, approuva la princesse. On ne voit pas ici ce qui est si commun en Italie, des fils, à un âge déjà avancé, continuer à vivre avec leurs parents. Sitôt mariés, les gens veulent vivre à part et indépendants.

— Pourtant, me permis-je d'observer, il n'y a pas de peuple au monde où l'esprit de corps et de discipline soit plus grand qu'en Allemagne, pays des syndicats, des *Verbaende* et des *Vereine*. Je me suis laissé dire qu'il n'existe pas un Allemand qui ne fasse

partie de plusieurs associations. Les œuvres de solidarité sont plus nombreuses que partout ailleurs. On obéit aveuglément aux lois et à l'autorité sur un signe.

Le prince de Bülow réfléchissait :

— C'est vrai, dit-il après un moment, il y a là une apparente contradiction d'aspect assez compliqué. Je crois qu'il faudrait dire que l'Allemand est individualiste en tout ce qui touche à l'intégrité de sa pensée et à sa liberté intime, qu'il ne supporte pas l'immuabilité du dogme et se réserve toujours de le discuter, mais qu'habitué à s'incliner devant les lois, il les accepte et obéit. Pourtant, s'il se discipline, c'est par goût inné de l'ordre et non par servilisme inconscient. Quant à ses habitudes de groupement, il ne faut y voir, à mon avis, que l'instinct de solidarité sociale admirablement en progrès et la marque de son génie d'organisation qu'il a, vous l'avez constaté vous-même, à un degré remarquable.

« Cela n'empêche pas l'Allemand d'être discuteur et personnel. Bismarck avait coutume de dire : « Quand trois Allemands sont réunis, il y a quatre opinions. » L'histoire des luttes infinies subies par nous pour arriver à l'unité est un témoignage flagrant de cet instinct individualiste. La Réforme en est un autre, non moins éloquent. Et tenez, ajouta le prince en me montrant la foule des promeneurs que nous traversions, voyez leur façon de s'habiller... Chacun son costume, chacun sa forme de chapeau, sa couleur, sa nuance... Je voudrais bien qu'ils s'habillent tous pareillement. Ils seraient plus faciles à gouverner... »



Je souhaitais vider cette question d'individualisme allemand. Et un nouvel argument me vint aux lèvres :

— Alors, comment expliquez-vous, Excellence, l'enrégimentement des socialistes, leur obéissance aveugle à leur chef Bebel et à ses représentants qui, les jours d'élection, les amènent au scrutin par compagnies, comme un troupeau?

— Les choses se passent ainsi, en effet. Mais voyez là un phénomène du génie d'organisation. Le parti socialiste est admirablement organisé. On peut rendre cette justice à M. Bebel, despote mille fois plus autocrate qu'un maharadjah de l'Inde. Cependant, considérez l'ensemble des partis politiques de l'Allemagne, leur nombre, leur diversité, leurs nuances! Le pouvoir est incapable de les influencer. Toute tentative de pression de la part du gouvernement les ferait se tourner immédiatement contre lui. Rappelez-vous ce qui s'est passé aux dernières élections : il me fut reproché d'avoir écrit, à un journaliste silésien qui me demandait comment il fallait voter, une lettre où je me référais à ma déclaration officielle résumant purement et simplement la situation politique. Finalement, on n'a pas insisté, mais le député en cause faillit être invalidé sur cet incident.

— Vous n'appelez donc pas « pression » le fait de dissoudre le Parlement?

— Non, ce fut un appel au patriotisme et au bon sens de la nation. La réponse du peuple fut l'affirmation qu'il n'acceptait pas les entraves opposées au

gouvernement dans sa politique nationale. Chaque fois que cette question sera soulevée, nous aurons raison de toutes les menées. Vous pensez bien qu'il ne s'agissait pas seulement des huit à dix mille hommes à maintenir en Afrique, il s'agissait pour l'Allemagne de sa dignité.

— Et la nouvelle majorité issue des élections va-t-elle vous faciliter l'exercice du pouvoir?

— Je l'espère. Nous avons un bloc aussi, à présent, composé des conservateurs et des libéraux.

— On dit que c'est le mariage de la carpe et du lapin...

— Ils ne sont pas si différents que cela, répondit M. de Bülow. Ils se séparent certainement sur les questions économiques, les conservateurs agrariens étant protectionnistes, les libéraux étant libre-échangistes. Mais puisque les traités de commerce doivent durer encore six ans, il n'y a pas lieu de soulever ces questions qui les divisent. Ils peuvent s'entendre sur le reste.

— Ne croyez-vous pas que le développement du socialisme sera bientôt l'occasion d'un trouble sérieux pour l'Allemagne comme pour les grands pays européens? J'imagine le peuple ouvrier tout entier organisé en parti et se refusant à collaborer à tous les développements de la politique générale, s'opposant, par exemple, à tels traités de commerce, à telles alliances même qu'il jugerait contraires à l'intérêt de la démocratie?

M. de Bülow sourit avec confiance et, secouant la tête, il répondit :

— Non, car vous les avez vus tomber de 80 à

40 sièges au Reichstag, et encore faudrait-il en déduire une douzaine si le centre ne les avait favorisés dans bon nombre de circonscriptions. D'ailleurs, soyez assuré que, sur leurs 3 millions d'électeurs, il n'y en a pas 500,000 qui soient des socialistes conscients, adeptes de la vraie doctrine de Marx, ennemis de la propriété ou même simples républicains. Ce sont des mécontents, et en Allemagne, où l'esprit de critique est si développé, il s'en trouve plus qu'ailleurs qui veulent dire son fait au gouvernement; vous voyez aussi parmi eux des gens qui ne se trouvent pas à leur aise et qui, pensant qu'on ne fait pas encore assez pour les ouvriers, souhaitent de nouvelles réformes.

« Les chefs socialistes sont des théoriciens plus dogmatiques que n'importe quel prêtre du moyen âge. Vous vous rappelez la fameuse discussion d'Amsterdam. Jaurès qui, à son point de vue de révolutionnaire, avait raison, disait à Bebel : « Vous êtes quatre-vingts au Reichstag, et c'est comme si vous n'existiez pas ! Vous ne faites rien, vous n'agissez pas, vous n'avez pas un seul des vôtres au pouvoir, et vous demeurez impuissants à faire voter la moindre loi sociale ! » Et Bebel lui répondait que les socialistes français étaient incapables de faire voter l'impôt sur le revenu ni les assurances ouvrières. En quoi il avait également raison. C'est ce qui prouve qu'il n'existe pas de danger socialiste si les conservateurs d'un côté et les libéraux de l'autre savent s'entendre pour une action de défense sociale.

— Pourtant, le nombre des électeurs socialistes augmente ? Et leur théorie, puisque ce sont des théoriciens, consiste à continuer leur propagande

jusqu'au jour où ils auront la majorité au Reichstag. Ce jour-là, pensent-ils, il faudra bien que le Roi s'adresse à eux pour gouverner, — s'il y a encore un Roi à ce moment...

Le prince de Bülow se mit à rire :

— Ils n'y sont pas encore... Et même, je ne les y vois pas du tout. Pourtant, si vous voulez faire cette hypothèse énorme, je les imagine bien embarrassés devant la queue de la poêle et se rendant vite compte qu'elle n'est pas si facile à manier...

Et, revenant sur l'argument de Bebel à Jaurès, il me dit :

— A propos, pourquoi ne veut-on pas de l'impôt sur le revenu en France ?

Je souris sans répondre, supposant bien que mon interlocuteur en savait sur ce point autant que moi, sinon plus. Alors, il ajouta :

— C'est pourtant un impôt commode... Mais je ne déteste pas non plus les contributions *indirectes*, ajouta-t-il avec finesse, elles sont si faciles à percevoir !



Nous marchions sans nous arrêter.

Je voulais aborder les questions de politique extérieure et je retardais toujours le moment d'entrer en matière, par crainte de paraître indiscret. Je fis ce raisonnement un peu tardif, qu'indiscret je l'étais déjà, puisque je venais troubler dans leur retraite mes gracieux hôtes ; et, ma foi, je me dis qu'un peu plus ou qu'un peu moins d'indiscrétion ne me compromettrait pas davantage.

— Que pensez-vous des fêtes de Kiel, Excellence? mandai-je.

La réponse fut celle que j'attendais.

— J'ai été très content de voir tant de Français là, duc Decazes, le duc de Rohan, le comte de La erronnays, M. Étienne, M. Menier, d'autres encore. eaucoup de dames aussi. Et tous avaient l'air enhantés. Kiel est si joli!

— Et l'Empereur fut très accueillant, dit-on.

— Il est si simple, si naturel, si cordial, que je m'étonne pas qu'il ait plu à vos compatriotes.

La princesse intervint :

— Comprenez-vous? me dit-elle. C'est en même temps un fils de famille accompli, le descendant d'ancêtres extrêmement distingués et un homme moderne d'une grande intelligence.

— Et comment expliquez-vous, Excellence, risquai-je, cette sorte de détente qui a l'air de se produire entre la France et l'Allemagne?

— Vous avez dit le mot, c'est une détente, un commencement de détente. Je l'attribue à ce fait qu'après tout les peuples ne sont pas si fous qu'on le croit, répondit gaiement le Chancelier. Et puis, les peuples sont comme les individus, il faut qu'ils se connaissent pour s'estimer et se lier. Voilà pourquoi j'approuve des efforts comme le vôtre, ajouta-t-il avec bonne grâce.

— Pensez-vous, Excellence, que cette « détente » pourra être suivie d'un accord ou d'une série d'accords entre les deux pays?

— Détente d'abord, ententes ensuite, formula-t-il en regardant les deux bassets de la princesse qui, en se faisant des niches, gambadaient de compagnie.

Après quelques années de détente, l'entente, si elle doit se faire, se fera. Avec la France, qui est un pays très sensible, il faut beaucoup de tact, de modération et de patience. Le temps travaille pour la paix. Mais il ne faut pas d'incidents, naturellement, qui remettent tout en question.

Et il répéta encore, avec une insistance qui me frappa :

— Énormément de tact, beaucoup de modération et plus encore de patience.

— Cette question marocaine, si on n'y prend garde, est un nid à incidents, insinuai-je. Et je ne vous apprends pas, Excellence, qu'on craint chez nous que l'Allemagne ne nous suscite des embarras de ce côté.

— Vous pouvez être sûr, prononça le Chancelier, que nous n'allons pas vous créer des difficultés ni susciter des obstacles au Maroc. Nous resterons fidèles à l'esprit de l'acte d'Algésiras. De votre côté, vous devez très franchement et sans arrière-pensée pratiquer la politique économique de la porte ouverte, *open door*, comme disent les Anglais. L'Allemagne ne vous en demande pas davantage.

— A part cette question marocaine, repris-je, n'y a-t-il pas d'autres points sur lesquels la France et l'Allemagne pourraient s'entendre ?

— Oh ! certainement, fit M. de Bülow. Et la conférence d'Algésiras aura prouvé, en définitive, qu'avec de la modération et de la bonne volonté on peut arriver à s'entendre sans troubler la paix. Vous avez dû constater, au cours de votre voyage, que personne chez nous n'a envie de faire la guerre. En France non plus, d'ailleurs. C'est que vous êtes, au fond, le

pays du bon sens et de la raison. Vous avez vu aussi que le Français est très bien reçu en Allemagne et qu'on le regarde plutôt avec sympathie?

— Parfaitement vrai, acquiesçai-je, et je le reconnais volontiers.

Nous marchions, nous marchions toujours. Nous étions depuis longtemps descendus sur la plage et nos pas s'imprimaient sur le sable élastique. De temps en temps se présentait un ruisseau d'eau de mer et il fallait sauter, ce que la princesse elle-même faisait avec une aisance juvénile.



Quant à moi, je n'avais de regards ni pour la mer ni pour l'horizon. Je me contentais d'écouter et j'entendais merveilleusement la voix nette et bien timbrée du prince de Bülow, qu'accompagnait la rumeur du flot tout proche.

— Et quels seraient les points sur lesquels la France et l'Allemagne pourraient se mettre d'accord? insistai-je.

Le Chancelier parut réfléchir. Et il dit :

— Je crois que sur le terrain économique la France et l'Allemagne ne manqueront pas d'occasions de s'entendre.

— Vous connaissez M. Cambon, Excellence, fis-je. Il m'a parlé de vous dans les termes les plus flatteurs!

— Oui, je l'ai très bien connu autrefois à Paris. C'est un homme très fin, très intelligent, très capable. Sa nomination à Berlin fut fort bien accueillie, et je crois fermement qu'il est venu avec les meilleures intentions.

— Et M. Pichon, notre nouveau ministre des Affaires Étrangères, ne le connaissez-vous pas ?

— Non. Mais j'ai lu ses discours. Chaque fois qu'il a eu l'occasion de parler, il a très bien parlé.

Le moment me parut venu d'aborder des questions plus générales, et je dis au Chancelier :

— Beaucoup d'esprits, parmi lesquels des hommes d'État, envisagent que, sans toucher le moins du monde à la personnalité des peuples, l'Europe pourra un jour faire une politique *européenne* où le libre développement de chaque nation ne risquerait plus de se heurter à des conflits brutaux. Par exemple, ne serait-il pas souhaitable que le mouvement colonial *égoïste* et fermé, en usage jusqu'ici, ne fût plus désormais qu'européen, c'est-à-dire *altruiste* et *ouvert*, chaque peuple en profitant en proportion de ses moyens et de ses forces économiques ? Ainsi se créeraient les premiers véritables liens entre les diverses nations d'Europe, qui les rapprocheraient au lieu de les séparer. Chacune allant chez les autres à titre égal, il y aurait *équivalence* et *justice* dans cette espèce de concurrence librement consentie.



M. de Bülow m'avait écouté avec un intérêt souriant :

— Je ne veux certes pas critiquer votre politique coloniale, me dit-il, mais je ne peux m'empêcher de la comparer à celle de l'Angleterre qui, elle, ouvre toutes grandes les portes derrière elle, et pratique avec munificence ce que vous venez d'appeler la colonisation altruiste. En France, vous paraissez continuer

es traditions coloniales du XVIIIe siècle, système pro-priétaire, hermétiquement clos à l'étranger. Un nouveau courant semble, en effet, prévaloir dans les esprits. A-t-il quelque chance d'influencer vos traditions? Je l'ignore.

— Philosophiquement, demandai-je encore sans transition — car nous revenions et la promenade touchait à sa fin, — est-il rationnel de croire qu'il y aura toujours des guerres? Si la civilisation s'est toujours faite jusqu'à aujourd'hui par la guerre, ne peut-on espérer qu'il arrivera un jour où une humanité améliorée se refusera au règlement meurtrier des conflits?

— Demandez à l'oracle de Delphes! s'écria gaiement M. de Bülow en levant son index en l'air.

— En tout cas, les guerres ne deviendront-elles pas de plus en plus rares, n'ayant alors pour but que de faire entrer dans le concert de la civilisation des peuples nouveaux?

— Je vois que les intérêts des peuples vont, en effet, en se solidarisant, que le moindre trouble dans un pays a sa répercussion dans tous les autres. On peut, par conséquent, croire que les guerres se feront de plus en plus rares. L'Allemagne est bien à son aise pour parler de paix puisque, presque seule en Europe, elle n'a pas eu de guerre depuis trente-sept ans, et que tous ses voisins se sont terriblement battus en Asie et en Afrique. Je ne parle pas de la campagne contre les Herreros, qui ne fut que la répression d'un soulèvement. Vous faisiez allusion tout à l'heure à notre politique d'expansion coloniale et maritime. Or, nous ne voulons pas nous « épandre ». Nous n'avons pas beaucoup de colonies et celles que nous possédons ne valent pas celles des autres, il est vrai, mais

nous n'en désirons pas davantage. Quant à notre marine, nous ne l'augmentons pas pour nous battre, mais pour protéger notre commerce, pour pouvoir montrer notre pavillon sur les points éloignés du globe où prospèrent nos affaires. La vôtre ne vous a-t-elle pas servi plusieurs fois pour régler vos comptes avec un débiteur récalcitrant?

— Cette paix de trente-sept ans, dont l'Allemagne se vante, n'est-elle pas un peu due au hasard? Elle aurait pu ne pas être. Et n'a-t-on pas raison de chercher à prendre des mesures plus efficaces que le hasard pour que la paix continue? Ne peut-on imaginer raisonnablement une Europe unie, comparable aux Amphictyonies de la Grèce, et qui se dresserait tout entière contre une Asie menaçante, par exemple?

— Je ne crois pas au péril jaune, fit le prince de Bülow. Les Japonais sont des gens trop sages et trop sérieux pour songer à menacer l'Europe.

— En attendant, ils ont l'air de s'essayer sur l'Amérique. Après avoir battu les Russes, s'ils battaient les Américains, cela ferait un peuple singulièrement dangereux...

— Non, non, protesta le Chancelier. Vous verrez qu'il n'y aura rien. Le Japon est prudent, et j'ai vu que déjà l'ambassadeur japonais à Washington avait fait les déclarations les plus rassurantes.

— Mais la Chine, la Chine qui s'arme et qui pourra peut-être un jour jeter sur l'Europe des dizaines de millions d'hommes...

M. de Bülow souriait :

— Je ne les vois pas encore à Angoulême ni à Magdebourg...

— Cependant, une situation semblable à celle où l'Europe s'est trouvée en Chine, toutes armées réunies, peut-elle être considérée comme une possibilité permanente de l'avenir? Au lieu d'une collaboration temporaire et accidentelle, n'en pourrait-on faire une coopération normale qui mettrait une humanité plus civilisée devant une humanité moins civilisée?

— Oui, certes, il est permis de regarder cet idéal comme on regarde la cime d'une montagne qui s'élève loin devant soi et qu'on doit gravir. Mais on sait qu'on n'y atteindra pas aujourd'hui, et cette certitude est le propre des gens qui voient clair. D'autres, infirmes du sens visuel, illusionnés par leur infirmité, la croient toute proche. On peut donc se dire : C'est peut-être pour demain. En attendant, ne nous blessons pas les pieds en marchant sans regarder la terre. Oui, évitons les accidents qui retarderaient notre voyage. Et si ces paraboles ne vous plaisent pas, disons : « Vivons, d'abord ». Puis, comme Candide, cultivons notre jardin...

Nous étions revenus à notre point de départ. Je quittai le prince et la princesse de Bülow pour aller m'habiller avant le dîner.



Le soir, à huit heures, j'étais de nouveau dans le salon de la villa Fresena. Il y avait là, autour de la princesse de Bülow, l'aimable et fin M. de Flotow, dont j'ai déjà parlé, et qui ne se console pas d'avoir quitté Paris, et M. de Schwartzkoppen, officier d'ordonnance du Chancelier, frère du général de Schwartzkoppen, bien connu à Paris.

Le prince fit son entrée en disant :

— On a tiré ce matin sur le président Fallières deux coups de revolver qui ne l'ont pas touché, heureusement. Je viens de l'apprendre par un télégramme de l'*Agence Wolff*. On ne dit pas quel est le criminel ni s'il est arrêté.

Et il ajouta :

— Quelque fou, sans doute. Car M. Fallières n'a sûrement fait de mal à personne. Je l'ai vu autrefois, quand il était président du Conseil. Il m'a paru un homme de manières très simples, d'esprit fin et bienveillant.

On passa à table. Elle était délicieusement rose, et, délicate attention pour l'étranger, toute couverte de roses de France ; des espèces de guirlandes de soie floche, du même rose que les roses, reliaient entre eux de petits pots de bégonias nains. L'effet était exquis. Dans la pièce, aucun meuble. Sur les murs, une seule rangée de grandes assiettes d'art. Pas autre chose. Derrière chaque convive, un laquais.

La conversation roula sur l'éducation réaliste des nouvelles générations allemandes. Je dis ce que j'avais constaté dans les gymnases et les universités : l'abandon presque complet des études philosophiques, dont les étudiants se désintéressent ; et, conséquence de cette pédagogie utilitaire, dans ce pays qui fut la patrie de la philosophie, l'absence de grands philosophes...

— Et de grands poètes, ajouta M. de Flotow, dont le sens littéraire est très affiné.

— Il n'y a pas de statue de Kant à Berlin, remarqua la princesse.

— J'ai vu un buste de lui dans la Sieges Allee, derrière un roi de Prusse, fis-je.

— Il y en aura une, dit M. de Bülow.

Puis il reprit :

— Le goût des peuples change avec leurs besoins. Le 14 octobre 1806, Hegel, professeur à Iéna, était en train de travailler à l'un de ses plus fameux traités, lorsque son bureau fut soudain encombré d'éclats de vitres et de fer. Il appela sa bonne et lui fit une scène : « Qu'est-ce que c'est que ce charivari? » La fille lui expliqua que les Prussiens se battaient sur la colline contre les Français, et que c'était un morceau d'obus qui venait de le troubler ainsi. « Cela m'est égal, fit Hegel, ces choses ne m'intéressent pas; arrange-toi pour que je puisse travailler en paix. » Et c'était le jour de la bataille d'Iéna.

« Il y a juste un siècle, continua M. de Bülow, Schiller écrivait : « La France a pris la terre, l'An- « gleterre a pris la mer. Que nous reste-t-il? » Et il concluait philosophiquement : « Il nous reste le do- « maine de la pensée. »

« Depuis, nous nous sommes dit que nous étions allés peut-être assez loin dans le désintéressement philosophique, et que cette nourriture était un peu creuse sous un climat aussi rude que le nôtre. C'est ainsi que nous devînmes des réalistes, que nos savants se consacrèrent aux sciences appliquées, que nos écoles techniques se fondèrent. Il est bien vrai qu'aujourd'hui les grandes capacités allemandes se sont réfugiées dans l'industrie et dans l'armée. Vous avez vu de près nos capitaines d'industrie — comme disent les Américains — du Rhin et de la Westphalie, hommes de tout premier ordre, et je pourrais vous présenter des officiers de notre état-major qui vous étonneraient par leur culture encyclopédique et l'am-

pleur de leurs vues. Mais qui sait si, dans cinquante ans, quand nous aurons conquis la richesse, nous ne redeviendrons pas le peuple artiste et philosophe que nous fûmes? L'histoire de la mentalité des peuples obéit, comme la mer que nous entendons d'ici, à la loi du flux et du reflux... »

On parla ensuite d'art, de peinture, d'architecture, de musique. La princesse s'exprima admirablement sur Bach, « en qui toute l'âme allemande s'était réfugiée à une époque où tant de malheurs accablaient l'Allemagne ». Le prince vanta le talent de l'architecte Messel, de Berlin, qui bâtit les grands magasins de Wertheim, et de belles villas dans le Thiergarten. Il fut aussi question de cuisine... Les plats que nous mangions — d'ailleurs excellents — étaient l'œuvre d'un cuisinier français, depuis dix-neuf ans au service du prince de Bülow, le cuisinier Misère...

— C'est l'Empereur qui l'a surnommé ainsi, me dit mon hôte. On a dû vous raconter l'anecdote? Nous étions en Italie, où il nous servait depuis plusieurs années, quand je fus appelé au ministère des Affaires Étrangères par Sa Majesté. Je fis venir ce brave homme et l'informai que nous allions quitter Rome pour aller à Berlin, mais que notre future demeure ainsi que sa cuisine seraient plus petites que celles du palais Caffarelli, que nous habitions, et je lui demandai s'il voulait nous suivre? Il réclama une demi-heure de réflexion, et, ce temps écoulé, revint vers moi et me dit avec simplicité : « J'ai réfléchi, j'accepte. Quand on a de si bons maîtres, il « serait indigne de les abandonner quand ils tombent « dans la misère... » Je racontai l'histoire un jour à l'Empereur, qui en rit énormément, et qui ne l'ap-

cela plus que le cuisinier Misère. Il y a deux ans, Sa Majesté, qui apprécie sa cuisine, lui offrit une montre d'or à son chiffre impérial, avec une très belle chaîne. »

Le prince revint de lui-même sur la diversité du caractère allemand, sur son attachement pourtant général à la tradition :

— Quelle différence avec les Français ! s'écriait-il. Chez vous, la Convention, qui fut malgré tout une grande chose, nivela tout d'un coup; elle décida qu'il n'y avait plus rien et qu'elle allait bâtir sur une place vide. Napoléon vint ensuite, qui continua l'unification. En Allemagne, il n'y eut jamais de véritable révolution : c'est contraire à l'esprit allemand. Et vous voyez, côte à côte, un pays féodal, comme il était au XVIIe siècle, le Mecklembourg, qui refuse une Constitution, et une République, Hambourg. Et chacun tient à ses formes personnelles et à ses traditions. En 1867 ou 1868, quand il s'agit pour le duché de Lauenbourg, qui a tout au plus 60,000 habitants, de changer sa monnaie, le prince de Bismarck dit au conseiller intime qui lui proposa cette mesure : « Vous voulez donc faire une révolution ? » Comparez à cela vos mœurs françaises, la facilité de déplacement de vos fonctionnaires, qu'on envoie de Brest à Carpentras, d'Arles à Guingamp, sans la moindre opposition de leur part. Ici les gens désirent que les fonctionnaires soient de la province ou connaissent au moins le pays et ses intérêts. Bismarck disait toujours qu'il est bien plus facile de gouverner les Français, libéraux et frondeurs, que les Allemands, traditionalistes et individualistes. Napoléon, à côté de beaucoup de mal, a fait du bien dans ce

pays, en simplifiant, avec sa netteté latine, l'organisation compliquée qu'il y avait trouvée.

— On peut donc lutter contre ce conservatisme, puisque les réformes de Napoléon durent encore, remarquai-je.

— Oui; mais la manière dont il les a introduites, et le fait que c'était l'étranger qui imposait ces réformes, ont fini par soulever le pays tout entier contre lui. »

Au salon, la conversation tourna vers la littérature, les romans français, que la princesse aime beaucoup. Les préférences du prince sont pour Flaubert et Anatole France, mais il admire aussi profondément Stendhal. Il s'informe de la persistance de la vogue de Zola, dont il vante *L'Assommoir* et *Germinal*.

— C'est que les goûts changent si vite, dit-il. Il y a des opinions d'autrefois qu'il est aujourd'hui impossible de comprendre. Expliquez-moi, par exemple, comment César a pu parler de la Suisse comme d'un pays horrible à voir? Et Tacite, si je ne me trompe, de ces côtes de la Frise, que tous nos contemporains recherchent, comme d'une contrée inhabitable et affreuse? Je suis bien sûr que ses compatriotes romains de nos jours ne se l'expliquent pas plus que nous.

La princesse raffole des Mémoires.

— Il est à la mode à présent, dit-elle, de prétendre qu'il ne faut pas publier de Mémoires. Ce serait vraiment dommage, ne trouvez-vous pas? Comment comprendre le passé, si on supprime ces trésors de vie?

Et l'on parla des Mémoires du prince de Hohenlohe, en regrettant leur publication prématurée.

— Mais comment aurait-on pu ne pas avoir confiance dans cette figure immobile, dans cette bouche cadenassée? dit le prince. Les monarques lui parlaient comme on parle devant un mur, avec l'idée qu'il était sans écho...

La princesse me dit son goût très vif pour le dernier roman d'Édouard Rod : *L'Ombre s'étend sur la Montagne*, et les livres de Maurice Maeterlinck, *La Vie des Abeilles*, ses drames; M. de Flotow confesse son adoration pour *Le Lys dans la Vallée*...

— Et les écrivains allemands? demandai-je avec curiosité.

— Oh! nous aimons surtout Hauptmann et Lilien Kron, dit la princesse.

Les heures avaient passé avec rapidité. Il fallait partir. Je pris congé de mes hôtes si gracieux et si courtois.

Dehors, le ciel était encore tout rempli des lueurs du couchant; il faisait clair à pouvoir lire une lettre d'amour; cependant dix heures avaient sonné. J'allai sur la grève ruminer les paroles de cette journée, et elles me parurent imprégnées d'un souffle de confiance et de bonne volonté envers la France.

TABLE DES MATIÈRES

B — 7003 — Imprimerie MOTTEROZ et MARTINET, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

NIÈRES PUBLICATIONS

LAUDE ANET

. . . . 1 vo

FERDINAND BAC

de Paris. . . . . 1 vol

RENÉ BEHAINE

d'une Société . . . . 1 vo

JULES BOIS

Le Vaisseau des Caresses . . . . 1 vo

ALFRED CAPUS

Histoires de Parisiens . . . . 1 vo

LOUIS CODET

La petite Chiquette . . . . 1 vo

MICHEL CORDAY

...lage de demain . . . . 1 vo

LÉON DAUDET

B... Lutte. — Roman d'une guérison. . . . . 1 v

GUSTAVE FLAUBERT

La « première » Tentation de saint Antoine (1849-1856).
Œuvre inédite publiée par LOUIS BERTRAND . . . . 1 v

GUSTAVE GEFFROY

L'idylle de Marie Biré . . . . 1 v

CHARLES-HENRY HIRSCH

Un vieux bougre . . . . 1 v

JULES HURET

En Allemagne : Rhin et Westphalie . . . . 1 v

HENRY KISTEMAECKERS

Monsieur Dupont chauffeur. . . . . 1 v

MAURICE MAETERLINCK

L'Intelligence des Fleurs . . . . 1 v

VALENTIN MANDELSTAMM

Un aviateur . . . . 1 vo

VICTOR MARGUERITTE

Jeunes Filles. . . . . 1 vo

OCTAVE MIRBEAU

La 628-E8 . . . . 1 vo

GEORGES RIVOLLET

La Dentelle de Thermidor . . . . 1 vol

EDOUARD ROD

...mbre s'étend sur la Montagne. . . . . 1 vol

ÉMILE ZOLA

...ndance. — Les Lettres et les Arts. . . . . 1 vol

...I FRANCO PAR POSTE CONTRE MANDAT

...p. Motteroz et Martinet, rue Saint-Benoît, 7, Paris.

